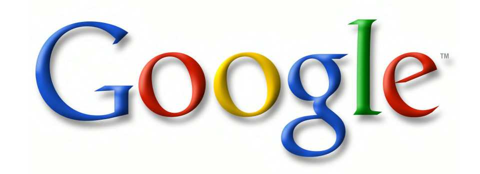
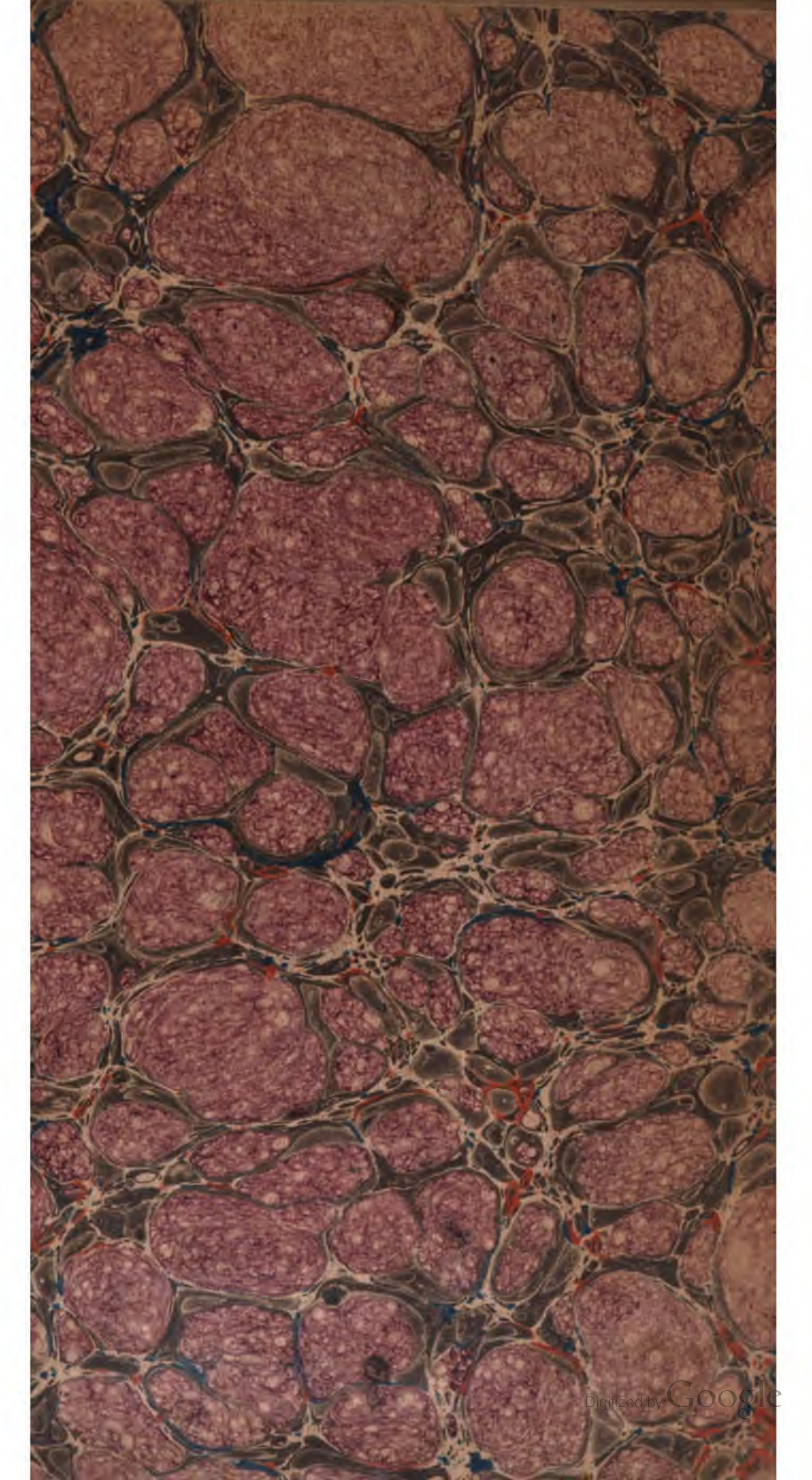





LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



Tristan ne dit pas, avant de s'embarquer, qu'il ait un but en vue; mais il ne dit pas non plus le contraire. Il n'affirme pas notamment, comme dans les versions dominées par la conception du voyage aventureux, qu'il va chercher sur les flots la mort libératrice de ses douleurs (1). *Sir Tristrem* peut donc avoir péché par omission. Quant à l'étonnement témoigné (en *E* et aussi en *S*) par Tristan en apprenant qu'il est en Irlande, il n'est pas incompatible avec la donnée du voyage volontaire. Il est très probable que, dans le texte de Thomas, reflété par *Sir Tristrem* et la *Saga*, Tristan était assailli par une violente tempête au cours de sa traversée. Ayant perdu sa route (2), il ignore le nom de la terre qui se dresse inopinément devant ses yeux. Apprenant qu'il est près de l'Irlande, il est surpris de se trouver près du but de son voyage. A ce moment les périls de sa tentative se représentent plus vivement à son esprit, de sorte que le poète peut dire : « Alors Tristan s'affligea ; il savait qu'il avait tué dans un combat le frère de celle qui était reine de ce pays » (3), sans que cela signifie que Tristan avait été porté contre son gré sur les côtes d'Irlande. La réflexion de l'auteur anglais se justifie d'ailleurs par la nécessité où il est d'expliquer le changement de nom de Tristan, qui va devenir Tantris.

Les lacunes de *Sir Tristrem* suffiraient à faire admettre la possibilité de la conception d'un voyage volontaire chez Thomas. Il y a des indices positifs fournissant une quasi-certitude. Ce sont d'abord deux expressions du texte anglais. Le mot *to wil* du vers 1162 ne peut être traduit autrement que par « au gré de ses désirs » (4), de sorte que le sens du passage est : « un vent l'emporta au gré de ses désirs » c'est-à-dire vers le pays cherché (5). Immédiatement après, l'auteur anglais ajoute *ther him was boun*, qui, selon Kölbing, signifie soit « où la chose (la guérison) lui était préparée » soit « où il avait désiré aller » (6). Kölbing ne rejette la seconde interprétation, justifiée cependant par le vers 1415 du

(1) *Eilhart* 1098 s., *Folie Tristan* (Michel), p. 105, v. 341, *Tristan* en prose, § 29.
(2) V. *S*. 38 : 2 : « de sorte qu'ils ne savaient où ils étaient ».
(3) *E* 1182-6.
(4) Cf. *Sir Tristrem* 1698.
(5) V. l'interprétation différente de Kölbing, *Sir Tristrem*, p. 143.
(6) *Sir Tristrem*, p. 143.

même poème, que parce qu'il attribue à *Sir Tristrem* la donnée de la navigation aventureuse. Il est évident que si le sens du passage litigieux est : « un vent l'emporta au gré de ses désirs, vers l'endroit où il voulait aller », le voyage a un but déterminé.

Un autre trait est particulièrement significatif. Les trois versions issues de Thomas — moins clairement la *Saga* — sont unanimes à donner des compagnons à Tristan pour son voyage. On ne trouve rien de pareil dans les versions où Tristan vogue à l'aventure (1), et la chose se conçoit aisément. Tristan, ici, est las de son existence douloureuse et cherche dans les flots la mort plutôt qu'une improbable guérison. Pourquoi imposerait-il à des compagnons le suicide auquel il se résout ? De quelle utilité d'ailleurs lui sont des matelots ? N'est-il pas essentiel que l'embarcation (qui est dans la tradition ancienne un canot, et très déraisonnablement une grande nef en *E* si l'on pense que cette version respecte la donnée fataliste) n'obéisse pas à la volonté humaine, mais flotte à la dérive, guidée seulement par la Destinée (2) ?

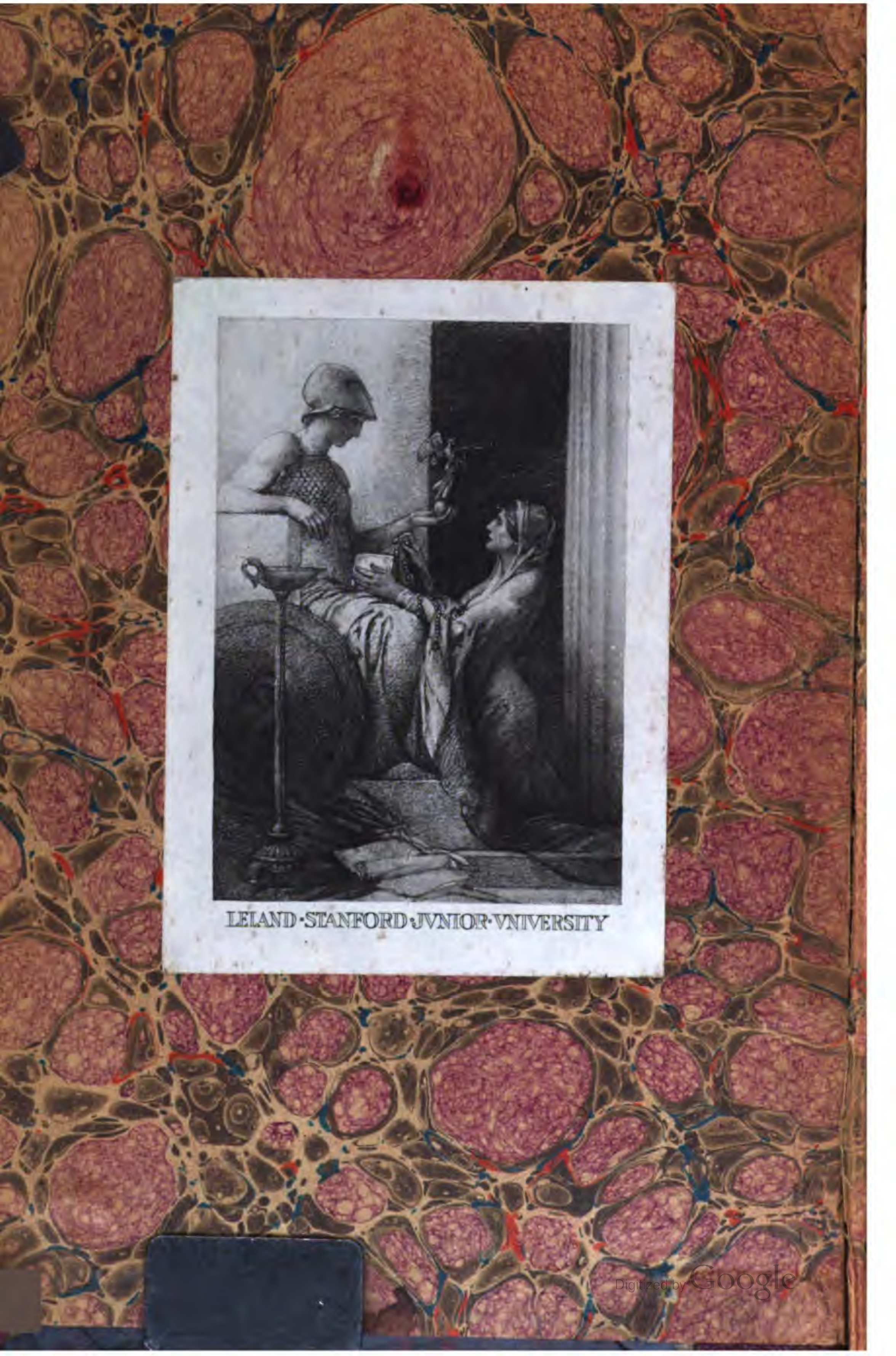
Voilà, semble-t-il, des raisons suffisantes de croire que, bien qu'il soit et parce qu'il est mutilé (3), le texte de *Sir Tristrem*, et, par induction, celui de Thomas offrent le thème de la navigation vers un but choisi.

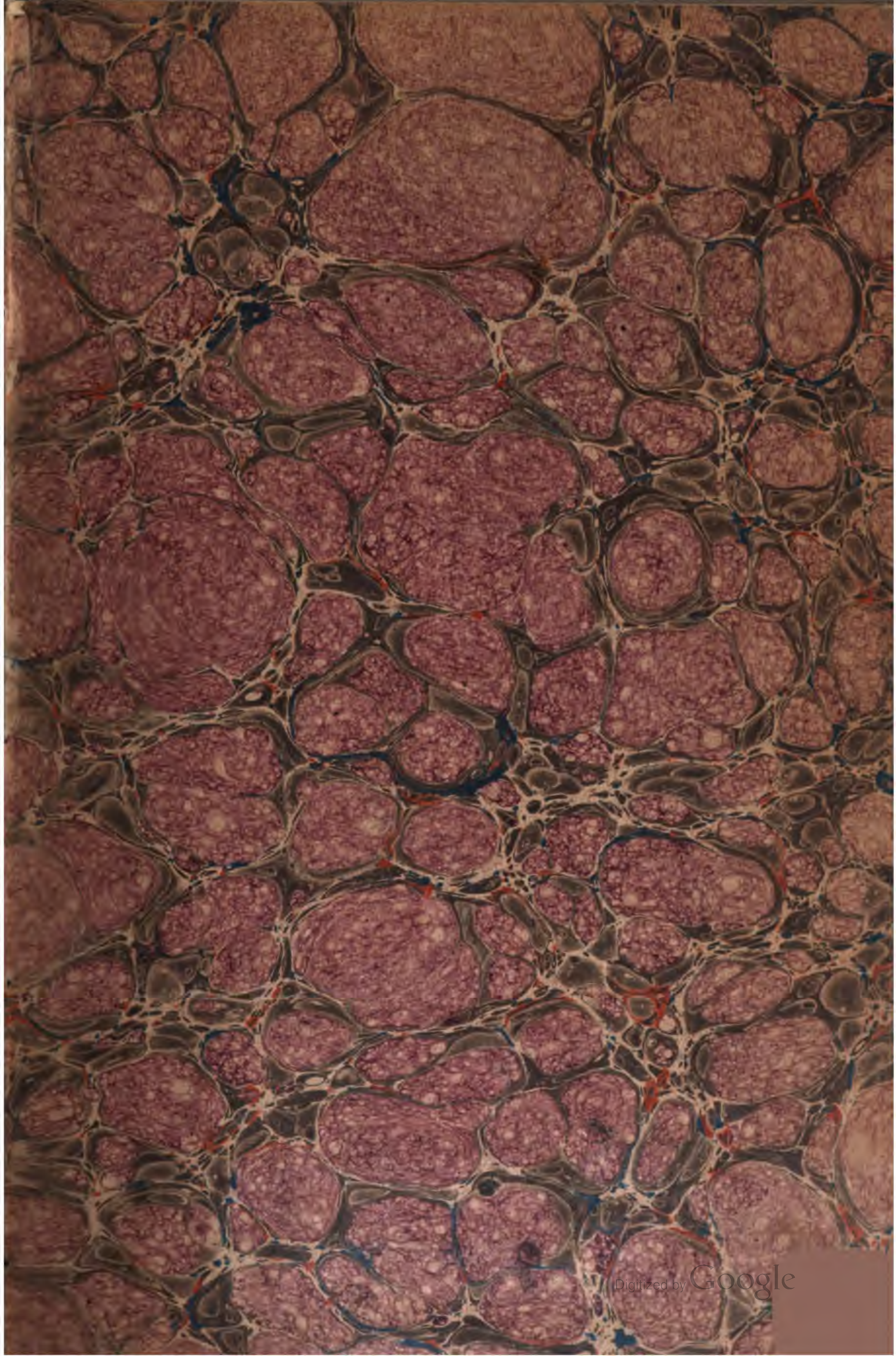
Et la *Saga ?* A ne considérer que certaines phrases de ce texte on conclurait volontiers à la donnée du voyage aventureux. Ce sont ces phrases, prêtant à l'illusion, que nous allons examiner. Robert fait dire à Tristan, dans l'entretien qu'il a avec Marc avant son départ : « Nul de mes parents et de mes amis ne veut plus venir me visiter et me consoler, c'est pourquoi je veux partir d'ici et *aller là où Dieu en décidera dans sa miséricorde et suivant mon propre besoin* » (37 : 26-28). Ne trouvons-nous pas ici une formelle affirmation d'une navigation *nach wâne?* Non, si l'on veut bien tenir compte d'une lacune que la comparaison avec Gottfried fait

(1) Le *Tristan* en prose français prend même soin de spécifier que Tristan s'embarque sans emmener Kurvenal (§ 29).

(2) Sur l'invraisemblance de cette donnée v. aussi p. 173 s.

(3) Un exemple d'incohérence entre autres. Kurvenal s'est embarqué avec Tristan. Or dans le bateau qui porte Tristan les Irlandais ne découvrent qu'*un* homme, blessé. Kurvenal reparaît plus loin pour demander en quel pays il se trouve, invention inutile puisque Tristan a déjà fait le mensonge que seule justifierait la connaissance de l'endroit où il est arrivé.


LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY



2774

TRAVAUX ET MÉMOIRES DE L'UNIVERSITÉ DE LILLE
NOUVELLE SÉRIE
I. *Droit-Lettres*. — Fascicule 5

L'ORIGINALITÉ
DE
GOTTFRIED DE STRASBOURG
dans son poème de *TRISTAN ET ISOLDE*

ÉTUDE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

PAR

F. PIQUET
Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lille.



LILLE
AU SIÈGE DE L'UNIVERSITÉ, RUE JEAN-BART

1905

Le Conseil de l'Université de Lille a ordonné l'impression de ce mémoire le 27 mai 1905.

L'impression a été achevée le 5 octobre 1905.

A Monsieur Joseph BÉDIER

Professeur au Collège de France

En témoignage de gratitude et d'affection.

L'ORIGINALITÉ DE GOTTFRIED DE STRASBOURG

dans son poème de *Tristan et Isolde*

INTRODUCTION

C'est vers 1215 que Gottfried de Strasbourg, s'inspirant du poème français de Thomas, composa son *Tristan*, qu'il ne lui fut pas donné de terminer. Ce chef-d'œuvre de grâce et d'élégance, qui avait fait la joie de tant de lecteurs ou auditeurs durant le moyen âge et dont l'influence apparaît si profonde sur tant d'auteurs anciens, retrouva son succès à l'époque de la renaissance des études germaniques. Il fut édité à diverses reprises, souvent étudié, maintes fois traduit en langage moderne ou imité. Longtemps on le tint pour une œuvre originale. Les critiques le jugeaient comme s'il était né de la fantaisie de Gottfried. Aujourd'hui encore persiste cette coutume. Fort peu voient le modèle français derrière le poème allemand, et celui-ci bénéficie d'éloges ou subit des reproches également immérités (1).

(1) Il convient de mettre hors de cause quelques critiques plus avisés. Ainsi M. Golther, dans son édition du *Tristan* de Gottfried (Stuttgart, 1888, p. VIII s.) dit au sujet des relations du poète allemand et de son original des choses très justes. Si ses appréciations restent d'une vague généralité, il faut l'en excuser sur l'absence d'une étude comparative des textes, étude qu'il réclamait dans la préface de son livre : *Das Rolandslied des Pfaffen Konrad*, p. V, et qui est celle que j'ai tenté d'écrire.

On sait cependant — depuis longtemps — que Gottfried n'a pas imaginé la matière de son poème. M. Bossert a découvert, il y a quarante ans, l'identité d'une page du *Tristan* allemand et du *roman* de Thomas, et affirmé la dépendance de Gottfried (1). Une preuve plus décisive encore a été apportée par Kölbing, qui en éditant la version scandinave du poème de Thomas et en la rapprochant de celui de Gottfried, fit voir que ce dernier, pour les faits du récit, a souvent limité sa tâche à celle d'un traducteur (2). Enfin tout récemment M. Bédier, dans son édition du *Roman de Tristan par Thomas* (3), signala plus exactement que Kölbing les concordances du poème allemand et de l'œuvre française. Le parallèle institué ne laisse subsister aucun doute : Gottfried a imité Thomas, et parfois de très près (4).

Mais si le poète allemand n'a fait que reproduire l'œuvre d'autrui, son mérite décroît singulièrement. Il n'y a pas à le glorifier de beautés dont il n'est pas en somme l'auteur. Et voici une nouvelle opinion qui se répand : on reporte sur Thomas les éloges précédemment décernés au *Tristan* allemand, qui tombe au rang de copie (5).

C'est donc contre deux appréciations diverses mais également inexactes qu'il faut défendre Gottfried : contre ceux qui lui accordent ou lui infligent la responsabilité de traits dont il convient de laisser à Thomas l'honneur ou la charge ; contre d'autres qui lui refusent toute initiative et ne voient guère en lui qu'un traducteur passif.

(1) A. Bossert : *Tristan et Iseult.* Paris, 1865.

(2) E. Kölbing : *Tristrams Saga ok Isondar.* Heilbronn, 1878.

(3) Paris, 1902 (Société des anciens textes français). C'est à cette édition que se réfèreront mes citations du poème de Thomas.

(4) Je dois beaucoup aux travaux de Kölbing et de M. Bédier. La pénétrante et attentive étude entreprise par ce dernier pour reconstruire le texte de Thomas m'a été surtout d'un grand secours. Aussi l'ai-je fréquemment citée. Je ne suis pas toujours d'accord avec lui. Le respect que j'ai pour son intelligence et son discernement n'a pu me faire adopter toutes ses opinions : il m'a contraint à un redoublement de réflexion et de prudence dans les cas où j'ai dû me séparer de lui.

(5) V. O. Glöde : *Der nordische Tristan roman und die ästhetische Würdigung Gottfrieds von Strassburg. Germania*, 33, p. 17 ss. L'auteur de ce court article, plein de bonnes intentions, mais insuffisamment documenté, a déjà fait voir, en citant des jugements où se trahit une rare inintelligence des choses, combien est nécessaire une réhabilitation de Gottfried (cf. *Germ.* 34, p. 187 ss. et 35, p. 344 ss.).

Il est évident qu'en bonne justice il est nécessaire, avant toute critique, de faire dans l'œuvre de Gottfried le départ de ce qui est imité et de ce qui est original. Nous n'aurons le droit de prononcer un jugement sur ce poète que lorsque nous saurons jusqu'où s'étendent ses altérations et quel en est le caractère (1). Alors seront évitées des fautes dont voici un exemple. Un critique reproche à Gottfried d'avoir incorporé à son poème l'épisode de Brangain livrée aux serfs. A tort certainement. Gottfried l'a trouvé dans son texte. Il a déclaré avec une significative insistance qu'il tenait pour son premier devoir de respecter, à l'égard des faits, l'intégralité de l'œuvre de Thomas et de conter fidèlement la « véridique histoire » de Tristan. Il convient donc — quelque regret qu'on éprouve qu'il se soit ainsi borné — de se souvenir de la règle qu'il s'est délibérément imposée et qui est justifiée par l'usage de la plupart de ses contemporains aussi bien que par les exigences des lecteurs. C'est sur Thomas, dont Gottfried n'est ici que le reflet, qu'il faut reporter le blâme.

Par contre on trouve dans ce même épisode un trait qui montre l'erreur de ceux qui dénient toute originalité au poète allemand. Pour ne pas détruire l'harmonie du caractère d'Isolde, Gottfried excuse l'acte de cruauté de son héroïne en invoquant l'affolement d'une heure d'angoisse. De ce motif, important puisqu'il révèle un souci d'art, le poète allemand est seul responsable et réclame le bénéfice.

Cet exemple, pris entre bien d'autres, montre la nécessité d'une étude sur l'originalité de Gottfried. Cette étude n'aura pas seulement pour résultat de fixer les droits respectifs de l'auteur français et de son imitateur. Elle permettra d'obtenir une impression exacte de la personnalité de Gottfried. L'examen du sens et de la portée de ses modifications aboutira à une vue juste de son caractère d'homme et de son talent de poète (2).

(1) Kölbing a critiqué avec raison comme « dénués de fondement solide » les jugements portés dans l'ouvrage de C. Lüth : *Der Ausdruck dichterischer Individualität in Gottfrieds Tristan*, où l'auteur apprécie le poète allemand sans connaître son original (E. Kölbing : *Sir Tristrem*. Heilbronn, 1882, p. 284).

(2) La seule inspection des « Traits différentiels » que M. Bédier a ajoutés à chacun des chapitres de son édition de Thomas donne une idée de la nature et de l'importance des divergences de Gottfried.

M'excusera-t-on de rappeler que la nécessité de mettre en relief l'indivi-

A un autre égard encore il est utile de démêler les traits originaux du poète allemand. Les œuvres des auteurs anciens sont d'un grand secours pour l'histoire de la civilisation. On y découvre l'aspect des mœurs, des usages et des croyances des siècles passés. Mais quand on appelle en témoignage un adaptateur comme Gottfried, on risque d'errer. Est-il allemand ou français ce trait de mœurs qu'on lit dans son *Tristan?* On ne peut affirmer son existence en Allemagne que si le poète l'a ajouté à sa source. S'il figurait déjà dans l'original, il est évident qu'on ne saurait, sans plus, assurer qu'il fût aussi indigène. De là résulte la nécessité de discerner les parties ajoutées ou modifiées dans les si nombreuses adaptations allemandes du moyen âge (1).

La comparaison des poètes originaux et de leurs adaptateurs est donc l'un des plus pressants devoirs de la critique scientifique. Mais si ce travail est aisé lorsque le poème imité subsiste — il suffit alors de confronter les textes et de relever les divergences — la tâche est plus ardue lorsque la source a disparu. C'est ici le cas. Du poème de Thomas il ne reste en effet que des fragments, et ces débris, sauf une centaine de vers dont nous apprécierons plus loin la valeur pour nos recherches, relatent la dernière partie des aventures de Tristan, celle justement que Gottfried n'a pas traitée. Ils sont pourtant d'un utile secours. Ils renseignent sur le tempérament littéraire de Thomas et permettent de fixer les limites de son talent. Cette connaissance peut servir, lorsque tout autre contrôle fait défaut, à déterminer les droits du poète français.

En dépit de leur prix, ces moyens de comparaison sont évidemment insuffisants. Ils peuvent être les supports de quelques idées générales, mais non les critères nécessaires pour démêler les parties originales de Gottfried. Heureusement nous avons mieux. Un favorable destin nous a conservé le *Tristan* de Thomas dans deux versions étrangères, dont l'une au moins en reflète assez fidèlement la physionomie : un poème anglais du XIIIe siècle et

dualité d'un poète imitateur m'est apparue il y a déjà longtemps et que plusieurs chapitres de mon *Étude sur Hartmann d'Aue* (Paris, Leroux, 1898), poursuivent cette fin ?

(1) Cette observation n'est pas nouvelle. Elle a été faite avant moi, notamment par M. J. Meier (v. *Zeitschr. f. Deutsche Philol.*, 24, p. 374).

une traduction scandinave, faite en 1226 par le moine Robert pour le roi de Norwège, Hakon (1).

C'est donc de trois éléments d'examen que nous disposons pour notre travail : 1° les fragments conservés de Thomas, surtout les deux passages qui ont été mis en œuvre par Gottfried ; 2° la version anglaise *(Sir Tristrem)* ; 3° la traduction scandinave *(Tristrams Saga)*. Quelle est la valeur de ces textes ?

1° Les fragments de Thomas utilisés dans le poème allemand sont pour notre étude d'un prix inestimable (2). Les comparer aux vers concordants du *Tristan* de Gottfried c'est acquérir la preuve que ce dernier en a usé ici fort librement vis-à-vis de son texte, constatation qui vaut évidemment pour tout le poème, Gottfried n'étant pas passé de l'imitation aisée que l'on observe ici à la traduction servile que certains supposent partout ailleurs. C'est aussi obtenir une indication utile sur la méthode d'adaptation du poète allemand, que nous avons le droit de supposer constante, et par là gagner un moyen de contrôle pour des cas difficiles.

Deux objections peuvent, il est vrai, être élevées contre nos déductions. Si l'authenticité du second fragment *(Sneyd [1])* ne peut être mise en doute, est-il certain que le premier *(Cambridge)* appartenait au poème de Thomas ? A cette question posée par Heinzel, qui s'est prononcé pour la négative (3), Kölbing a répondu en affirmant de façon convaincante la légitimité de l'attribution à Thomas de ce fragment (4).

Mais le même Kölbing a émis en divers endroits de son introduction à la *Tristrams Saga* une opinion, qui, si elle était exacte, ruinerait notre système. Il a pensé que Gottfried a pu avoir sous les yeux une version du *Tristan* français dépendante de Thomas, mais présentant déjà les altérations qu'offre le poème allemand. Nous montrerons dans la 2e partie de cette étude, en nous appuyant surtout sur le caractère permanent des modifications, que cette théorie est inadmissible pour le premier fragment. Quant au reste

(1) Ces œuvres ont été éditées par Kölbing et signalées plus haut. Avec cet auteur et M. Bédier j'adopte les sigles *E* pour *Sir Tristrem, S* pour la *Saga* et *G* pour le poème allemand.

(2) V. éd. Bédier v. 1-52 *(fragment de Cambridge)* et v. 53-142 *(fragment Sneyd [1])*.

(3) V. *Anzeiger f. deutsches Altertum*, 8, p. 213 ss.

(4) V. *Sir Tristrem*, p. XX s.

du poème, c'est précisément l'un des résultats de ce travail de faire voir que les changements apportés au texte de Thomas ont pour auteur un homme doué d'un sens littéraire très fin et de hautes facultés poétiques. Cet homme n'est pas un simple remanieur. En lui se révèle le vigoureux et délicat esprit que l'on découvre dans les passages du *Tristan* allemand qui sont certainement originaux, telle la fameuse digression littéraire (v. 4619-798) (1).

2° *Sir Tristrem* est d'une faible utilité pour la reconstitution du texte français et par suite pour la distinction des passages originaux de Gottfried. L'auteur anglais s'est bien inspiré de Thomas, mais il a considérablement abrégé son texte, et s'est souvent livré à son imagination. Aussi son témoignage n'est-il pas fréquemment invoqué.

3° Il n'en est pas de même de la version scandinave. Robert a en général traduit fidèlement son original. La démonstration de cette exactitude relative est faite dans la 1re partie de ce travail, où les divergences des fragments français et de la version norwégienne sont signalées. Comme Robert a très vraisemblablement usé des mêmes procédés dans la traduction des autres parties du poème, on peut par analogie conclure ici, dans des cas douteux, à l'intégralité ou à l'infidélité de sa reproduction.

C'est donc la version scandinave qui servira avant tout à notre comparaison. Elle suffirait à elle seule si elle était calquée sur le *Tristan* français. Mais Robert, qui ne modifie que rarement son texte et qui n'y ajoute presque jamais, est sans scrupule à l'égard des suppressions (2). Il a tranché dans le vif et surtout sacrifié les passages d'étude psychologique. Si, en ce qui touche les faits conservés par elle, la *Saga* offre un témoignage habituellement sûr, il n'en est pas de même pour les cas où elle est suspecte d'élimination, et lorsque Gottfried présente des idées ou des faits étrangers à Robert, on doit se demander si c'est le premier qui a

(1) L'épisode qui fait l'objet du premier fragment (la surprise dans le verger) se rencontre dans le *Roman* en prose française, comme l'a fait voir M. Röttiger : *Der heutige Stand der Tristanforschung*. Hambourg, 1897, p. 32 s. Il est vraisemblable qu'il est des plus anciens ; les divers conteurs l'ont utilisé, mais transposé et modifié. (Cf. Béroul v. 589 ss., dont le texte est altéré, v. Röttiger, p. 18 ; Eilhart 3250-289).

(2) Les mutilations du texte scandinave peuvent être en partie le fait de scribes. Le manuscrit qui le contient en son entier n'est que du XVIIe siècle.

amplifié ou si c'est le second qui a abrégé. Parfois la question est insoluble. Le plus souvent pourtant l'usage de critères extérieurs, soit ceux dont il a déjà été question, soit ceux que nous allons envisager, parvient à tirer d'incertitude.

1° On peut invoquer comme preuve de l'originalité de Gottfried le ton personnel. Il ne suffit pas, à vrai dire, qu'un poète se serve du *je* individuel pour que nous soyons autorisés à croire qu'il est l'auteur de l'idée exprimée sous cette forme. Ce peut être en effet simple artifice de traducteur. Mais si l'on acquiert la certitude que dans certains passages l'originalité supposée par l'emploi de *je* est confirmée par d'autres témoignages, et qu'en revanche le ton personnel est absent des passages imités, on aura quelque droit d'affirmer que ce poète est indépendant quand il se met en scène.

Ces deux sortes de démonstrations sont aisées à faire pour le *Tristan* de Gottfried. La seconde résulte de la lecture du texte et ne peut être appuyée de citations. Pour la première les preuves abondent. Le poète allemand se sert du tour personnel dans la digression littéraire, dans l'exposition du sujet (où il exprime sa conception de la poésie) et dans nombre de passages qu'on ne peut lui refuser, comme par exemple celui qui est examiné à la fin du chapitre VII de notre 3e partie.

2° Nous croirons au contraire à l'imitation quand Gottfried dira qu'il se réfère à sa source. Pour un certain nombre de cas où le contrôle est possible, le témoignage de la *Saga* garantit la sincérité de Gottfried. Pour d'autres, où le mutisme de la version norwégienne ne permet pas la vérification, rien n'empêche de croire que le poète allemand n'ait à bon droit déclaré qu'il s'appuie sur son modèle. Jamais il ne peut être pris en flagrant délit de mensonge. On a donc tout lieu d'admettre que toujours il est sincère quand il affirme qu'il reproduit un trait de son original.

Voici les cas où l'authenticité de l'affirmation de Gottfried est assurée par le récit de Thomas :

G v. 164 ss. (1), 244 s., 318 s., 341 s., 1643, 1798, 2115, 2761 (2),

(1) Ne sont pas cités les cas où Gottfried fait allusion, non à sa source, mais à la tradition, comme au vers 6881.

(2) Ici Gottfried dit s'appuyer sur la véridique histoire (*wâre mære*), ce qui peut être une critique adressée à Eilhart, dont le récit diffère en ce point de celui de Thomas.



5884 s., 7155, 8946, 14248 ss., 15919, 16105 (1), 17565 s., 18696 (2).

Vraisemblable, mais non susceptible de démonstration, à cause des lacunes de la *Saga*, est la sincérité des allégations suivantes :

G v. 448, 1944 (3), 2259, 2545, 3547, 4557, 5177, 5257, 6558, 6871, 15810, 15894, 16357, 16707 (4), 18733.

Prenons aussi en considération un fait isolé. Gottfried, se référant à un trait antérieur du récit qu'il n'a pas trouvé dans sa source, n'invoque pas l'autorité de l'original, mais allègue son propre dire (v. 4243).

3° Nous trouverons un critère sûr de l'indépendance de Gottfried vis-à-vis de Thomas dans les imitations qu'il a faites d'auteurs allemands. Ce serait allonger sans profit cette étude que de citer tous les passages où Gottfried s'est inspiré de ses devanciers. Qu'il suffise de dire que notre poète a parfois imité, parfois critiqué soit Henri de Veldeke, soit Eilhart d'Oberg, auteur d'un *Tristan* (écrit entre 1170-80 et dont Gottfried ne dédaigna pas de tirer parti tout en lui décochant quelques traits) (5), soit enfin Hartmann d'Aue. Il ne saurait être contesté que dans ces passages l'auteur du *Tristan* allemand s'écarte de sa source. Nous mettrons en lumière au cours de notre étude ceux qu'il importera de relever (6).

4° Il est également impossible de douter de l'originalité de Gottfried lorsque, s'écartant des versions norwégienne et anglaise, il justifie son exposition ou insiste sur sa divergence. De quelle

(1) Ce qui est assuré ici par Gottfried, d'après Thomas, c'est que le géant emporta sa main coupée dans son château. Il n'est pas certain que Thomas ait dit qu'il la mit sur la table.

(2) Gottfried se sert parfois de l'expression *als ich ez las* non dans le sens de « j'ai lu », mais de « j'ai dit » (ex. 27421. 18605). Il a fallu écarter de nos citations les cas où le poète affirme simplement qu'il se répète. La distinction n'est pas toujours aisée ni sûre.

(3) Cependant Gottfried est très près de *S* (16 : 25 ss.).

(4) L'attestation de Gottfried ne s'applique qu'aux vers 16708-10.

(5) Dans sa digression littéraire Gottfried n'a pas nommé Eilhart, parmi les poètes épiques dont le talent honore l'Allemagne. Est-ce mépris pour l'art fruste du vieux conteur? Est-ce crainte d'entourer d'une auréole glorieuse un concurrent gênant ?

(6) Le *Tristan* de Gottfried offre aussi des données allemandes, et que par suite on ne peut mettre sur le compte de l'imitation. Ainsi le chant de départ des matelots cornouaillais lorsque Tristan et Isolde quittent l'Irlande (v. v. 11 536 ss. et Hertz : *Tristan und Isolde*[3], p. 630 s.).

utilité en effet seraient et justification et insistance s'il était d'accord avec le texte qu'il avait sous les yeux ? Voici quelques cas saillants.

Le poète allemand indique les raisons pour lesquelles il n'a pas rapporté les lamentations de personnages affligés (v. 1726 ss., 1852 ss., 7201 s.), ou décrit une armure (v. 6506 ss.), ou désigné des remèdes (v. 7939 ss.) ; il entre en polémique avec Thomas en transformant un duel en un combat de deux troupes (v. 6870 ss.), en affirmant que Marc n'a pas bu le philtre (v. 12655 ss.) et que c'est Huden et non Petitcrû qui accompagne les amants dans la forêt (v. 16661 ss.) ; il relève avec une significative attention la légitimité de traits qui ne sont pas chez lui tels qu'on les voit dans sa source : à deux reprises il dit qu'une escorte de 12 chevaliers (elle est de 20 dans l'original) suffisait à Riwalin (v. 469 ss.) ; il déclare expressément que la Grotte des amants n'était ombragée que d'un seul tilleul (il y en a trois dans le texte, v. 16734 ss.) ; enfin il affirme que les amants peuvent vivre sans nourriture matérielle (critique d'Eilhart, mais aussi de Thomas, v. 3e partie, ch. XVII, sous v. 16811-927).

5o Il ne semble pas téméraire de croire à l'indépendance de Gottfried lorsqu'il fournit un trait, absent de la *Saga* et de *Sir Tristrem*, sur lequel il revient une ou plusieurs fois par la suite. Pour quelques cas notre hypothèse est confirmée par des preuves d'ordre différent (1). Mais il en est où tout autre témoignage fait défaut (2). Sans vouloir accorder une valeur décisive à cet argument, nous pensons qu'on peut admettre, en l'absence d'indices défavorables, que si les deux versions n'offrent aucune trace d'un trait répété une ou plusieurs fois par Gottfried, on l'attribuera à ce dernier sans grandes chances d'erreur.

6o Le lecteur qui a examiné les procédés de style de Thomas et les a comparés à ceux de Gottfried dans les passages dont l'originalité ne saurait être contestée est frappé de la différence qui se révèle entre les deux poètes. L'exposition est plus vive, plus ardente, plus colorée dans le *Tristan* allemand. Ici abondent les

(1) Ainsi pour le thème des envieux (v. 3e partie, ch. XII, sous v. 8527-632).

(2) Un exemple nous est offert par le motif des captifs cornouaillais (v. 3e partie, ch. XV, sous v. 10879-11370).

effets de forme et de sons : comparaisons, antithèses, allitérations, jeux de mots. Ces effets témoignent de plus de science, d'une plus grande maîtrise verbale. Quand un passage suspect découvrira en abondance ces qualités de facture qui sont le propre de Gottfried on aura quelque raison de le lui attribuer. Il serait certes imprudent de se dissimuler l'incertitude de ce critère. On peut dire en effet — et le cas se produit — que Gottfried a animé de sa verve et orné de son talent une idée puisée dans sa source. Cependant cet ordre de preuve, surtout s'il s'ajoute à d'autres, nous a paru dans certains cas devoir faire pencher la balance en faveur du poète allemand.

Ces moyens critiques ne sont ni les seuls, ni les plus fréquents auxquels il ait été fait appel pour discerner la part d'invention de Gottfried dans son *Tristan*. Ce qui est essentiel c'est l'étude attentive du développement de l'action dans chacune des versions. La logique du récit, la présence ou l'absence d'un détail significatif, l'incohérence d'une donnée, l'apparition injustifiée d'une pensée sont des indices rarement décevants et qui ont en premier lieu déterminé notre jugement. Aussi n'avons-nous pas reculé devant les détails les plus minutieux de la comparaison des textes dans notre 3e partie.

Démêler les passages originaux de Gottfried n'était pas toute notre tâche. Il fallait coordonner les enseignements recueillis et les grouper méthodiquement pour mettre en lumière les diverses faces du caractère du poète et de son esprit. C'est l'objet de la 4e partie de cette étude. L'appréciation qu'on y trouvera de Gottfried est basée uniquement sur les traits qui lui sont personnels. L'image évoquée est donc un portrait fidèle de l'un des plus grands poètes de l'Allemagne ancienne.

PREMIÈRE PARTIE

LES FRAGMENTS DE THOMAS ET LA *SAGA*

I

Comparaison des textes

Afin de déterminer exactement les procédés de traduction de Robert il est nécessaire de comparer sa version avec le texte français. Dans ce premier chapitre seront signalées ses divergences, dans le second seront réunis les enseignements qu'offre cette comparaison.

Nous passerons sous silence les passages reproduits exactement ou à peu près et nous relèverons seulement les additions (+) (1), les suppressions (—) (2), les modifications (M), les abréviations (A) et les transpositions (Tr) de quelque importance (3).

1. *Fragment de Cambridge*

(Bédier 1-52. *S* 81 : 32-82 : 24)

— 6 : « Mès, merci Deu, bien demorerent. »

(1) Pour la commodité des vérifications, chaque addition de *S (Saga)* sera précédée de l'indication du passage français auquel Robert a ajouté un trait personnel.

(2) Les passages de quelque longueur seront résumés.

(3) Le texte français est cité d'après l'édition de M. Bédier. Les chiffres mis en tête de chaque passage se rapportent aux vers de cette édition.

— 16 : « Car el palès va il son pas ».
+ 35 : Car ceux qui nous haïssent vont revenir 82 : 15 s.
+ 36 : Dieu nous garde et nous protège 82 : 16 s.
M 47 s. : « ... Si grant pitié, ne tel tendror — Quant doi partir de vostre amor ». *S* : Je n'ai jamais eu si grande angoisse au sujet de ma vie que j'en éprouve de notre séparation 82 : 23 (1).
— 49 s. « Nos cors partir ore convient, — Mais l'amor ne partira nient ».

2. *Fragment Sneyd*[1]

(Bédier 53-940. *S* 83 : 37-87 : 25)

— 53-234 : Conflit de sentiments. Tristan se demande si Isolde l'aime encore : il l'excuse et l'accuse par trois revirements successifs. Finalement il se décide à se marier pour oublier son amante.
— 237 : « En grant estrif e en esprove ».
M 244 : « Pur sun (d'Isolde) seignur u pur delit ». *S* : pour son (de Tristan) profit et pour sa joie 84 : 5. (2).
— 251-84 : Répétition (sauf 267-270 qui ajoutent un trait nouveau) de pensées déjà exprimées (cf. 251-257 et 249 s. ; 257-266 et 211-234 ; 271-284 et 249 ss.)
— 285-356 : Développement de cette pensée : les hommes renoncent de gaieté de cœur au bien qu'ils possèdent pour acquérir, par amour du changement, un bien de moindre valeur.
— 357-418 : Analyse de sentiments Tristan se détermine au mariage non par haine ni par amour pour Isolde la reine, mais afin de se délivrer de son mal.
A 430-3 : Enumération de jeux chevaleresques plus brève en *S* 84 : 14-16.
M 435 s. : « Cum a itels festes aflirent — E cum cil del siecle requirent ». *S* : comme c'est la coutume en d'autres pays 84 : 16.

(1) Cette modification est due évidemment à une erreur de lecture ou d'interprétation.

(2) Robert a probablement mal lu « seignur » ou l'a mal compris et rapporté à Tristan ce qui est dit d'Isolde dans le texte.

M 442 : « Bien ert seant, al puin estreit ». *S* : le vêtement lui allait bien 84 : 19 (1).

Tr 459-61 : A la vue de l'anneau, Tristan se rappelle la recommandation faite par Isolde au moment de la séparation. Robert a placé ce motif immédiatement après la chute de l'anneau 84 : 20-22.

— 469 s. : « Ço est tuit par mun fol corage, — Ki tant m'irt jolif e volage ».

— 471-5 : Tristan s'accuse de ne pas avoir songé à Isolde la reine quand il l'a trahie en épousant Isolde de Bretagne.

— 479-82 et 485-640. Tristan reprend le thème exposé auparavant. S'il consomme son mariage avec Isolde, il trahit la reine; s'il garde sa fidélité à la reine, il manque à ses devoirs envers Isolde. Plusieurs variations de la pensée. *S* exprime en quatre lignes la lutte de sentiments chez Tristan et la résolution de ce dernier de reposer chastement près d'Isolde 84 : 27-31.

+ 482 : Cependant, advienne ce qui doit arriver 84 : 30 s.

M 641-3 : Isolde prodigue ses caresses à Tristan. Sans doute par suite d'un contresens, Robert renverse les rôles 84 : 31-33 (2).

— 649-65 : Tristan est empêché par son amour pour la reine de remplir ses devoirs d'époux. Développement de la pensée 645 ss. Il se demande par quel « engin » il s'excusera de son abstinence 669 s.

M 684-93 : Tristan explique à Isolde qu'il souffre d'un mal interne. Les fatigues éprouvées *en ce jour* l'ont lassé au point qu'il n'ose s' « emveisier ». Il ajoute : « Uncques pois ne me travaillai — Que par treis feiz ne me pasmai ». *S* ne paraît pas avoir saisi la pensée et dit que le mal de Tristan provient de ses nombreuses fatigues et veilles. Quand la douleur le saisit il s'évanouit 85 : 1-4.

(1) Le traducteur n'a pas compris que c'est parce que le « bliaut » est étroit du poignet que, lorsqu'on l'ôte, l'anneau se détache du doigt de Tristan. Ce n'est donc pas une simple suppression.

(2) V. Kölbing : *Tristrams Saga*, p. 211. La traduction du vers 647 paraît aussi être fautive.

+ 700 : Rien ne manquait à Tristan que l'autre Isolde 85 : 9 s. (1)

+ 701 : Au nom d'Isolde *S* ajoute « épouse du roi Marc ». 85 : 11. Cette précision n'est pas inutile, attendu qu'il vient d'être question de l'autre Isolde.

— 713 s. : Isolde ignore que Tristan est en Bretagne et le croit en Espagne.

— 716 : Le nom du géant Orguillus est supprimé par *S*.

+ 719 : Le géant est gros, grand et orgueilleux 85 : 16 s.

M 726 : « en tere ». *S* : dans son royaume 85 : 21 (2).

— 739-41 : Répétition de 723 et 733 s.

— 755-60 : Si Arthur ne consent pas à donner sa barbe au géant il y aura combat.

M 772 s. : « Ensemble vindrent puis andui, — E les pels e la barbe mistrent ». *S* n'a pas compris le sens « mirent comme enjeu » et traduit : « le géant lui montra le manteau fait avec les barbes des rois ». 85 : 37 s.

+ 780 : Arthur délivre les terres des rois et comtes soumis par le géant et le punit de son orgueil 86 : 3-5 (3).

+ 789 : Le roi d'Espagne fut pris d'effroi (quand le géant lui demanda sa barbe) 86 : 7 s.

— 790 : « Mais ne la volt a lui doner ».

+ 796 : Quand Tristan apprit que personne n'osait protéger l'honneur du roi 86 : 10 s.

M 797 : Tristan affronte le géant en *S* pour honorer le roi 86 : 12, chez Thomas « pur s'amur ».

+ 810 : Les envieux taisent les mérites de ceux qui leur sont supérieurs, accusent les gens de bien et dissimulent leurs propres fautes en décriant autrui 86 : 18 s. *S* a développé la pensée de Thomas.

— 815-22 : Reprise et variation des vers 813 s.

M 823 s. : « Tristrans ad compainuns asez — Dunt est haïz u poi amez ». *S* a compris à rebours : Tristan a maintenant

(1) Cette idée est manifestement absurde. On peut la considérer comme une malheureuse addition d'un scribe.

(2) Kölbing suppose un contresens (v. *Tristrams Saga*, p. 212). C'est au moins une inexactitude.

(3) Il est prudent de ne pas tenir compte de cette divergence, qui, comme le pense M. Bédier, peut être attribuée à une lacune du ms. Sneyd[1].

beaucoup de compagnons qui l'honorent 86 : 21 s. Le sens de la pensée reste cependant cohérent, grâce à l'addition de « maintenant ».

— 835-46 : Nom et sujet du lai composé par Isolde. Façon dont il est chanté par la reine.

M 847 : « Cariado ». *S* : Mariadokk 86 : 28 (1).

+ 849 : Cariado (Mariadokk) est d'Angleterre 86 : 28 s.

M 874-6 : *S* ne paraît pas avoir compris le passage, obscur d'ailleurs, du poème français (2) 87 : 3 s.

+ 882 : La fresaie vole d'habitude avant le mauvais temps 87 : 7.

— 889-92 : Comparaison de Cariado avec un « perechus ».

— 893-902 : Développement et application au cas particulier de la pensée exprimée v. 885-8. Le tout est donné en une ligne par *S* 87 : 9 s.

M 904 : « mais ne sais dont ». *S* : Mais je ne sais combien fou serait... 87 : 11. Robert n'a pas compris « dont ».

M 906 : « Si sui huan, e vos fresaie ». *S* : Si je suis chouette, tu seras ma servante (mon amie) 87 : 12 (3).

+ 914 : Tristan, dit Cariado, a épousé une femme plus belle (qu'Isolde la reine) 87 : 16.

+ 917 : A l'épithète de « huan » *S* a ajouté celle de loup 87 : 18.

M 920 : Modification amenée par celle du v. 906.

M 921 et — 922 : « Vos m'avez dit male novele, — Ui ne vos la dirai jo bele. » *S* : Malgré que vous m'ayez dit du mal de Tristan, jamais je ne vous aimerai 87 : 19 s (4).

(1) Sans doute erreur d'un copiste. (V. Kölbing : *Tristrams Saga*, p. CXXIII.

(2) V. Bédier, p. 296 s.

(3) Kölbing traduit « sa servante », ce qui accentue encore la divergence de Robert. Mais à la note de la p. 212, Kölbing donne le sens exact, qui est attesté par la traduction du v. 920 : « S'en dreit de vos ne sui fresaie » que Robert a rendu par : « si je cède à ton vouloir et à ta folie » 87 : 19. Comme Robert a compris le mot fresaie auparavant (87 : 2 etc.) il faut admettre que c'est afin de ne pas prêter à Cariado un propos discourtois (la comparaison d'Isolde avec une « fresaie ») qu'il a modifié son texte.

(4) *S* a fondu deux idées de Thomas et fait disparaître l'antithèse des vers 921 s. « Jamais je ne vous aimerai » est la reproduction des vers suivants du texte français.

— 927 s. : « Malement porchacé oüsse, — Se la vostre amor receüsse. »

M 929 s. : « Milz voil la sue aveir perdue — Que la vostre aveir receüe. » *S* : J'aimerais mieux me tuer que d'accepter votre amour 87 : 21 (1).

— 931 s. : Répétition de 921 ss.

3. *Fragment de Turin*[1]

(Bédier 941-1196. *S* 94 : 36-95 : 36)

— 941-4 : Agitation de Tristan à l'aspect de l'image d'Isolde (2).

— 946-68 : Tristan fâché contre Isolde en songeant qu'elle peut céder aux sollicitations de Cariado.

M 969-72 : Tristan se plaint à Brangain de l'infidélité d'Isolde. *S* Il prodigue à l'image de Brangain les mêmes caresses qu'à celle d'Isolde 95 : 1 s (3).

— 973-90 : Confiance de Tristan fondée sur le souvenir de l'attitude d'Isolde avant la séparation.

+ 991 : Tristan est irrité contre ceux qui ont troublé le bonheur de sa vie et maltraite l'image de Cariado 95 : 4-7 (4).

— 995-1010 : Tristan malheureux parce qu'il est sous le pouvoir d'un véritable amour.

— 1011-91 : Opposition des peines des quatre amants : Marc, Isolde la reine, Tristan et Isolde de Bretagne.

— 1092-1123 : Reprise de la même idée.

— 1124-34 : Exposition d'une pensée déjà émise 641 ss.

M 1138 : « A unc feste ». *S* : en un lieu saint 95 : 10.

— 1146 s. : « Cel a Caerdin se desroie, — E l'Ysolt contre lui s'arbroie ».

+ 1147 : Isolde saisit la rêne 95 : 14.

(1) La cause de l'erreur de Robert paraît évidente. Il a lu « vie » au lieu de « sue ».

(2) Les lignes 94 : 36-95 : 1 où Tristan baise l'image d'Isolde et lui murmure de douces paroles sont probablement le résumé d'un passage précédent du poème français, dont un trait est repris au v. 945.

(3) Cette modification paraît être la conséquence de la suppression précédente.

(4) M. Bédier se demande si ce trait est une invention de *S* ou s'il faut supposer une lacune du fragment (p. 314). Rien ne peut tirer d'incertitude.

— 1152 s. : « Por soi tenir la destre estraint. — Li palefrois avant s'enpaint. »
— 1156 s. : « Li piez de novel ert ferrez : — Ou vait el tai s'est encrosez ; — Al flatir qu'il fait el pertus (1) ».
— 1161 s. : « Quant ele ses cuisses ovri — Por le cheval que ferir volt. » (2)
— 1163 : « De la fraidur s'efroie Ysolt ».
M 1165 : « si ere une quarentaigne ». *S* : elle chevaucha presque un demi-quart de mille en riant 95 : 18 s. (3).
+ 1178 : Pourquoi (avez-vous ri...) ? 95 : 25.
M 1180 : « Se la veire achoison ne sai ». *S* : Je ne sais si c'est en moi ou en vous que vous trouvez à rire 96 : 25 s.
M 1183 : « Se j'après m'en puis aparçoivre ». *S* : Si je n'en acquiers pas de certitude 95 : 28 (4).
+ 1191 : Isolde précise une donnée en rappelant que c'est au moment où son cheval sauta dans l'eau que celle-ci jaillit 95 : 32 s.

4. *Fragment de Strasbourg* [1].

(Bédier 1197-1264. *S* 100 : 20-30) (5).

— 1201-3 : A quoi sert un récit ne relatant pas ce qui convient ? (intervention du poète).

(1) Ce dernier vers est ainsi résumé en *S* : « par là » 95 : 16.

(2) Cette explication est superflue en *S*, où la suppression de quelques traits de description rapproche 1150 s. de 1161 s.

(3) Le passage français est peu clair (v. Bédier, p. 324). Il est probable que Robert l'a mal compris. Le mot « demi », qui est une addition au texte, témoigne de son embarras. Rire pendant un quart de mille lui a paru chose invraisemblable : il a réduit de moitié l'accès d'hilarité d'Isolde. La traduction obscure du vers suivant : « Oncore s'en tenist a paigne » confirme cette supposition.

Par contre Robert a bien traduit les vers 1169-71 ; c'est la version de Kölbing (« il crut qu'elle avait appris à son sujet » pour « il crut qu'elle lui avait entendu dire ») qui est défectueuse. L'erreur provient du sens attribué à *fregit*, qui signifie ici « entendre », et non « apprendre ».

« Amerus » (v. 1173) traduit par *vinsæll* (95 : 22) est une inexactitude. Robert ne disposait pas de terme norrois pour rendre convenablement ce mot : il l'a supprimé en deux autres endroits (cf. v. 2199, 2286 et *S* 107 : 6, 107 : 20).

(4) Robert aura lu « *n*'en puis ... » au lieu de « *m*'en puis... ».

(5) Une longue discussion a été engagée au sujet de l'attribution du fragment de Strasbourg à Thomas. On la trouvera résumée dans l'édition

— 1216-64 : Tristan et Kaherdin, montés sur un chêne, voient défiler le cortège royal, que le poète décrit longuement (1).

Fin du poème

(Bédier 1265-3144. *S* 103 : 8-112 : 21).

— 1276 : « Vus m'en pramistes grant honur ». *S* : Dieu sait que j'ai agi ainsi pour votre honneur et non pour mon plaisir 103 : 14 s. (2).

+ 1282 : Comme on le fait à l'égard des voleurs 103 : 18.

A 1290-1336 : *S* résume en trois lignes la suite des reproches que Brangain adresse à Isolde 103 : 20-23.

M 1348 : « Ne a la quel se puisse prendre ». *S* : quoiqu'elle pût faire 103 : 30 (3).

A 1353-98 : Isolde accuse Tristan de tous ses maux. *S* dit la chose en quelques mots, sous forme de récit 103 : 33-36.

— 1399-1614 : Longue discussion entre Isolde et Brangain. Celle-ci finalement menace Isolde de tout révéler au roi.

de M. Bédier, p. 335. Sans vouloir entrer dans le fond du débat je ferai remarquer que l'un des arguments de M. Vetter (*La légende de Tristan.* Marbourg, 1882, p. 15), reproduit par M. Bédier, manque de justesse. M. Vetter explique que Kaherdin n'a pu reconnaître Isolde et Brangain, dont il avait cependant vu les « images », par le défaut de ressemblance de ces représentations. Ceci est contredit par le témoignage de la *Saga*, qui affirme que l'image d'Isolde est « par la forme, la beauté et la taille, aussi semblable à Isolde que si c'était Isolde elle-même » *S* 93 : 15-17). M. Bédier ajoute : « l'art du portrait dans la statuaire était encore trop embryonnaire au XII[e] siècle pour que Thomas ait pu attribuer aux images taillées par Tristan une valeur de parfaite ressemblance ». Il est cependant assuré que les hommes du début du XIII[e] siècle croyaient cette fidélité possible. La *Thidrekssaga* rapporte que le forgeron Wieland, ignorant le nom de l'homme qui lui avait volé ses outils et voulant le connaître, en fit une statue qu'il revêtit et plaça dans une salle où le roi Nidung devait passer. La figure était si ressemblante que Nidung, en l'apercevant, crut voir le personnage qu'elle représentait et lui adressa la parole. Wieland dut tirer le roi de son erreur après avoir appris le nom de l'inconnu (*Thidrekss.*, ch. 21).

(1) Il n'est pas certain que ce passage se soit trouvé dans le manuscrit traduit par Robert.

(2) Ce contresens de Robert a déterminé l'incorrection de la phrase suivante, constatée par Kölbing (p. 214), qui ne paraît pas avoir vu l'origine de l'erreur.

(3) Robert n'a pas compris l'opposition.

A 1615-1732 : Brangain se rend près de Marc, mais, au lieu d'accuser Tristan, porte les soupçons du roi sur Cariado. *S* paraît avoir résumé cette démarche de Brangain en deux lignes 103 : 36-38.

— 1733-52 : Marc charge Brangain de surveiller Isolde (1).

— 1753-63 : Etat d'âme de divers personnages.

+ 1763 : Quand Tristan et Kaherdin étaient ensemble dans la forêt 103 : 38 (2).

— 1773-7 : Déguisement de Tristan.

M 1783 : « Tut s'apareille cum fust lazre ». *S :* de telle sorte que sa voix fut enrouée comme celle d'un lépreux 104 : 7(3).

— 1787 s. : « Met i de buis un gros nuel, — Si s'en apareille un flavel » (4).

A 1791-5 : L'attitude de Tristan devant le palais est brièvement présentée par *S* 104 : 9-11.

— 1798 s. : « Pur oïr i le grant servise. — Eissuz en ert hors del palès ».

— 1802 : « Mais Ysolt nel reconnut mie ».

M 1803 : « e si flavele ». *S* : et il agitait son hanap 104 : 14 (5).

M 1807 : « Grant eschar en unt li serjant ». *S* Les seigneurs s'étonnèrent 104 : 15 s.

+ 1809 : ... (parce qu'il suivait et) importunait la reine 104 : 16 s.

+ 1809 : Si Tristan avait voulu user de sa force, il se serait vite vengé 104 : 17 s. (6).

(1) Les abréviations et suppressions qui viennent d'être signalées portent sur une étude de sentiments intéressante, mais sans grande utilité pour l'action puisque Brangain ne met pas sa menace à exécution et que la mission qu'elle reçoit de Marc reste sans effet bien visible sur les événements. On comprend que Robert ait pu trancher dans le vif.

(2) On peut se demander si la disposition des vers 1771 s., placés par *S* avant 1769 s., est bien le fait de Robert. Il semble plutôt qu'on doive croire que c'est le copiste français du ms. Douce qui a mis à tort 1771 s. après 1769 s.

(3) C'est le mot « s'apareille » qui a été mal lu ou mal compris.

(4) Cette suppression semble avoir pour origine l'ignorance de Robert. Ne sachant pas le sens de « flavel » (v. plus loin aux v. 1803 et 1818) il a simplement éliminé le passage.

(5) C'est peut-être le vers 1818 qui est traduit ici, inexactement d'ailleurs. La transposition est trop insignifiante et incertaine pour être notée.

(6) On dirait que Robert a voulu mettre en évidence la force de Tristan (v. v. 1854).

— 1815 s. : Pensées des « serjant ».

M 1817 s. : « Suit le tresqu'anz en la capelc ». *S* : il implorait et obsédait la reine 104 : 21 (1).

— 1825 s. : Indication des signes auxquels la reine reconnaît Tristan.

— et M 1827-9 : La reine est effrayée à la vue de Tristan et pâlit, car elle a peur du roi. *S* : soudain, sa disposition d'âme changea 104 : 24.

M 1831 ss. : Isolde, dans le poème, a l'intention de donner son anneau à Tristan, mais n'exécute pas son dessein. En *S* elle jette l'anneau dans le hanap du faux lépreux 104 : 25. Cette légère divergence se poursuit dans tout le passage.

M 1836 : « De sa cuintise s'aparçut ». *S* : elle (Brangain) lui dit avec le ton de la colère 104 : 26 s. (2).

M 1837 s, : Le discours indirect de Thomas devient en *S* discours direct 104 : 27 s.

— 1839 s. : « Les serjanz apele vilains — Qi le sufrent entre les sains » (3).

M 1844 : « A malade u a povre gent ». *S* : à de telles gens 104 : 30.

+ 1844 : «... alors que vous refusez maintes choses à des hommes de haute condition » 104 : 30.

M 1847 s. : « Ne donez pas a si grant fès — Que vus en repentez après. » *S* : car c'est un perfide et un trompeur 104: 31 s.

— 1849 s. : Répétition de 1847 s.

M 1851 : « As serjans ». *S* : à ses ennemis 104 : 33 (4).

M 1854 : « E Tristan n'ose preier plus ». *S* : et Tristan supporte ces choses 104 : 34 (5).

(1) Sur 1818 v. p. 19, n. 5. — Ce n'est sans doute pas Robert qui s'est trompé au vers 1819, mais Kölbing qui a donné un autre sens au texte en traduisant : « elle était pleine de chagrin et de souci » pour « elle (en) fut chagrinée et ennuyée ».

(2) Robert a-t-il mal entendu, « cuintise » et substitué au vers 1836 une pensée différente? Ou bien a-t-il, pour une raison qui n'apparaît pas, voulu éliminer ce vers et ajouter à l'exposition une idée nouvelle?

(3) Cette omission pourrait être due à l'embarras du traducteur qui semble ne pas avoir compris « serjant ». ou avoir manqué de mot pour traduire exactement ce terme (v. v. 1807 et 1851).

(4) V. note précédente.

(5) V. p. 19, n. 6.

— 1857 s. et 1860-7 : Sentiments de Tristan.
— 1872 : « E sa vie que tant le meine ».
— 1874 : « De jeüner et de veiller ».
— 1876 : Reprise du v. 1870.
M 1878 : « Ja ne leverad senz aïe ». *S :* puisque personne ne voulait lui venir en aide 105 : 2 s. (1).
A 1880-4 : Deuil d'Isolde abrégé par *S* 105 : 3 s.
M 1889 s. : Au lieu du pluriel, qui comprend Isolde et Marc, *S* emploie le singulier et désigne Marc 105 : 6 s. (2).
+ 1892 : Le portier (3) veilla longtemps 105 : 8 s.
M 1895 s, : Le portier dit à sa femme d'aller chercher du bois ; *S* d'allumer du feu, afin qu'il pût se chauffer 105 : 10.
— 1900-2 : Détails précisant les circonstances.
M 1903 : « (Trove s'esclavine) velue ». *S :* (touche son manteau) qui était humide de froid 105 : 12 s. (4).
M 1907-28 : Dans le poème français la femme du portier va appeler son mari, qui, muni d'une chandelle, découvre Tristan. En *S* c'est à la femme que Tristan dit sur-le-champ son nom. Le portier vient ensuite le chercher. Le récit de *S* est plus court 105 : 14-18 (5).
— 1929-32 : Le portier transmet à Isolde le message de Tristan (6).
M 1939 : « Jal suliez vus tant amer ». *S :* car je l'aime à jamais 105 : 24 (7).
— 1940-4 : Isolde tente de fléchir Brangain en faveur de Tristan.
— 1948-61 : Brangain motive son refus d'aller chercher Tristan. Elle invoque surtout comme raison les reproches qu'Isolde lui a adressés auparavant et que *S* a supprimés (8).

(1) Ici encore la modification est amenée par une erreur.

(2) Cette altération décèle un souci de clarté.

(3) *S* n'emploie pas le mot « portier » mais se sert d'une périphrase. Il semble que la chose et le mot soient inconnus à Robert, qui ne rend pas non plus le terme « loge » (1894, 1974), mais se sert d'expressions générales.

(4) Robert a-t-il mal compris le mot « velue » ?

(5) On devine aisément que le traducteur a tendu ici à l'abréviation, non sans nuire à la clarté et à l'effet.

(6) Cette lacune compromet l'intelligence du récit de *S*. On ne sait comment Isolde est informée du séjour de Tristan chez le portier. Aurions-nous affaire à une coupure d'un copiste négligent ?

(7) Modification due à une erreur d'interprétation.

(8) V. v. 1339-1614 et les rimes 1595 s. — 1953 s.

M 1962 : Brangain se plaint qu'Isolde l'ait fait honnir par Kaherdin. En *S* elle dit que Tristan l'a vilainement trompée 105 : 27.

M 1965 : « Iço que par curuz vus diz ». *S :* ni me quereller, ni me faire des reproches 105 : 28 (1).

— 1969 s. : « Car ja mais haitez ne serra — Se il a vus parlé nen a ».

— 1975-7 : Description de l'aspect de Tristan.

+ 1984 : Brangain fait savoir à Tristan les motifs de son mécontentement 105 : 34 s.

— 1998-2057 : Tristan et Kaherdin retournent en Bretagne, d'où un message d'Isolde rappelle Tristan, qui avec son ami revient en Cornouailles (2).

— 2059 s. : Tristan et Kaherdin se rendent en Angleterre (3).

— 2061-4 : Nature du déguisement de Tristan et de son ami. Leur arrivée à la cour. *S* se borne à dire qu'ils se déguisèrent 106 : 7.

A 2070-7 : Enumération des jeux plus complète dans le poème français 106 : 11 (4).

— 2072 : Ce vers est repris plus loin, v. 2078.

— 2080 : « Venqui les altres par engin ».

M 2087 : « En grant aventure se mistrent ». *S* : ils prirent part aux jeux 106 : 17 (5).

+ 2087 : Tristan et Kaherdin avaient la pratique des armes et firent un mauvais parti aux autres 106 : 18.

— 2092-4 : Kaherdin tient l'engagement qu'il a pris de se disculper (6).

(1) L'excuse d'Isolde devient un reproche, sans doute par erreur.

(2) Ce passage recèle des traits obscurs ou peu cohérents : connaissance attribuée à Isolde de Bretagne de l'amour de Tristan pour l'autre Isolde, présence inattendue d'un neveu de Tristan, inutile motif du cilice, puisque la reine Isolde s'est réconciliée avec Tristan, oubli de l'accomplissement de la promesse faite par Tristan de disculper Kaherdin. On ne peut croire cependant que ce soient ces raisons qui ont déterminé Robert à la coupure que présente la *Saga*.

(3) Suppression causée par la divergence précédente.

(4) Il est surprenant que Robert ait signalé le saut *wavelois (Valeys)*, qu'il confond d'ailleurs avec le saut *walois* du vers précédent.

(5) Probablement erreur de Robert.

(6) Cette suppression est la conséquence de la coupure 1998-2057.

M 2101-4 : Légère divergence dans les détails de la fuite de Tristan et de Kaherdin 106 : 23 s.

+ 2104 : Tristan et son ami tuent beaucoup de chevaliers cornouaillais. Ils s'embarquent, larguent leurs voiles et cinglent vers la haute mer 106 : 24-26.

— 2107-56 : Thomas expose les principes d'après lesquels il a écrit son récit. Il cite son autorité et critique un trait d'autres conteurs.

— 2171 s. : « Le jur i aveient deduit — De l'ennui qu'il orent la nuit ».

— 2175 s. : « Avant furent lur cumpaingnun : — Nen i aveit se eus deus nun ».

— 2177 : « La Blanche Lande traverserent ».

+ 2181 : Ils furent surpris, se demandant où il allait si vite. 106 : 35 s.

— 2182-4 et 2186 s. : Description de l'armure de Tristan le Nain.

+ 2193 s. : Caractère courtois des salutations échangées 107 : 2 s.

— 2199 : Surnom de Tristan : l'Amerus.

M 2203-6 : Tristan dit qui il est. En *S* Tristan découvre au chevalier étranger, de façon énigmatique, qu'il est auprès de lui (de Tristan) 107 : 7 s. (1)

— 2210 : « E main dreit sur la mer d'Espaine ».

+ 2210 : C'est à tort, dit le chevalier étranger, qu'on m'appelle le Nain, car je suis un homme de taille 107 : 11.

M 2211 : « Castel i oi e bele amie ». *S* a remplacé « bele amie » par « frú » (épouse) 107 : 12.

— 2215-8 : C'est Estult l'Orgillius Castel Fer qui a ravi l'amie du Nain. Il la détient dans son château.

M 2223 : « N'en puis senz li aveir confort ». *S* : si quelqu'un ne vient à mon secours 107 : 14 s.

— 2224-6 : Deuil du Nain au sujet de la perte de son amie.

— 2227-9 : Proverbe mis dans la bouche du Nain.

— 2248-88 : Le Nain, mécontent de ce que Tristan diffère l'expédition, lui adresse des reproches. Tristan revient sur sa résolution et se met en route incontinent. En *S* le Nain

(1) C'est le vers : « Ne vus estut avant aler » qui paraît avoir donné lieu à la méprise.

passe la nuit dans le château de Tristan et l'expédition a lieu le lendemain.

Tr 2295 s. : « En l'uraille d'un bruil descendent, — Aventures iloc attendent ». *S* 107 : 26 s. (1).

M 2298 : « Ses (six) freres ot a chevalers ». *S* : il avait sept frères 107 : 25. (2)

— 2302 : « Par le bruillet cil s'embuscherent ».

+ 2302 : C'est à trois heures après midi que se produit l'attaque des deux frères d'Estult 107 : 27 s. De plus, les deux frères ne venaient pas d'un tournoi selon *S*, mais sortirent du château pour assaillir les étrangers (2301. *S* 107 : 28) (3).

+ 2307 : Ceux du château s'armèrent à la hâte 107 : 32.

— 2311 s. : « Cil furent mult bon chevalier, — De porter lur armes manier ».

Tr et + 2316 : Les sept frères furent tués et avec eux tous les hommes de leur suite, qui étaient plus de cent 107 : 34 s. (4).

— 2324 s. : Répétition de 2317-20.

— 2328 : Reprise de 2326 s.

— 2337 s. : Remèdes employés pour guérir Tristan. (Cf. aussi le mot « emplastre », au v. 2335, disparu en *S*).

— 2342-4 : Description des effets du venin.

M 2351 : ... si Isolde le savait malade. *S* : ... si Isolde pouvait venir 108 : 9.

— 2354-6 : Causes pour lesquelles Tristan ne peut aller en Cornouailles.

— 2357-63 : Isolde non plus ne peut se joindre à Tristan. Souffrances et plaintes du blessé.

— 2365 : « Descovrir lui volt la dolur ».

— 2366 s. : Affection mutuelle de Tristan et Kaherdin.

(1) De plus *S* a supprimé : « En l'uraille d'un bruil ».

(2) Robert a dû commettre une erreur, car plus loin il dit que Tristan et son compagnon tuèrent les sept frères, c'est-à-dire Orgillius et ses six frères 107 : 34.

(3) Il est probable que, comme le présume M. Bédier, le texte français offre une lacune après le vers 2306.

(4) La première partie de la phrase est transposée (se trouve chez Thomas au v. 2323) et la seconde est une addition.

— 2367-70 : Tous sont éloignés de la chambre du malade.
— 2373 : « S'il le secle vule guerpir ».
M 2375 : « Mult par en est en grant effrei ». *S :* et comme elle voulait savoir pourquoi tous deux tenaient conseil 108 : 12 s.
+ 2387 : Tristan et Kaherdin rappellent leurs nombreuses prouesses 108 : 17 s.
M 2392 : (Ils ont grand deuil) « Quant si deit partir lur amur ». *S :* de se quitter 108 : 19 s. (1).
— 2395-400 : Tristran dit qu'il n'a en Bretagne ni ami ni parent, sauf Kaherdin (2).
M 2410 : « ... E, se le seüst, le vuleir ». *S :* ... et les connaissances nécessaires 108 : 25.
— 2413-5 et 2419-25 : Répétition d'idées exprimées 2408-10.
+ 2415 : Mieux que personne Isolde s'entend aux remèdes et aux choses courtoises qui conviennent à une femme 108 : 27-29.
— 2416-8 : Tristan ne connaît personne qui lui puisse servir de messager.
+ 2429 : Il n'est pas d'hommes en qui j'aie autant de confiance qu'en vous, ni de femme que j'aime comme elle, et elle a fait pour moi plus que personne 108 : 30-32.
M 2434 : « Si pur mei empernez la veie ». *S :* agissez selon mes prières et mes espérances 108 : 34 (3).
— 2439 s. : Sentiments de Kaherdin.
A et + 2443-54 : Kaherdin promet d'affronter tous les périls pour servir son ami. *S :* (il remplira sa mission) si Dieu lui permet de l'exécuter 108 : 37 s.
Tr 2457 s. : Tristan remet l'anneau à Kaherdin avant de lui conseiller de se déguiser en marchand. En *S* l'ordre est renversé 109 : 1 s.
M 2459-61 : Discours direct dans le texte français, indirect en *S* et suppression de 2461 en *S* 109 : 1 s.

(1) Sans doute négligence du traducteur.

(2) Contradiction avec le vers 422. Dans le passage 2131 ss. Thomas admet aussi que Kurvenal est auprès de Tristan en Bretagne. Il n'est pas impossible que cette contradiction ait frappé Robert.

(3) Sommes-nous en présence d'une erreur ou d'une altération voulue ?

Tr 2575 : Le discours de Tristan est interrompu dans la *Saga* par l'indication des préparatifs de voyage de Kaherdin 109 : 6 s. (1).

A 2467-80 : Tristan demande à Kaherdin de saluer Isolde. Le discours direct du texte français devient indirect en *S* 109 : 8 s.

—2481 526 : Evocation des souvenirs de la vie amoureuse de Tristan.

Tr et A 2527-41 : Raisons pour lesquelles Isolde doit venir au secours de Tristan (2).

— 2542-9 : Tristan donne mission à Kaherdin de saluer Brangain et se dit près de mourir.

— 2549-60 : Aussi demande-t-il à Kaherdin d'accélérer son voyage, lui fixant un délai de quarante jours. Il lui recommande de ne rien dire à sa sœur et de présenter Isolde au retour comme une femme médecin (3).

Tr 2561-8 : Motif des deux voiles, présenté par *S* plus loin, au moment du mensonge d'Isolde de Bretagne 111 : 9-11.

— 2569-11 : Tristan finit son discours en recommandant Kaherdin à Dieu.

— 2572 s. : Attendrissement des deux amis.

— 2577-94 : Détails du départ de Kaherdin (4), marchandises emportées, description de la traversée. *S* n'a rendu que le v. 2578.

—2595-605 : Les femmes sont excessives dans l'amour comme dans la haine.

— 2606 s. : Le poète ne veut pas exprimer d'opinion personnelle.

— 2613-6 : Irritation d'Isolde de Bretagne.

— 2619-38 : Pensées de vengeance d'Isolde de Bretagne. Ses faux semblants à l'égard de Tristan.

(1) Il semble que le traducteur ait voulu arrêter le discours de Tristan à l'endroit où il mentionne les préparatifs de Kaherdin, puis que, s'étant ravisé, il soit revenu ensuite aux dernières recommandations de Tristan. La disposition du texte de la *Saga* témoigne en tout cas de la corruption de tout le passage.

(2) Cette donnée paraît percer plus haut en *S* 109 : 4-6.

(3) Sur les femmes médecins et les fées guérisseuses v. Gottfried : *Tristan*, 1275 s., E. Martin : *Gudrun*, note à la str. 529, San Marte : *Arthur-Sage*, p. 20, Hartmann d'Aue : *Erec* 5131 ss., *Iwein* 3423 ss.

(4) Sur la transposition affectant le v. 2575 cf. plus haut, n. 1.

M 2641 s. : « De si la qu'il vent à la terre — U vait pur la reïne querre ». *S* : en Angleterre 109 : 13.
— 2643-8 : Détails de l'arrivée de Kaherdin à Londres (1).
— 2651-63 : Description de Londres.
— 2669 s. : « E une cupe ben ovree : — Entaillee est e neelee ».
Tr et M 2671 : Kaherdin donne la coupe à Marc. *S* (plus loin) : Kaherdin fit trois présents à Marc 109 : 20.
+ 2671 : Kaherdin se rendit au palais du roi 109 : 15.
— 2677-80 : Précision de détails au sujet de la « paix » donnée par Marc à Kaherdin.
+ 2681 : Kaherdin salue la reine poliment et courtoisement 109 : 21.
— 2682 : « De ses avers li volt mustrer ».
M 2683-94 : Kaherdin fait présent à la reine d'une agrafe d'or fin, tire de son doigt l'anneau donné par Tristan et compare les deux objets. *S* : Kaherdin prit deux anneaux, les montra à la reine (2), et lui dit de choisir celui qui lui plairait 109 : 22 s.
M 2702 : « E quel aveir il en vult prendre ». *S* : elle ne voulait pas accepter de présents 109 : 28 (3).
A 2707-58 : Kaherdin répète, en abrégeant un peu, ce que Tristan lui a dit de mander à la reine. *S* résume en quelques mots 109 : 29-33.
— 2762-4 et 2775-80. Douleur d'Isolde et de Brangain.
M 2771 s. : Isolde conte à Brangain comment elle a appris la blessure de Tristan. *S* : elle dit à Brangain que dans le pays il n'y avait nul homme capable de guérir Tristan 109 : 37.
M 2781 s. : Isolde et Brangain prennent ensemble la décision du départ d'Isolde. *S* : Brangain conseille à Isolde d'aller en Bretagne 109 . 38 - 110 : 1.
— 2785 s. : « Pur le mal Tristan conseiller — E a sun grant bosing aider ».

(1) Kaherdin laisse sa nef « en un port » dans la « buche » de la Tamise et gagne Londres sur son bateau.

(2) Robert n'a-t-il pas compris « afiçail » ? D'autre part « l'altre » du v. 2690 donne matière à réflexion.

(3) Erreur du traducteur.

— 2791 : « Mult cuintement, par grant eür ».
— 2793 : « Qui desur la Tamise esteit ».
— 2794-801 : Kaherdin et les deux femmes prennent un bateau pour accéder à la grande nef (1).
— 2803-10 : Traversée des voyageurs et énumération des pays qu'ils ont successivement en vue.
+ 2812 : Ils s'imaginaient que les choses se passeraient autrement qu'il n'advint (110 : 6) (2).
+ 2812 : Revenons maintenant à Tristan *S* 110 : 7.
M 2815-7 : Inutilité des efforts de Tristan pour obtenir le soulagement de son mal. *S* : personne dans le pays ne pouvant le secourir 110 : 9 (3).
— 2818-25 : Désir de Tristan de voir arriver Isolde.
— 2828 : « Altre desir al quer nel tent ».
— 2830-2 : « ... — Sun lit faire juste la mer — Pur atendre e veeir la nef — Coment el sigle e a quel tref » (4).
+ 2832 : Quand il ne se fiait pas à d'autres 110 : 11 s. (5).
— 2833-6 : Variation et développement de la pensée exprimée au v. 2828.
M 2837 : « Quanqu'ad el mund ad mis a nient (— Se la reïne a a lui ne vient) ». *S* : il ne désire ni manger, ni boire, ni autre chose 110 : 12 s.
— 2839-53 : Craintes et impatience de Tristan.
M 2854-8 : Appel de Thomas à l'attention et à la sensibilité du lecteur. *S* : il (Tristan) entendit conter un triste événement 110 : 14 (6).
— 2862 s. : « Eissi que la terre unt veüe, — Balt sunt e siglent leement ».

(1) Cette suppression est la conséquence d'une divergence d'exposition antérieure. (V. p. 27, n. 1).

(2) On ne peut guère croire à un contresens de *S*, le vers 2812 paraissant traduit 110 : 5. Pourtant Robert se garde de ce genre d'additions et le passage reste suspect.

(3) Cette idée est chère à Robert. V. plus haut 2771 s. et *S*. 109 : 37.

(4) Les vers 2830 est une précision de détail. La suppression du vers 2832 est la conséquence de la transposition signalée sous 2561-8. Robert n'ayant pas encore parlé du motif des deux voiles ne peut en tirer parti ici.

(5) Peut-être addition, peut-être inintelligence des v. 2839 s.

(6) La méprise est si grossière qu'on peut se demander s'il n'y a pas ici erreur de copiste et si « mátti » est bien le mot employé par Robert ? Une légère correction remettrait les choses au point.

— 2864-86 : Description de la tempête.

Tr 2876-80 : La barque mise et oubliée à la mer est brisée par les vagues. Le trait se trouve plus loin en *S*, en regard du v. 2989, où Robert est contraint d'expliquer la disparition de la barque 110 : 29 s.

A 2887-910 : Plaintes d'Isolde, dont il ne reste presque rien en *S* 110 : 17-22.

— 2911-66 : Suite des plaintes d'Isolde que *S* se borne à indiquer 110 : 23 (1).

+ 2966 : Les matelots redoutaient de périr dans la tempête 110 : 23 s.

M 2967 s. : « Itant cum dure la turmente, — Ysolt se plaint, si se demente ». *S :* Isolde était plus affligée pour Tristan que pour elle-même 110 : 25 s.

M 2969 : La tempête dure cinq jours ; en *S* dix jours 110 : 26.

M 2972 : « Le sigle blanc unt amunt trait ». *S :* ils hissèrent leurs voiles 110 : 27 s. (2).

— 2975-82 : Kaherdin fait hisser très haut la voile blanche, car ce jour est le dernier du délai fixé par Tristan.

— 2985-8 : « ...Eissi qu'il ne poent sigler.— Mult suef e pleine est la mer ». La nef vogue au gré des flots.

M 2997-3003 : Isolde est affligée. « A poi ne muert de sun desir ». *S :* elle perd presque l'esprit 110 : 31 s.

— 3001 s. : Terre desirent en la nef, — Mais il lur vente trop suef (3).

— 3003 : Variation de 2997 ss.

— 3009 : « Plure des oils, sun cors detuert ».

M 3010 : « A poi que del desir ne muert ». *S :* il en perd presque l'esprit 110 : 35 (4).

— 3017 s. : « Nequident jo l'ai si veüe, — Que pur la sue l'ai conue ».

+ 3021 : Comme s'il (Tristan) était guéri 111 : 3.

(1) Il est même possible que dans cette ligne *S* ait simplement traduit le v. 2968. Cependant la première supposition est plus vraisemblable, le v. 2968 paraissant avoir inspiré la phrase 118 : 25 s.

(2) Cette altération, comme la suppression qui suit, est une nouvelle conséquence de la transposition notée aux v. 2561-8.

(3) Le vers 3001 est mis en opposition au v. 3004.

(4) Cf. 2997-3803.

Tr 3028 : Robert est forcé d'expliquer ici le thème des deux voiles, omis au passage correspondant à 2561-8. *S* 111 : 9-11.

M 3032 : « Deus salt Ysolt et mei ». *S :* vous me haïssez Isolde 111 : 15.

M 3034 : « Pur vostre amur m'estuet murrir ». *S :* je meurs par votre faute 111 : 16.

M 3038-40 : Vous aurez grand deuil de ma mort et cela m'est une consolation. *S* : j'ai grand deuil et souci de ma maladie 111 : 17 (1).

— 3048 : « Puis le cuchent sur un samit ».

M 3057 : « Pur quei il funt tel soneïz ». *S :* ou quel message ils avaient reçu 111 : 26 s. (2).

— 3064-7 : Eloge de Tristan et cause de sa mort.

\+ 3082 : Le texte se contente de dire : « Pur lui prie pitusement » ; *S* contient une longue prière d'Isolde 111 : 35-112 : 8.

\+ 3082 : Je vous ai beaucoup aimé 112 : 9.

— 3087-113 : Lamentations d'Isolde. *S* déclare qu'Isolde fit un long discours 112 : 11 s.

— 3120 : « Pur la dolur de sun ami ».

M 3121 : « Tristrans murut pur sun desir ». *S :* Tristan mourut si vite parce qu'il croyait qu'Isolde l'avait oublié 112 : 14 s.

— 3123 s. : « Tristrans murut pur sue amur.— E la bele Ysolt pur tendrur ».

\+ 3124 : Merveille des arbres entrelacés (3).

— 3125-44 : Thomas prend congé du lecteur.

(1) Cette altération et les deux précédentes sont évidemment la conséquence d'une méprise.

(2) On ne peut guère se tromper en croyant à un contresens de Robert.

(3) Il est possible que ce motif soit emprunté à Thomas (v. Bédier, p. 416).

II

Caractère de la traduction scandinave

La comparaison qui vient d'être faite conduit à un premier résultat. Elle démontre que la *Saga* est la traduction du poème de Thomas dont les fragments nous ont été conservés, et que le texte que Robert a eu sous les yeux est celui qui est représenté par les manuscrits connus aujourd'hui ou une copie qui en différait fort peu. Le plus souvent, en effet, la *Saga* s'adapte exactement à ce texte et reproduit, à part les altérations dont nous allons examiner l'étendue et le sens, non seulement les faits, mais aussi le ton du récit.

Même lorsqu'il est en désaccord avec son original. Robert laisse voir qu'il l'a devant lui. Ainsi il s'abstient parfois de reproduire tout ou partie des monologues et dialogues de Thomas, surtout de ceux où l'auteur français décrit des sentiments ou émotions; mais en les supprimant ou en les abrégeant il certifie souvent qu'ils existent ou ont plus d'ampleur dans sa source. Voici quelques-uns de ces témoignages.

1° « Elle accabla la reine de reproches... » *S* 103 : 20 s. Ces reproches se trouvent tout au long dans le texte français (v. 1290-1336) (1).

2° « Elle accuse Tristan en termes amers.... » *S* 103 : 33-36. Indice d'un monologue qui se trouve dans la source (v. 1353-98).

(1) J'espère n'avoir laissé échapper aucune erreur de chiffre dans les nombreuses citations qui vont suivre. Cependant, comme ce chapitre et le précédent étaient écrits avant l'apparition de l'édition de M. Bédier et que j'ai dû remanier toutes mes références pour les adapter à cette publication, je n'oserais affirmer qu'aucune inexactitude n'a été évitée.

Les passages cités sont presque tous signalés au chapitre précédent.

3° « Tristan le pria en un long discours d'aller en hâte... » *S* 109 : 7 s. Ce « long discours » se rencontre à l'endroit correspondant du poème de Thomas (v. 2467-571).

4° « Puis il lui fit part en quelques mots du message qu'il devait porter ». *S* 109 : 31-33. Le message est énoncé en discours direct et développé dans l'original (v. 2707-58).

5° « C'est de cette façon et par d'autres paroles semblables qu'Isolde se lamentait ». *S* 110 : 23. Les lamentations d'Isolde sont présentées en effet dans le poème français (v. 2911-66).

6° « Elle dit encore d'autres choses rappelant leur amour, leur vie et leur séparation » *S* 112 : 11 s. Le discours d'Isolde, que laissent supposer ces paroles, ne fait pas défaut dans le texte de Thomas (v. 3087- 113).

Ce n'est pas là le seul, ni le plus important des enseignements fournis par notre comparaison.

1° Suppressions. — On constate en premier lieu que Robert a notablement abrégé son original, et c'est avec raison que M. Novati l'appelle une « epitomatore ». Mais il n'a pas abrégé sans méthode. Ses suppressions ont un caractère particulier et qu'il convient d'apprécier.

En général il laisse intacts les faits de l'action. A part trois coupures, qui ne sont peut-être pas toutes imputables à Robert (1615-1732, 1998-2057, 2248-88), à part aussi quelques cas où le texte français présente de l'obscurité ou est suspect d'altération (1216-64, 2395-400) et d'autres où une déviation d'exposition est la conséquence d'une divergence antérieure (2092-4, 2794-801, 2832, 2975-82), on ne le surprend que rarement élaguant les données de l'original (1615-1752 (1), 1929-32, 2549-60) ou l'abrégeant (1907-28) (2), même lorsqu'il s'agit de faits secondaires (16, 1791-5, 2367-70). Les cas les plus fréquents sont le rejet de traits sans importance, soit des indications de noms de lieux et de personnes (713 s., 716, 2177, 2199, 2210, 2215-8, 2643, 2648, 2651 (3), 2793, 2803-10), soit des détails, habituellement peu nécessaires ou faciles à suppléer, d'une action ou d'une situation (755-60, 790, 1146 s.,

(1) Sur la raison de cette élimination, v. p. 19, n. 1.

(2) V. p. 21, n. 5.

(3) Ces trois cas sont la conséquence de la suppression de tout un passage.

1152 s., 1156 s., 1161 s., 1163, 1773-7, 1787 s., 1798 s., 1802, 1825 s., 1839 s., 1872, 1874, 1900-2, 1940-4, 2080, 2171 s., 2175 s., 2295, 2302, 2311 s., 2337 s., 2357-63, 2373, 2416-8, 2461, 2467-80, 2569-11, 2643-8, 2677-80, 2682, 2785 s., 2830 s., 2862 s., 2985-8, 3009, 3017 s., 3048, 3064-7), soit enfin des éléments ou développements d'une description (1975-7, 2061-4, 2342-4, 2577-94, 2651-63, 2791-13, 2864-86).

On conçoit aisément que le traducteur ait omis des détails de mœurs qui lui étaient inconnus ou qu'il jugeait sans intérêt. Ainsi il rejette l'énumération de jeux chevaleresques, des pièces d'une armure, d'objets de luxe. Ces suppressions sont cependant peu nombreuses (430-3 (1), 835-46, 2070-7, 2182-4 et 2186 s., 2581-5, 2669 s.).

Il est non moins naturel que Robert, qui n'est qu'un truchement, n'ait pas pris à son compte les passages où Thomas intervient directement dans le récit, où il expose sa conception du sujet ou entame un colloque avec le lecteur (1201-3, 2107-56, 2606 s., 2854-8 (?), 3125-44).

Si le rédacteur de la *Saga* s'est rarement abstenu de reproduire les réflexions de Thomas au sujet d'un fait ou d'une situation (6) aussi bien que d'utiles explications (2354-6, 2367-10), on constate qu'il n'a pas toujours respecté les pensées générales et les maximes ou leur développement (285-356, 2227-9, 2595-605). Mais c'est à l'égard de deux points essentiels surtout que Robert s'est montré abréviateur violent et méthodique. En premier lieu il n'a presque rien laissé subsister des études psychologiques, qui sont une part importante de l'originalité et des mérites de Thomas. Soit dans le récit, soit dans les monologues, soit dans les dialogues, il a le plus souvent effacé toute trace des peintures morales. On ne retrouve pas dans la *Saga* les passages suivants du poème français, où sont exposés ou développés un sentiment simple, une disposition d'âme ou d'esprit, la raison d'une action (49 s., 237, 469 s., 471-5, 669 s., 927 s., 941-4, 946-68, 973-90, 995-1010, 1011-91, 1753-63, 1815 s., 1827-9, 1857 s. et 1860-7, 1940-4, 1948-61, 1969 s., 2224-6, 2357-63, 2366 s., 2439 s., 2467-526, 2527-41, 2542 9, 2572 s., 2613-6, 2619-38, 2762-4 et 2775-80, 2818-25, 2828, 3120, 3123 s.).

(1) Robert déclare lui-même qu'il s'agit de coutumes étrangères (v. Kölbing: *Tristrams Saga*, p. 211).

A plus forte raison Robert a-t-il supprimé des analyses de sentiments complexes ou en conflit (53-234, 357-418, 479-82, et 485-640, 1399-1614, 2839-53).

Dans plusieurs cas il a, nous le constatons plus haut, fourni un bref résumé ou une simple indication du passage supprimé (1290-1336. *S* 103 : 20 s., 1353-98. *S* 103 : 33-36, 1615-1732 (?) *S* 103: 36-38, 1880-4. *S* 105 : 3 s., 2467-571. *S* 109 : 7 s., 2707-58. *S* 109 : 31-33, 2887-966. *S* 110 : 17-23, 3087-113. *S* 112 : 11 s.) (1).

La seconde catégorie de suppressions importantes affecte les répétitions de Thomas. Le poète français est diffus. Il se plaît à reprendre la même pensée sous une forme presque identique, à exécuter des variations sur un thème donné. Il lui arrive même de refaire le récit d'actions qu'il a contées auparavant.

Robert, à qui importait la concision, a souvent retranché les redites et variations de Thomas (2) (251-84, 649-65, 739-41, 815-22, 893-902, 931 s., 1092-1123, 1124-34, 1849 s., 1876, 2072, 2324 s., 2328, 2413-5 et 2419-25, 2833-6, 3003). Il a de même élagué ou abrégé les répétitions de faits du récit (2481-526, 2707-58).

Ecrivant en prose et soucieux avant tout de l'action, Robert a négligé les effets de style recherchés par Thomas. S'il a respecté les comparaisons (v. cependant 889-92), il a presque toujours négligé les antithèses (ex. 921 s., 3001 s.), les jeux de mots (ex. 2467-80), les allitérations (3), l'abondance verbale (ex. 237), etc. (4).

2° Additions. — Il est arrivé quelquefois à Robert d'ajouter à

(1) Cette constatation est d'un grand prix. Elle permet d'affirmer que, dans la partie de la traduction où l'original fait défaut, un aperçu sommaire ou une allusion de la *Saga* tiennent la place d'un développement de Thomas.

(2) Il en a cependant laissé subsister une certaine quantité et nous verrons que Gottfried a été plus impitoyable que lui (v. 4ᵉ partie, ch. IV, sous *Concision*).

(3) Quelques allitérations se trouvent bien dans la *Saga* (v. O. Brenner : *Anz. f. d. Altert.* 5, p. 409); mais elles donnent l'impression d'une rencontre plutôt que celle d'une recherche d'effet.

(4) L'addition des coupures de Robert fournit un total de 2000 vers environ sur 3144, soit à peu près les deux tiers. M. Bédier estime à la moitié du poème la valeur des suppressions du traducteur norwégien (*Spécimen d'un essai de reconstruction conjecturale du Tristan de Thomas. Festgabe für Suchier*, Halle, 1900, p. 75). Mais comme la *Saga* a surtout retranché les passages psychologiques et que ceux-ci abondent dans la dernière partie du poème la conjecture de M. Bédier doit, en fin de compte, être bien près de la vérité.

son texte. Mais ces additions, peu nombreuses, sont aussi peu importantes et ne témoignent que rarement d'un dessein suivi. On ne démêle les effets d'une méthode ou du caractère de Robert que dans les trois cas suivants.

Il a tenté par une brève explication ou une touche nouvelle de donner à son texte plus de clarté ou d'énergie (35. *S* 82 : 15 s., 701. *S* 85 : 11, 796. *S* 86 : 10 s., 882. *S* 87 : 7, 1147. *S* 95 : 14, 1178. *S* 95 : 25, 1191. *S* 95 : 32 s., 1809. *S* 104 : 16 s., 1844. *S* 104 : 30, 1892. *S* 105 : 8 s., 1984. *S* 105 : 34 s., 2087. *S* 106 : 18, 2210. *S* 107 : 11, 2302. *S* 107 : 27 s., 2307. *S* 107 : 32, 2415. *S* 108 : 27-29, 2429. *S* 108 : 30-32, 2812. *S* 110 : 7, 2832 (?) *S* 110 : 11 s.).

Il a fait une manifestation religieuse (36. *S* 82 : 16 s., 2443-54. *S* 108 : 38, 3082. *S* 111 : 35-112 : 8) ou loyaliste (796. *S* 86 : 10 s.).

Enfin, il lui est arrivé d'accentuer la courtoisie de Thomas et d'insister sur les détails relatifs à la bienséance (2193 s. *S* 107 : 2 s., 2681. *S* 109 : 21). Une seule fois, il a développé une maxime de son texte (810. *S* 86 : 18 s.)

Fort rarement, Robert a ajouté des détails d'exposition et des traits matériels à son original, et encore sont-ils presque insignifiants (719. *S* 85 : 16, 849. *S* 86 : 28 s., 914. *S* 87 : 16, 917. *S* 87 : 18, 1763. *S* 103 : 38, 1809. *S* 104 : 17 s., (1) 2104. *S* 106 : 24-26, 2387. *S* 108 : 17 s., 2671. *S* 109 : 15, 2966. *S* 110 : 23 s., 3021. *S* 111 : 3, 3082. *S* 112 : 9).

Ne rentrent pas dans les cas qui viennent d'être examinés : une comparaison (1282. *S* 103 : 18), une pensée banale (482. *S* 84 : 30 s.), de rares indications relatives aux sentiments des personnages (789. *S* 86 : 7 s., 991, *S* 95 : 4-7 (?) 2181. *S* 106 : 35 s.), une idée incohérente qui n'est peut-être pas de Robert (700. *S* 85 : 9 s.), enfin une anticipation de récit surprenante (2812. *S* 110 : 6) (2).

3° MODIFICATIONS. — La comparaison du poème français et de la *Saga* met en évidence le désir de Robert de respecter la physionomie de son original (3). Ses modifications sont en petit nombre et de peu de valeur.

Parfois on aperçoit un motif à ses altérations. C'est un trait

(1) V. p. 19, n. 6.
(2) V. p. 28, n. 2.
(3) On comprendra que je n'aie pas signalé les inexactitudes de traduction légères et ne compromettant pas le sens.



courtois, ou religieux, ou moral, qui apparaît (906 s. *S* 87 : 12 (1), 1138. *S* 95 : 10, 2211. *S* 107 : 12), une différence de mœurs qui est notée (435 s. *S* 84 : 16) (2), une donnée qui a été exagérée, ou a pris une forme plus matérielle (1817 s. *S* 104 : 21, 2837. *S* 110 : 12 s.), une simplification du texte (1827-9. *S* 104 : 24, 1907-28. *S* 105 : 14-18, 2641 s. *S* 109-13), une généralisation à la place d'un détail précis (1844. *S* 104 : 30), ou inversement (2837. *S* 110 : 12 s.), une divergence née d'une suppression ou modification antérieure (969-72. *S* 95 : 1 s., 1854. *S* 104 : 34, 2815-7. *S* 110 : 9, 2972. *S* 110 : 27 s.). Le plus souvent l'altération est imputable à une obscurité du texte, un souci de clarté (3), une négligence, une erreur de lecture ou un contresens (47 s. *S* 82 : 23, 244. *S* 84 : 5, 442. *S* 84 : 19, 641-3. *S* 84 : 31-33, 684-93. *S* 85 : 1-4, 726. *S* 85 : 21, 772 s. *S* 85 : 37 s., 823 s. *S* 86 : 21 s., 874-6. *S* 87 : 3 s., 904. *S* 87 : 11, 929 s. *S* 87 : 21 s., 1165. *S* 95 : 18 s., 1180. *S* 95 : 25 s., 1183. *S* 95 : 28, 1276. *S* 103 : 14 s., 1348. *S* 103 : 30, 1783. *S* 104 : 7, 1803. *S* 104 : 14, 1807. *S* 104 : 15 s., 1836. *S* 104 : 26 s. (?), 1851. *S* 104 : 33, 1878. *S* 105 : 2 s., 1889 s. *S* 105 : 6 s., 1895 s., *S* 105 : 10, 1903. *S* 105 : 12 s. (?), 1939. *S* 105 : 24, 1962. *S* 105 : 27, 1965. *S* 105 : 28, 2087. *S* 106 : 17, 2203-6. *S* 107 : 7 s., 2223. *S* 107 : 14 s., 2298. *S* 107 : 25, 2375. *S* 108 : 12 s., 2391. *S* 108 : 19 s., 2410. *S* 108 : 25, 2434. *S* 108 : 34 (?) (4), 2702. *S* 109 : 28, 2854-8. *S* 110 : 14 (?), 2997-3003. *S* 110 : 31 s. et 3010. *S* 110 : 35, 3032. *S* 111 : 15, 3034. *S* 111 : 16, 3038-40. *S* 111 : 17, 3057. *S* 111 : 26 s.).

La raison de l'altération reste cachée dans les cas suivants : un nombre est changé (2671. *S* 109 : 20, 2969. *S* 110 : 26) ; le discours indirect est devenu discours direct (1837 s. : *S* 104 : 27 s). ou inversement (2459-61. *S* 109 : 1 s. (5) ; une donnée ou un détail du récit ont été transformés (1831 ss. *S* 104 : 25, 1847 s. *S* 104 : 31 s., 2101-4. *S* 106 : 23 s., 2301. *S* 107 : 28, 2351. *S* 108 : 9, 2683-94. *S* 109 : 22 s., 2771 s. *S* 109 : 37, 2781 s. *S* 109 : 38-110 : 1, 2967 s. *S* 110 : 25 s., 3121. *S* 112 : 14 s.).

4° Transpositions. — Non seulement les transpositions de

(1) V. p. 15, n 3.
(2) Cf. aussi p. 21, n. 3.
(3) Le cas est très rare.
(4) Sur 2683-94, v. p. 27, n 2.
(5) V. d'autres cas p. 31 s.

Robert sont rares, mais elles portent sur des faits secondaires ; elles peuvent quelquefois s'expliquer (1) et, sauf celle qui est relative au motif des deux voiles, n'affectent que des passages rapprochés (459-61. *S* 84 : 20-22, 2295 s. *S* 107 : 26 s., 2316. *S* 107 : 34, 2457 s. *S* 109 : 1 s., 2527-41. *S* 109 : 4-6, 2561-8. *S* 111 : 9-11, 2575. *S* : 109 : 6 s, 2671. *S* 109 : 20, 2876-80. *S* 110 : 29 s.).

L'examen comparatif du texte français et de la traduction norwégienne autorise aux conclusions suivantes, qui valent — et c'est là ce qui importe — pour la partie du poème où l'original fait défaut.

1° Robert a traduit les fragments de Thomas, et, selon toute vraisemblance, le poème entier de façon très fidèle pour ce qui concerne les faits du récit (2).

2° La *Saga* présente de nombreuses suppressions, mais ces éliminations affectent les études psychologiques, les maximes, les redites ou variations de la pensée et non, à l'exception de cas très rares, les données de l'action.

3° Robert ne s'est pas préoccupé de rendre le coloris poétique du récit et a négligé les artifices de style de Thomas.

4° Le roman norwégien n'offre que de rares et maigres additions au poème français.

5° Les altérations du traducteur, peu nombreuses, ont leur origine, le plus souvent, dans un défaut d'intelligence du texte.

6° Robert ne s'est permis que de légères et peu nombreuses transpositions.

Il y aura lieu de tenir compte de ces observations lorsque, Robert s'écartant de Gottfried, nous serons conduit à nous demander si c'est la *Saga* ou le poème allemand qui reflète le plus exactement l'œuvre de Thomas.

(1) Ainsi les transpositions du motif des deux voiles (2561-8) et de la barque brisée par les vagues (2876-80) sont dues au désir de Robert d'éliminer ces traits. Au cours du récit, le traducteur s'est aperçu de l'impossibilité de les passer sous silence et les a mentionnés à ce moment.

(2) La concordance de Gottfried avec *S*, qui elle-même reproduit presque exactement le fragment de Cambridge, ressortira de la comparaison des passages conservés de Thomas et existant chez Gottfried (v. 2ᵉ partie).

DEUXIÈME PARTIE

LES FRAGMENTS DE THOMAS TRAITÉS PAR GOTTFRIED

I-II

Fragment de Cambridge (Thomas 1-52 : Gottfried 18130-313).

(La scène du verger)

I

Comparaison des textes

G (1) — Par une chaude journée, à l'heure de midi, Isolde donne l'ordre de préparer un lit dans le verger. Elle envoie chercher Tristan. On ferme les portes du jardin. Brangain fait le guet. Survient le roi, qui demande où est Isolde. Au désespoir de Brangain on indique à Marc le refuge de la reine (18130-99).

C — Enz es bras Yseut la reïne (2). (Bien cuidoient estre a seür. 1 s.	*G* — wîp unde neven die vander mit armen zuo ein ander geflohten nâhe und ange. 18199-201.

C — Conduit par le nain le roi arrive, espérant prendre les amants en flagrant délit (3-6).

(1) On trouvera en regard les passages où l'imitation est évidente. Les divergences peu importantes sont mises entre parenthèses. Les passages différents ayant quelque longueur sont analysés. Le fragment de Cambridge est désigné par *C*.

(2) M. Bédier propose la correction « Entre ses bras tient la reïne ». Le sens restant le même, peu importe pour nous l'une ou l'autre forme.



G — Tristan et Isolde reposent joue contre joue et étroitement enlacés. On dirait un groupe coulé en airain ou en or (18203-15).

Quant il endormis les trouverent	Tristan und diu künigîn
7.	die sliefen harte suoze,
	(i' ne weiz, nâch was unmuoze).
	18216-18.

G — Marc est accablé à la vue de sa honte. Jusque là il avait eu des doutes, mais aucune certitude. Ses soupçons étaient son plus grand chagrin. Mieux eût valu pour lui rester dans le doute que d'être assuré de son malheur (18219-34).

(Li rois les voit, au naim a dit :	
« Atendés moi chi un petit ;)	
En cel palais la sus irai,	sus gieng er swîgende dan ;
De mes barons i amerrai :	sînen rât und sîne man
	die nam er sunder dort hin.
	(er huop ûf unde seite in,
	das ime gesaget wære
	vür ein wârez mære,
	daz Tristan und diu künigîn
	bî ein ander solten sîn,
	daz si alle mit im giengen dar)
Verront com les avon trovez ;	und næmen umbe si beidiu war,
	und ob man s' alsô funde dâ,
Ardoir les frai, quant iert provez.»	daz man im von in beiden sâ
8-13.	reht unde gerihte tæte,
	alsô daz lantreht hæte.
	18235-48.

G — A peine le roi s'était-il éloigné du lit (18249-51),

Tristan s'esvella a itant,	sô daz erwachete ouch Tristan
Voit le roi, (mès ne fait senblant ;	und sach in von dem bette gân.
Car el palès va il son pas.)	
Tristan (se drecbe) et dit : « A ! las !	« â », sprach er, (« waz habt ir getân,
	getriuwe Brangæne !
	weiz got, Brangæne, ich wæne,
	diz slâfen gât uns an den lîp.)
Amie Yseut, car esvelliez :	Isôt wachet, armez wîp !
	wachet, herzekünigîn !
Par engien somes agaitiez !	ich waene, wir verrâten sîn. »
	(« verrâten? » sprach si « hêrre, wie? »)

Li rois a veu quanque avon fait,	« mîn hêrre der stuont obe uns hie:
	er sach uns beide, und ich sach in.
Au palais a ses omes vait;	er gêt von uns iezuo dâ hin,
	(und weiz benamen alse wol,
	sô daz ich ersterben sol :)
	er wil ze disen dingen
	helf' unde geziuge bringen :
Fra nos, s'il puet, ensenble prendre,	er wirbet unseren tôt.
Par jugement ardoir en cendre.	
Je m'en voil aler, bele amie;	herzefrouwe, schœne Isôt,
14-24.	nu müeze wir uns scheiden
	18252-71.

C — On ne pourra faire la preuve de votre faute. Pour moi (lacune de 3 vers) je vais en exil (25-28).

Tel duel ai por la departie	sô wætlîch, daz uns beiden
Ja n'avrai hait jor de ma vie.	sô guotiu state niemer mê
	ze fröuden widervert als ê.
	(nu nemet in iuwer sinne,
	wie lûterlîche minne
	wir haben geleitet unze her,)
Ma doce dame. je vos pri	und seht, daz diu noch stæte wer;
Ne me metés mie en obli :	lât mich ûz iuwerm herzen niht!
	(wan swaz dem mînem geschiht,
	dar ûz enkumet ir niemer :
	Isôt diu muoz iemer
	in Tristandes herzen sîn.)
En loig de vos autant m'amez	nu sehet, herzefriundîn,
Comme vos de près fait avez !	daz mir fremde und verre
	iemer hin z'iu gewerre!
	vergezzet mîn durch keine nôt.
(Je n'i os, dame, plus atendre ;)	dûze amîe. bêle Isôt,
Or me baisiés au congié prendre. »	gebietet mir und küsset mich! »
De li baisier Yseut demore, (1)	Si trat ein lützel hinder sich,
Entent les dis et voit qu'il plore;	siuftende sprach si wider in :
Lerment si oil, du cuer sospire,	« herr',
Tendrement dit : « Amis, bel sire,	18272-92.
29-40.	

(1) *S* dit (82 : 17) : *Dvaldist Isond i lengra lagi*, qui est la traduction du vers 37 de Thomas. En rendant le texte de Robert par *Isond verweilte da länger als er*, Kölbing impose à la rédaction norroise un non-sens qu'elle ne

C — Rappelez- vous ce jour de douleur. Je suis plus affligée que jamais. Il n'est plus de joie pour moi dès lors qu'il faut vous quitter. Nos corps peuvent se séparer, mais l'amour ne s'échappera pas de nous (41-50).

G — Nos cœurs et nos âmes sont si étroitement unis que l'oubli entre nous est impossible. Pour moi, que vous soyez près ou loin, il n'y aura en mon cœur que le seul Tristan, qui est mon corps et ma vie. Prenez garde qu'aucune femme ne me sépare de vous; conservons pures et constantes notre affection et notre foi (18292-310).

Nequedent cest anel prenez :	und nemet hin diz vingerlîn :
Por m'amor, amis, le gardés ;	daz lât ein urkünde sîn
51 s.	der triuwen unde der minne,
	18311-13.

Ici s'arrête le fragment français et par suite aussi la comparaison. Les concordances signalées ont démontré que la communauté d'origine de *C* et de Gottfried est indéniable. Ceci à la vérité ne constitue pas encore la preuve de l'imitation de *C* par le poète allemand. On peut en effet prétendre, et c'est ce qu'a fait Kölbing (1), que Gottfried s'est trouvé en présence d'un texte contenant déjà les modifications que nous rencontrons chez lui. Mais cette opinion ne semble pas mériter créance pour diverses raisons. 1° Les divergences constatées dans le texte allemand témoignent, comme nous le montrerons, d'intelligence, de finesse d'esprit, de sensibilité et de curiosité psychologique. Le remanieur doué de ces qualités poétiques n'eût pas été un vulgaire scribe, mais un poète égal et à certains égards supérieur à Thomas. 2° Les modifications qui se présentent ici sont de même nature que celles que nous aurons à apprécier plus loin à propos du fragment Sneyd [1]. (*Thomas* 53-142. *Gottfried* 19424-552). C'est donc le même auteur qui, dans les deux cas, a transformé un texte qu'il jugeait insuffisant, en obéissant aux exigences de son sentiment poétique. On conviendra qu'il faudrait un singulier hasard pour que le même

paraît pas contenir Isolde en effet ne peut pas demeurer là *plus longtemps* que Tristan, à qui elle continue à parler et qui reste près d'elle. Dans la pensée de *S*, elle demeura là plus longtemps (qu'il n'est d'usage, qu'il ne convient, c'est-à-dire assez longtemps).

(1) *Tristrams Saga*, p. CXLVII.

remanieur français de *C* ait aussi eu à remanier Sneyd[1] et que Gottfried ait réussi à posséder la copie unique de ce scribe. 3° En exposant l'état d'âme de Marc, Gottfried intervient personnellement dans le récit : *ez ist aber mîn wân* (18229). Il revendique donc ici la propriété de cette addition au texte et fournit une preuve de son originalité.

Il reste maintenant à examiner comment le poète allemand s'est écarté du texte français.

Reprenons la suite des faits.

Dans les vers 18130-42, Gottfried indique les circonstances de l'incident et motive la faute de la reine. La chaleur du jour (1) et le feu d'amour embrasent Isolde à l'envi. Elle prétend se soustraire à ces ardeurs en se ménageant un lit de repos à l'ombre, dans le verger. Mais cette précaution n'a pas le succès attendu. Incapable de maîtriser son désir, Isolde fait mander Tristan... Chez Thomas, nous ne constatons rien des dispositions de la reine ni de sa vaine stratégie. Pas de motif ni d'analyse morale.

Après ces indications, Gottfried donne les détails matériels utiles : description du lit, message envoyé à Tristan et accepté, précautions prises, explication précise de la façon dont le roi surprend les amants. En un mot, le poète allemand situe, avec plus de soin que le poète français, l'action et en montre plus minutieusement les circonstances (2).

Du rôle du nain et de Brangain, il sera question plus tard (3).

Le discours d'Isolde diffère sensiblement en *C* et chez Gottfried. Dans le texte français, la reine exprime son chagrin de la séparation. Cette idée manque chez Gottfried au point correspondant. Pourquoi ? Une seule supposition paraît plausible. On sait combien Thomas est enclin à se répéter. Il est vraisemblable qu'il reprenait le même thème plus loin que l'endroit où s'arrête le fragment (la *Saga* aurait abrégé). Pour éviter une redite, Gottfried n'a accueilli ce motif que la seconde fois où il paraît chez Thomas, c'est-à-dire après le don de l'anneau, dans les vers

(1) Cette donnée, qui manque en *S.*, peut s'être trouvée chez Thomas. Cf. *E* v. 2576.

(2) On remarquera que, chez Gottfried, Marc conte à ses vassaux qu'on lui a dit comme chose sûre que la reine et son neveu se trouvaient dans le verger, alors qu'en réalité il les a vus de ses yeux.

(1) V. p. 45 s et p. 47.

18319-23, dont le sens est celui des vers français 41-44. Comparons-les :

Bien vos doit menbrer de cest jor	gedenket an diz scheiden,
Que partistes a tel dolor.	wie nâhen ez uns beiden
Tel paine ai de la desevranche	ze herzen und ze lîbe lît.
Ains mais ne soi que fu pesanche.	gedenket maneger swæren zît,
C 41-44	die ich durch iuch erliten hân,
	G 18319-23

Cette hypothèse ne peut subsister que si l'on suppose après le vers 52 du fragment de Cambridge une suite qui fait défaut dans la *Saga*. Or il est avéré que cette suite a existé et qu'Isolde devait, après le don de l'anneau, réclamer de Tristan une foi éternelle. Les fragments conservés ne laissent aucun doute. Ces vers, mis plus tard dans la bouche de Tristan : « Menbre li de la covenance — Qu'ele me fist à la sevrance — El gardin, quant de li parti, — Que de cest anel me saisi : — Dist mei qu'en quel terre qu'alasse, — Altre de li ja mais n'amasse » (1), font une claire allusion à l'idée qui a dû être exprimée chez Thomas après *C* 52 et qui l'est chez Gottfried aux vers 18314-18 et 18324-31, où l'anneau d'Isolde doit prémunir Tristan contre toute trahison (2). Ce motif a d'ailleurs son utilité. C'est en effet l'anneau qui, lors de la nuit nuptiale, rappelle à Tristan ses devoirs envers Isolde la reine et l'empêche de consommer son mariage avec Isolde aux Blanches Mains (3). Il n'y a donc pas de suppression à porter à l'actif du poète allemand.

De cette comparaison des textes dégageons maintenant la nature des modifications de Gottfried.

(1) V. Bédier, v. 2515-20.

(2) Doit-on croire, en se fondant sur les vers 459-61 : « Membre lui de la covenance — Que il li fist a la sevrance — Enz el jardin, al departir », que Tristan prenait ici, en des vers disparus, l'engagement de ne jamais aimer d'autre femme ? Il paraît difficile d'admettre cette conjecture. Ni Gottfried ni la *Saga* ne contiennent trace d'une réplique de Tristan après le discours d'Isolde. De plus le texte cité (2515-20) montre clairement la nature de la « covenance ». On peut à la vérité objecter que Tristan fait plus loin allusion à une foi qu'il aurait jurée à Isolde (491, 508 etc.). Mais il semble que dans ces passages Tristan parle d'un devoir envers la reine plutôt que d'un engagement formel pris par lui (v. v. 605 s. « Contre l'amur, cuntre la fei — Que a Ysolt m'amie dei »). Pour ces raisons il y aurait peut-être lieu de corriger ainsi le vers 460 : « Qu'ele li fist... ». Le passage 975-80 n'apporte aucune lumière.

(3) V. Bédier, v. 447 ss.

II

Résultats de la Comparaison

Vraisemblance et ordonnance du récit. — Psychologie. — Sensibilité et délicatesse de Gottfried. — Descriptions et comparaisons. — Conceptions nouvelles.

Vraisemblance et ordonnance du récit

Un point appelle tout d'abord l'attention. Gottfried est plus abondant que Thomas. A la cinquantaine de vers du poème français répondent à peu près 180 vers allemands. Cette seule constatation démontre que Gottfried n'est pas un traducteur. La nature de ses altérations fournit la preuve qu'il n'est pas non plus un amplificateur.

Il est une donnée de Thomas, transformée par Gottfried, qui est si importante qu'on s'étonne à bon droit que l'auteur allemand, en général si scrupuleusement fidèle dans la reproduction des faits, ait pris sur lui de la modifier. Dans le fragment de Cambridge (comme aussi dans la *Saga* et *Sir Tristrem*) (1) c'est le nain qui a surpris les amants, c'est lui qui a informé Marc de la présence des coupables dans le verger, c'est lui enfin qui amène le roi pour constater le flagrant délit. Dans le *Tristan* allemand ce rôle du nain fait défaut. Poussé par sa destinée Marc vient dans le jardin, où s'étale la preuve de son infortune. Pourquoi Gottfried a-t-il ainsi altéré son texte ? La réponse à cette question n'est pas malaisée à trouver. Le poète allemand s'est appliqué à éloigner une criante invraisemblance du récit. Chez Thomas en effet le

(1) Même le *Tristan* en prose française ne présente pas les faits comme Gottfried.

rôle du nain devient à un moment donné tout à fait inexplicable. Après la découverte le roi ordonne au rusé personnage de rester là, comme témoin sans doute et comme gardien. Mais il arrive que ce témoin ne fournit plus tard aucun témoignage, que ce gardien n'empêche pas Tristan de s'éloigner. Ainsi échouent, pour des raisons impossibles à deviner, ses plans et ceux de Marc. Ce n'est pas tout. Le nain demeure, spectateur muet et impassible des adieux des amants. Par leurs confidences il en apprend fort long sur la nature de leurs relations. Sa présence aussi devrait suffire à empêcher les effusions de tendresse de Tristan et d'Isolde et à interdire à la reine le don de son anneau, instrument des réunions futures. Gottfried a pesé ces raisons et a pris le parti le plus simple en supprimant ce personnage dont l'utilité ne se conçoit pas et dont, sauf une exception (1), les versions de Thomas ne nous disent pas quand et comment il a surpris le secret du rendez-vous.

En revanche ni *C*, ni la *Saga* ni *Sir Tristrem* ne parlent ici de Brangain. Le poète allemand au contraire attribue un rôle important à la fidèle suivante d'Isolde. Il l'a fait, obéissant à son désir, plusieurs fois manifesté au cours du poème, de mettre ce personnage en évidence (2).

Enfin l'ordre des faits adopté par Gottfried semble témoigner d'un plus grand art que celui de Thomas. L'attitude des amants n'est décrite par le poète allemand que lorsque Marc, le personnage si fortement intéressé, les découvre dans une pose révélatrice. Chez Thomas le lecteur est informé tout d'abord, et lorsque Marc est en présence du spectacle, le poète n'a plus qu'à dire : « Li rois les voit ».

Psychologie

Plus que Thomas, Gottfried s'est attaché à pénétrer dans l'âme

(1) *E* 2579. Cette particularité de *E* est fort vraisemblablement une addition du poète anglais.

(2) Kölbing pense que cette modification est due à un remanieur français, auteur du manuscrit dont se serait servi Gottfried. On a dit plus haut (v. p. 42 s.) les raisons qui s'opposent à cette opinion, contredite aussi par une observation de Kölbing lui-même (*Tristrams Saga*, p. LXV), qui reconnaît que le poète allemand montre « une surprenante prédilection pour Brangain ».

de ses personnages, à scruter les mobiles de leurs actes et à dévoiler leurs émotions.

La malencontreuse idée venue à Isolde de mander Tristan près d'elle nous est expliquée : la chaleur du jour et le feu intérieur qui la consume se conjurent contre elle. Elle imagine pour se défendre un stratagème qui aboutit à sa défaite (18130 ss.).

L'émotion douloureuse de Marc, à qui, suivant Gottfried, il eût mieux valu rester dans l'incertitude que d'acquérir la preuve de la trahison, est assez longuement exposée. L'intérêt du poète pour le mari trompé se fait jour dans le vers 18198 : « Marc se dirigea vers l'endroit où il trouva le tourment de son âme ».

Sensibilité et délicatesse de Gottfried

Cette addition du poète allemand à son texte a pour nous un autre intérêt : elle nous révèle la sensibilité de Gottfried. Nous n'avons nulle raison de croire que Thomas se soit intéressé à Marc. Le roi de Cornouailles n'était pour lui que le personnage légendaire, nécessaire à l'intrigue du roman (1). Gottfried a songé à la triste situation de l'époux trompé et, à diverses reprises, manifesté son apitoiement pour le malheur immérité de Marc. Cet intérêt se fait jour dans l'exclamation : « c'est aussi mon avis » (qu'il eût mieux valu pour le roi rester incertain de la trahison).

Le rôle attribué ici à Brangain par le seul Gottfried est aussi une preuve de sa sensibilité. Non seulement Brangain fait œuvre d'amie dévouée en veillant à la sécurité des amants, mais elle montre son affection en déplorant la fatale et indomptable passion de sa maîtresse et en témoignant son effroi et sa douleur lorsqu'elle prévoit la surprise (18169-93).

(1) Si Thomas a l'air de s'intéresser aux peines de Marc dans la suite du récit, alors que le roi de Cornouailles a le chagrin de savoir qu'Isolde aime Tristan plus que lui (1073-6 et 1092-6), ce n'est pas par compassion pour Marc, mais afin d'exposer le problème du plus malheureux des quatre amants. D'ailleurs le vers 1026 qui évoque l'état d'âme du roi « E de ce se derve e enrage » renseigne sur le genre de compassion qu'éprouvait Thomas pour le mari trompé. — Gottfried a bien montré ailleurs le caractère de Marc sous un jour défavorable en lui attribuant une sensualité dépourvue de délicatesse (17727 ss.). C'est là un des points de vue d'où l'on peut considérer le mari de la femme infidèle.

L'âme de Gottfried était délicate autant que sensible. Elle répugnait aux choses violentes. Aussi le poète allemand n'a-t-il pas suivi Thomas lorsque celui-ci, à deux reprises, fait dire par Marc que les amants seront livrés au bûcher s'il peut prouver l'adultère. Gottfried a atténué le caractère farouche de la menace. Le roi chez lui déclare qu'il fera juger les coupables par les lois du pays (18246-8). La seconde fois (où c'est Tristan qui parle), il n'est question que de mort, de façon générale, et non de supplice (18269).

Le poète allemand prête aussi à son Tristan des pensées moins égoïstes que Thomas. Il a supprimé du discours que tient à Isolde le jeune chevalier toute allusion aux adversités qui attendent dans l'exil le neveu de Marc.

Descriptions et comparaisons

Gottfried s'est complu à présenter un tableau des amants enlacés et endormis, esquisse gracieuse et finement tracée. Thomas ne paraît pas lui avoir servi en cela de modèle. Il faudrait, pour accepter l'opinion contraire, supposer que Gottfried a opéré une transposition, puisque cette description suit dans le texte allemand la constatation de la surprise, qui répond aux vers 1 s. du poème français. Thomas aurait donc fourni cette description avant le début du fragment de Cambridge. Mais cette supposition n'est étayée d'aucune preuve et elle est infirmée par le témoignage de la *Saga*.

Il en est de même de la description du lit d'Isolde, de la comparaison des amants avec un groupe plastique et de l'allusion humoristique et leste du vers 18218. Ou bien ces traits ont été fournis par Thomas avant l'arrivée du roi, ou bien, ce que le silence de la *Saga* et de *Sir Tristrem* rend presque certain, ils ont été ajoutés par l'ingénieux Gottfried.

Ce n'est pas une longue description, mais un vigoureux crayon que présente le poète allemand quand il montre Brangain, sursautant d'effroi à la vue de Marc, laissant tomber sa tête sur son épaule (1) et restant toute défaillante (18190-3).

(1) Ce trait est familier à la poésie française comme aux poètes allemands prédécesseurs de Gottfried. V. Roetteken : *Die Behandlung der einzelnen Stoffelemente in den Epen Veldekes und Hartmans*, p. 51.

Conceptions nouvelles

Thomas fait dire à Isolde : « Nos cors partir ore convient, — Mais l'amor ne partira nient ». C'est là une conception courante et maintes fois formulée par les poètes (1). A cette idée Gottfried substitue une pensée nouvelle (2), celle de l'échange des corps. Isolde dit à Tristan : « Ayez souci de votre corps (ne vous exposez pas témérairement à la mort), car votre corps c'est moi, et si j'en suis privée c'en sera fait de moi ». Elle ajoute, comme pendant, que le corps et la vie de Tristan sont en elle. Cette subtile conception, que le poète d'ailleurs est impuissant à poursuivre toujours, puisque Tristan plus loin parle de son cœur et du cœur d'Isolde comme de leurs propriétés respectives malgré l'échange des personnalités (18279 ss.), se retrouve à d'autres endroits du poème (3). Elle n'est pas chez Thomas en *C*, le vers « Nos cors partir ore convient » l'excluant, ni ailleurs.

(1) Cf. *MSF.* 215 : 30 s., etc.
(2) Gottfried peut avoir été amené à cette conception par l'échange des cœurs qui a lieu entre Erec et Enide (Hartmann : *Erec* 2363-6).
(3) *G* 18507 ss, 19504.

III-IV

Fragment Sneyd[1]

(Thomas 53-142 : Gottfried 19424-552) (1)

(*Tristan avant son mariage*)

III

Comparaison des textes

T — Sis corages mue sovent,
E pense mult diversement
(Cum changer puisse sun voleir,
Quant sun desir ne puit aveir,)
53-6

. . . .
G — und aber dô was naht unde tac
gedenkende unde trahtende
und angeslîchen ahtende
umbe sîn leben und umbe sich.
19424-7

G — Monologue de Tristan : Ce tourment d'amour qui m'accable ne peut être calmé que si j'aime une autre femme qu'Isolde la reine (2). Le Rhin impétueux, si on le dérivait en canaux, deviendrait un petit ruisselet. Un brasier, si violentes qu'en soient les flammes, est vite éteint quand on en éloigne les brandons. Je veux de même disperser mon amour pour l'affaiblir. Il est grand temps, eu égard aux souffrances que j'ai endurées, de recourir à ce remède (19428-79).

E dit dunc : « Ysolt, bele amie,
Mult est diverse nostre vie :
(La vostre amur tant se desevre
Qu'ele n'est fors pur mei decevre.)
57-60

â süeze amîe, liebe Isôt,
diz leben ist under uns beiden
alze sêre gescheiden.
19480-2

(1) V. note (1) p. 39. Le fragment Sneyd[1] sera désigné par *T*.

(2) Cette idée se retrouve plus loin chez Thomas. Elle fait le fond du monologue 209-420 (cf. spécialement *T* 235-42 et *G* 19428-35). Mais, comme l'a dit Heinzel, Gottfried a emprunté la pensée et les deux comparaisons qui l'illustrent à Ovide : *Remedia amoris* v. 441 ss. (cf. Hertz[3], *op. c.*, p. 561 s.).

G — Il n'en va plus comme autrefois, alors que nous mettions en commun nos joies et nos douleurs (19483-7).

Jo perc pur vos joie e deduit,	nu bin ich trûric, ir sît frô;
E vos l'avez e jur e nuit;	
Jo main ma vie en grant dolur,	
E vos vostre en delit d'amur.	
Jo ne faz fors vos desirer,	sich senent mîne sinne
(E vos nel puez consirer	nâch iuwerre minne,
Que deduit e joie n'aiez	(und iuwer sinne senent sich,
E que tuiz voz bienz ne facez.)	ich wæne, mâzlich umbe mich.)
Pur vostre cors su jo em paine,	die frŏude, die ich durch iuch verbir,
E li reis sa joie en vos maine :	owî, owî, die trîbet ir
Sun deduit i maine e sun buen,	als ofte, als iu gevellet.
(Iço que mien fu ore est suen.	ir sît dar zuo gesellet :
Ço qu'aveir ne puis claim jo quite,	Mark', iuwer hêrre und ir, ir sît
Car jo sai bien qu'el se delite;)	heim' unde gesellen alle zît;
61-74	(sô bin ich fremde und einc.)
	19488-99

Transposition de Gottfried :

Ublié m'ad pur suen delit.	nu ruochet sî mîn kleine,
	(die ich minn' unde meine
	mê danne sêle unde lîp.)
En mun corage ai en despit	durch sî mîd' ich al ander wîp
Tutes altres pur sule Ysolt;	(und muoz ir selber ouch enbern.)
De rien comforter ne me volt,	i' ne mac von ir niht des gegern,
(E si set bien ma grant dolur	daz mir zer werlde solte geben
E l'anguisse qu'ai pur s'amur :)	frŏud' unde frôlîches leben. » (1)
75-80	19545-52

T — Je suis « convoité » par d'autres femmes ; cela redouble mes ennuis, mais aussi me montre le salut (81-86).

Incapable d'obtenir ce que je désire (Isolde la reine), je me contente de ce que j'ai (Isolde de Bretagne). A quoi bon m'obstiner dans un amour sans espoir ? (87-94).

J'ai tant souffert de cet amour (2) que j'ai bien le droit d'y

(1) L'imitation est évidente : les trois idées de Thomas, abandon d'Isolde la Blonde, dédain que professe Tristan pour les autres femmes, impossibilité pour Tristan de trouver réconfort près de la reine sont exprimées dans le même ordre et de façon presque semblable par Gottfried.

(2) On peut rapprocher les vers 95-97 (*T*) de 19507-9 (*G*). Mais l'idée est à ce point imposée par la situation que l'on peut admettre que Gottfried est indépendant de Thomas.

renoncer. Isolde m'oublie. Mais non. Si son cœur n'était plus à moi, j'en serais averti par le mien. Il me témoigne qu'elle me garde sa foi (95-113).

Bien que je ne puisse satisfaire mon désir de la reine je ne dois pas la trahir pour une autre femme (1). Si elle ne me donne pas de marques de son affection, c'est parce qu'elle en est empêchée. Elle m'aime, mon cœur me le dit (114-32) (2).

Je sens pourtant qu'elle se détache de moi (133-6).

G — Ce passage a été modifié ainsi qu'il suit par Gottfried.

Je pense (dit Tristan s'adressant à Isolde) que jamais plus je ne trouverai de consolation en vous. Pourtant je ne puis détacher de vous mon cœur (19500-3).

Pourquoi m'avoir pris mon corps alors que vous n'avez nul besoin de moi ? (19504-6).

Ah ! douce reine Isolde, quelles peines m'accablent ! (19507-9).

Ensuite reprend l'imitation :

Car, s'ele en sun cœr plus m'amast,	und ich iu niht sô maere bin,
D'acune rien me comfortast.	daz ir mich hætet sît besant
(— Ele, de quei ? — D'icest ennui).	und etswaz umbe mîn leben erkant.
— U me trovereit ? — Lau jo sui.	si mich besande ? â, waz red ich :
— Si ne set u ne en quel tere.	nu wâ besande si mich
— Nun ? e si me feïst dunc querre !	und wie befunde sî mîn leben ?
137-42.	19510-15.

G — J'ai été si longtemps le jouet des vents incertains qu'on ne peut me trouver. Je ne suis ni ici ni là. Où me trouverait-on ? là où je suis (*G* 19523 = *T* 140) Qui veut me rencontrer cherche sans trêve. Isolde aurait dû envoyer des messagers en Cornouailles, en Angleterre et dans tout pays où on lui dit que peut être son ami Tristan (19516-44) (3).

La comparaison qui vient d'être faite conduit à un double résultat : 1° Gottfried a évidemment imité le passage de Thomas

(1) La correction proposée par M. Bédier au v. 120 (Qu'a mun poeir m'estuet tenir) ne semble pas heureuse. Cette leçon implique que Tristan est disposé à abandonner la reine, ce qui est en contradiction avec le contexte. (Cf. Mussafia : *Per il Tristano di Thomas*, ed. Bédier, (*Romania* 33, p. 415).

(2) L'idée exprimée dans ce passage se trouve plus haut chez *G* 16146-52 ; mais rien ne démontre qu'il y ait imitation.

(3) Les vers de Gottfried 19545-52 (transposition) ont été cités p. 51.

contenu dans le ms. Sneyd[1] ou un ms. très semblable à ce dernier ; 2° Gottfried a cependant procédé autrement qu'un traducteur servile ; il a modifié le texte qu'il avait sous les yeux.

Le premier caractère par où se témoigne l'indépendance de Gottfried, c'est l'abondance du récit. Au lieu des 89 vers que présente Thomas, nous trouvons 128 vers chez le poète allemand, c'est-à- dire plus d'un tiers d'excédent. Les principales additions sont 19428-79 et 19515-44.

Cette constatation, identique à celle qui a été faite lors de la comparaison du fragment de Cambridge avec les vers 18197-311 de Gottfried (1), autorise à affirmer que le poète allemand n'a pas en général craint d'ajouter à son texte. Il sera question tout à l'heure de la nature de ces additions.

Gottfried a aussi affirmé sa liberté en n'accueillant pas dans sa traduction des traits qui ne lui paraissaient pas en situation ou conformes au caractère de ses personnages. Ceci également ressort de la comparaison établie auparavant (2).

Enfin, l'auteur du *Tristan* allemand a modifié certaines données pour des raisons identiques à celles qui l'ont conduit à altérer le passage 1-52 de Thomas.

Il s'agit maintenant de faire voir, en recherchant les causes des changements introduits par Gottfried, que le poète allemand s'est conformé ici, comme dans le remaniement du fragment de Cambridge, aux exigences de son idéal poétique.

(1) V. p. 45.
(2) V. p. 45 ss.

IV

Résultats de la Comparaison

Ordonnance du récit. — Psychologie. — Délicatesse de Gottfried. — Comparaisons. — Conceptions nouvelles.

Ordonnance du récit

Les vers qui nous occupent ne contiennent pas de narration d'événements. Les faits sont d'ordre psychologique. Si nous n'avons pas, comme dans le premier passage comparé, à signaler des déviations de récit, nous constaterons cependant la préoccupation témoignée par Gottfried de donner à son exposition clarté, logique, harmonie.

La conduite des idées laisse à désirer chez Thomas. Cela saute aux yeux dès la première lecture. Tristan passe de la pensée attristée : Isolde ne m'aime plus, à la pensée consolante : Isolde m'aime encore, puis revient à sa première idée — pour reprendre ensuite le ton pessimiste (mais ce dernier retour est en dehors du fragment observé) (1). Plus heureuse est la disposition de Gottfried. Au lieu d'aller sans ordre de l'accusation à l'excuse, Tristan ici formule son projet d'atténuer sa passion en la divisant, puis justifie ce dessein en énumérant ses griefs contre Isolde, qui mène près de Marc une existence de joie et qui délaisse son amant au point de ne pas s'inquiéter de l'endroit où il séjourne, conduite d'autant moins excusable que Tristan dédaigne toute autre femme pour elle.

L'unité du morceau a été obtenue par une disposition plus savante des données : elle l'a été aussi par la suppression de traits

(1) Le premier revirement commence au v. 101, le second au v. 133.

inutiles (1), de répétitions ou de variations de la pensée (2), d'incohérences ou de contradictions (3).

Psychologie

Gottfried n'a pas, à vrai dire, introduit de motifs psychologiques nouveaux et essentiels dans ce passage. Il s'est attaché à mettre le caractère de son héros plus en relief et mieux en harmonie avec la situation. Par une addition heureuse il a donné davantage de couleur à la description de la désolation de Tristan en lui faisant évoquer le souvenir des joies passées (4) et rendu la situation plus touchante en mettant dans la bouche de Tristan l'affirmation de son attachement pour son amante (19502 s.).

Il est une omission dont on hésite à faire honneur à Gottfried. Le Tristan français proclame à diverses reprises et non sans quelque brutalité que, dans l'impossibilité d'avoir ce qu'il désire (l'amour d'Isolde la reine), il se contentera de ce qu'il peut avoir (l'amour d'Isolde de Bretagne) (5). Rien de pareil chez Gottfried. Il y aurait cependant quelque témérité à affirmer que le poète allemand n'aurait pu fournir ce thème plus loin. On ne peut que constater qu'il ne l'a pas fait ici.

D'autre part on découvre chez Gottfried une modification qui montre en celui-ci un psychologue plus avisé que Thomas. Le Tristan du poème français se décide à trahir Isolde afin d'essayer de combattre par l'affection d'une *femme légitime* l'amour de la reine, comme il suppose que la blonde Isolde l'oublie parce qu'elle est la « dreite espuse » de Marc (6). La pensée est puérile. Gottfried ne l'a pas admise. En vérité le poète allemand n'a pas

(1) *T* 59 s., 89 s., 139.

(2) On ne peut citer tous les exemples : une bonne partie des vers y passerait. V. seulement 75 = 99, 107-110 = 131 s, 56 = 87 = 114 = 119, 73 = 86 s.

(3) *T* 79 s. Tristan dit qu'Isolde connaît ses chagrins (comment ?) et qu'elle y reste indifférente (cf. aussi 135 s.), ce qui est en contradiction avec 111-113. En *T* (81-4) Tristan afirme que d'être désiré par d'autres femmes cela redouble ses ennuis. Erreur, car Tristan compte précisément sur un nouvel amour pour se déprendre d'Isolde la reine.

(4) *G* 19483 ss. Thomas offre quelque chose d'analogue (95 s., 117 s.), mais l'idée vise à un tout autre effet chez Gottfried.

(5) *T* 55 s., 73, 85-8.

(6) *T* 209-34, 255-64.

conduit son œuvre jusqu'au point où l'idée est présentée dans le texte français. Mais les vers 19430-68 de Gottfried démontrent qu'il substituait à la naïve donnée de Thomas celle de la guérison d'un vain amour par le moyen d'un autre amour.

Délicatesse de Gottfried

La délicatesse de Gottfried se fait jour dans quelques atténuations qu'il a apportées au texte de Thomas. Le Tristan français s'attarde à décrire les joies que la reine goûte près de Marc (1). Gottfried signale le motif, mais une seule fois et avec discrétion (19496-8). Ce ménagement de bon goût que montre son Tristan reparaît à un autre propos. L'amant prêt à la trahison s'excuse chez Thomas en accusant Isolde de l'avoir oublié (2). Dans le poème allemand Tristan dit, d'une façon plus voilée, qu'Isolde sans doute ne s'inquiète plus de lui (3). Enfin les plaintes de Tristan ont chez Gottfried un accent plus tendre, plus ému, plus profondément attristé.

Cette attitude de Tristan est bien en harmonie avec le monologue si éperdument passionné d'Isolde lorsqu'elle déplore le départ de son amant (*G* 18495-604). Après la touchante explosion d'affection de la jeune femme le rôle de Tristan, s'il était resté celui du poème français, eût paru intolérablement dur. Cette modification prouve la sensibilité de Gottfried. Elle prouve aussi que le monologue d'Isolde n'existait pas chez Thomas, au moins tel qu'il se présente chez Gottfried.

Comparaisons

Gottfried a animé sa traduction du passage 1-52 de Thomas en ajoutant au texte une description et une comparaison. Ici nous ne pouvons attendre de description puisque le fragment traduit ne contient pas de fait matériel. En revanche nous rencontrons deux comparaisons (imitées d'Ovide, v. p. 50, n. 2) et introduites ici par Gottfried pour rendre sensible cette idée : l'amour éprouvé pour

(1) *T* 62, 64, 66-8, 70 s., 155-9, 165-8.
(2) *T* 75, 99.
(3) *G* 19545. Cf. aussi 19500 s.

une femme peut être guéri par d'autres passions (1). C'est l'image du Rhin et celle du brasier signalées plus haut (p. 50). Notre poète a de plus rendu concrète la pensée de Thomas : « où Isolde peut-elle faire chercher Tristan ? » en montrant les difficultés d'une telle entreprise et aussi en énumérant les pays qu'un messager devrait parcourir pour avoir chance de découvrir l'ami d'Isolde (19516-44).

Conceptions nouvelles

La différence qui a été rencontrée entre le fragment de Cambridge et la traduction de Gottfried (2) se retrouve ici. Dans les vers 107-113 (3) le Tristan de Thomas déclare qu'il est informé, par une sorte de communication mystérieuse qui existe entre son cœur et celui de son amante, des dispositions de celle-ci. Gottfried, qui dès 18340 a admis que les amants échangent leurs corps (4) de telle sorte qu'Isolde est en Tristan comme Tristan est en Isolde, devait abandonner la théorie du poète français, puisque Tristan et Isolde ne possèdent plus leurs propres cœurs. Le poète allemand a d'ailleurs pris soin de rappeler le motif dont il a tiré parti auparavant en faisant dire par Tristan à Isolde : « Pourquoi m'avez-vous enlevé à moi-même ? » (5).

Les observations faites au sujet de ce fragment et du fragment de Cambridge ont une très grande importance. L'examen comparatif des textes a fait voir la dépendance et aussi l'originalité du poète allemand. Il nous a donné la preuve que Gottfried a traduit le poème de Thomas, aussi bien le premier que le second des frag-

(1) Tristan dit avoir lu en maint endroit l'indication de ce remède. Il est indiqué dans le *II. Büchlein*, v. 507 ss.

(2) V. p. 49.

(3) Peut-être même à partir du v. 103 (Bédier, p. 263, n. aux vers 103-104).

(4) Cf. p. 49 et aussi *G* 18500 ss. -- Gottfried a été plus loin que Veldeke, Chrétien et Hartmann, où ce sont seulement les cœurs qui sont échangés. (V. Roetteken, *op. c.*, p. 61).

(5) *G* 19504. M. Van Hamel admet (*Romania*, 33, p. 471 s.) que Chrétien a pu « distiller du passage de Thomas (signalé plus haut) l'idée que deux cœurs, pour communiquer ainsi directement l'un avec l'autre, ont dû se trouver réunis dans le corps de Tristan ». Le savant critique reconnaît donc que l'idée de l'échange des cœurs n'existait pas dans le poème français de Thomas.

ments conservés. Enfin il permet d'affirmer que les altérations que l'on trouve dans le *Tristan* allemand sont l'œuvre d'un poète de haut vol (et non d'un simple copiste), qui sous l'impulsion de son génie a poursuivi d'une façon conséquente l'amélioration d'un texte jugé insuffisant et l'a marqué d'une profonde empreinte.

Nous aurons à nous souvenir de ces indications et à en tirer parti pendant le travail de comparaison, que nous allons entreprendre, du poème allemand avec les versions anglaise et norwégienne.

TROISIÈME PARTIE

COMPARAISON DE GOTTFRIED AVEC LA *SAGA* (*S*) ET *SIR TRISTREM* (*E*)

I

PROLOGUE
(1-242)

C'est en six lignes environ que frère Robert expose son sujet, indique la date et l'instigateur de sa traduction et se nomme. A ces brefs renseignements Gottfried oppose 242 vers. Nous avons cependant tout lieu de croire que Thomas aussi avait composé une introduction à son poème et que l'auteur allemand n'a pas imaginé entièrement son prologue (1).

Essayons de démêler les passages originaux de Gottfried.

Vers 1-44 (2). Il semble qu'il faille accorder au poète allemand l'acrostiche du début, composé de quatrains ayant chacun une rime unique. Cette forme, qui est allemande (3), les antithèses et jeux de mots chers à Gottfried, le ton personnel de ces vers,

(1) V. Bédier, p. 1, n. 1.

(2) Les chiffres mis en tête de chaque développement désignent les vers du poème de Gottfried, dont j'adopte l'ordre.

(3) Cf. *II. Büchlein*, 99-102.

enfin les préoccupations littéraires, qui ne surprennent pas chez l'auteur du passage célèbre sur les poètes de son temps (1), mais que l'on serait étonné de rencontrer chez Thomas, permettent d'attribuer ce début à Gottfried. On comprendrait mal, d'ailleurs, que l'auteur du *Tristan* allemand se fût contenté, pour la dédicace de son œuvre (2), de reproduire les idées du poète français.

45-70. Avec moins de certitude et cependant sans grands risques d'erreur on peut affirmer que les vers 45-70, où apparaissent, à côté du ton personnel, les recherches de style qui distinguent les passages originaux, sont de l'invention de Gottfried. Après avoir, dans l'acrostiche, exprimé son opinion sur les relations de l'auteur et du public, le poète allemand met à nu son âme aimante et éprise d'idéal. Il montre le secret accord de sa nature avec les héros de l'immortelle légende d'amour. Cela évidemment n'est pas imité (3).

Il n'est pas impossible, semble-t-il, de fortifier cette conjecture par une observation tirée du « travail » même de Gottfried. Après l'acrostiche, il avait d'abord l'intention d'épouser le texte de Thomas et annonça son sujet aux vers 45 s. Mais une idée surgit : il se proposa de montrer qu'il était apte à traiter la douce histoire des amants de Cornouailles. Ce développement épuisé, il revint à son texte et reprit en termes presque identiques (v. 71 s. = 45 s.), cette fois d'accord avec Thomas, l'exposé du sujet.

71-100. Nous trouvons une preuve que l'idée première des vers 71-100 revient à Thomas dans la reproduction de cette pensée : la distraction est un précieux soulagement à ceux qui souffrent des peines d'amour, pensée offerte par la *Saga* quelques pages plus loin (4). Ce n'est certes pas Robert qui est l'auteur de cette réflexion. Cédant à son penchant pour les répétitions, le poète fran-

(1) *G* 4619-818.

(2) Les quatrains du début sont, on le croit communément, l'hommage du *Tristan* à un certain Dietrich.

(3) Plusieurs poètes allemands ont, comme Gottfried, fait le procès au « monde », c'est-à-dire à la société de goûts grossiers et inattentive aux mouvements délicats de l'âme. Cf. Rugge : *MSF*. 105 : 33 ss.

(4) *S* 10 : 5-7.

çais l'a exprimée à deux reprises. On peut croire cependant que Gottfried a orné des grâces de son style l'idée de Thomas.

101-118. Par contre les vers 101-118 paraissent être la propriété de Gottfried. Le poète réfute ici une objection qu'il dit avoir entendu formuler à la pensée qui vient d'être exprimée. Il est vraisemblable que cette objection a été réellement faite dans l'entourage de Gottfried à la théorie de Thomas et il est certain que la réfutation en est très laborieuse. Gottfried a essayé, sans y réussir pleinement (1), de concilier l'opinion soutenue par Thomas, et qu'il a adoptée, avec la théorie opposée.

119-166. S'il n'est pas discutable que le prologue du *Tristan* français contenait une dédicace aux amants (2) et si l'on peut croire que Thomas critiquait les « conteurs » de l'histoire de Tristan (3) en invoquant l'autorité de Breri, il est évident que Gottfried a fait œuvre originale en reprenant pour son compte la dédicace, qu'il termine par deux vers composés d'antithèses, ainsi que la critique des conteurs, où il substitue Thomas à Breri. Il ne traduisait certainement pas Thomas lorsqu'il disait s'être livré à des recherches dans les livres « welches et latins » (4) et avoir arrêté son choix sur la narration de « Thomas de Bretagne », qui seul reproduit la véridique aventure de Tristan.

167-186. Il est possible que Gottfried ait trouvé dans son texte le germe de son développement sur la valeur morale du poème. Mais si Thomas a touché cette idée, il n'a pas dû s'y arrêter, ni entrer dans le détail des douces compensations aux cuisants chagrins d'amour. Sa dédicace aux amants, à la fin de son poème, s'abstient de considérations de ce genre. Ailleurs, à l'occasion d'une controverse amoureuse, il se récuse « por ce que esprové ne

(1) Cf. 4e partie, ch. IV, sous *Incohérences*.

(2) Bédier, p. 1, n. 1. La *Saga* a supprimé, comme nous l'avons vu, toutes les interventions personnelles de Thomas. V. p. 33.

(3) Cf. Bédier, v. 2107-56, où cependant Thomas ne montre pas vis-à-vis de ses rivaux l'aimable tolérance de Gottfried.

(4) Cf. Hartmann d'Aue : *Pauvre Henri* 6 ss.

l'ai ». (1) Gottfried au contraire parle ici en homme instruit par son expérience personnelle.

187-242. Cette raison encore, et de plus le ton passionné (2), l'opposition, banale dans la poésie allemande contemporaine, de *liep* et *leit*, enfin les fortes antithèses et la forme des quatrains qui terminent le passage, permettent de penser que si le poète français, chose possible mais peu vraisemblable, a fourni quelques éléments à Gottfried, celui-ci est essentiellement responsable de la fin du prologue.

En somme nous reconnaîtrons au poète allemand les vers 1-70, 101-118 et 167-242 du début du poème.

(1) Bédier, v. 1087.— Cf. aussi 4e partie, ch. II, sous *Conception de l'amour*.

(2) Comparez les vers 188-200 avec 12187 ss., qui sont très probablement originaux.

II

Riwalin et Blancheflor

(243-1788)

Dans ce chapitre, Gottfried, comme Thomas, conte l'histoire de Riwalin. Il esquisse le portrait de son héros, relate sa lutte victorieuse contre Morgan, son voyage en Cornouailles pour s'initier auprès du roi Marc à la vie courtoise. Il décrit le tournoi où le jeune Breton et la sœur de Marc s'éprennent d'un invincible amour, relate leur union clandestine, leur départ pour l'Ermenie, la mort du jeune chevalier, tué dans une bataille, et celle de Blancheflor, qui expire après avoir donné le jour à Tristan.

243-316. Le fond de l'exposition de Gottfried, dont l'objet est de présenter Riwalin, est identique à celui de Thomas, attesté par la *Saga* et par *sir Tristrem*. Cependant, il faut noter quelques divergences sensibles, qui portent sur le caractère de Riwalin.

Dans le poème allemand, les qualités de ce brillant chevalier sont décrites avec plus de vigueur et illustrées par une série d'images (254-7) dont le caractère rappelle violemment quelques vers du *Pauvre Henri* d'Hartmann (1), de sorte que pour n'être pas tout à fait original, Gottfried n'en est pas moins en ce passage indépendant de Thomas.

Mais si l'exécution seule est la propriété de Gottfried dans les vers 243-272, il n'en est pas de même des vers 273-316, où le poète s'est plu à montrer les conséquences de l'intolérance de son héros (2) et à expliquer son caractère vindicatif par sa jeunesse.

(1) Cf. *G* 254-7 et Hartmann 60 ss. Hartmann lui-même imitait Veldeke (*Eneide* 12614 ss.).

(2) Thomas aussi disait que Riwalin ne pouvait supporter une injure sans

A supposer que Thomas eût consacré un certain nombre de vers à ce développement, la *Saga* en eût gardé quelque chose, ou tout au moins aurait été avertie qu'il ne fallait pas, en exagérant la pensée du poète français, dire que Riwalin était « intelligent et sage dans ses conseils, prudent et avisé (1) », qualités qui excluent l'aveugle passion de la vengeance et que Gottfried s'est gardé d'attribuer au jeune chevalier (2).

En somme Thomas traçait, en quelques vers, une ébauche du portrait de Riwalin, comme il le fait plus tard pour le sénéchal irlandais (3) et pour Cariado (4). Gottfried a donné plus de relief et de fini à l'esquisse. De plus le poète allemand s'est appliqué, avec sa bienveillance constante, à expliquer, sinon à justifier, le seul défaut qui ternisse la gloire du jeune chevalier, sa soif de vengeance.

On peut se demander si ce développement psychologique est bien à sa place. Les vers 340 s. de Gottfried font douter que l'intraitable orgueil de Riwalin soit la cause de sa lutte avec Morgan et par suite de sa perte. Il est donc de plus en plus vraisemblable que nous avons affaire ici à une « digression » de Gottfried, qui s'est laissé entraîner par sa tendance à l'analyse.

On ne saurait, par contre, méconnaître que Gottfried a transformé le baron querelleur de Thomas, qui a accru son domaine par la violence et le rapt, en un chevalier courtois, répondant à un idéal plus moderne.

317-406. Sauf d'insignifiantes transpositions (5) et additions, le texte de Gottfried s'adapte exactement, de 317 à 360 (où est

en tirer vengeance (cf. *E* 23), et Gottfried a précédemment reproduit cette idée (267-72). Il est probable que *S* a traduit — assez mal — la phrase de Thomas de cette façon : « il était le plus dur entre les durs et le plus farouche entre les farouches » (5 : 12 s.).

(1) *S* 5 : 10 s,

(2) Il affirme au contraire que Riwalin se comportait comme les enfants qui rarement agissent avec prudence (299 s.).

(3) *S* 45 : 25-7.

(4) Bédier, v. 847-68.

(5) C'est peut-être simple transposition de Gottfried si l'étymologie du nom de Kanelengres, au lieu de se trouver après le vers 321, se rencontre aux vers 1641 ss. du poème allemand. Ce qui est assuré, c'est que Gottfried a trouvé l'explication chez Thomas. On s'en douterait s'il ne le déclarait pas lui-même (1643).

contée la guerre de Riwalin contre Morgan) au récit de la *Saga* et par conséquent de Thomas (1). Il y a même un passage, omis en partie par Robert, qui a été certainement tout entier calqué sur le poème français par Gottfried. Ce sont les vers 364-8, où un proverbe : « Les batailles causent nécessairement des pertes et des gains » est d'abord exprimé, puis repris sous une forme un peu différente. C'est là un procédé caractéristique de Thomas (2).

407-506. Comme la *Saga*, Gottfried conduit Riwalin en Cornouailles. Mais il n'a pas accueilli une description de l'Angleterre et une énumération des richesses du pays, qu'on lit dans la traduction scandinave. Il a jugé que cet exposé était sans intérêt pour des lecteurs allemands.

De plus que la *Saga* le *Tristan* allemand contient une narration des événements qui ont fait de Marc le maître de l'Angleterre. M. Bédier a fourni la preuve que ce passage existait dans le poème de Thomas, qui l'a emprunté à Wace (3). En revanche Gottfried répète avec une surprenante insistance que la paix faite avec Morgan était conclue pour un an, et que le séjour de Riwalin en Angleterre ne devait pas excéder ce terme (4). La *Saga* ne dit rien de ce délai. Faut-il voir dans l'addition du poète allemand un dessein ? Gottfried a pu tenir à justifier l'attaque de Morgan, qui se produit à l'expiration du traité, et dont Riwalin a oublié la possibilité au milieu des incidents de son intrigue avec la belle Blancheflor. Gottfried aurait donc, par cette addition, mis en lumière la force de l'attachement de Riwalin et le caractère inconsidéré de ce personnage en même temps qu'il aurait expliqué l'acte d'hostilité de Morgan.

(1) Il n'y a pas à se préoccuper d'une légère divergence de la *Saga*, qui parle d'une lutte de Riwalin contre « plusieurs rois et ducs » (5 : 21). Il s'agissait certainement chez Thomas, comme chez Gottfried, d'une guerre avec le seul Morgan. L'erreur de *S* a été rectifiée par M. Bédier dans sa reconstruction du texte français.

(2) Sur les redites de Thomas écartées par *S*, v. p. 34.

(3) V. Bédier, p. 5 s. Il faut bien reconnaître que la singulière étymologie de Gottfried, qui dérive *Engellant* de « Gâles » (*En-gal-lant*) n'a pu être produite par Thomas. Reste à savoir si le poète allemand l'a imaginée ou s'il a répété une explication courante en Allemagne.

(4) V. *G* 396, 416, 453 s. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à l'indication de *sept* années donnée par *E* (v. Kölbing: *Tristrams Saga*, p. xxv).

Gottfried n'a pas jugé bon de décrire le cérémonial, longuement présenté par la *Saga*, de la réception faite par Marc à Riwalin et à ses compagnons. Nous avons tout lieu de croire que les usages signalés par Thomas ne correspondaient pas à la réalité des faits dans l'Allemagne contemporaine de Gottfried (1).

Le poète allemand a aussi laissé de côté le discours dans lequel Riwalin informait le roi Marc du but de son voyage. C'est là une redite oiseuse (2).

En revanche on trouve en plus chez Gottfried un monologue où Riwalin s'applaudit d'être venu dans un pays de si fine courtoisie (494-91). Ce passage est, à n'en pas douter, une addition du poète allemand, qui a voulu marquer plus expressément que Thomas que Riwalin est venu en Angleterre pour acquérir l'élégance des mœurs et des manières. Cette opinion est confirmée par une divergence précédente (3), et nous aurons d'autres occasions de constater l'empressement avec lequel Gottfried fait campagne pour la courtoisie (4).

507-84. Gottfried a, de plus que la *Saga*, mis en relief l'affection que rencontre Riwalin à la cour de Marc (507-22). Nous voyons ici un des fréquents détails psychologiques que le poète allemand ajoute à son texte.

Les vers 534-84 de Gottfried donnent un tableau animé, chaud

(1) Thomas n'aurait-il pas emprunté à Wace une partie de ce passage ? La *Saga* concorde de façon curieuse avec le *Brut* :

Es vous douze homes blans quenus, Bien atornés et bien vestus, Dui a duis ens el palais vindrent, Et dui a dui as mains se tindrent. . . . . Parmi la sale trespasserent, Al roi vinrent, se l'saluerent. *Brut* 10903 ss.	puis ils se rendirent à la salle du roi observant la bienséance et la dignité des mœurs courtoises; ils allèrent deux à deux se tenant par la main, parés de vêtements précieux. Lorsque Kanelangres et ses compagnons arrivèrent devant le roi, ils le saluèrent comme il convient. *S* 6 : 25-29.

(2) *S* 6 : 34-39.

(3) Malgré le passage de *S* 6 : 38 s., on voit par la comparaison des vers 453-61 de Gottfried avec *S* 6 : 11 s. que le voyage de Riwalin est chez Thomas un voyage d'agrément et d'instruction générale, alors que le poète allemand lui a donné comme motif le désir de Riwalin de s'initier à la vie courtoise.

(4) Il est fort vraisemblable que les paroles de bienvenue adressées par Marc à Riwalin étaient chez Thomas, comme dans le poème allemand (504-6), sous forme de discours direct. Robert aura, comme cela lui arrive parfois, préféré le style indirect (v. p. 36).

et coloré du printemps. Est-ce au poète allemand que revient cette description ? Rien malheureusement, dans les fragments conservés de Thomas, ne peut renseigner sur la façon dont l'auteur français aurait traité une scène de ce genre. On verra plus loin que la promenade matinale des amants aux alentours de la Grotte d'amour, toute embaumée aussi d'un frais parfum de nature, existait, en germe au moins, chez Thomas. Ceci démontre que le poète français avait dû là et pu ici tenter une esquisse de description champêtre. Comment a-t-il réussi dans le premier cas ? Il est difficile de le dire avec certitude. Cependant, comme Thomas montre habituellement peu de goût pour la description et qu'il fait voir, quand il s'y livre, quelque froideur et quelque sécheresse (1), on peut admettre, en considération du ton ardent, des touches délicates et de l'émotion que révèle notre passage, que Gottfried est l'auteur sinon de toutes les idées qui s'y rencontrent (2), du moins de ce qu'on y trouve de plus saisissant et senti (3).

585-649. De même que le poète français, Gottfried conte que les invités sont campés en plein air. Mais dans la *Saga*, qui reproduit Thomas, tous les hôtes sont logés sous des tentes. Gottfried spécifie que si les uns ont des pavillons de soie, les autres se contentent de l'abri du tilleul ou de loges de feuillage (589-97), ce qui lui a paru plus vraisemblable, étant donné la foule considérable et de fortunes diverses, rassemblée par Marc.

Ce n'est pas la seule modification du poète allemand.

Pour éviter une redite il a omis de parler des exercices chevaleresques qui précèdent le festin, et où Thomas fait paraître les chevaliers nouvellement adoubés (4). Il tombe sous le sens

(1) Cf. la description de tempête (v. 2864-76), qui encore n'est pas tout à fait originale. V. Bédier, p. 406 s.

(2) La *Saga* signale la beauté du cadre où se déroulera la fête donnée par Marc (*S* 7 : 18-20 = *G* 541-3). Ce trait était donc chez Thomas.

(3) Le charme du passage est relevé par des effets de style qui montrent combien le poète allemand s'est intéressé à cette peinture d'un printemps idéal. — Kurz nous apprend que Gottfried a pu avoir eu sous les yeux un spectacle semblable à celui qu'il décrit ici (*Germ.* 15, p. 220 s.).

(4) *S* 7 : 23-28. La joute matinale précédant le tournoi solennel de l'après-midi, et semblable à la *vesperie*, n'était pas contre l'usage (cf. Hartmann : *Erec* 2412 ss.).

que cette description nuit à celle qui sera donnée du tournoi après le banquet.

Le banquet lui-même est présenté par le poète français d'une façon réaliste et que le sens délicat de Gottfried réprouve. Tout au moins est-on fondé à le croire en comparant l'indication toute générale que donne le poète allemand sur l'abondance de la chère avec les détails précis dont la *Saga* permet de soupçonner l'existence dans le *Tristan* français (1).

C'est d'Hartmann d'Aue que Gottfried avait pu apprendre ce souci de bienséance raffinée (2). C'est probablement aussi à l'auteur d'*Iwein* qu'il a emprunté le tableau mouvementé des distractions auxquelles se livrent les nobles invités de Marc (3).

Gottfried introduit Blancheflor avant le tournoi, la *Saga* seulement pendant ce divertissement. La disposition du poète allemand témoigue d'un sens artistique plus fin. Gottfried d'ailleurs atteint d'un coup un double but. Il met à la place requise la lumineuse apparition de Blancheflor, puis il rattache habilement le sentiment de joie de Marc, qui chez Thomas est une vaine dilatation d'orgueil (4), au bonheur dont se gonfle le cœur du roi quand il considère, parmi tant de belles et nobles dames, son plus brillant joyau, l'unique Blancheflor.

Caractéristique au point de vue des tendances des deux poètes est le portrait de la sœur de Marc. La *Saga*, qui n'avait nulle raison d'être infidèle à Thomas, énumère avec ce dernier les qualités de la jeune fille (5) et la dit aimée et vantée de princes illustres et de beaux jeunes hommes « qui ne l'ont jamais vue » (6). Gottfried, par une modification où se décèle sa sûreté de main,

(1) Cf. *S* 7 : 36 ss. et *G* 601-10.

(2) Cf. mon *Etude sur Hartmann d'Aue*, p. 206. Un poète postérieur à Gottfried, l'auteur du *Moniage Tristan*, a dit : « Il est d'un glouton de parler de gloutonnerie » (H. Paul : *Tristan als Mönch*, v. 623).

(3) Cf. *G*. 611-8 et Hartmann : *Iwein* 63-72. M. Heidingsfeld, qui a relevé cette analogie avant moi (*Gottfried von Strassburg als Schüler Hartmanns von Aue*. Rostock, 1886, p. 40) pense qu'il n'y a ici qu'une similitude de forme. Cependant la pensée de Gottfried (611-3) offre une singulière ressemblance avec celle de Hartmann (63-5).

(4) *S* 7 : 30-33.

(5) A l'exception cependant d'un trait : « elle avait conscience de son prix » (*S* 8 : 22) qui, comme l'a remarqué Kölbing, a tout l'air d'une corruption.

(6) *S* 8 : 19-29 et spécialement 27-9.

son sens de la sobriété et sa conception délicate des choses d'amour, transforme ainsi la pensée fruste de Thomas : « Nous l'entendons proclamer de telle beauté que nul homme vivant ne jeta sur elle un doux regard sans en aimer mieux à jamais les dames et la vertu », et il affirme que la vue de ce « régal des yeux » a pour effet d'élever les cœurs (1).

650-717. Il ne semble pas que Thomas ait donné l'éclatante vision du tournoi (2) que nous offre Gottfried (661-78), chez qui brillent la splendeur des étoffes, la richesse des vêtements élégamment taillés, et les vives couleurs des « chapels ». On a vu que le poète français n'est pas enclin aux descriptions. D'autre part le désir de relever la narration par ces magnificences a pu être inspiré à Gottfried par un passage de Hartmann (3), où l'auteur fait valoir la somptuosité des vêtements d'un héros prêt au tournoi et où nous rencontrons le terme étranger *geparrieret* dont s'est aussi servi Gottfried.

Il y a quelque naïveté dans les lignes où la *Saga* décrit l'impression produite par Riwalin sur les dames présentes, qui toutes s'éprennent de lui « sans savoir qui il est, de qui il descend, comment il s'appelle », mais simplement parce qu'il est dans la nature des femmes de « sacrifier la retenue à la satisfaction de leur volonté » et de désirer ce qu'elles n'ont pas, comme fit Didon (4).

Le fond de ces pensées se retrouve ailleurs chez Thomas (5). Nous n'avons donc nul sujet de lui refuser ce passage et nous donnerons acte à Gottfried, qui ne l'a pas reproduit, de sa plus grande science en matière de psychologie féminine (6).

En compensation à cette suppression, Gottfried fournit une suite d'exclamations laudatives par où les femmes présentes au

(1) G. 634-42.

(2) Ce n'est pas à proprement parler un tournoi qui a lieu chez Thomas, mais un *bohort*. Gottfried le dit expressément, et l'exposition de la *Saga* contraint à le croire.

(3) V. *Erec* 2338-42.

(4) *S* 8 : 10-18. Cette remarque concorde avec celle qui vient d'être faite sur l'effet de la beauté de Blancheflor.

(5) V. Bédier, p. 10, n. 2.

(6) Gottfried traite ailleurs un thème qui touche à celui-ci. Mais en signalant l'esprit de contradiction des femmes (17929 ss.), il fait une observation plus exacte et fondée sur la connaissance de leur caractère.

bohort manifestent l'admiration que leur inspire la bonne mine de Riwalin, Le poète allemand imitait sans doute ici Thomas, abrégé par la *Saga* (1).

718-1074. Le récit de la naissance de l'amour dans le cœur de Riwalin et de Blancheflor est disposé de façon différente dans la *Saga* et dans le poème allemand.

Là Blancheflor, spectatrice des jeux chevaleresques, s'éprend subitement du brillant jouteur qu'est Riwalin. Cette affection se manifeste sous forme de douleur poignante que la jeune princesse exprime dans deux monologues. Après le tournoi, elle donne à entendre à l'aimable étranger qu'il l'a conquise.

Chez Gottfried, la sœur de Marc est bien frappée par l'amour pendant le tournoi ; mais ce n'est qu'ensuite, après l'aveu voilé fait à Riwalin (2), que la passion prend entièrement possession d'elle, et que la vierge ignorante se rend compte de la nature du mal qui l'a frappée (*S* 9 : 20-10 : 26 = *G* 955-1074) (3).

Il est clair que l'ordre de Gottfried témoigne de plus de sens et d'art que celui de la Saga. Ici la jeune fille éprouve, à la façon d'un choc matériel et soudainement, une commotion violente qui lui révèle avec la rapidité de l'éclair toutes les angoisses, toutes les douleurs de l'amour. Il est peu vraisemblable que cette fièvre, cet état pathologique, ces frissons, ces sueurs, naissent en quelques instants et que Blancheflor ait, dans le peu d'heures que dure le tournoi, réussi à pousser si loin l'étude de ses sentiments. Cela est également d'un médiocre effet au point de vue de l'art. Dès le premier moment, le poète est allé à l'extrême et a épuisé toutes les ressources que lui offrait la peinture de la passion. Combien plus habile est Gottfried ! La jeune fille ressent d'abord une profonde impression à la vue du chevalier étranger. Elle se trahit par ses paroles à double entente. Plus tard seulement, le poète dévoile les effets progressifs de la passion et montre dans toute

(1) V. Bédier, p. 10.

(2) Entre la scène du tournoi et le monologue où Blancheflor manifeste ses sentiments se place dans le poème allemand la description des agitations qui conduisent Riwalin à l'amour. Il en sera question plus loin.

(3) Gottfried a, comme nous le verrons tout à l'heure, donné un autre aspect aux plaintes de Blancheflor.

leur violence les troubles auxquels Blancheflor est en proie et que le temps nourrit.

Ainsi vraisemblance des données et gradation de l'intérêt, telles sont les conséquences de la transformation de Gottfried (1).

Mais avons-nous le droit d'imputer à Thomas l'ordre que nous rencontrons dans la *Saga?* Cela ne paraît pas douteux. Il est d'abord peu vraisemblable que Robert, qui se permet si rarement des transpositions et des altérations, ait ici modifié profondément son texte, qu'il ait divisé l'unique monologue de Thomas en deux parties, puis déplacé ces deux fragments. Cette liberté est sans exemple chez lui.

En outre, on comprend aisément le plan du poète français. Il présentait dès le tournoi la passion de Blancheflor, et du premier coup, se l'imaginait absorbante, exclusive. Absolument conquise, Blancheflor faisait à Riwalin l'aveu déguisé de sa passion. C'est à la réflexion seulement que l'imitateur, en présence de l'œuvre écrite, a vu le meilleur parti à tirer de la situation.

Dernier argument. Considérons le monologue de Blancheflor dans le poème français. Après avoir donné cours à ses plaintes, la jeune fille se demande comment elle pourra, foulant toute pudeur aux pieds, déclarer son amour à celui qui en est l'objet; finalement, elle se propose de boire cette honte. Comme ces réflexions précèdent immédiatement l'entretien avec Riwalin, où elle met son projet à exécution, nous possédons la preuve irréfutable que ce monologue se trouvait bien avant la scène de l'aveu chez Thomas.

Gottfried a donc amendé la disposition de Thomas (2). Il a fait

(1) Il y a cependant un reproche à faire à l'exposition du poète allemand et qui sera formulé plus loin. (V. p. 76).

(2) On a aussi le droit de considérer comme un progrès une modification de Gottfried. Dans la *Saga* Blancheflor dit à Riwalin, après le tournoi, qu'il a commis une faute envers elle (10:31-11:9), sans expliquer et sans que le poète explique de quelle faute il s'agit. Dans le *Tristan* allemand la jeune fille reproche à Riwalin d'avoir fait tort au meilleur de ses amis. Gottfried ajoute aussitôt que par cet ami Blancheflor entend son cœur, que Riwalin a blessé (748-68). Certes l'indication est obscure pour le chevalier, qui cherche longtemps le sens du propos de Blancheflor; mais elle est claire pour le lecteur; et comme la situation exige que Riwalin reste dans l'incertitude, puisque c'est de cette incertitude — de la crainte inspirée par le reproche et

plus. Il a longuement développé les vers où le poète français, après le tournoi, esquissait les agitations de Riwalin. Cette addition est importante, non seulement au regard de la quantité des vers, mais aussi des qualités poétiques qui s'y dévoilent. Pour cette raison, il est nécessaire de faire le départ des données qui appartiennent en propre à Thomas.

Le passage de Gottfried comprend quatre parties : 1° Riwalin s'efforce de découvrir le sens des paroles obscures de Blancheflor et, sous l'empire de l'obsédante pensée de la jeune fille, s'éprend d'elle comme elle est éprise de lui (790-838) ; 2° tel l'oiseau englué qui, par ses efforts pour se délivrer, se fixe de plus en plus solidement à la branche perfide, tels les amants cherchant à échapper à l'amour, s'engagent plus profondément dans ses lacs, tel aussi Riwalin (839-72) ; 3° le jeune homme passe alternativement du doute à l'espoir, jusqu'à ce qu'enfin l'espoir et l'amour triomphent (873-912) ; 4° la vie de Riwalin est profondément altérée sous l'influence de l'amour (913-54).

Examinons successivement ces divers points.

1° Le témoignage de la *Saga* (11 : 9-21) contraint à attribuer ce développement à Thomas. Gottfried a pu ajouter les vers 804-16, qui rappellent le passage 724-7, selon toute vraisemblance inconnu au poète français, et enrichir d'antithèses nouvelles le contraste des pensées diverses qui s'emparent de Riwalin.

2° On sait la prédilection — attestée par des passages originaux (1) — de Gottfried pour les images tirées de la nature et en particulier celles fournies par les oiseaux. Cette tendance par contre ne se décèle pas chez Thomas. Il est donc infiniment probable que l'image où les amants en général et Riwalin ensuite sont comparés à l'oiseau pris à la glu est une addition du poète allemand.

3° Selon la *Saga*, Riwalin, après l'aveu de Blancheflor, s'évertue à deviner le rébus contenu dans ce propos mystérieux. C'est à cette solution que tendent tous les efforts du chevalier étranger, qui est épris tout d'abord de la jeune fille et souhaite une nouvelle entrevue avec Blancheflor pour « changer les dispositions » hos-

de l'espoir fourni par le doux congé de la jeune fille — que naît son amour, il semble que l'exposition de Gottfried soit inattaquable. (V. cependant Bédier, p. 14, n. 2).

(1) V. 4749 ss. 4791 ss.

tiles, à ce qu'il pense, de la sœur de Marc à son égard (11 : 12-24). Cette conception paraît exclure la lutte que se livrent dans l'âme du Riwalin allemand l'espoir et le doute, lutte dont l'issue est le triomphe de l'espoir, qui conduit à l'amour. On peut, pour étayer cet argument, faire valoir que Gottfried se complaît singulièrement à mettre en œuvre l'opposition de deux sentiments contraires dans un personnage (1), et que la facture de ce passage est toute gottfriedienne.

4° Il ne saurait être douteux que les vers où le poète allemand montre l'altération produite par l'amour dans la vie de Riwalin ne lui appartiennent. Ce passage est, chez Gottfried, en relation étroite avec le début du passage suivant, où Blancheflor éprouve les mêmes changements dans ses goûts et ses sentiments. Cette donnée, qui relie les deux descriptions et forme la transition de l'une à l'autre, ne se pouvait trouver chez Thomas, où les deux expositions sont séparées par la scène du tournoi et ne formaient pas l'exact pendant imaginé par l'art de Gottfried.

Enfin, ce qui semble prouver que tout ce passage du *Tristan* français était peu important, c'est qu'il n'en reste rien dans *Sir Tristrem,* qui, au contraire, consacre une strophe à la description du trouble de Blancheflor.

Le tableau de l'état d'âme de Blancheflor, non seulement est reculé par Gottfried (v. p. 70), mais est exposé chez lui de tout autre façon que chez Thomas. A part quelques vers repris çà et là, tout, chez le poète allemand, est original. Voici des deux textes une analyse qui permettra d'en saisir d'un coup d'œil les divergences.

Saga	Gottfried
Trouble et inquiétude de Blancheflor indiqués d'avance.	(manque)
Elle éprouve des sentiments jusque-là inconnus.	= *G* 976-8.

(1) Neuf fois on trouve dans le *Tristan* allemand Marc en proie en même temps au doute et au soupçon. Il n'est pas non plus sans intérêt de remarquer qu'Eilhart montre Tristan passant, comme le Riwalin de Gottfried, de la crainte à l'espérance (2694-705).

Cette peine lui semble injuste, puisqu'elle n'a fait de mal à personne.	= *G* 1008-14.
	Blancheflor est en proie aux mêmes tourments que Riwalin. L'amour change ses goûts. Elle perd sa mesure, trouve insipides ses joies passées (955-75).
	Aucun homme n'a fait sur elle une impression semblable (982-6).
A la vue de Riwalin elle lui donne son amour.	
Elle éprouve une douleur soudaine et violente.	= à peu près *G* 987-93.
Il lui semble qu'elle porte un faix pesant.	
Son cœur et ses membres tremblent ; elle est couverte de sueur.	
1er *Monologue* : Quelle étrange maladie !	
Je suis dévorée d'une flamme inconnue.	
D'où me vient ce mal qui agit comme le poison ?	
Trouverai-je un médecin pour me guérir ?	
La chaleur me transit et le froid me couvre de sueur (1).	
Interruption du monologue :	
Blancheflor distraite par la vue du *bohort*.	(manque)
2e *Monologue :* Certes cet homme est un magicien, qui me cause telle peine.	= *G* 1000-5.
Si toutes les femmes sont éprouvées par lui comme moi, il faut qu'il dispose d'artifices funestes.	= *G* 994-9.
Comment échapper à ces tortures ?	
Lui faire un aveu serait me couvrir de honte.	
Cependant il ne me reste qu'à me confier à lui.	

(1) Ici une sentence (*S* 9 : 30).

L'examen de ces deux passages montre que le poète allemand a éliminé deux données, puis transformé entièrement la description des effets de l'amour sur Blancheflor. Voyons d'abord les éliminations.

1° Gottfried a supprimé l'annonce du trouble de Blancheflor et l'indication fournie par avance des épreuves que lui réserve son inclination (1). Cette anticipation est évidemment une gaucherie d'exposition. Gottfried ne l'a pas imitée : il s'est contenté de prendre dans ces vers une idée qu'il a mise en œuvre plus loin (2).

2° L'interruption du monologue de Blancheflor par le spectacle du tournoi, qui apporte une diversion aux soucis amoureux de la jeune fille, ne pouvait trouver place dans le poème de Gottfried, où Blancheflor ne prononce qu'un seul monologue, longtemps après le tournoi (3).

Bien plus grave et plus instructive que ces suppressions est l'importante modification que Gottfried a apportée au poème français.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'analyse qui vient d'être donnée du texte de la *Saga* pour reconnaître que la passion de Blancheflor affecte ici tous les symptômes d'un mal physique. La jeune fille est accablée comme sous la charge d'un lourd fardeau, ses membres frissonnent de froid, puis se couvrent de sueur. C'est une maladie, est-il dit expressément, l'effet d'un poison, dont la guérison dépend d'un médecin (4).

A cet état pathologique Gottfried a substitué une belle et fine étude morale. Sous l'effet de l'amour Blancheflor est ravie à ses dispositions familières ; elle perd ses joies accoutumées ; elle est envahie d'une langueur inconnue. Son premier sentiment, lorsqu'elle s'efforce de démêler ce qui se passe en elle, est celui de l'étonnement. Elle a, dit-elle, déjà vu bien des hommes et cepen-

(1) *S* 8:30-9:4.

(2) *S* 9:1 — *G* 1008-14.

(3) Cf. *S* 9:35-10:8 et *G* 955-1074. D'ailleurs, Gottfried a dit auparavant (77-100) que la distraction est une puissante dérivation aux chagrins d'amour. (V. p. 60 s.).

(4) Cette peinture de l'amour rappelle celle que donne Eilhart après la scène du philtre (2361-5, 2372-82).



dant aucun ne l'a affectée ainsi. Celui-ci serait-il un magicien (1) ? Non, il ne peut être méchant ; tout le monde s'accorde à le louer... Alors un jour s'ouvre aux yeux de la jeune fille. C'est son cœur qui est le coupable. D'après ce qu'elle a entendu conter de l'amour, c'est l'amour qui remplit son être, qui cause cette indicible peine.

Cette esquisse si jolie et si vraie de la prise de possession d'un cœur ingénu par l'amour est assurément de Gottfried. Tout le démontre, mais en particulier le fait que dans le *Tristan* français l'éclosion de l'amour est soudaine et son progrès limité à la durée du tournoi. Chez Gottfried, au contraire, c'est peu à peu, en un temps que nous pouvons supposer assez long, que Blancheflor arrive à discerner la nature de ses sentiments. Autre preuve. Il faut bien reconnaître que le poète allemand a commis une erreur d'exposition en reportant la découverte que fait Blancheflor de son amour après la scène de l'aveu. Il tombe sous le sens qu'au moment de son entretien avec Riwalin la jeune fille avait déjà vu clair dans son cœur (2). Mais Gottfried ne pouvait répudier la donnée de l'aveu, qui est essentielle : sacrifiant alors la logique des faits à la logique des choses il a laissé subsister la scène de l'aveu, qu'il était impossible de supprimer ou de déplacer, et donné, au lieu requis par la vraisemblance, le tableau des agitations de Blancheflor. Cette faute, qui n'existait pas chez Thomas, est la rançon nécessaire des avantages que présente la disposition de Gottfried et en même temps confirme notre conjecture.

1075-1116. Comme la *Saga* affirme expressément qu'il est inutile de s'attarder à conter de quelle façon les amants réussirent à s'entendre et à se rencontrer dans des rendez-vous secrets (11 : 31-35), il faut croire que le manège amoureux des jeunes gens, si gracieusement décrit par Gottfried, est une addition du poète allemand. Ce passage d'ailleurs (1075-1116) est le dénouement logique de la situation exposée précédemment par lui. Après avoir pris plaisir à mettre en lumière les doutes et les inquiétudes des amants, le poète fait voir comment, à l'aide des regards épris et

(1) Ce trait existait chez Thomas (cf. *S* 10 : 11 s. et *E* 82 s.). Mais Gottfried, qui l'a transposé, lui a donné toute sa valeur en le faisant servir à illustrer la naïve candeur de son héroïne.

(2) V. *G* 728-30.

des gestes émus, la crainte s'éloigne de leurs cœurs, que remplit peu à peu la certitude triomphante.

Cette peinture tient lieu chez Gottfried d'un développement embarrassé de la *Saga*. Ici les amants ont des entrevues dérobées. Riwalin redoute que Marc n'ait connaissance de ses amours. Pendant quelque temps le secret est gardé. Marc pourtant s'étonne que Riwalin prolonge son séjour en Cornouailles. Il apprend enfin la vérité. Mais il n'en laisse rien voir, étant prêt à consentir à l'union de sa sœur avec le chevalier étranger (11 : 35-12 : 14). Remarquons l'incohérence. Marc, dit la *Saga*, ne s'oppose pas au mariage des amants. Pourquoi alors Riwalin enlèvera-t-il plus tard secrètement Blancheflor ? Pourquoi ne l'épouse-t-il pas avant de retourner en Ermenie? Il y a évidemment ici une faute. Mais est-ce Thomas qu'il convient d'en rendre responsable ? La suite du poème semble exiger une réponse négative. Dans l'entretien qui précède le départ furtif des amants, Blancheflor dit à Riwalin, chez Gottfried, qu'elle redoute la colère de son frère (1475-81). Nous trouvons un écho de cette pensée dans la *Saga*, où Blancheflor confie à son amant qu'elle « craint pour elle et lui une triste destinée, car il ne mérite pas une telle fin » ; elle ajoute qu'il serait tué injustement et qu'elle se console de son départ en songeant qu'il échappera par là à la mort (13 : 36-14 : 2). Thomas déclare donc qu'il y a péril pour Riwalin à ce que Marc découvre l'intrigue des amants, donnée qui est en contradiction flagrante avec ce que nous venons de lire dans la *Saga* (1). Peut-on croire que Thomas se soit à quelques pages d'intervalle mis ainsi en désaccord avec lui-même ? Cela est peu vraisemblable. Il est plus naturel d'admettre que le bon Robert, soucieux de moralité, a essayé de pallier l'inconvenance de la liaison des amants en laissant croire qu'elle est tolérée par Marc et peut aboutir à un honnête mariage (2).

En résumé la *Saga* a suivi Thomas en contant — ce que n'a pas fait Gottfried, qui est plus réservé — que Riwalin et Blanche-

(1) Cf. aussi *S* 12 : 32-36 où il est dit que Blancheflor n'ose témoigner ostensiblement son chagrin de la blessure reçue par Riwalin à cause de la crainte qu'elle éprouve de Marc.

(2) Cf., pour une modification de ce genre, Bédier, v. 2211 et *S* 107 : 12, où « bele amie » du poème français est remplacé par « épouse » dans le texte norwégien.

flor ont un commerce secret, puis s'est écarté du texte pour rester dans la moralité.

1117-1328. Les variations du texte allemand dans le passage 1117-72 (omission des détails mettant en relief la valeur de Riwalin, addition des regrets qu'éprouve Marc de la blessure de son ami et des plaintes proférées par les dames) n'ont qu'un faible intérêt (1). Il n'en est pas de même des vers 1172-84 qui ne sont pas représentés dans la *Saga* et qui offrent une description colorée de la douleur de Blancheflor. Il n'est pas vraisemblable que Thomas ait servi ici de modèle à Gottfried. Dans les fragments qui restent du poème français, on ne trouve pas en effet de manifestations physiques de la douleur, et d'autre part Gottfried a pu être amené à montrer son héroïne se frappant elle-même par les exemples qu'il a trouvés chez Hartmann d'Aue (2).

De Gottfried est sans doute aussi une subtile idée que ne présente pas la *Saga*, où les choses ont un autre aspect, qui n'en tolère pas la présence : Blancheflor mourrait de douleur si son affliction n'était causée par l'amour; mais comme l'amour la remplit du désir de revoir Riwalin, elle est rattachée à la vie.

Gottfried expose de façon beaucoup plus animée que la *Saga* les scènes qui précèdent l'entrevue de Blancheflor avec Riwalin blessé : discours directs de la jeune fille à sa gouvernante, réponses et réflexions de celle-ci, déguisement de Blancheflor en mire (3) (1197-1269). Aucun critère ne permet de discerner si nous avons affaire ici à des additions du poète allemand. Un seul trait semble

(1) C'est sans doute par suite d'une de ces méprises si souvent constatées dans la comparaison des fragments (v. p. 36), que la *Saga* dit que Riwalin fut blessé dans un tournoi (dans une guerre, selon Thomas) et semble affirmer que Blancheflor apprend la blessure de son ami pendant que celui-ci est encore sur le lieu du combat, alors que chez Gottfried c'est après que Riwalin a été rapporté à Tintagel que Blancheflor est instruite de l'événement. C'est une erreur au sujet du mot français traduit par *herlidsins* (12 : 31) qui gauchit l'exposition de Robert.

(2) *Iwein* 1317 ss., *Erec* 5756 ss. V. encore un trait analogue chez Gottfried, plus loin, v. 7169-75. Cf. cependant *S* 12 : 36 s.

(3) Les vers 1773-7 et 2061-3, où Thomas précise la nature d'un déguisement sont supprimés ou remplacés dans la *Saga* par la seule indication : ils se déguisèrent (*S* 106 : 7). Cette atténuation autorise-t-elle à croire que Robert avait quelque raison de répugner au travestissement ?

être assurément la propriété de Gottfried. Dans la *Saga* (et le poème français), Blancheflor, afin de trouver Riwalin seul, profite de l'instant où l'on nettoie la maison (*S* 13 : 9 s.). Chez Gottfried, la confidente a prévenu Riwalin, dans une visite préliminaire, de l'arrivée de Blancheflor, et le malade a éloigné son entourage (1255-74). Cette altération cadre bien avec le souci constamment relevé chez Gottfried d'éviter toute vulgarité et de motiver exactement les faits.

On peut affirmer que la scène de l'entrevue des deux amants est peinte avec un plus vif coloris par le poète allemand que par Thomas. Gottfried ne perd aucune occasion de relever le récit par des traits descriptifs vivants et enflammés, d'enrichir d'images sa narration ; Thomas est plus froid et plus sobre. La comparaison de la façon dont les deux poètes ont traité la scène du verger nous autorise à croire que le tableau si vigoureusement enlevé de l'évanouissement de Blancheflor et des tendres embrassements des amants appartient à Gottfried (1295-1301).

L'accord de la *Saga* et du poème anglais invite à croire que Thomas annonçait en quelques vers le nom et la destinée de l'enfant qui devait naître des amours de Riwalin et de Blancheflor (1). Gottfried s'est dispensé de ces détails, qui pouvaient émousser l'intérêt de son récit.

1329-1415. Ni la *Saga* ni *Sir Tristrem* n'offrent un indice de la présence dans le poème français d'un passage où Thomas, après la scène d'amour, aurait fait prévoir que Blancheflor était destinée à une mort prochaine et ensuite célébré les joies actuelles des amants. Pour ce qui est de la première donnée (1329-38), il n'y a pas de certitude qu'elle soit inventée par Gottfried ; cependant, des raisons tirées de l'expression, ainsi que l'exposition de la *Saga*, le font croire. La seconde (1339-70) est certainement, sous cette forme et à cet endroit, du poète allemand. Thomas, en effet, l'a traitée auparavant de façon plus terne, portant son attention, comme il lui arrive fréquemment, sur les choses extérieures (2). Gottfried l'a transposée et développée avec sa virtuosité accoutumée.

(1) *S* 13 : 16-19, *E* 109 s.
(2) *S* 11 : 31 ss., spécialement 12 : 1.

La transposition est d'un art intelligent. Il convient, en effet, pour la gradation de l'intérêt, qu'avant la blessure de Riwalin, les amants ne se soient pas vus en particulier, ni fait confidence de leur inclination (1). C'est l'aube de la passion, la période des espoirs vagues, des joies incertaines. Ensuite éclate l'amour triomphant, l'union indissoluble des âmes, des vies : « il était elle, elle était lui. »

Pas plus que ce passage, les vers 1389-1415, où Blancheflor exprime son chagrin de la séparation prochaine et maudit l'amour, ne trouvent leur équivalent dans les versions norwégienne et anglaise. Le début du monologue pourrait, à cause du parti qui y est tiré du mot *owê* (1391-5), être regardé comme le développement d'un vers de l'*Erec* de Hartmann (2). Mais on ne saurait sans témérité affirmer que Thomas n'a pas composé un monologue, dont se serait inspiré Gottfried, et que la *Saga*, comme cela lui est arrivé maintes fois, aurait résumé en une ligne (3).

1416-1582. La scène où Riwalin vient prendre congé de Blancheflor débute chez Gottfried par l'évanouissement de la jeune fille, qui reprend peu à peu ses sens sous les caresses de son amant. Comme la *Saga* donne cet incident plus loin, après le premier discours de Blancheflor (4), il n'y a à noter en faveur du poète allemand qu'une transposition. Cette modification est d'ailleurs d'un art savant. Dans le *Tristan* de Gottfried, Riwalin vient et annonce sans préparation son départ à la jeune fille. Etourdie par ce coup aussi imprévu que violent, la pauvre Blancheflor perd

(1) V. p. 76-78.

(2) *ir ander wort was Wè ouwè* (*Erec* 5758).

(3) Ce qui conduit à la supposition d'une rédaction hâtive du traducteur, c'est l'impropriété du mot *vóx* dans cette phrase (13 : 27 s.). Robert dit qu'à entendre cette nouvelle la douleur de Blancheflor *s'accrut*. Comme il n'a pas été conté que depuis la scène de l'union des amants la jeune femme ait éprouvé du chagrin, il faut croire qu'en employant le mot *vóx* Robert a corrompu le texte qu'il entendait résumer. — Si cette conjecture était erronée et si Thomas admettait que Blancheflor n'a pas retrouvé sa joie depuis sa visite à Riwalin, nous aurions un témoignage nouveau de l'originalité de Gottfried dans le passage précédent, qui célèbre le bonheur des amants.

(4) *S* 14 : 5-7. Il faut cependant remarquer que dans la *Saga* Blancheflor revient à elle sans que Riwalin fasse rien pour la ranimer, et que la scène est très écourtée.

connaissance. Dans le *Tristan* français, l'évanouissement n'est en rien motivé.

Après avoir repris ses sens, Blancheflor tient chez Gottfried un discours assez différent de celui que lui attribue la *Saga*. Ici elle plaint sa destinée, puis elle engage Riwalin à partir, afin qu'il échappe à la mort qui le menace en Cornouailles et qu'ainsi l'enfant à naître ne soit pas privé de son père.

Telle était à peu près l'exposition de Thomas (1). On en voit au premier coup d'œil le défaut. Riwalin fuyant la Cornouailles, l'enfant de Blancheflor ne sera pas orphelin, il est vrai, mais que lui servira d'avoir un père vivant, si celui-ci séjourne en pays étranger, et séparé de sa mère ?

Au surplus, cette proposition de Blancheflor fait double emploi avec celle que formulera Riwalin dans sa réponse et que Blancheflor devra combattre une seconde fois (2). L'art de Thomas est donc ici en défaut.

Gottfried a modifié le discours de Blancheflor. Elle a, dit-elle, trois sujets d'affliction : 1° elle s'effraie de sa prochaine maternité ; 2° elle craint que son frère ne punisse sa faute en attentant à sa vie ; 3° elle redoute la perte de ses biens (3) et le scandale qui déshonorera la Cornouailles et l'Angleterre quand sa honte aura éclaté au jour (1449-1508).

Une fois accordé que Gottfried a eu tort d'additionner ces motifs de douleur, attendu que le second exclut le troisième, mais aurait dû les présenter comme des hypothèses successives, il faut reconnaître que la vue de la situation est juste, et que Blancheflor, après avoir terminé son discours en implorant l'aide de Riwalin, a dit tout ce que réclamaient les circonstances.

La réponse de Riwalin à Blancheflor est plus animée, plus généreuse aussi et délicate dans le *Tristan* allemand que dans la *Saga*, dont ce passage est, à n'en pas douter, calqué sur le *Tristan* français. Le Riwalin de Gottfried rappelle noblement le sacrifice suprême que lui a fait Blancheflor et prétend partager la destinée

(1) Cf. Bédier, p. 20, n. 1.
(2) Cf. *S* 14 : 1 et 14 : 19 s.
(3) Sur l'appréhension que témoigne Blancheflor au sujet de son héritage (1478 s.) v. A. Schultz : *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger* [2] I, p. 599.

quelle qu'elle soit, de son amie. C'est à deux reprises (1520-6 et 1535-42) que le jeune chevalier fait mention de ses devoirs et met sa vie à la disposition de Blancheflor. Nous voyons ici un exemple, et ce ne sera pas le seul, de la plus grande délicatesse de Gottfried.

Quelques détails dans le discours suivant de Blancheflor et dans la narration du départ de Riwalin se trouvent en plus dans le *Tristan* allemand que dans la *Saga* (1). Il en est un seulement que l'on peut attribuer avec certitude à Gottfried, c'est la tristesse des gens de Marc lorsque Riwalin prend congé d'eux (1570-5). Ce trait est la conséquence d'une addition antérieure de Gottfried. A l'arrivée de Riwalin en Cornouailles, le poète allemand dit que les gens de Marc prennent le jeune chevalier étranger en affection et explique comment il mérite cette sympathie (2). Il est naturel que cette amitié se manifeste au moment de la séparation.

1583-1653. Dans le *Tristan* de Thomas, comme dans celui de Gottfried, Rual adressait à son seigneur Riwalin, arrivant en Ermenie, un discours de bienvenue et l'engageait à épouser Blancheflor (3).

Le mariage de Blancheflor et de Riwalin est traité autrement par Gottfried que par Thomas. Dans les versions norwégienne et anglaise l'union se fait selon les formes régulières. Dans le poème de Gottfried, Rual conseille à Riwalin d'aller à l'église avec Blancheflor et de déclarer là, devant clercs et laïques, suivant la loi chrétienne, sa volonté d'épouser la sœur de Marc. Plus tard, lorsque la guerre sera terminée, le mariage légal se fera en une fête imposante devant les parents et les vassaux du maître d'Ermenie. Riwalin met à exécution la première partie de l'avis de Rual : il épouse Blancheflor à l'église. Gottfried n'ajoute pas, mais nous le savons par la suite du récit, que le mariage « civil » proposé par Rual, le seul valable (4), n'a pu être accompli à cause de la mort de Riwalin.

(1) Robert ne dit même pas que Blancheflor accompagne Riwalin (v. Bédier, p. 21, n. 1). Thomas n'a pu commettre ce grossier oubli.

(2) V. p. 66.

(3) V. Bédier, p. 22, n. 1. Gottfried a deux discours, mais le premier est sans importance.

(4) V. J. Grimm: *Rechtsaltertümer*, p. 454 s., R. Schrœder : *Z. f. d. Phil.*, I. p. 270 ss., K. von Amira : Paul, *Grundriss*, II, 2, p. 143 s.

Il n'est pas difficile de découvrir la raison de cette altération de Gottfried. Par suite de l'omission de l'un des deux actes du mariage, il plane quelque doute sur la légitimité de la naissance de Tristan. Il faut qu'il en soit ainsi pour que Morgan ait le droit — plus tard, lors de sa querelle avec Tristan — de dire à son adversaire qu'il est le fils d'une concubine (1). Le poète allemand a donc ici justifié un trait de la narration laissé inexpliqué par Thomas, chez qui l'accusation de Morgan est dépourvue de tout fondement (2).

La *Saga* paraît avoir résumé les détails, donnés par Gottfried à la suite de Thomas, de l'envoi de Blancheflor à Kanoël. Elle ne cite pas le nom du château et ne dit pas que Blancheflor fut confiée aux soins de la femme de Rual. Ces choses étaient cependant relatées par Thomas, qui, avant Gottfried, tirait le nom *Kanêlengres* de *Kanêl*, issu de *Kanoël*. Thomas, comme son modèle Wace, se montre curieux de ce genre d'érudition, et Gottfried déclare avoir lu cette étymologie dans sa source (1643). Il est cependant assez vraisemblable que c'est Gottfried seul qui a eu l'idée de tracer un crayon — en trois vers — de la bonne Florete (1648-50), à qui il a témoigné par la suite, et indépendamment de Thomas, une si vive sympathie.

1654-1788. Le combat où Riwalin trouve la mort est décrit avec plus de vivacité par Gottfried (3) que par Thomas.

Il est en revanche vraisemblable que Thomas s'étendait sur le deuil des gens de Riwalin. Gottfried déclare qu'il est oiseux de dépeindre ce chagrin, que la *Saga* expédie en deux lignes (15 : 1-3), résumant sans doute un exposé plus long du poète français. Il répugnait à Gottfried de tracer des tableaux de désolation, lui-même nous en avertit (4) ; il a supprimé celui-ci et donné à deux reprises une raison banale de cette élimination (5).

(1) Sur le mariage et sur le concubinat, cf. E. Martin : *Gudrun* 1030 : 4, O. Hartung : *Die deutschen Altertümer des Nibelungenliedes und der Kudrun*, p. 291 s., K. von Amira, *op. c.*, p. 145 s.

(2) Cf. *S* 14 : 28 s et 28 : 20-22, *E* 155-65 et 861 s.

(3) V. les vers 4620 ss., 4800 ss. du passage original, où les phrases exclamatives se suivent comme ici (cf. *hei waz*... 1668 et *hei wie* 4800).

(4) V. 1852-8. D'autres preuves de cette répugnance se rencontreront plus loin.

(5) V. 1692-5, 1703-5.

C'est par un moyen plus ingénieux qu'il a évité de reproduire les plaintes de Blancheflor, qui forment un long passage de la *Saga* (15 : 7-15). Pour échapper à la nécessité de décrire l'affliction de son héroïne, il imagine qu'elle perd connaissance pendant quatre jours, après quoi elle meurt en donnant naissance à Tristan. Ainsi se trouve expliqué pourquoi la triste Blancheflor ne versa pas une larme et ne proféra pas une plainte. En même temps se démontre l'habileté de Gottfried à esquiver une situation gênante.

Nous allons voir un autre exemple de cette ingéniosité (1).

En considérant que la *Saga* et *Sir Tristrem* (2) s'accordent à dire que les gens de Riwalin déplorent la mort de leur maître et de sa dame on croira que Thomas, au moment de terminer la triste histoire des jeunes amants, a pris congé d'eux par quelques vers émus. « Les hommes exprimaient leur douleur d'avoir perdu Riwalin, plus encore les femmes se lamentaient au sujet de Blancheflor » dit à peu près la *Saga*, qui résume un passage du poème français. Gottfried a reproduit le tribut de regrets payé aux deux héros par Thomas (1753-83). Mais nous savons qu'il est peu enclin aux explosions de douleur ; il a pu aussi lui paraître invraisemblable que les femmes de Blancheflor, qui la connaissent depuis si peu de temps, lui soient attachées au point d'éprouver si grand deuil de sa mort : aussi évite-t-il de décrire le chagrin qui éclate « dans les chambres parmi les jeunes filles ». Usant d'un nouvel artifice, il laisse à ses lecteurs le soin de regretter Blancheflor et de la recommander à Dieu (3).

(1) V. aussi l'explication fournie par le poète pour justifier la digression littéraire ainsi que, sous l'examen des vers 7065-7234, le moyen qu'il a adopté pour éviter de décrire les lamentations des deux Isolde.

(2) *S* 15 : 23-6, *E* 232-42.

(3) Sur l'anneau donnée par Blancheflor à Rual en *E* v. Bédier, p. 24, n. 1.

III

Rual le Foitenant
(1789-2146)

1789-2020. L'ordre et la qualité des faits diffère dans les versions norwégienne et allemande au début de ce chapitre.

Donnons d'abord la disposition de Gottfried, que nous supposons être celle de Thomas. Tout à l'heure sera faite la démonstration que cette supposition est fondée.

1° Considérations sur le loyalisme de Rual; 2° le Foitenant fait répandre le bruit de la mort du fils de Blancheflor; 3° il va conclure avec Morgan un accord; 4° de retour dans le castel de Kanoël, il décide avec sa femme que celle-ci simulera un accouchement, afin que le fils de leur seigneur passe pour leur propre enfant; 5° baptême de cet enfant auquel on donne le nom de Tristan.

En examinant le texte de la *Saga*, on constate que les points 2° et 3° n'y paraissent pas et que 1°, 4° et 5° s'y trouvent rangés ainsi : 5°, 4° et 1°.

Négligeons pour l'instant les traits absents dans la *Saga* et étudions seulement l'arrangement des données.

Quel était l'ordre adopté par Thomas ? La logique indique qu'il devait cadrer avec celui de Gottfried. Il est naturel qu'avant de montrer, à la lumière des événements, le rôle de dévouement que va jouer Rual, le poète dise en quelques mots le caractère de ce personnage (1). Il est également naturel que Tristan ne soit

(1) La femme de Rual, que Gottfried associe à son mari en ce passage, n'apparaît pas en *S*. On est tenté de croire, à cause de la sympathie toute personnelle que Gottfried témoigne en divers endroits à la «bonne maréchale», que le poète allemand a ici ajouté à son texte.

baptisé qu'après la feinte délivrance de Florete. La raison en est évidente. Si, comme le prétend la *Saga*, le baptême a eu lieu dès la naissance de Tristan, il faudra en renouveler la cérémonie pour le fils supposé de Florete, ce qui n'est pas admissible, ou inventer un mensonge pour en expliquer l'omission, ce qui est une complication. La comparaison avec *Sir Tristrem*, enfin, qui présente les choses dans le même ordre que le poète allemand (à l'exception de l'éloge de Rual qui fait défaut) autorise à croire que cet ordre est celui de Thomas.

Ces raisons, et d'autres encore qui seront invoquées plus loin, nous déterminent à penser, avec M. Bédier, qui a le premier posé le problème (1), que frère Robert a modifié son original. Il a déplacé le baptême de Tristan et l'a mis tout au début de son exposition parce que, « en bon ecclésiastique », il n'a pu admettre que le baptême n'ait pas eu lieu sitôt la naissance de l'enfant, comme le veut l'Eglise (2).

La hâte apportée par Robert à faire baptiser Tristan lui a joué plus d'un mauvais tour. Empressé à traduire le passage relatif à cet évènement, il n'a pas remarqué, ceci a été dit, la difficulté qui naît du fait qu'il faut baptiser le fils supposé de Florete, alors que Tristan l'a déjà été. Il a aussi, par suite de sa transposition, perdu de vue un trait, essentiel pourtant et que Thomas n'a pu omettre : la mise en circulation par Rual du bruit de la mort du nouveau-né. Les gens d'Ermenie savent que l'enfant de leur seigneur est né vivant, puisqu'ils le plaignent d'être orphelin (3) ; or, jamais ils n'apprennent qu'il est mort. De même que cette lacune, une bévue, d'importance médiocre, il est vrai, mais qui va fournir un nouvel appui à notre conjecture, a son origine dans le remaniement de Robert. La *Saga* rapporte que le « maréchal fit transporter l'enfant,

(1) A la vérité M. Bédier ne se prononce pas décidément pour cette opinion et en offre une autre au choix (p. 30). Notre étude nous semble démontrer que la première est préférable.

(2) V. Bédier, *l. c.* Frère Robert a d'ailleurs montré le bout de l'oreille, c'est-à-dire trahi qu'il songeait aux intérêts de la religion, en faisant dire à Rual qu'il faut procéder sur-le-champ à la cérémonie, afin que l'enfant « ne meure pas sans baptême » *S* 15 : 28. — Gottfried indique comme date du baptême six semaines après la naissance (1953 ss.), ce qui était la coutume en Allemagne (V. A. Schultz, *op. c.*, I p. 147). Rien ne renseigne sur le délai adopté par Thomas.

(3) *S* 15 : 25 s.

en secret, du *castel* dans sa propre demeure » (1). Ces lignes et les lignes suivantes laissent croire que Tristan est élevé non dans le *castel* de Kanoël, où il est né, mais dans une maison appartenant à Rual. Cette version est démentie non seulement par Gottfried, mais aussi par la *Saga* elle-même, pour qui, dans des passages suivants, la demeure commune de Tristan et de Rual est le *kastali* (2) dont il est question ici. L'erreur de Robert nous fournit un précieux renseignement sur la façon dont il a arrangé son texte. Chez Gottfried (et chez Thomas sans aucun doute), le fidèle maréchal, après avoir déclaré que le fils de Blancheflor n'est plus, s'occupe de procurer la paix à son pays. A cette fin, il se rend près de Morgan et conclut avec lui un accord. Cela fait, il *revient chez lui*, c'est-à-dire à Kanoël (3). Quant à Robert, il a traduit d'abord le passage relatif au baptême. Après s'être acquitté de cette tâche, il est retourné à son texte. Mais il a omis, afin d'abréger, et sans peser les conséquences de cette lacune, la fausse nouvelle de la mort de Tristan, ainsi que le passage relatif à la conclusion de la paix (4). Il reprend donc à l'endroit : « Le Foitenant *revint chez lui.* » Mais comme il a lu distraitement le passage précédent qui explique le déplacement de Rual, il s'est imaginé — contre la vérité et contre ses dires ultérieurs — que Rual quittait le castel de Kanoël pour aller se fixer dans une demeure privée, dont il n'est du reste question nulle part dans le poème (5).

Il n'existe pas de preuve aussi tangible que Robert ait transposé l'éloge de Rual, qui, chez Gottfried, commande tout le développement (6). Il est possible seulement de supposer que Robert, après s'être engagé dans sa narration, a été frappé de la nécessité de

(1) *S* 16 : 14 s.

(2) *S* 17 : 15 et pass.

(3) *G* 1892 s.

(4) La concordance de *G* avec *E* autorise à attribuer ce passage à Thomas.

(5) Sauf cependant chez Gottfried, qui dit, beaucoup plus loin (4191), que le mariage de Riwalin et de Blancheflor eut lieu dans la maison de Rual. Comme la cérémonie se fit avant le départ de Blancheflor pour Kanoël (1636 ss.), le poète semble admettre que Rual dispose d'une demeure privée autre que Kanoël, qui est son habituelle résidence et celle de sa famille. Mais Gottfried rapporte ici infidèlement les faits. Nous avons remarqué plus haut (v. p. 82) qu'il n'y a pas eu de mariage dans la maison de Rual.

(6) *G* 1793-1824 = *S* 16 : 25-9. Thomas fournissait le thème à Gottfried. On peut du moins déduire cette opinion de l'allégation contenue dans le vers 1798 du *Tristan* allemand : « *als ich ez las* ».

mettre dans son plein jour la beauté morale de ce caractère et repris tardivement le motif.

On ne peut donc faire honneur au poète allemand de l'art dont témoigne son plan. On ne peut davantage lui imputer comme perfectionnements l'annonce de la mort du fils de Blancheflor, ni la conclusion de la paix avec Morgan, ni enfin l'absence, dans son œuvre, du départ du Foitenant pour sa résidence privée. En tout ceci il ne faisait que suivre le texte de Thomas.

Il ne faut pas croire cependant que Gottfried, dérogeant ici à sa coutume, n'ait pas modifié son texte et n'y ait rien ajouté.

Il est une altération, très menue en vérité, mais fort instructive, parce qu'elle démontre avec quel soin assidu Gottfried étudiait les situations de son poème. Dans la *Saga* le peuple d'Ermenie sait que le fils de Blancheflor est né vivant et viable (1). Thomas devait relater ce trait. Il devait ensuite dire qu'on fit courir le bruit de sa mort. Mais alors une difficulté surgit. Il faudra bien enterrer solennellement l'enfant, prétendu défunt, du seigneur d'Ermenie. Gottfried a ingénieusement résolu ce problème qui n'a pas échappé à son attention sans cesse en éveil. Selon lui, Rual déclare que l'enfant est mort « dans le sein de sa mère et en même temps qu'elle » 1827 (2). Ainsi est éludée cette embarrassante question des funérailles.

Le poète allemand a aussi ajouté au texte français. Il est certainement l'auteur des deux quatrains, formant transition, qu'offre ce passage (1789-92 et 1863-6). Il a probablement donné une forme plus poétique, enrichie d'images qui lui sont familières, à l'éloge du Foitenant (1793-1815). C'est sans doute lui qui a songé à faire à la femme de Rual la part de gloire qui lui revenait (1793-1815) (3). C'est lui, certainement, qui, par répugnance à décrire les scènes de douleur (4), a déclaré que c'est blesser les oreilles que d'abuser des plaintes (1852-62) (5). Enfin il y a tout lieu de croire que le déli-

(1) *S* 15 : 25 s.

(2) Ce trait est repris plus tard dans le récit, fait par Rual à la cour de Marc, de l'histoire de Tristan (4240 s.).

(3) V. p. 85, n. 1.

(4) V. p. 83 s.

(5) Gottfried pouvait, à bon droit, se montrer excédé des nombreuses explosions de douleur qu'il trouvait dans son original et adresser cette critique au larmoyant Thomas. Le poète français n'a pas moins de quatre

cieux tableau de l'affection maternelle de « la bonne maréchale » pour son fils adoptif est dû à sa sensibilité (1928-43).

2021-2146. Après le baptême de Tristan, à l'endroit où il figure chez Thomas, la *Saga* et Gottfried se rencontrent à nouveau.

Il est vraisemblable que dans le texte français il n'était pas répété, comme cela a lieu dans le texte allemand, que Rual fit dire partout que le fils de Blancheflor était mort. Sans cela l'attention de Robert aurait été appelée sur ce point, qu'il avait négligé une première fois. En cet endroit Thomas, comme la *Saga*, fondait sans doute la supposition d'enfant, imaginée par Rual, sur la crainte qu'on avait que Morgan ne fît périr l'héritier d'Ermenie. Gottfried, considérant que la supposition d'enfant n'est que la conséquence de la croyance à la mort du descendant de Riwalin, a mis ce dernier motif en vedette (2021-7).

Les soins maternels de la bonne Florete pour Tristan, que Gottfried dépeint avec une grâce touchante (2041-57), font défaut dans la *Saga*. Il est possible qu'ils aient aussi été absents du poème de Thomas, qui, nous le répétons, s'intéresse beaucoup moins que Gottfried à la femme de Rual.

A l'âge de sept ans, dit Gottfried, Tristan fut envoyé, sous la conduite d'un docte précepteur, « à l'étranger afin d'y apprendre les langues étrangères » (2054-61). Cette indication fait défaut dans la *Saga* et *Sir Tristrem*. M. Bédier voit dans cette donnée de Gottfried une addition imputable au souci qu'avait le poète allemand de justifier plus fortement encore que Thomas la connaissance déployée plus tard par Tristan de divers idiomes (1). Cette hypothèse est fort probablement exacte. C'est toutefois une curieuse rencontre que, dans la *Morte Arthur*, Tristan soit aussi conduit

descriptions de deuil : 1° des gens de Riwalin à la mort de celui-ci ; 2° de Blancheflor à la même occasion ; 3° des nobles d'Ermenie après la mort de Blancheflor ; 4° enfin des mêmes personnages lors de la prétendue mort du fils de Riwalin. C'était évidemment *ze vil*, comme dit Gottfried. On a vu p. 83 s. par quels moyens le poète allemand a évité de reproduire les plaintes 1°, 2° et 3°. Ici il ne cherche plus à esquiver l'ingrate tâche ; il déclare que l'excès en tout est mauvais et que l'abus des lamentations est chose malsonnante.

(1) V. Bédier, p. 31.

en France sous la direction de Gouvernail pour y apprendre la langue, les mœurs et les armes (1).

Il est assuré que les vers dans lesquels Gottfried fait le procès à l'instruction du jeune âge et plaint les enfants de subir les soucis de l'enseignement dans le temps que leur vie devrait être vouée à la joie sont une addition du poète allemand (2066-84). Le ton du passage est vif et l'expression imagée, comme il arrive à Gottfried quand la passion l'échauffe. Aussi, doit-on voir ici, comme dans un poème de Hartmann (2), un trait d'autobiographie.

En plus que la *Saga* et *Sir Tristrem*, Gottfried offre un tableau de l'éducation chevaleresque de Tristan (2101-14). Rien n'avertit que cet apprentissage, dont la place est tout indiquée ici, ne se soit pas trouvé chez Thomas (3). En revanche, Gottfried ne parle pas de l'enseignement musical donné à Tristan (*S* 17 : 2 s.). Nous aurons à revenir sur cette lacune (4).

Thomas disait certainement que Rual fit à son fils adoptif une existence de choix. Il devait ajouter que les enfants de Rual, ne comprenant pas la raison de la préférence dont leur frère supposé était l'objet, en conçurent de la jalousie (*S* 17 : 9-13). Gottfried a résumé la premiére idée (2136-41) et, par noblesse d'âme, a supprimé la seconde.

(1) V. chap. VIII, 3. Dans le *Tristan* en prose français, Tristan fait également un voyage en Gaule avec Gouvernal et séjourne à la cour de Pharamond. Mais il n'est pas dit que ce voyage ait pour but l'instruction de Tristan.

(2) *Gregorius* 1164 ss. V. aussi Bédier, p. 31.

(3) Il faut cependant noter que les vers 2111-3 de Gottfried offrent une surprenante analogie avec les vers 142-5 d'Eilhart (cf. surtout les rimes *springen* : *ringen*) :

werfen mit den steinen,	wol schirmen, starke ringen,
loufin unde springen,	wol loufen, sêre springen,
listlîchin ringen,	dar zuo schiezen den schaft,
die schaft schîzen	*G* 2111-3.
Eilh. 142-5.	

(4) V. sous les vers 3503-3754, p. 113 s.

IV

TRISTAN ENLEVÉ PAR LES MARCHANDS DE NORWÈGE
(2147-2756)

2147-2253. La *Saga* explique l'arrivée des marchands norwégiens auprès du château de Kanoël par le hasard des tempêtes. Gottfried a éliminé ce trait comme inutile.

La *Saga* énumère, en cet endroit (17 : 17-20), les marchandises mises en vente sur le vaisseau norwégien. Gottfried a estimé qu'il était d'un art plus habile de réserver ce détail (1). C'est lorsque Tristan et son père adoptif arrivent sur la nef étrangère qu'ils voient et admirent les joyaux, les soies, les riches étoffes, les faucons pèlerins et autres oiseaux de chasse (2199-207). Averti par son sens de la courtoisie, le poète allemand a éloigné de son énumération les noms d'objets qui n'ont aucun rapport avec la vie seigneuriale.

C'est par un discours direct que dans la *Saga*, les fils de Rual demandent à Tristan d'intervenir auprès de leur père afin qu'il leur achète des oiseaux de chasse. Gottfried a donné seulement le sens de cette prière, qui, dans le *Tristan* norrois, laisse percer une jalousie absente du *Tristan* allemand. Loin de faire dire aux fils de Rual que leur père ne refusera rien à Tristan — ce qui décèle quelque amertume — Gottfried relate la chose en son propre nom.

(1) Cette conjecture d'une transposition de *G* paraît se heurter à moins de difficultés que l'hypothèse d'une addition, en cet endroit, et d'une suppression, plus loin, de la *Saga* (v. Bédier, p. 32, n. 1). Nous avons constaté en comparant la *Saga* avec le poème français que Robert ne se permet nulle addition importante (p. 34 s.). Il est incapable d'une indépendance semblable à celle qu'il faudrait lui supposer ici. Quant à l'idée d'une transposition due à Gottfried, elle est suggérée par nombre d'exemples, dont deux vont se rencontrer sur-le-champ.

Cette modification est des plus heureuses. En écartant le sentiment d'envie que la *Saga* impute aux frères supposés de Tristan, Gottfried reste conséquent (1); en faisant en cet endroit seulement l'éloge de la façon dont Raoul remplit son devoir de père d'adoption (éloge exprimé auparavant par la *Saga*), il donne l'impression d'nn art plus achevé : c'est en effet des circonstances, à l'occasion et pour servir à l'explication de la libéralité de Rual, que naît l'apologie du dévoué Foitenant (2176-88).

Il faut enfin noter encore une transposition. Tristan montre chez Thomas ses talents de polyglotte dès son arrivée sur le vaisseau norwégien : car, nous dit la *Saga*, les marchands étrangers ne comprenaient ni le breton, ni le français, ni d'autres langues, et étaient par suite incapables de débattre les conditions du marché (2). L'invraisemblance est flagrante. Comment ces marchands, qui ignorent tout moyen de se faire entendre des gens d'Ermenie, peuvent-ils se livrer au commerce avec eux ? Gottfried a saisi le défaut de Thomas et s'est appliqué à le corriger. Les marchands connaissent la langue d'Ermenie. L'achat des oiseaux terminé, Tristan voit un jeu d'échecs ; s'adressant à l'un des étrangers il lui demande en sa propre langue s'il sait jouer aux échecs (2226-31). Ainsi est révélée très naturellement la science polyglotte de Tristan.

On voit que ce passage abonde en légères, mais ingénieuses modifications de Gottfried (3). Nous en allons signaler une dernière. La *Saga* rapporte que, les oiseaux achetés, « Tristan vit un échiquier et demanda si l'un des marchands voulait jouer avec lui » (18 : 2-4). Rien de plus bizarre et de plus imprévu que cette question ! Ecoutons Gottfried. Tristan voit un échiquier merveilleusement façonné. Il l'examine attentivement (la beauté de l'objet attire son attention), et demande aux marchands s'ils savent le jeu d'échecs (Tristan en effet est curieux d'apprendre si l'échiquier est simplement mis en vente ou si c'est un objet servant à l'usage des Norwégiens). Les étrangers, émerveillés d'entendre le jeune homme s'exprimer en leur langue, considèrent sa bonne mine et

(1) V. p. 90.
(2) *S* 17 : 29 s.
(3) Nous admettons, pour tous ces, cas que la *Saga* a exactement reproduit Thomas. Rien en effet ne donne lieu de suspecter la fidélité de Robert.

ses courtoises façons ; (voulant éprouver son habileté aux échecs) ils lui proposent de s'essayer avec l'un d'entre eux. C'est donc des marchands, et pour une raison apparente, qu'émane la proposition de la partie d'échecs qui sera si funeste au fils adoptif de Rual.

2254-2398. On trouve chez Gottfried une peinture du caractère de Kurvenal (2258-67), qui manque dans la *Saga*. M. Bédier la revendique pour Thomas, parce qu'il « est invraisemblable que Thomas ait négligé de présenter ici dignement le bon écuyer qui doit tenir une si grande place dans la vie de Tristan » (1). Cette raison est fortifiée par deux arguments : la *Saga*, dans une ligne où elle dit que « près de Tristan resta un chevalier courtois et de bonnes manières » (18 : 7 s.) paraît résumer les indications que nous supposons traduites par Gottfried (2); le poète allemand déclare avoir lu dans sa source (2259) des détails qu'il présente ici (3).

Il y a dans la suite du récit de légères divergences entre la *Saga* et Gottfried.

Voici celles qui méritent d'être signalées.

Les marchands, dans la *Saga*, se décident à emmener Tristan espérant en tirer un bon prix, s'ils veulent le vendre (18 : 12 s.). Cette espérance brutale, qui est aussi une invention romanesque, a été laissée pour compte à Thomas par Gottfried.

Le poète allemand met à profit l'ignorance nautique de Kurvenal et les terreurs qui l'assiègent dans sa barque solitaire, pour rendre la situation plus pathétique (2349-72). En cela il a peut-être imité Thomas. Une phrase de la *Saga* (18 : 23 s.) donne l'impression que Robert a fortement écourté son texte.

Gottfried, lui aussi, s'est montré abréviateur en cet endroit. Il s'est abstenu de reproduire les angoisses et les prières de Tristan sur le vaisseau norwégien (*S* 18 : 24-28 et *E* 362) et, pour ne pas morceler son récit, conduit immédiatement Kurvenal à terre. La triste nouvelle du rapt de Tristan se répand de proche en proche.

Ce serait mal connaître Thomas que de le croire capable

(1) Bédier, p. 34, n. 2.

(2) Ce chevalier, pour tout dire, n'est autre que le *meistari* dont *S* vient de parler, c'est-à-dire le Kurvenal de Gottfried.

(3) Sur la valeur de cette preuve, v. p. 7 s.

d'omettre une si belle occasion de produire une série de gémissements. Les gens de Kanoël, puis le maréchal et sa femme, enfin de nouveau les gens de Kanoël se répandent en lamentations (*S* 18 : 30-19 : 12). Gottfried, nous savons pourquoi (1), a tranché dans le vif et réduit au strict minimum cette description de désolation. A la brièveté il a ajouté l'art de la disposition : l'intérêt chez lui passe des parents adoptifs de Tristan à la foule anonyme, au lieu de rebondir par trois-fois d'un groupe à l'autre.

Ces remarques font voir l'indifférence de Thomas et la recherche de Gottfried à l'égard de la composition. Le premier conte les choses suivant son inspiration, le second les ordonne logiquement et en vue d'un effet. Voici une preuve nouvelle de l'art de Gottfried.

Dans la *Saga*, Rual se met à la recherche des ravisseurs de Tristan dès que Kurvenal lui a apporté la triste nouvelle (19 : 12-22). Mais cette recherche ne peut aboutir dès maintenant ; il faut auparavant nous instruire de la destinée de Tristan. Robert laisse donc là Rual, pour reprendre plus tard le récit interrompu des pérégrinations du Foitenant. Aucune raison sérieuse ne peut faire croire que Thomas n'ait pas disposé ainsi son récit. Gottfried se trouvait donc en présence d'un véritable désordre de narration. Il a corrigé le défaut en réunissant en un seul passage les incidents du voyage entrepris par Rual. C'est seulement au moment où le Foitenant découvrira son fils adoptif qu'ils seront contés (3755 ss.).

2399-2617. Il n'est pas vraisemblable que le religieux Robert aurait laissé échapper l'attestation de la puissance de la Divinité, animée d'un souffle de haute poésie, que présente Gottfried (2404-9), s'il l'avait trouvée dans son original.

Le poète allemand est un « terrien ». Cela se voit à la façon dont il a retracé la scène de la tempête qui assaille la nef norwégienne. Des traits vigoureux et exacts de Thomas : coup de vent, voiles ferlées, mouvement de la mer, mât dressé à la crête des vagues, il n'est rien passé chez Gottfried, qui n'a été frappé que par des faits très généraux : balancement du vaisseau, abandon de la direction de la nef, impossibilité pour les matelots de se tenir debout.

(1) V. p. 83 s., p. 88, n. 5.

De Gottfried est sans doute la réflexion sur les enfants qui dans le malheur ne savent que pleurer (2483 s.) Hartmann a dit en d'autres termes la même chose des femmes (1). En revanche le poète allemand a sacrifié un trait d'observation : Tristan, laissé seul sur le rivage étranger, regarde le vaisseau aussi longtemps qu'il peut le suivre des yeux (*S* 20 : 11 s.) (2).

L'invocation de Tristan à la Divinité a dans la *Saga* une couleur liturgique prononcée ; elle est d'aspect plus laïque chez Gottfried. On ne court pas trop de risque d'erreur en imputant une variante à frère Robert (*S* 20 : 14-16. *G* 2488). Le poète allemand répugne si peu à abonder dans le sens de la religion que nous avons constaté tout à l'heure une addition, caractéristique à cet égard, apportée à son texte (3).

Les paroles où Tristan, abandonné sur un rivage désert, exprime ses alarmes, présentent un aspect différent dans la *Saga* et dans le *Tristan* allemand. Il importe de rechercher qui, de Robert ou de Gottfried, a modifié le texte français.

Dans la *Saga*, Tristan prononce un monologue d'où se détachent les traits suivants : 1° effroi de Tristan devant la solitude ; 2° il songe à la douleur des siens et maudit les oiseaux de chasse, cause de son malheur ; 3° il pense à chercher une habitation. Suit un récit où on le montre gravissant un rocher et découvrant un chemin.

Gottfried offre d'abord, avec quelques variantes, le motif 1, puis 3, tous deux sous forme de monologue. Ensuite il conte comment Tristan arrive à un sentier. Enfin, dans un nouveau monologue, Tristan se reporte par la pensée auprès des siens.

Si cette disposition est celle Thomas, il faut admettre que Robert a été chercher le second monologue bien loin dans le récit français pour l'insérer au milieu du premier. Tel est l'avis de Kölbing,

(1) *Erec* 5763 ss.

(2) Gottfried a pu omettre ce trait, parce qu'il semble étrange que Tristan regrette les pirates qui l'ont enlevé. Il se comprend cependant. Bien qu'il n'ait pas à se louer des marchands, Tristan avait en leur compagnie un sentiment de sécurité qui maintenant lui fait défaut ; il l'explique lui-même plus loin (*S* 20 : 20 s.).

(3) V. p. 94.

adopté par M. Bédier (1). Il est difficile cependant de se ranger à cette opinion. On trouve, il est vrai, dans la *Saga*, quelques transpositions. Mais nous avons acquis la certitude qu'aucune de celles qui sont assurées par la comparaison des passages subsistants de Thomas n'a ni l'importance, ni l'ingéniosité de celle-ci (2). Pourquoi, de plus, Robert se serait-il appliqué à faire ici violence à son texte ?

M. Bédier a appuyé son hypothèse d'une raison qui mérite considération, mais qui ne paraît pas décisive. Il a ingénieusement constaté que la *Saga*, à l'endroit correspondant au second monologue de Gottfried, dit que Tristan songe à ses parents : ceci révèlerait à cette place l'existence chez Thomas du monologue, soupçonné. Mais le passage de la *Saga* est plus abondant : « Il pensait souvent à ses parents et à ses amis ; il implorait le secours de Dieu et était angoissé dans son cœur » (21 : 5-7). Nous avons donc ici trois motifs ; le premier seul étant traité dans le monologue de Gottfried, les deux autres auraient dû être ajoutés par Robert ou omis par Gottfried. Pourquoi ? N'est-il pas plus simple de penser que Thomas, ainsi qu'il lui arrive fréquemment, est revenu ici sur le sujet déjà traité dans son premier monologue, et qu'il a, soit en deux mots, soit en un développement de quelque longueur, exposé à nouveau l'état d'âme de Tristan ?

Ce qui est chose certaine, c'est que l'exposition de Gottfried — qui attend, pour attirer la pensée de Tristan sur les êtres chéris, que l'abandonné ait trouvé la route libératrice — décèle plus de tact et de sens (3). Est-ce une raison pour la refuser au poète allemand ? De nombreux exemples attestent le souci apporté par Gottfried à présenter les faits dans un ordre plus logique ou plus artistique que son original. Ce passage même offre dans le détail des divergences nombreuses et importantes qui démontrent l'indépendance de Gottfried et plaident en faveur de la transposition présumée. Voici l'essentiel.

1° Dans le poème allemand, Tristan n'exprime aucun regret d'être séparé des marchands (*S* 20 : 20 s.) (4).

(1) Kölbing : *Tristrams Saga*, p. XXXI, Bédier, p. 41.
(2) V. p. 36 s.
(3) Kölbing a finement montré (*l. c.*) l'art déployé par l'auteur du double monologue. Il faut, à mon avis, appliquer à Gottfried ce qu'il dit de Thomas.
(4) V. p. 95, n. 2.

2° Seconde élimination. Tristan ne se dit pas hanté par la terreur de se trouver dans un désert ou dans un pays dont les habitants parleraient une langue qu'il ne comprendrait pas (*S* 20 : 24-28).

3° Le Tristan de Robert-Thomas redoute de devenir la proie des lions (*S* 20 : 29). Gottfried a remplacé ces animaux, inconnus dans les contrées où se déroule l'action, par des loups.

4° Il n'est pas dit dans la *Saga* que l'approche de la nuit redouble les alarmes de Tristan (1). C'est là un de ces motifs nouveaux que Gottfried se plaît à introduire dans son texte pour justifier plus fortement une donnée.

5° Le Tristan allemand annonce à la fin de son monologue qu'il va gravir un des rochers voisins, afin de chercher à découvrir quelque habitation humaine (2522-6). C'est après le monologue seulement, et sans que l'utilité de trouver un poste d'observation favorable soit indiquée, que la *Saga* conte l'ascension du rocher.

Que la *Saga* ait dans ce passage reflété fidèlement la physionomie du récit de Robert, cela est infiniment probable pour 1° et 2°, possible pour 3° et certain pour 4° et 5°. La démonstration est aisée à l'égard de ces deux derniers points.

D'abord 4°. Gottfried et Thomas ont fixé pour l'abandon de Tristan un moment différent de la journée : le premier, midi environ ; le second, les dernières heures de l'après-dîner. Pour Gottfried nous avons un texte précis : « le jour décline et marche à grands pas vers la nuit » (2512 s.). Thomas est moins explicite. Mais le fait que Tristan est contraint par « l'intense chaleur » à ôter son manteau pour le porter sur son bras (*S* 21 : 4 s.) autorise à croire que le soleil est alors dans son plein. Gottfried a reconnu que ce trait ne concordait pas avec ses indications : aussi s'est-il abstenu de parler de « grande chaleur » au point correspondant de son récit (2555-8).

La suite de l'exposition de la *Saga* prouve également que Thomas n'a pas connu le motif 5°. Il n'a pas en effet tiré parti (nous l'avons constaté tout à l'heure) des avantages qu'offrait le rocher comme poste d'exploration. Gottfried ne pouvait, sans violenter la donnée de son original, faire un sort à ce motif. Au

(1) La locution de la *Saga* « medan dagr vinnst » (*S* 20 : 35 s., « tandis que le jour luit ») n'est pas l'origine du motif de Gottfried. Elle se retrouve dans le poème allemand v. 2524, mais n'a pu inspirer les vers 2512-9.



moins voit-on chez lui que Tristan gagne peu à peu le point culminant qui est son objectif et que, de la hauteur, un sentier descend vers la route.

Cette explication nous a amené à anticiper sur le passage où Tristan, rassemblant son courage, se met en quête d'un gîte. Il est intéressant de rapprocher le texte norrois du poème allemand.

« Tristan, dit la *Saga*, gravit un rocher ; il trouva là plusieurs sentiers frayés, et, tout joyeux, en prit un qui le mena hors de la forêt. Il était très las ; il avançait pourtant aussi vite qu'il le pouvait ; ses vêtements étaient précieux, sa taille noble, son apparence robuste. La chaleur était intense, c'est pourquoi il enleva son manteau et le porta sur son épaule » (21 : 1-5).

Voici en substance comment Gottfried conte les faits. Tristan releva sa robe et mit son manteau sur son épaule (transposition et différence de motif : l'acte de Tristan est justifié ici non par la chaleur, mais par la difficulté de la marche) (1). Il ne trouva ni sentier ni chemin et dut se frayer un passage à l'aide de ses mains et de ses pieds (transposition : c'est avant d'atteindre le sentier que Tristan chez Gottfried éprouve de grandes difficultés). Arrivé sur la hauteur il aperçut « une voie forestière, sinueuse, couverte d'herbe et étroite » (et non plusieurs sentiers frayés) qui le mena par une descente sur une belle route (2555-79).

Outre les divergences signalées, Gottfried a déplacé la description des vêtements de Tristan, qui a été écourtée par la *Saga*. C'est, chez lui, avant que Tristan ne se mette en marche, et parce qu'il lui faut relever sa robe et se défaire de son manteau, que ses riches habits sont décrits (2531-50) (2).

Il est aisé de comprendre la raison et la valeur des transpositions et altérations de Gottfried. Mais, objectera-t-on, c'est peut-être Gottfried et non la *Saga* qui rend fidèlement le texte français. Pour accorder créance à cette hypothèse, il faudrait admettre que Robert a corrompu et renversé son texte à plaisir. Nous savons que ce n'est pas là son procédé. Il est certes capable

(1) V. p. 97.
(2) *E* place cette description au même point du récit que *G*; mais son témoignage est vain quand il s'agit de détails de ce genre.

de toutes les suppressions, même des moins intelligentes (1) : il ne saurait être soupçonné d'adultérations nombreuses, violentes, et dont l'unique effet serait de détruire l'ordre et la beauté de l'original. En revanche il est surabondamment démontré que Gottfried ne recule devant aucune modification pour « arranger » son texte.

2618-2756. Le costume des pèlerins que rencontre Tristan est décrit par Gottfried de façon pittoresque. Malheureusement aucun critère n'autorise à attribuer ce joli passage au poète allemand. Ni la *Saga* ni *Sir Tristrem* n'offrent trace, il est vrai, d'un portrait des « saintes gens ». Mais les nombreuses mutilations de ces deux textes nous font un devoir de ne pas exciper de leur silence (2).

Il nous faut maintenant revenir sur un point antérieur du récit. Thomas, comme l'a bien fait voir M. Bédier, décrivait les riches vêtements de Tristan (3). Quelle est, dans le récit de Thomas, l'utilité de cette description ? M. Bédier la devine dans la nécessité où le poète français sera de justifier le mensonge que Tristan va faire aux pèlerins. Il ne leur dira pas la vérité parce qu'il craint la convoitise des inconnus qui vont l'aborder et, afin d'assurer sa sécurité, il se fait passer pour un seigneur du pays.

Sir Tristem paraît envisager les choses de cette façon. La *Saga* est moins claire. Gottfried diffère entièrement. En présence de cette diversité, et parce que cette donnée a une répercussion sur la suite du poème, il est utile de chercher à reconstituer la pensée de Thomas.

M. Bédier dit que la « suite du récit (de la *Saga*) ne tire aucu-

(1) Aussi n'osons-nous accorder à Gottfried le bénéfice des passages que nous trouvons en plus dans son poème. *E* donne la conviction que la *Saga* a abrégé la description de la laborieuse ascension de Tristan et des somptueux vêtements du jeune seigneur.

(2) La *Saga* dit bien que Tristan s'aperçut que les pèlerins n'étaient pas du pays (21 : 11 s.), indication qui pourrait faire croire que leur accoutrement ou leur langage les signale à l'attention comme étrangers. Mais à la réflexion on découvre que Robert — après Thomas — est ici d'une criante invraisemblance. Tristan se trouve dans une contrée inconnue, dont il ignore les mœurs, le costume, la langue : comment peut-il savoir que les gens qu'il voit ne sont pas du pays ?

(3) V. Bédier, p. 40, n. 1.

nement parti de ces renseignements sommaires » (sur la somptuosité des vêtements de Tristan) (1). Par « suite du récit » le critique entend évidemment la suite *immédiate* du récit, car il est trop aisé de faire voir que ces renseignements serviront plus tard.

A la vérité *Sir Tristrem* (témoin incertain pour les choses qui touchent à l'intégrité du texte) reste muet, mais la *Saga* et Gottfried sont concluants. La première conte que le veneur de Marc accepte que Tristan lui apprenne à défaire le cerf parce que l'étranger est un « beau jeune homme, *richement vêtu* et de virile prestance » (22 : 25). Ici déjà on voit le rôle du brillant costume. Il apparaît plus clairement ailleurs dans les trois textes. Plusieurs années après la rencontre qu'ils ont faite de Tristan, les pèlerins se rappellent le jeune étranger rencontré un jour sur les côtes de la Cornouailles, et l'un d'eux renseigne Rual sur la destinée de Tristan. Ce qui détermine Rual à ajouter foi aux dires du pèlerin c'est, ajoute la *Saga*, la description des vêtements de Tristan faite par le pèlerin et qui est conforme à la vérité (24 : 32-34) (2). Inutile d'ajouter que l'interlocuteur de Rual n'aurait pas gardé le souvenir de ces vêtements s'ils ne l'avaient frappé par leur éclat (3).

Un point est donc acquis : Thomas prévoyait, en décrivant les les beaux habits de Tristan, qu'il ne faisait pas œuvre vaine. Le renseignement sert à deux fins, nous venons de le voir. Mais sert-il à trois ? et Thomas a-t-il pensé qu'il motiverait aussi le mensonge de Tristan ? Ceci semble moins assuré. Lorsqu'il fait la rencontre des voyageurs, Tristan est hors de la forêt, sur un grand chemin (4). Les inconnus qu'il aborde sont des pèlerins, gens inspirant la confiance (5). Il n'a donc aucune raison de redouter d'être assailli. Mais alors pourquoi le mensonge, dira-t-on ? Il est assez naturel qu'après la mésaventure dont il vient d'être victime, et dans l'ignorance du pays où il se trouve, Tristan se tienne sur ses gardes et ne se confie à personne. C'est cette vague appréhension

(1) V. Bédier, *l. c.*

(2) *E* tire également parti de ce trait (599 s.).

(3) Ceci est nettement dit par Gottfried (2745-8). Le poète allemand fait intervenir encore d'autres éléments pour justifier la reconnaissance, mais il insiste particulièrement sur le costume (v. 3815 et p. 103).

(4) Les trois textes concordent à peu près dans l'indication de ces détails.

(5) Gottfried insiste sur ce trait (2667).

qui explique aussi le conte qu'il fait aux chasseurs de Marc (1), conte qui n'est pas cependant inspiré à Tristan par la crainte qu'on en veuille à son riche costume.

Il semble donc que *Sir Tristrem* en déclarant que Tristan « par crainte d'être mis à mort se recommanda du roi » ait ajouté au texte de Thomas. Celui-ci se bornait à faire dire par son héros qu'il avait à Tintagel des amis sûrs (*S* 21 : 20). Cette assertion a pu paraître utile au poète français : Tristan désire inspirer confiance aux pèlerins et les décider à l'accueillir en leur faisant espérer qu'ils seront récompensés du service rendu.

Nous n'avons donc pas lieu de croire que Gottfried, en traitant cet incident, se soit éloigné de Thomas. Il a simplement supprimé le dernier trait, l'assurance donnée par Tristan qu'il trouvera appui à Tintagel, parce qu'il lui a paru être, nous dirons tout à l'heure pourquoi, une idée hasardeuse.

Le *Tristan* allemand offre d'intéressantes modifications à l'égard d'autres données trouvées dans cet incident de la rencontre des pèlerins.

La *Saga*, qui très probablement suit Thomas, présente un récit abondant en étrangetés.

Tristan, questionné par les pèlerins, leur conte qu'il était à la chasse avec plusieurs compagnons. Ceux-ci l'ont laissé en arrière (pourquoi ?) et le prendront à leur retour. Puis, d'emblée, et sans savoir où vont les pèlerins, il déclare qu'il va se joindre à eux (il n'attend donc pas ses compagnons ?). Apprenant qu'ils se rendent à Tintagel, il dit qu'une affaire pressante l'appelle en cet endroit (bizarre invention que cette « affaire pressante » se présentant inopinément au milieu d'une partie de chasse !). Là de puissants amis l'accueilleront, lui et les pèlerins (promesse imprudente : selon toute prévision le mensonge ne sera-t-il pas dévoilé à l'arrivée à Tintagel ?). Les trois voyageurs s'acheminent vers le château de Tintagel. Ils font la rencontre des veneurs de Marc. Tristan s'offre à dépecer le cerf. Il s'acquitte brillamment de sa tâche. Chose sin-

(1) *G* 3079-121, cf. aussi *G* 3271 ss. Il faut cependant remarquer que *S* ne fait dire par Tristan ni aux chasseurs ni à Marc comment il est venu en Cornouailles (cette omission sera envisagée plus loin), et que selon *E* (529-537) Tristan découvre la vérité à Marc.



gulière, les pèlerins, témoins de ce savoir-faire, qu'on dit expressément inconnu dans le pays, continuent à croire que celui qui « introduit cette coutume cynégétique dans la contrée » est originaire de Cornouailles. Leur confiance enfin n'est pas ébranlée lorsque Tristan, au lieu de s'occuper de la prétendue « affaire pressante » qui l'appelle à Tintagel et de se faire héberger chez les puissants amis qu'il dit posséder en ce lieu, se rend avec eux à la cour de Marc, où il est accueilli, non comme un familier du château, mais en étranger (1).

De toutes ces taches il n'est rien resté dans le récit de Gottfried. À la vue des voyageurs Tristan éprouve quelque alarme. Mais leur costume lui faisant reconnaître en eux de saintes gens, il se rassure. Par excès de prudence — ceci n'est pas dit, mais ressort du texte et montre la scrupuleuse attention de Gottfried — il les aborde d'un salut muet (2672). Les pèlerins lui répondent par une formule qui apprend à Tristan quelle langue parlent les inconnus. En bon polyglotte, il répond en leur idiome (2). Il leur explique

(1) Je ne prétends pas que ces fautes soient en partie autre chose que des gaucheries d'exposition et que ces obscurités ne se puissent éclaircir à la réflexion. M. Bédier veut bien m'apprendre, dans une communication écrite, qu'on peut trouver la réponse aux questions que je pose entre parenthèses. Il n'en est pas moins vrai que pour *deviner* ces réponses il en coûte un effort d'esprit, et que les bizarreries signalées sont malaisément réductibles, quand toutefois elles le sont. On peut donc affirmer que le texte de Thomas réclamait des amendements.

(2) Gottfried admet qu'on parle anglais en Cornouailles. Ce point paraît fixé par la question que le roi du pays, Marc, adressera plus tard à Tristan : « Sais-tu le français » ? (3688-91) et par l'omission de l'anglais dans la nomenclature des langues étrangères dont la connaissance fait honneur à Tristan à la cour de Tintagel (3688-701 ; v. Hertz : *Tristan und Isolde*[2], p. 516). Il n'y a évidemment aucune conclusion à tirer du fait que beaucoup de formules françaises sont mises par Gottfried dans la bouche des chasseurs de Marc : le poète allemand les puisait dans son texte (ou les empruntait à l'usage des cercles courtois de son pays?). C'est ainsi que les Bretons de Morgan parlent français dans le *Tristan* allemand (5488) et que l'Irlandais Gandin salue Tristan d'une formule française (13301). Quant à la langue maternelle de Tristan, celle parlée en Ermenie, Gottfried imaginait sans doute que c'était le français. Il distingue soigneusement les Bretons des gens d'Ermenie (326 ss., 5301, 5313, 5349, 5365, 5464, 5580 ss.), et situe l'Ermenie en dehors de la Bretagne (3095 s.). Aussi peut-il dire que c'est en Ermenie qu'a été forgé le nom de *curie* d'après le mot *cuire* (3016 ss.), ce qui suppose l'usage du français dans ce pays. Si, à la cour d'Irlande, Tristan s'adresse à son fidèle Kurvenal en breton (10741), c'est afin de ne pas être compris d'Isolde, qui sait le français (7990), et non pour se servir de sa langue maternelle. [Tristan

comment, ayant été désarçonné pendant une partie de chasse et s'étant ensuite égaré dans la forêt, il se trouve sur ce chemin, ignorant sa route. Il s'informe près des pèlerins du but de leur voyage. Renseigné, il les pric d'accepter sa compagnie jusqu'à Tintagel. Pendant la marche, rencontre des chasseurs. Tristan prend congé de ses compagnons sous le prétexte que les veneurs en vue sont les amis dont sa chute de cheval l'a séparé. Les pèlerins continuent leur route (1) (2651-785).

Ici tout s'enchaîne, tout est logique et vraisemblable.

Le souci de motiver plus fortement les faits a induit Gottfried à une autre altération.

Chez Thomas — la *Saga* du moins le laisse croire — Tristan, cheminant avec les pèlerins, les interroge sur ce qui se passe dans les pays étrangers et chez les princes, rois et comtes (21 : 24 s.).

Gottfried, au lieu de faire de Tristan un questionneur, ce qui, étant donné son jeune âge, peut paraître étrange (2), lui donne le rôle de l'interrogé. L'enfant répond à tout ce que lui demandent les pèlerins de façon à les émerveiller. Ce point est essentiel. Les pèlerins n'oublieront pas le jeune prodige avec qui ils ont conversé sur la route de Tintagel. Trois ans plus tard, ils se rappelleront, en présence de Rual, les circonstances de la rencontre et identifieront aisément, grâce aux questions de Rual, leur compagnon momentané. Gottfried a pris soin lui-même de mettre ce détail en relief (3815-7) (3).

et Kurvenal ont étudié le breton dans les voyages d'instruction signalés par Gottfried (2060 s.)]. Si ces observations sont justes, ce n'est pas dans sa patrie que Tristan a appris les lais bretons. (Contre cette opinion v. Bédier, p. 54, fin de la note 2 de la page précédente).

(1) Sur la contradiction vue par Heinzel entre ce passage et les vers 3826 s. (*Z. f. d. A.*, 14, p. 286) cf. Kölbing : *Tristrams Saga*, p. XXXVII.

(2) V. Heinzel, *op. c.*, p. 422.

(3) A la vérité Gottfried a péché par obscurité, ce qui n'est pas son habitude. Il a omis de dire expressément que Tristan s'entretient avec les pèlerins en plusieurs langues. Comme ce motif est invoqué plus tard, lors de la rencontre des pèlerins et de Rual, on a adressé à Gottfried le reproche d'incohérence (v. Heinzel, *op. c.*, p. 286), ce qui paraît exagéré. Le poète allemand déclare que Tristan étonne les pèlerins par son savoir (2732 ss.) ; il n'a pas jugé utile de préciser la nature des connaissances étalées par le neveu de Marc. C'est peut-être à dessein, d'ailleurs, qu'il est resté dans le vague (v. p. 114 n. 1).

V

La Chasse (1)

(2757-3376)

2757-3078. C'est en quelques mots que Gottfried conte la poursuite du cerf (2760-7) longuement décrite par la *Saga* (21 : 26-32). Un incident à peu près analogue sera également écourté plus tard par le poète allemand (17 291-7, cf. *S* 80 : 2-11), qui montre ainsi son indifférence à l'égard de détails extérieurs à l'action.

Gottfried a aussi éliminé — sans motif apparent — la brève caractéristique du maître veneur, ainsi que l'indication des motifs pour lesquels ce personnage consent à donner les explications à Tristan (2).

Robert était inexpert en matière de vénerie ; il est probable aussi que son pays ne connaissait pas les coutumes cynégétiques familières à la patrie de Thomas. C'est pourquoi la *Saga* écourte la suite des nobles et savantes opérations qui prennent place après la mort du cerf. Gottfried, en revanche, paraît bien amplifier son texte. Malheureusement les critères font défaut et il est souvent impossible de démêler les parties imputables au poète allemand.

Les six moments essentiels du dépècement du cerf et de la narration des usages qui suivent cette opération concordent dans la *Saga* et le *Tristan* allemand (3).

(1) Sur Tristan chasseur cf. Eilhart 4541-4545, et introduction de Lichtenstein, p. CXVI, Kölbing: *Sir Tristrem*, p. 180, *Morte Arthur* VIII, 3 et X, 52, *Tristan en prose française*, §§ 52, 355.

(2) La pittoresque comparaison de *G* (2788 s.) manque dans la *Saga*, mais *E* témoigne qu'elle était dans le texte français (cf. Kölbing, *Sir Tristrem*, p. 113, Bédier, p. 43).

(3) M. Bédier a démontré de façon convaincante que le dialogue dans lequel se manifeste l'étonnement du grand veneur en entendant l'expression

1° Préparatifs de Tristan (*S* 22 : 11 s.). — Gottfried consacre plusieurs vers à ces préparatifs (2841-7). En ceci il est possible qu'il ait suivi Thomas. Mais il est vraisemblable que c'est lui, que nous savons curieux de ce genre de psychologie, qui a songé à attirer l'attention sur les sentiments des chasseurs (2848-59) (1).

2° Tristan dépouille le cerf (*S* 22 : 12). — La description est détaillée chez Gottfried (2871-83). Il n'est pas téméraire de penser qu'ici encore il reproduisait Thomas écourté par la *Saga*.

3° Tristan dépèce l'animal (*S* 22 : 12-19). — Le poète allemand présente dans un ordre différent la série des opérations. Il est plus complet et plus précis que la *Saga* (2884-918). Ces raisons et l'usage de termes techniques allemands permettent de croire que Gottfried connaissait le *bastlist* et mettait au jour sa propre science (2).

4° La fourchie (*S* 22 : 19-21). — Cette pratique est présentée avec quelques divergences de détail dans le poème allemand (2919-57), qui, en outre, offre un passage manquant à la *Saga* (2919-32), mais existant dans l'original français (3).

5° La curée (*S* 22 : 21-24) (4). — Le *Tristan* de Gottfried est infiniment plus abondant en détails que la *Saga* (2958-3040). Beaucoup de traits sont assurément empruntés au *Tristan* français. Il est certain que l'étymologie de *curée*, dérivé de *cuir*, n'a pas été imaginée par le poète allemand (3016-26), pas plus que le jeu de mots sur *lameir* (11990 ss.) n'a été inventé par lui. Il ne pouvait la produire, en admettant qu'il l'eût connue par une autre source que par Thomas, si, comme nous croyons (5), il admettait qu'on

desfaire (*G* 2810-20) se trouvait chez Thomas. Un nouvel argument étaie sa démonstration. Gottfried pense que c'est l'anglais qui est parlé à la cour de Marc (v. p. 102, n. 2). Ce ne peut donc être lui, mais Thomas, pour qui le français est la langue commune d'Ermenie et d'Angleterre, qui a eu l'idée de tirer parti de la surprise provoquée par un mot appartenant à la langue des chasseurs de Marc, mais non à leur vocabulaire cynégétique.

(1) Les vers 2860-70 n'ont pas d'importance.

(2) Tel est aussi l'avis de M. Bédier, qui dit que Gottfried « semble bien avoir connu des pratiques particulières » (p. 45, n. 1).

(3) V. Bédier, p. 45, n. 3. — Il est évident que l'explication en allemand de *fourchie* (2937 s.) est de Gottfried. On me pardonnera de ne pas toujours relever ces menus détails.

(4) Il sera question tout à l'heure, sous 6°, d'une confusion faite ici par Robert.

(5) V. p. 102, n. 2.



parlait anglais et non français en Angleterre. Enfin, dans une phrase qui suit la définition « c'est ce qu'on appelle la curée » et qui est sans rapport avec le contexte, la *Saga* dit « les chiens ont à manger cela sur la peau (cuir) », ce qui semble bien une corruption de l'étymologie donnée en cet endroit par Thomas.

6° Le présent (*S* 22 : 25-31 et 22 : 35-23 : 1-11). — La *Saga* a mêlé les indications relatives à la curée et celles se rapportant au *présent* Entre 22 : 31 ss., où Tristan exhorte les chasseurs à accomplir ce dernier acte du rite cynégétique et 22 : 35 ss., où le conseil est exécuté, se place une description de la curée, qui est la suite et en partie la répétition de 22 : 21-24 (dans les deux passages Tristan jette les entrailles du cerf sur la peau). C'est évidemment un désordre de récit. Devons-nous l'imputer à Thomas? Si négligent qu'il soit dans la disposition des faits, il ne semble pas qu'il puisse être accusé d'un tel mépris de la logique. L'examen du texte de la *Saga* semble montrer que Robert a, après « eta » (22 : 24), sauté étourdiment plusieurs vers (une ou deux pages) de Thomas, et, sans terminer l'épisode de la curée, reproduit le début du *présent*. Plus tard, conscient de l'omission, il s'est évertué à la réparer, après avoir écrit « at breyta » (22 : 31). Mais le début de la description de la curée était oublié. Pour l'intelligence du texte il a fallu revenir sur le passé et reproduire des choses déjà données. (22 : 31-3 = 22 : 23 s.) : de là la nécessité de dire deux fois que Tristan mit les entrailles sur la dépouille du cerf, de là aussi l'absurdité « il les jeta *une seconde fois* sur la peau... » Nous laisserons donc pour compte à Robert cette modification et ne ferons pas honneur à Gottfried d'une amélioration qui ne lui revient pas.

La relation du *présent* n'offre que peu de divergences chez Gottfried, qui s'est contenté de traduire Thomas (3041-78). Il a simplement donné sous forme de récit un discours direct de l'original (*S* 23 : 7-9. *G* 3071-5) et omis, nous avons expliqué pour quelle raison, de dire que les pèlerins accompagnent le cortège des chasseurs (1).

3079-3145. Durant le retour des chasseurs à Tintagel, les nouveaux compagnons de Tristan, rapporte Gottfried, lui demandent de quel pays il est et par quelle aventure il se trouve en

(1) V. p. 102 s. — La réponse de Tristan (*G* 3076 s.) est un détail insignifiant.

Cornouailles. L'enfant répond qu'il est le fils d'un riche marchand d'Ermenie (1). Pris d'un irrésistible désir de voyages il s'est, dit-il, enfui de la maison paternelle et joint à une troupe de marchands qui l'ont amené en ce pays. Il donne son vrai nom, Tristan (3079-145).

La *Saga* ne dit mot de tout ce récit. Quant à *Sir Tristrem*, il attend que Tristan soit arrivé à la cour de Marc pour faire conter par son héros qu'il est le fils de Rual, seigneur d'Ermenie, le meilleur sonneur de cor et le roi de la chasse (532-7).

L'accord de *Sir Tristrem* et de Gottfried, ainsi que le bon sens (2) exigent que Tristan ait, dans le texte français, donné des explications sur son origine. Mais sont-elles fournies deux fois, comme chez Gottfried, où les chasseurs plus tard répètent à Marc ce que leur a conté Tristan, ou Thomas a-t-il, comme *Sir Tristrem*, différé le récit de Tristan jusqu'au moment de l'arrivée à Tintagel? En second lieu, Tristan se donnait-il chez Thomas pour le fils d'un marchand, comme nous le lisons dans le *Tristan* allemand, ou avouait-il le nom de son père, Rual, comme le prétend *Sir Tristrem ?*

La réponse à la première question paraît aisée à donner. Si l'on admet que Gottfried a trouvé dans son original le vers *juvente bêle et la riant* (3138), chose qui n'est guère contestable, Gottfried l'ayant lui-même estampillé vers français en le traduisant sitôt après, il ne peut guère avoir lu ce vers que dans le récit de Tristan aux chasseurs. Comme, d'autre part, la *Saga* donne, en le mutilant, le rapport fait à Marc par les veneurs, et qu'il faut que Marc sache qui il reçoit chez lui, la supposition d'une seconde édition de l'histoire de Tristan est légitimée.

Il est moins facile et moins sûr de démêler quelle était la nature des renseignements donnés par Tristan aux chasseurs sur son origine.

La *Saga* faisant entièrement défaut à cet endroit, il faut chercher quelque lumière un peu plus loin. Lorsque Rual a découvert Tristan à la cour de Marc et a révélé les liens de parenté qui unissent le roi au jeune écuyer, on lui dit que Tristan s'est donné

(1) On a depuis longtemps reconnu que le nom de *Parmenie* usité par Gottfried est une corruption d'Ermenie (cf. E. v. Groote : *Tristan*, p. 514 s.).
(2) V. Bédier, p. 49, n. 3.

pour le fils d'un marchand. Le bon seigneur dit alors plaisamment à son fils adoptif qu'il a bien diligemment et bien pauvrement trafiqué de sa « *marchandise* » à cause de lui (4351 ss.) (1). Le mot français « marchandise » est-il un indice que Gottfried a trouvé la répartie de Rual dans l'original ? Si l'on se prononce pour l'affirmative, il ne peut être douteux que, chez Thomas, Tristan ne se soit fait passer pour le fils d'un marchand. Mais Gottfried avait assez de connaissance du français pour introduire le terme étranger dans son texte. Ce critère n'est donc pas sûr. D'un autre côté, dans la scène de l'arrivée de Rual chez Marc, le père adoptif de Tristan est, chez Gottfried, tenu par la cour de Marc pour un marchand (4053 ss.). Il n'en va pas de même dans la *Saga*, où tout concourt à donner l'impression que Marc, en accueillant Rual, sait qu'il est en présence d'un seigneur. « Sire roi, dit Tristan à Marc en lui présentant Rual, cet homme est de ma famille, c'est mon père, qui m'a élevé et qui m'a cherché en maints pays. Maintenant il est joyeux de m'avoir trouvé » (*S* 25 : 34-36). On voit clairement, semble-t-il, que l'auteur tient le lecteur pour averti que Marc sait qui est Rual. Chez Gottfried, où le secret plane sur la condition de Rual, la présentation est nécessairement très brève. « Marc dit à Tristan : « Qui est cet homme ? » — « Mon père, sire », répondit Tristan. — « Dis-tu vrai ? » — « Oui, sire ». — « Qu'il soit bienvenu parmi nous, répliqua l'excellent roi » (4014-8). Tristan ici ne peut s'aventurer sur le terrain des explications sous peine de voir son mensonge dévoilé par Rual. La suite de la *Saga* confirme notre observation. Marc ordonne à un serviteur d'apporter à Rual un vêtement riche et bienséant, parce que l'étranger « a toujours été un homme puissant *(ríkr)*, sage, courtois et bien appris » (26 : 1-4). Ces paroles montrent que Marc ne voit pas en Rual un marchand. Le fait que Gottfried a modifié les dispositions du poète français, en laissant tomber ces détails de l'accueil de Marc, prouve qu'il y était déterminé par une divergence de données (2).

(1) La *Saga* est muette ici. Mais son silence ne peut être invoqué.

(2) Une particularité du *Tristan* allemand peut être aussi invoquée. Avant que Tristan ne fasse son conte, Gottfried insiste sur l'ingéniosité de l'histoire imaginée (3089-94). C'est ainsi que parle notre poète quand il est particulièrement satisfait d'une invention personnelle.

La conclusion de cette discussion est aisée à tirer : il est fort probable que *Sir Tristrem* représente le texte de Thomas, que Gottfried a modifié (1).

Mais pourquoi le poète allemand s'est-il décidé à altérer son original ? Certainement par souci de vraisemblance. Si Tristan se donne à Marc pour ce qu'il est (ou croit être), c'est-à-dire pour le fils de Rual, pourquoi reste-t-il à la cour de Marc, où l'on s'étonnera qu'il ne cherche pas à regagner sa patrie ? S'il prétend au contraire être le fils d'un marchand et désireux d'aventures, rien d'étrange à ce qu'il séjourne dans un pays où il a trouvé accueil et y attende de nouveaux hasards.

3146-3376. La *Saga* est très brève dans tout le récit de la venue de Tristan à Tintagel. Pas plus qu'elle n'a relaté le conte de Tristan aux chasseurs, elle ne rapporte que Tristan s'informe du nom du château où arrive la troupe (*G* 3146-64). Il est naturel de penser que Thomas n'avait pas omis ce détail (2).

Cette même raison ne saurait être invoquée pour l'attribution à Thomas de l'ordonnance du cortège décrite par Gottfried (3165-89). Aucun moyen de contrôle ne permet cependant de décider quel est l'auteur de cette donnée.

Les vers 3190 ss. du poème allemand concordent pour le sens avec la *Saga*. Tristan, qui vient d'apprendre tant de choses aux chasseurs cornouaillais, leur enseigne aussi des sonneries de cor nouvelles. Gottfried est plus abondant que Robert, mais le bon moine a pu abréger. Les détails que Gottfried présente en plus sont d'ailleurs peu importants (3).

L'accueil fait à Tristan par Marc est identique aussi dans les

(1) Kölbing est d'avis différent (v. *Tristrams Saga*, p. XXXV).

(2) V. Bédier, p. 49, n. 3.

(3) On est en droit d'admettre que Gottfried, et non Thomas, a songé à expliquer la sympathie qu'éprouve à première vue Tristan pour Marc par les liens de nature, la mystérieuse voix du sang (3238-44). Ceci concorde bien avec les traits de sensibilité et de souci psychologique que nous relevons souvent chez le poète allemand. Gottfried d'ailleurs n'a pas attendu ce moment pour rappeler la parenté de Tristan et de Marc (v. 2758 s.). Le salut fervent que l'abandonné adresse à Tintagel (3157-9) ressemble à celui de l'exilé qui retrouve sa patrie. Enfin le pendant de la mystérieuse attraction qu'exerce Marc sur Tristan se voit un peu plus loin : Marc, lui aussi, est invinciblement entraîné vers Tristan (3395).

deux versions (*G* 3251-3324). Trois vers français incorporés par Gottried à son texte et traduits en allemand (3257-9 et 3267-70) dénotent l'emprunt de la scène de bienvenue, supprimée par la *Saga*.

Bien que nous ne puissions appliquer que des critères internes au portrait de Tristan, donné par le seul Gottfried (3325-48), il est presque certain que nous ne pouvons le refuser au poète allemand. La forme personnelle « comme je vous l'ai dit » (3343, au lieu d'une référence à la *mære*), la figure « vür die krône » (3328), l'intervention de « Minne » et, plus que tout cela, le ton général et la prédilection de Gottfried pour ces petits tableaux sont des preuves suffisantes.

Pour les vers 3349-76, où Marc engage Tristan comme veneur, ils devaient être dans l'original. Le trait est nécesssaire à l'action. De plus le passage allemand abonde en formules françaises et contient même deux vers (3361 s.) que Gottried n'a certainement pas composés (1).

(1) M. Bédier les a admis dans sa reconstruction du texte de Thomas.

VI

Tristan a Tintagel
(3377-3754)

3377-3502. Tristan trouve donc un refuge à la cour de Marc. Gottfried, seul, signale la bienveillance, due à un mystérieux instinct, de Marc pour son neveu, qui devient son inséparable compagnon (3377-405). Le poète allemand a un faible pour ces arrêts du récit consacrés à la peinture d'une situation. Si l'on considère aussi que la sympathie — créée par la nature — de Marc pour Tristan fait pendant à l'affection, relevée plus haut (1), que Tristan ressent pour son oncle, on admettra que Gottfried est selon toute vraisemblance l'auteur de ce passage (2).

Dans le *Tristan* allemand, le jeune étranger est soumis par Marc à une sorte d'épreuve. Il lui faut un jour accompagner le roi à la chasse et donner une nouvelle démonstration de ses talents de veneur (3406-83). La *Saga* se borne à dire que Tristan alla plusieurs fois à la chasse avec Marc et fit montre de son habileté à défaire le gibier. On ne saurait évidemment affirmer que Gottfried n'a pas amplifié le récit de Thomas ; mais on ne peut davantage soutenir que Thomas ne fournissait pas ici une réédition du récit de la première chasse. Cette prolixité est dans son tempérament (3). Ce qui fortifie le soupçon d'une seconde narration — certainement résumée — c'est la justification que

(1) V. p. 109, n. 3.

(2) La *Saga* déclare bien, plus loin, que Tristan est tenu en grande affection par Marc et ne le quitte ni jour ni nuit (24 : 16-19). Ce passage a pu inspirer à Gottfried l'idée de son exposition ; mais c'est tout ce qu'on est en droit d'accorder à Thomas.

(3) V. Bédier, v. 2455-540 et 2707-58. Le pendant à une abréviation de répétition identique à celle que nous supposons se trouve plus loin (cf. *S* 48 : 26-49 : 11 et *G* 9574-82).

Gottfried se croit obligé de donner de sa réserve. En disant que ce serait superflu de répéter la même chose, c'est-à-dire les pratiques de vénerie déjà décrites (3464-70), il paraît s'excuser de ne pas reproduire le poème original dans son intégrité (1).

C'est par suite d'une transposition, soit de la *Saga*, soit de Gottfried, que nous trouvons rapportées ici dans le poème allemand les affectueuses relations qui s'établissent entre les gens de Marc et Tristan (*G* 3484-502). La *Saga* donne plus loin une phrase où se trouve l'essentiel de ce qui est produit ici par Gottfried (*S* 24 : 14-16).

3503-3754. Gottfried n'a pas utilisé, et cela ne laisse pas de surprendre, la petite scène d'intérieur, où Thomas retraçait les divertissements de la cour de Marc (*S* 23 : 27-29 et *E* 542-550) (2).

Le récit de la séance musicale donnée par le harpeur gallois et par Tristan se déroule parallèlement dans la *Saga* et dans le poème allemand. Quelques divergences de détail sont à noter.

1° Tristan use d'un ton plus courtois, en s'adressant au harpeur, chez Gottfried que dans la *Saga*. Ici il invite le jongleur à bien jouer son lai (23 : 31 s.) ; là il le loue de la perfection de l'exécution (3520-3) (3).

2° Gottfried a été manifestement amené à cette modification par le désir de mettre en relief la bienséance de son héros. C'est de cette préoccupation qu'est née la réplique modeste de Tristan, qui, prié de prendre la harpe, accepte d'en jouer, mais dit qu'il se défie de son talent (3536 s.).

3° Le poème allemand donne de Tristan (3545-50) un portrait qui manque chez Robert, mais peut avoir été tracé par Thomas (4).

4° Tristan ne joue que deux lais chez Gottfried, le lai de

(1) Hartmann d'Aue justifie pareillement une coupure pratiquée dans son texte (*Gregorius* 3321 ss.). Gottfried a offert plus haut une critique qui n'est pas sans analogie avec celle-ci. (V. 1852 ss.).

(2) Le début du poème de Gottfried offre une description des amusements de la cour de Marc (611-8) qui se rapproche de celle que Thomas donne ici. Le poète allemand a-t-il voulu éviter une répétition de motif ?

(3) En *E* Tristan se montre plus discourtois encore que dans la *Saga* : il reproche au harpeur de mal s'acquitter de sa tâche (551 ss.).

(4) V. Bédier, p. 52, n. 1.

Graelent et celui de Thisbé (1). La *Saga* signale trois exécutions. Le poète allemand a simplifié, c'est-à-dire supprimé le troisième lai que joue le Tristan de Thomas (2), afin probablement d'éviter la monotone répétition des exclamations louangeuses que fait entendre l'auditoire après chacune des trois productions musicales (3).

5° La profonde impression produite sur Marc par la musique de Tristan ne se trouve que chez Gottfried (3574-81). Aucune raison n'autorise à accorder ce trait au poète allemand.

Il serait vain et sans intérêt pour notre étude de signaler les autres divergences de détail que présente ce passage. Aucun critère ne permet de discerner si elles doivent être attribuées à Gottfried (4).

Dans le poème allemand seul, Tristan, sur une question de Marc, conte de quelle façon il a été initié à la musique. Nous avons remarqué que Gottfried, en relatant l'éducation de Tristan, a omis de dire que celui-ci apprit cet art (5). *Sir Tristrem* et la *Saga* donnant cette indication, force est bien de croire qu'elle se trouvait dans le poème de Thomas. Gottfried l'a passée sous silence pour obtenir, croyons-nous, un effet de surprise. Le lecteur de *Tristan*, que rien n'a averti du talent musical du héros, s'étonne que celui-ci, à la cour de Marc, prenne en main la harpe

(1) C'est par erreur que Kölbing, généralement si exact, porte trois lais à l'actif de Tristan (*Tristrams Saga*, p. XXXIV). Le jeune musicien accorde son instrument et prélude (3551-70); il joue un premier lai (3582-90), puis, sur l'invitation de Marc, un second (3612-31). Et c'est tout.

(2) Le second lai de Tristan est en effet, chez Gottfried comme dans la *Saga*. entremêlé de paroles, alors que le troisième n'a pas ce caractère dans le poème français. C'est donc ce dernier qui a disparu dans la traduction de Gottfried. — L'histoire de Thisbé était bien connue en Allemagne (v. Hartmann : *Erec* 7706 ss, *MSF.* 221, etc.); mais il est vraisemblable, comme l'a dit M. Bédier, que le titre de ce lai et celui du lai de Graelent se trouvaient chez Thomas (Bédier, p. 52, n. 2).

(3) Dans la *Saga* les manifestations laudatives font défaut entre le second et le troisième lai.

(4) Ce qui est à retenir au sujet de l'histoire si discutée des lais, c'est que Gottfried, dans ce passage, a épousé son texte : nationalité du harpeur, origine du lai de Goron, mode d'exécution des lais, soit sans paroles, soit avec un mélange de chant, tous ces traits étaient chez Thomas. C'est donc en dernier lieu à l'autorité du poète français que font appel les critiques qui citent ces vers de Gottfried.

(5) V. p. 90.

et s'en serve habilement. C'est un petit coup de théâtre. La même raison explique pourquoi Gottfried n'a pas, en traitant l'enfance de Tristan, énuméré les langues qu'il dit apprises par son héros. Il aurait affaibli l'effet de la scène où Tristan, devant les gens de Marc ébahis, se montre excellent polyglotte après s'être révélé merveilleux musicien (1).

Mais ceci ne prouve pas que Thomas n'avait pas amplifié ici une donnée fournie auparavant. On croira malaisément que Gottfried aurait imaginé ces divers maîtres dont Tristan a reçu les leçons : Ermenois, Gallois, Bretons, et qu'il ait connu leurs spécialités diverses : vielle et sifoine, harpe et rote, lyre et sambue (2). Un fait cependant inspire des inquiétudes. Selon Gottfried, ce sont des Bretons de « Lût » qui ont instruit Tristan. Lût ou Lud est, on le sait, un autre nom de Londres (3). Gottfried l'ignorait (4). Mais peut-on croire que Thomas, qui était anglo-normand et qui connaît si bien Wace, où la relation Lud-Londres est indiquée (*Brut* 1269 ss.), ne fût pas renseigné ? Il faut admettre que si Gottfried a traduit ici Thomas, (5) le poète français entendait par Lud autre chose que Londres (6).

La scène où Tristan fait éclater sa connaissance de diverses langues étrangères (3687-701) pourrait être de Gottfried. Tout d'abord elle n'est pas aussi nécessaire que la précédente. On comprend que Marc, émerveillé de la science musicale d'un enfant de quatorze ans, s'inquiète de savoir où et comment ce jeune

(1) Telle est peut-être la raison pour laquelle Gottfried n'a pas fait étaler à Tristan sa science de linguiste dans la scène où il rencontre les pèlerins devant Tintagel. Si cette remarque est fondée, ce serait à tort qu'on reprocherait au poète allemand l'omission de ce détail, qui est signalé dans l'entretien de Rual et des pèlerins (v. p. 103, n. 3).

(2) Un passage de Wace fournit une énumération du même genre : « Et mult sot de lais et de note — De vièle sot et de rote, — De lire et de satérion, — De harpe sot et de choron — De gighe sot, de simphonie, — Si savoit assés d'armonie (*Brut* 3765 ss.).

(3) Cf. Hertz, *op. c.*, p. 515 s.

(4) Gottfried en effet désigne ailleurs Londres par son nom usuel (15306).

(5) Le nom de Lût aurait pu être emprunté par Gottfried à Hartmann (*Erec* 9723). V. Hertz, *l. c.*

(6) Lût est pour Gottfried la patrie des musiciens (8702). — Les sept années consacrées par Tristan à l'étude de la musique (3671) ont-elles quelque rapport avec les sept *strengleikar* signalées antérieurement par la *Saga* (17 : 2 s.) ?

prodige a appris la musique. Mais il n'y a pas de motif suffisant pour justifier la question de Marc au sujet des langues sues par Tristan. L'ingénieuse idée qui amène cette question chez Gottfried peut n'être qu'une des trouvailles dont ce poète est coutumier. Une autre raison a plus de poids. Nous avons déjà constaté que dans l'énumération des langues étrangères — pour l'entourage de Marc — l'anglais fait défaut, alors que le français est expressément indiqué (1). L'auteur du passage suspect est donc d'avis que c'est l'anglais et non le français qui est en usage à la cour du roi d'Angleterre et de Cornouailles. Comment ne pas croire que c'est Gottfried et non l'anglo-normand Thomas qui est responsable de cette conception ? Pour Thomas, le français était la langue commune d'Ermenie et de Cornouailles. Cette opinion paraît assurée par le passage où Tristan explique aux chasseurs de Marc, qui le comprennent, que le mot *curée* a été formé en Ermenie — donc en pays de langue française — sur le mot *cuir* (2), ainsi que par la surprise éprouvée par les gens de Marc en entendant les mots *desfaire*, *fourchie*, *présent*, qui sont des termes techniques ignorés d'eux, mais appartenant à leur langue.

(1) V. p. 102, n. 2.
(2) V. p. 105 s.

VII

Rual retrouve Tristan

(3755-4544)

3755-4092. La *Saga* a anticipé sur ce chapitre en contant, dès l'enlèvement de Tristan, le début des recherches de Rual (19 : 13-22) (1). Gottfried a modifié l'ordre du récit. Il a également pratiqué de légères coupures dans l'original, supprimé l'énumération des pays touchés par Rual (*S* 19 : 20-22) (2) et omis de mentionner les tempêtes qui assaillent le Foitenant (*S* 19 : 19, 24 : 25 s). Mais ce n'est sans doute pas lui qui a eu l'idée de mettre en lumière le dévouement de Rual, en représentant les peines et misères physiques auxquelles se soumet le loyal maréchal (3773-97). La *Saga*, il est vrai, ne parle pas de ces épreuves, mais *Sir Tristrem* paraît bien fournir les débris d'un développement analogue à celui de Gottfried (*E* 582, 587-92).

C'est encore *Sir Tristrem*, complété par la *Saga*, qui fait croire que l'entretien de Rual avec les pèlerins doit être, dans ses grandes lignes, restitué à Thomas (3). On ne saurait cependant affirmer que la généreuse impatience que montre Rual à retrouver Tristan (*G* 3857-61, 3865-73) ne soit pas un trait personnel à Gottfried.

Il ne règne en revanche aucune incertitude au sujet de diver-

(1) V. p. 94.

(2) Il est possible que Robert ait remplacé tel nom à lui inconnu du poème français par un mot familier (cf. *Avallon* devenu *Alfheimr* 75 : 7), mais il n'y a aucun motif de supposer qu'il ait imaginé la liste de noms qu'il fournit ici.

(3) Cependant deux divergences indiquées plus haut (v. p. 102 s.) ont eu nécessairement leur répercussion ici : 1° les pèlerins n'ont pas, chez Gottfried, accompagné Tristan à Tintagel, aussi ne disent-ils pas à Rual que son fils adoptif est à la cour de Marc ; 2° ils ont reçu du jeune étranger une impression qui, dans le poème allemand, les aide à identifier Tristan.

gences dans le récit de l'arrivée de Rual au palais de Marc. *Sir Tristrem* et la *Saga* sont d'accord pour montrer Rual parlementant avec un portier hostile, et dont un présent libéral peut seul avoir raison. Gottfried a estimé que cette scène était dépourvue de courtoisie (1). Au lieu de laisser le noble seigneur Rual se morfondre à l'entrée du palais et se commettre avec le portier, il le montre arrivant à Tintagel un dimanche, épiant anxieusement les visages des gens de Marc à l'entrée et à la sortie de la messe, finalement s'adressant à un vieillard de la cour (2), qui le renseigne et qui appelle Tristan.

Le prolixe Thomas a accusé dans son récit la pauvreté de l'accoutrement de Rual et, à ce sujet, a moralisé longuement et, il faut bien le reconnaître, assez inutilement (*S* 25 : 8-16).

La reconnaissance de Tristan et de Rual a aussi été traitée autrement par Gottfried que par Thomas. Dans la *Saga*, Rual, à la vue de Tristan, s'évanouit de joie ; les larmes et le bonheur l'agitent simultanément ; enfin il est rempli d'une félicité inconnue jusque-là (*S* 25 : 24-30).

De tout cela nous ne trouvons pas trace dans le poème allemand. Gottfried ne s'est pas résolu à mettre en scène l'évanouissement de Rual probablement parce qu'il tenait cette manifestation d'émotion joyeuse pour invraisemblable ou trop grossière. Il n'en trouvait au moins pas d'exemples chez les auteurs allemands qu'il prisait. Ni Veldecke ni Hartmann ne montrent jamais les hommes perdant leurs sens sous l'effet de la joie (3).

Quant à la description des émotions de Rual, on peut être

(1) On n'aperçoit pas d'autre motif qui ait pu décider le poète allemand à quitter Thomas.

(2) Il y a quelque flottement dans l'exposition de Gottfried. Les pèlerins ont informé Rual qu'ils ont rencontré Tristan aux environs de Tintagel et — se fondant sur un mot de Tristan (2725) — qu'il habite cet endroit. Du fait que Tintagel est en Cornouailles, Rual conclut, fort peu logiquement, que Tristan est auprès de son oncle (3833-8), et il dirige ses recherches dans ce sens (3905-9). Il n'en serait pas de même si Rual savait que Tintagel est la résidence de Marc : apprenant que Tristan faisait partie d'une troupe de veneurs aperçue aux environs de Tintagel, il pourrait à bon droit supposer que son fils adoptif a été conduit par le hasard chez Marc. Mais on ne voit nulle part que Rual sache que le roi de Cornouailles a sa demeure à Tintagel.

(3) V. H. Roetteken : *Die Behandlung der einzelnen Stoffelemente in den Epen Veldekes und Hartmanns* (p. 36 ss.). Il est même fort rare qu'un homme s'évanouisse de douleur (*op. c.*, p. 43. 51).

surpris que Gottfried, si enclin aux peintures morales, l'ait passée sous silence. La raison qui se présente tout d'abord à l'esprit pour expliquer cette omission c'est l'aspect complexe et, pour tout dire, l'incohérence des sentiments qui animent Rual dans le *Tristan* français, où on voit ce personnage à la fois affligé et consolé par les larmes et la joie (1). Thomas à la vérité a pu se montrer plus habile que Robert dans cette esquisse morale : le fond des idées n'en reste pas moins entortillé et alambiqué.

La suite de la scène est beaucoup plus développée chez Gottfried que dans la *Saga*. Il est vraisemblable, si l'on accepte le témoignage de *Sir Tristrem*, que Rual donnait, dans l'original français, des renseignements à Tristan sur les recherches entreprises à cause de lui. Le récit d'ailleurs réclame ce discours de Rual (*E* 655-666, *G* 3966-71).

Il n'en est pas de même de l'affectueuse sollicitude que Tristan témoigne en demandant des nouvelles de sa mère et de ses frères. Il est hors de doute que la sensibilité de Gottfried pouvait lui inspirer ces additions. On ne saurait cependant invoquer aucune raison décisive pour les lui attribuer.

Le portrait de Rual, donné en deux fois par Gottfried (3991-4013, 4026-48), manque dans la *Saga*, où nous trouvons seulement plus loin, après que Rual a revêtu les habits de la cour, une opposition entre sa bonne mine présente et l'air misérable qu'il avait à son arrivée (26 : 5-8). Ce contraste a pu induire Gottfried à ses descriptions. La première rappelle vivement celle de Grégoire donnée par Hartmann (2), et pour cette raison on a quelque droit de l'attribuer au poète strasbourgeois. La seconde est remplie de locutions allemandes et de procédés stylistiques propres à Gottfried (3) : l'abondance de ces traits en un même passage décèle l'inspiration directe.

Sir Tristrem incite à croire que les gens de Marc louaient chez

(1) On notera aussi l'invraisemblance d'une donnée : voyant Rual s'évanouir, ceux qui l'entourent savent que c'est sous l'effet de la joie qu'il perd ses sens.

(2) V. Hartmann : *Gregorius* 3423 ss.

(3) V. *gewahsen alse ein hiune* (4034) *aller keiser genôz* (4043), *ze junc noch z'alt* (4038), *geliden* : *geliune* (4033). La comparaison : *sîn stimme alsam ein horn dôz* (4044) rappelle les hyperboles de la poésie populaire allemande.

Thomas, comme chez Gottfried (4077-92), le grand air et l'élégance de Rual (1).

4093-4309. Rual prend place à la table royale dans les trois textes (2). Le repas fini, on s'entretient, suivant la *Saga*, de choses diverses, des événements accomplis en d'autres pays; puis, sans transition, sans motif, Rual se met à conter l'histoire de Tristan (26 : 11-16). Plus naturel et plus habile est Gottfried. Ici Marc interroge Rual, « comme on en agit envers l'étranger » et lui demande quelles aventures l'ont amené en Cornouailles (4111-5).

Avant de révéler le secret de la naissance de Tristan, Rual, dans le poème allemand, éveille la curiosité de Marc en déclarant que Tristan n'est pas son fils (4119-68). La *Saga* ne contient pas trace de cette adroite préparation. Il est hors de doute cependant que l'original offrait un passage concordant. On ne s'expliquerait pas sans cela les détails de *Sir Tristrem* (716-723), où Rual dit : « Je ne suis pas le parent de Tristan » (*G* 4136), « je dois être son vassal » (*G* 4143), « si vous saviez qui est Tristan... » (*G* 4167 s.), lambeaux d'un discours approchant fort celui que nous trouvons chez Gottfried (3).

Il ne serait pas surprenant toutefois que le vers où Tristan se montre frappé d'émotion à la nouvelle que Rual n'est pas son père (4144) fût une addition du poète allemand, toujours désireux de mettre en évidence les sentiments des personnages présents à une scène.

La première partie du récit de Rual, que la *Saga* nous présente sous forme indirecte, était chez Thomas, comme il est chez Gottfried (4170-210), sous forme directe. Nombreux sont les cas où la *Saga* transpose de cette façon le texte original.

La crise de douleur à laquelle Rual succombe en contant la mort de ses bien-aimés maîtres (*G* 4211-30) paraît être imitée de

(1) Il a été dit auparavant que la cour de Marc ne considérait pas Rual comme un marchand. (V. p. 107 s.). Les vers 4079 s. et 4090-2 sont donc de Gottfried.

(2) Gottfried, et non Thomas qui ne connaît pas ces délicatesses, a eu la touchante idée de remarquer que Rual a plaisir au repas, car Tristan le pénétrait de joie, Tristan dont la vue était son réconfort (4105-10).

(3) Cf. aussi Bédier, p. 59, n. 1.

Thomas. *Sir Tristrem* en effet dit : « Rual, en rapportant ces choses, se prit à pleurer d'émotion » (729 s.).

Le reste du récit fait par Rual se déroule parallèlement dans la *Saga* et chez Gottfried. De même les témoignages d'attendrissement donnés par les assistants se retrouvent dans les deux versions (*S* 26 : 19-31. *G* 4231-309). Quelques points de détail seulement sont à retenir.

1° Dans le texte français, comme il est démontré par l'accord de *S* et de *E*, Rual justifiait son identité, en présentant l'anneau de Blancheflor, avant la fin de son récit. Gottfried réserve cette preuve. C'est seulement après sa narration, que Rual montre l'anneau (1). Le poète allemand a évidemment obéi à son sens artistique en donnant en dernier lieu, comme ultime et irréfutable document de vérité, le tangible témoignage de l'anneau.

2° Gottfried seul se soucie de noter l'effet des révélations de Rual sur Tristan. Au milieu de l'attendrissement général l'orphelin reste les yeux secs, assailli de sentiments divers ; « la nouvelle le frappait trop soudainement » (4264-7). On est tenté de croire, pour le motif invoqué plus haut (2), que Gottfried s'est plu ici encore à donner les impressions d'un personnage intéressé au récit fait devant lui.

3° C'est Gottfried aussi qui annonce que la cour de Marc est touchée par dessus tout de la loyauté du Foitenant (4272-80).

4310-4544. Ni la *Saga* ni le poème anglais ne font place à divers incidents qui, dans le *Tristan* allemand, suivent le récit de Rual et qu'il convient pour cette raison d'examiner.

Apprenant le nom de Rual, Marc se souvient qu'il a entendu parler du seigneur d'Ermenie et vanter sa loyauté. Sur-le-champ il l'embrasse et lui fait une place d'honneur à ses côtés (4310-35). Si *Sir Tristrem* reflète Thomas en un point précédemment examiné — et c'est l'opinion que nous avons adoptée (3) — nous sommes assurés en nous référant au vers 539 de ce poème, où il est dit que

(1) Comme la *Saga*, Gottfried n'a pas parlé de cet anneau lors de la mort de Blancheflor. M. Bédier (p. 24, n. 1) a fait voir la raison de cette omission.

(2) V. p. 119.

(3) V. p. 107 s. Tristan dit aux chasseurs, qui le répètent à Marc, qu'il est le fils d'un seigneur d'Ermenie appelé Rual.

Marc ne connaît pas Rual, que Gottfried est ici original. Cette addition du poète allemand a pour but de mettre en relief les qualités de Rual, dont le renom a franchi les mers.

Le conte arrangé par Tristan, qui, comme nous l'avons vu, s'est donné à Tintagel pour le fils d'un marchand, est rapporté à Rual. Le bon maréchal tire parti de cette histoire pour faire un jeu de mots que nous avons attribué à Gottfried (1).

Dans un style précieux, Tristan se plaint de n'avoir plus de père après en avoir possédé deux (Riwalin et Rual). Pour ne pas être en reste de préciosité, Rual réplique que Tristan a encore deux pères, lui-même et Marc (4360-84). A qui revient l'invention de ce trait ? L'allure du récit dans les versions anglaise et scandinave semble exclure la paternité de Thomas. Chez Robert comme dans *Sir Tristrem*, Tristan, dès qu'il connaît sa naissance, n'a qu'une pensée, venger Riwalin. Selon Gottfried c'est Rual qui, à la suite du passage en question, l'invite à remplir ce devoir. Le caractère de Tristan est de ce fait diminué dans le poème allemand, cela est certain ; mais il paraît évident aussi que cette diminution, que Gottfried n'a pu manquer de voir, a été déterminée par le désir de placer la discussion sur les pères perdus ou gagnés par Tristan. Pour convaincre son fils adoptif qu'il a trouvé un père en Marc, Rual lui conseille de demander à son oncle de l'aider dans la lutte future contre Morgan, et avant tout de le faire chevalier (2).

C'est le goût du recherché, une affectation de bel-esprit qui a amené le poète allemand à cette addition. Le désir de plaire aux cercles chevaleresques en a suscité une seconde. Tristan veut être armé chevalier, dit la *Saga*, afin d'avoir le droit de porter les armes et de venger son père. L'adoubement, pour lui, se traduit par la possession d'une armure et la possibilité de tuer le meurtrier de Riwalin et de reconquérir son héritage. Ces vues étaient trop grossières pour l'époque de Gottfried, où la chevalerie représentait surtout un idéal moral, et pour le tempérament du courtois poète. Aussi son Tristan dit-il gentiment et modestement que le nom de chevalier lui paraît désirable, pourvu qu'il l'honore et en

(1) V. p. 108.

(2) L'intervention des barons de Marc (*G* 4396-9) était dans l'original (*S* 27 : 1 s.).

soit honoré ; il ajoute qu'il sait les devoirs que lui impose l'adoubement et qu'il est prêt à sacrifier le repos pour acquérir la gloire (4403-43). Le type de chevalier que Gottfried a en vue c'est le chevalier arthurien, connu en Allemagne surtout par l'*Iwein*, l'*Erec* et le *Grégoire* de Hartmann d'Aue. Ce dernier poème a manifestement agi sur le *Tristan* de Gottfried : de part et d'autre c'est la même esquisse d'un idéal d'honneur, la même déclaration que l'apprentissage chevaleresque doit être fait dans le jeune âge, la même constatation que pauvreté et chevalerie se concilient mal (1).

Cette dernière idée ne fait que paraître chez Gottfried (4404 et 4442). Tristan exprime quelque inquiétude au sujet des richesses qu'il lui faudra dans sa vie de chevalier. Ce souci lui est ôté par Marc, qui met à sa disposition toutes les ressources de la Cornouailles et lui rappelle que l'Ermenie est son légitime héritage (4444-86). Thomas ne pouvait offrir ce dernier trait, puisque, chez lui, c'est Tristan qui de prime abord songe à reconquérir la terre de ses aïeux. Thomas non plus n'aurait pas parlé de Rual comme fait Gottfried en l'appelant le père de Tristan (4448-57), puisqu'il ignore la discussion précédente sur les pères de Tristan. Thomas n'aurait pas émaillé son discours d'images fortes, qui se trouvent être du genre aimé de Gottfried (2). Thomas, en un mot, a pu prêter à Marc l'offre généreuse que nous découvrons dans le poème allemand, mais d'une façon brève, en quelques vers dépourvus des ornements prodigués par Gottfried, qui, en insistant sur ce passage, s'est proposé de mettre en lumière la bienveillance de Marc pour Tristan.

L'approbation donnée par les barons de Marc aux intentions du roi (4487-97) peut, en raison des recherches de style qui y abondent, être attribuée à Gottfried (3).

A Gottfried revient aussi la digression suivante (4504-44). Le poète raconte que Rual et Tristan préparent l'adoubement de ce

(1) Cf. *Gregorius* v. 1501-1720. Le *Grégoire* présente, comparé au *Tristan*, encore une autre intérêt. Avant Gottfried, Hartmann a modernisé son texte et substitué à l'idée que se faisait du chevalier l'auteur du *Grégoire* français la conception nouvelle qui se répandait alors en Allemagne (cf. mon *Etude sur Hartmann d'Aue*, p. 328 ss.).

(2) V. v. 4466, 4467, 4471, 4479, 4480 s.

(3) L'idée s'en trouvait cependant chez Thomas (*S* 27 : 1 s.).

dernier, en se servant des ressources offertes par Marc, et il explique comment, à l'aide de mutuelles concessions, Rual et Tristan, l'homme mûr et l'ardent jouvenceau, l'administrateur économe et le fougueux dépensier, parviennent à se mettre d'accord. Tout invite à croire à l'originalité de Gottfried. Le poète intervient directement dans le récit (1); il associe, à l'exemple de Hartmann, les vocables *muot* et *guot* en un parallélisme qui s'étend sur tout le passage (2); enfin il n'a pu trouver l'idée de ce développement chez Thomas, où, selon la *Saga*, Rual et Tristan ne s'occupent pas des préparatifs de l'adoubement, mais où c'est Marc lui-même qui « donna l'ordre d'arranger une armure pour Tristan », qui fit présent de cette armure à son neveu, et qui équipa les vingt jeunes hommes adoubés en même temps que Tristan (3). En composant ce passage, dont l'idée première lui a été fournie par l'*Erec* de Hartmann (4), Gottfried a cédé à la tendance qui le portait à moraliser et donné un nouvel exemple de sa curiosité des études de sentiments et de penchants humains. Comme il lui advient parfois lorsqu'il aborde un sujet qui l'intéresse personnellement, il se fait interroger par l'auditeur (5).

(1) V. v. 4504, 4520.

(2) V. v. 4509, 4517-9, 4523 s, 4539, 4541 s; cf. *Gregorius* 607-624.

(3) Cf. *S* 27 : 2-15 et *G* 4498-503, 4545-52.

(4) Tristan se trouve en effet à la cour de Marc dans la même situation qu'Erec à celle d'Arthur. Comme Erec (2247-83) il est contraint de faire appel à la générosité d'autrui. Comme Erec encore il doit craindre d'abuser de la libéralité de son hôte et il voit son juvénile désir de paraître limité par la discrétion qu'il lui convient de s'imposer. Gottfried a complété la donnée de Hartmann en faisant intervenir Rual, qui impose à Tristan la réserve nécessaire vis-à-vis du donateur.

(5) V. v. 4506 ss.

VIII

L'ADOUBEMENT
(4545-5066)

4545-5066. La *Saga*, comme Gottfried, annonce que vingt (selon *G* trente) jeunes hommes doivent être adoubés en même temps que Tristan. Mais la *Saga* ne dit pas, comme le poète allemand, que les vêtements des récipiendaires étaient allégoriques : noblesse d'âme, richesse, modestie et courtoisie (4553-80). Gottfried affirme expressément que ce détail est puisé dans sa source (4557) et laisse à un contradicteur imaginaire la tâche, qu'il estime impossible, de dire mieux que le poète le plus autorisé.

Est-il loisible de croire que Gottfried se soit permis ici une malice et ait mis Thomas en avant pour abriter une invention personnelle ? Ce n'est pas sa coutume. Dans tous les cas où le contrôle est possible, on constate qu'il est sincère lorsqu'il se réfère à son original (1). Avec Heinzel (2), on doit admettre, semble-t-il, que Thomas est l'auteur de cette allégorie.

Il n'en est pas de même du passage suivant, comprenant plus de 200 vers (4587-818). Le costume des compagnons de Tristan étant indiqué, quel sera celui de Tristan lui-même ? Feignant d'être inhabile à renouveler un sujet rebattu (3), Gottfried se demande avec une modestie calculée, comment il pourra lutter de virtuosité avec les poètes qui ont donné de si brillantes descrip-

(1) V. p. 7 s.
(2) *Z. f. d. A.*, 14, p. 282 s.
(3) Gottfried a songé à l'armure d'Enée décrite par Veldeke (*Eneide* 5666 ss.) et à celle d'Erec détaillée par Hartmann (*Erec* 2286 ss.). — L'une des raisons du silence du poète allemand est sans doute le désir d'éviter une répétition. Il lui faut en effet plus loin, avant le duel dans l'île, décrire l'armure de Tristan (6538-686).

tions d'armures. Cela lui est l'occasion de tracer un tableau de la littérature allemande de son temps. Il apprécie avec le goût d'un connaisseur délicat et le charme d'un poète exquis les auteurs épiques, Hartmann d'Aue, Bligger de Steinach, Henri de Veldeke, non sans décocher des traits acérés à un conteur qu'il ne nomme pas, mais en qui on a reconnu depuis longtemps Wolfram d'Eschenbach (1). Il admire l'art des poètes lyriques, déplore la mort de Reinmar de Haguenau, à qui il donne, comme successeur dans le rôle de chef de chœur, l'éclatant, puissant et mélodieux Walther de la Vogelweide.

Il est hors de doute que cette fameuse « digression littéraire » est jaillie du cerveau de Gottfried. On ne peut hésiter davantage à attribuer au poète allemand la réflexion faisant suite à ce passage, et où il explique qu'il n'ose entrer en lutte avec ses éloquents prédécesseurs parce qu'il est dépourvu du talent de la parole (4819-50). L'impression d'originalité qui se dégage de la pensée est confirmée par la liaison de la donnée avec le point de départ de la digression littéraire. Il est encore assuré que l'invocation à Apollon et aux Muses (4851-905) est personnelle à Gottfried. Cette charmante prière, d'inspiration classique, a sa source dans l'ordre d'idées d'où sont nées les allusions à Pégase (4729), à Orphée (4788), et à Cythère (4806) faites peu auparavant. Enfin il est absolument certain que Gottfried n'a pu emprunter à Thomas les vers qui suivent et où il déclare, non sans quelque malice, que fût-il un poète parfait, il ne donnerait pas à son œuvre le mérite d'un plus grand relief en décrivant la façon dont l'armure de Tristan fut fabriquée par Vulcain (2) et ses vêtements tissés par Cassandre. On a reconnu que Gottfried faisait ici allusion à Veldeke (3) et à l'auteur anonyme de *Maurice de Craon* (4) : il ne saurait donc être question d'imitation.

(1) On croirait volontiers que Gottfried a tenu à dire son mot dans une discussion élevée en son temps au sujet de la préférence méritée par Hartmann ou Wolfram. L'idée maîtresse de son développement est en effet la démonstration que Hartmann est un plus grand poète que Wolfram (4650-3). C'est donc ici encore un sujet d'actualité introduit par le poète allemand dans l'aventure de Tristan.

(2) Gottfried a cependant trouvé chez Thomas une indication : l'écu de Tristan porte un sanglier (v. Bédier, p. 61, n. 1). Peut-être doit-il aussi au poète français l'idée du cimier figuré par une flèche. V. p. 151 s.

(3) V. *Eneide* 5666 ss.

(4) V. Behaghel : *Heinrichs von Veldeke Eneide*, p. CCXXI s.

Avec les vers 4973-5009 Gottfried revient à la donnée de son texte. Il annonce que Tristan n'est pas vêtu autrement que ses compagnons, pour ce qui est des vêtements matériels. Quant aux vertus, qui sont les habits symboliques, Tristan les possède plus éclatantes et plus nobles que tous ceux qui sont adoubés en même temps que lui. On ne voit aucune raison certaine d'attribuer l'idée de ce développement à Gottfried. Ce qui paraît vraisemblable c'est que, si la pensée première appartient à Thomas, le poète allemand l'a enrichie des ornements qui lui sont propres.

La description de l'adoubement de Tristan est, dans les grands traits, présentée identiquement par la *Saga* et par le *Tristan* allemand. Gottfried donne plus de détails, une énumération plus exacte des faits de la cérémonie (5010-43). Mais on peut croire que ni Robert ni peut-être son auditoire n'éprouvaient d'intérêt pour ces mœurs, et que le traducteur scandinave ici encore tailla en pleine étoffe. Il paraît certain, en revanche, que Gottfried a modifié le discours (ou les discours, car il y en a deux dans le poème allemand) tenu par Marc à son neveu, lorsqu'il le fait chevalier. Dans le texte norrois, Marc donne à Tristan la « colée » en le frappant violemment (1) et l'exhorte à ne supporter d'autre coup de personne sans en tirer vengeance sur le champ. Gottfried, qui ne signale pas la « colée », met dans la bouche de Marc des paroles généreuses, des conseils d'abnégation et de dévouement qui cadrent mieux avec l'idéal chevaleresque de l'époque de Gottfried et le caractère du poète.

L'influence de Hartmann a aussi contribué à cette modification (2).

(1) Coutume usitée dans les poèmes français. V. A. Schultz : *Das höfische Leben*[2], I, p. 185. La valeur symbolique que M. Schultz reconnaît à la « colée » n'est pas celle que lui attribue la *Saga* d'après Thomas.

(2) V. Heidingsfeld, *op. c.*, p. 39 s. V. aussi plus haut, p. 121 s. On ne peut cependant méconnaître qu'il n'y ait quelque analogie entre deux vers de Gottfried et de Wace (que Thomas aurait pu reproduire ici); mais il est préférable de croire à une rencontre :

Contre orgilleus fu orgillos	den armen den wis iemer guot,
Et contre humle dols et pitos,	den richen iemer hôchgemuot ;
Brut 9253 s.	*G* 5029 s.

Il est inutile d'ajouter que la nécessité de l'humilité dans l'exercice de la chevalerie est un des principaux thèmes du *Parzival*.

Pas plus que *Sir Tristrem*, fort concis en cet endroit, la *Saga* ne dit que des jeux prirent place après la cérémonie. Thomas aurait pu indiquer brièvement le fait. Cependant, comme Gottfried déclare qu'il « suppose » que des jeux ont eu lieu (5053), il est vraisemblable qu'il a ajouté à sa source ce trait, qui était une coutume de son époque, afin de rester fidèle à la vérité.

IX

Tristan venge son père

(5067-5870)

5067-5270. Après un quatrain peu poétique, Gottfried décrit l'opposition des sentiments qui se partagent l'âme de Tristan : d'un côté la joie qu'il ressent de son adoubement, de l'autre la tristesse qu'a mise en lui la nouvelle de la destinée de son père (5067-107). Dans le contexte, ce passage donne l'impression d'un morceau de transition destiné à justifier les mesures que va prendre Tristan pour venger la mort de Riwalin. Il ne serait pas étonnant que Gottfried, si attentif à tout ce qui touche la composition, eût ajouté cette donnée à l'original. Il est des preuves plus certaines. Dès la révélation apportée par Rual, Tristan, chez Thomas, est immédiatement envahi du désir de vengeance (1). Il demande à être armé chevalier uniquement pour être en mesure de satisfaire ce désir, et l'adoubement ne représente que la possibilité de le réaliser. Gottfried, qui appartient à une génération pénétrée du respect de la chevalerie et aux yeux de qui l'adoubement était un grand honneur, a fait dans le cœur de Tristan une place à la joie que lui donne la dignité nouvellement acquise. De là le contraste des sentiments. Enfin, le morceau est annoncé par Gottfried comme étant de son invention (5071), et, d'après un procédé qui lui est familier, le poète s'y engage en un colloque avec le lecteur (5082 ss.) Un fait, il est vrai, peut contrarier cette hypothèse, c'est l'allégation que fournit *Sir Tristrem* d'un sentiment de douleur éprouvé par Tristan (791 s.) Thomas aurait-il, soit lors de la révélation de Rual, soit après la scène de l'adoube-

(1) V. p. 121.

ment, mis en lumière le chagrin que cause à son héros le sort de son père ? La chose n'est pas impossible. Il n'en resterait pas moins que le contraste des sentiments qui se partagent l'âme de Tristan est la propriété de Gottfried.

Il est très vraisemblable, pour les raisons invoquées par M. Bédier (1), que les discours d'adieu de Tristan et de Marc (5117-69) étaient dans le poème français.

L'arrivée de Rual et de Tristan en Ermenie est contée un peu différemment par la *Saga* et par Gottfried. Là, Rual, après avoir pris terre, entre dans la ville de Kanoël (2), dont il fait ouvrir les portes. Tristan apparaît avec sa suite, et le loyal maréchal lui remet les clés de la forteresse. Ici (3), Rual, sitôt débarqué, ôte son manteau et sa coiffure ; il souhaite la bienvenue à Tristan, lui montre les villes et castels de son royaume et lui en garantit la possession. Il salue ensuite les chevaliers cornouaillais et conduit la troupe à Kanoël, où a lieu l'hommage suivant le rite (5179-214). Rien ne démontre que les choses ne se soient pas passées chez Thomas comme dans le *Tristan* allemand. La *Saga* a pu résumer le discours de bienvenue de Rual. Nous supposons même qu'elle l'a fait de manière erronée et a traduit faussement le passage où Rual montrait les villes et forteresses d'Ermenie (4). Un seul trait est propre à Gottfried : il substitue à la reddition des clés faite

(1) V. Bédier, p. 63, n. 1.

(2) La *Saga* appelle, certainement à tort, cette ville *Ermenia*. M. Bédier se demande si, dans le texte français, c'était, comme chez Gottfried, Kanoël dont le poète entendait parler (p. 64, n. 1). Il est bien vrai que la *Saga*, parlant de cette place comme si Tristan la voyait pour la première fois, paraît oublier que c'est là que s'est écoulée l'enfance du fils de Riwalin. Mais il ne faut peut-être voir dans ce trait qu'une des fréquentes erreurs de Robert. Rien n'empêche de croire que, chez Thomas, comme chez Gottfried, Rual montrait d'un geste à Tristan *les* villes et castels de son domaine. Le pluriel pris par Robert pour un singulier expliquerait le contresens. Il est, de plus, fort vraisemblable que le port où abordent Tristan et Rual, port qu'ils ont choisi, et qui est l'endroit où Rual convoque les nobles d'Ermenie, ne peut être qu'une place sûre, c'est-à-dire la ville de Kanoël, où réside Rual, le principal et le plus influent vassal du pays (*G* 2153 ss.). La méprise de Robert est probablement imputable à l'absence du nom propre chez Thomas. Elle ne semble pas avoir été commise par *Sir Tristrem* (v. 799 s.), où Rual cingle vers son castel, c'est-à-dire celui où a été élevé Tristan (v. 299 ss.).

(3) Gottfried annonce les faits à l'aide d'un quatrain (5175-8).

(4) V. ci-dessus, n. 2.

pompeusement par Rual une formule d'allégeance toute générale.

La subtile et antithétique réflexion sur la conduite du loyal maréchal, qui possède biens et honneur, et que son honneur détermine à mettre ses biens à la disposition de Tristan, révèle, pour l'idée et la forme, le tempérament de Gottfried (5215-24).

Il est très probable que la gracieuse peinture de l'émotion et de la joie que témoigne la bonne Florete, à l'arrivée de Rual et de Tristan (5225-64) (1), est aussi une addition de Gottfried. On voit ici une débordante sensibilité dont Thomas paraît incapable ; l'accent est très personnel ; le poète montre un enjouement que nous retrouvons dans un endroit original (2) ; il se met en scène à diverses fois dans le passage ; enfin la forme est toute gottfriedienne (3).

5271-5462. Dans la *Saga* comme chez Gottfried, Rual invite les barons d'Ermenie à venir à Kanoël prêter hommage à Tristan (*G* 5271-91). On peut croire, d'après la *Saga*, que Rual, dans le texte français, dévoilait aux vassaux l'histoire de Tristan par des lettres qu'il leur écrivit (27 : 28-31). Selon Gottfried, c'est à l'arrivée à Kanoël seulement que Rual prend l'initiative de ce récit (5276 ss.).

M. Bédier a démontré (4) que chez Thomas, comme chez Gottfried et dans *Sir Tristrem*, il s'est passé plus d'un jour avant que Tristan n'aille réclamer à Morgan son fief (*G* 5292-312).

Dans le poème français, c'est à la cour de Morgan que se rend Tristan et c'est là que se déroulent les événements : provocation de Tristan et mort du duc breton. La *Saga* et *Sir Tristrem* fixent ce point. Chez Gottfried, Tristan rencontre Morgan en pleine forêt, au milieu d'une partie de chasse. Quelle raison a pu déterminer le poète allemand à cette grave altération ? Quelques circonstances du récit aident à la solution de cette question. Avant d'arriver près de Morgan, le Tristan de Gottfried donne à ses

(1) Il a été présumé que les vers 5265-70 ne sont pas de Gottfried. (V. Bechstein, note à ces vers).

(2) V. v. 18218.

(3) Si, au vers 5257, Gottfried dit avoir lu (il ne semble pas qu'on puisse traduire ici *ich las* par j'ai conté) l'affirmation des vertus de la maréchale, il n'en faut pas conclure qu'il se réfère à Thomas en ce point du récit. C'est une déclaration se rapportant à la tradition et peut-être une déduction tirée de l'histoire même.

(4) Bédier, p. 65, n. 2. — Les nécessités du récit exigent cependant que le délai soit assez bref.

compagnons l'ordre de dissimuler leurs armures sous leurs vêtements. De plus il partage sa troupe en deux parts dont l'une reste en arrière, à la fois pour se dissimuler et pour servir de réserve (5313-65). Ces précautions prises par Tristan dans le poème allemand indiquent que Gottfried avait considéré attentivement la situation. Il a supposé qu'il n'était pas vraisemblable que Tristan pût pénétrer d'emblée avec de nombreux compagnons en armes dans l'habitation du duc de Bretagne et le massacrer sans défense au milieu de ses barons. Aussi a-t-il déplacé le théâtre de l'action et fait prendre à Tristan des précautions dont la suite du récit démontre l'utilité (1).

Avant d'examiner le caractère de l'altercation de Tristan et de Morgan, il faut jeter les regards sur un point de l'exposition des trois versions de Tristan.

Le poème de Gottfried nous montre très clairement quelles sont les relations de Riwalin et de Morgan. Le premier possédait à titre héréditaire et en toute souveraineté le pays d'Ermenie ; il détenait en fief une région voisine, *ein sunderz lant*, pour laquelle il devait hommage au duc Morgan (326-33). Après la malheureuse guerre où Riwalin trouva la mort, les nobles d'Ermenie deviennent vassaux directs de Morgan (1886 s.), qui naturellement reprend aussi possession du fief concédé auparavant à Riwalin.

Tristan a donc droit, comme héritier de Riwalin, à deux domaines : son pays d'Ermenie et le fief possédé par son père. Il recouvre le premier par l'hommage des nobles (2). Pour le second il lui faut l'investiture de Morgan. De là sa démarche près de ce dernier. Gottfried a pris soin d'insister sur le caractère de la réclamation de Tristan (5302, 5378, 5415, 5553, 5623 (3), 5625 ss.) (4).

(1) Le motif indiqué par Heinzel (*Z. f. d. A.*, 14, p. 427), qui pense que c'est la présence de hures de sanglier dans l'original qui a déterminé la modification de Gottfried, paraît trop subtil à Kölbing (*Tristrams Saga*, p. XLIV). Sauf en *E* il n'est d'ailleurs question nulle part de hures.

(2) Les complications que Marc a redoutées (4455 ss.) ne se produisent pas. Tristan devient, grâce à l'entremise de Rual, le maître d'Ermenie sans coup férir.

(3) Les mots *lêhen* et *sunderlant* sont synonymes dans ce vers.

(4) *sînes vater erbe und al sîn lant* (5634) est une formule compréhensive par laquelle sont désignés la terre d'Ermenie et le fief breton.



La distinction si exactement établie par Gottfried ne paraît ni dans la *Saga*, ni dans *Sir Tristrem.* La *Saga* parle de façon très générale de droits, de royaume et d'héritage (27 : 36, 28 : 1, 28 : 3, etc.) ; quant à *Sir Tristrem* il semble bien affirmer que Tristan réclame de Morgan l'Ermenie (849). Il est très vraisemblable que Thomas avait, comme Gottfried, séparé l'Ermenie du fief breton, et fait de celui-ci seulement l'objet des revendications de Tristan (1). Mais, moins clair que Gottfried, il n'a pas été compris par ses traducteurs anglais et norwégien.

Le récit de l'altercation entre Tristan et Morgan est d'une comparaison intéressante. Un résumé des textes rendra visibles les divergences (2).

Saga	*Gottfried*
Tristan. — Dieu te pardonne tes torts, la spoliation de mon héritage et *la mort de mon père. Je suis le fils de Riwalin et viens réclamer ma terre.*	*Tristan.* — Je viens réclamer de vous mon fief. En me le rendant vous agirez en homme courtois et juste. *Morgan.* — Qui êtes-vous ? *T.* — Le fils de Riwalin et son héritier. *M.* — Ce sont là contes forgés et qu'il vaudrait mieux ne pas dire. Si j'avais quelque chose qui fût à vous, vous l'obtiendriez sur-le-champ.
Morgan. — J'ai appris que tu as servi le roi Marc et en as reçu bons chevaux, armures, étoffes et soies de prix. Tu m'accuses d'avoir capté ton héritage et tué ton père. Ne serait-ce pas que tu cherches une querelle ? Je détiens ce que tu appelles ta terre ; *pour ton père je ne nie pas sa mort.*	

(1) Ainsi seulement s'explique la phrase de la *Saga* : « Je suis prêt (dit Tristan à Morgan), en retour (de la cession demandée), à te prêter allégeance » (28 : 4 s.).

(2) Les passages mis en italique dans la colonne affectée à la *Saga* sont ceux qui se rencontrent aussi dans *Sir Tristrem.*

T. — Tout meurtre veut une compensation, toute spoliation une restitution. J'attends de toi la compensation pour la mort de mon père et la restitution de mon héritage.

M. — Tais-toi, mauvais truand. Tu es un enfant de ribaude et tu t'inventes un père. (Ton père a ravi en secret ta mère et vécu avec elle en concubinage) (1).

T. — *C'est toi qui mens.* Je vais le prouver contre toi-même si tu maintiens ton propos.

Le duc, plein de colère de s'entendre appeler menteur, se jette sur Tristan et le frappe de son poing sur les dents (lui lance un pain sur la figure *E*).

S 28 : 1-26

Mais tout le monde sait comment Blancheflor s'enfuit de son pays avec votre père et comment prit fin leur amitié.

T. — Amitié ? Que signifie cela ?

M. — Inutile d'en dire plus long.

T. — Vous prétendez que je suis enfant bâtard et par là déchu de mon fief ?

M. — C'est mon avis et celui de bien d'autres.

T. — Vous parlez à tort. Vous devriez me tenir de justes propos. Vous avez tué mon père et maintenant vous dites que ma mère a été une concubine. Ceux qui m'ont prêté hommage ne l'auraient pas fait si ma mère n'avait été la droite épouse de Riwalin. Je prouverai par combat la bonté de ma cause.

M. — Hors d'ici. Vous ne pouvez vous mesurer avec homme ayant place à la cour.

T. — Nous allons le voir.

(*G* 5377 - 453)

L'examen de ces textes démontre que Gottfried a été mû dans ses altérations par un sentiment de délicatesse, de vérité et d'art.

(1) Addition de *E*.

La délicatesse de Gottfried se révèle moins dans les formules et idées courtoises qu'il présente en plus que la *Saga*, puisque la *Saga* a pu abréger, que dans des suppressions et des modifications. Chez lui, Morgan n'injurie pas Tristan; il ne l'appelle pas truand, fils de ribaude. Il garde le ton d'un homme bien élevé. Lorsqu'il profère l'accusation si pénible pour Tristan, il le fait avec ménagement et tact. Il en est de même lorsqu'il refuse la provocation de son adversaire (1) : son indignation reste celle d'un homme de bon ton. On remarquera aussi que le poète a évité de lui faire dire — à l'exemple de Thomas, chez qui l'aveu a l'air d'une jactance — qu'il est le meurtrier de Riwalin. Enfin ce n'est pas une brutale voie de fait, mais une offense morale qui détermine l'agression de Tristan.

Gottfried respecte la vérité du récit lorsqu'il omet de faire dire par Morgan que Tristan a trouvé protection à la cour de Marc. Comment Morgan serait-il informé de ce fait? Le bruit de l'arrivée de Tristan en Ermenie, de ses aventures et de sa prise de possession de cette terre, en qualité d'héritier de Riwalin, serait-il venu aux oreilles de Morgan depuis le moment, récent (2), où Tristan est retourné dans sa patrie avec Rual? Cela est peu vraisemblable. Nous ne nous étonnerons pas cependant que Morgan, dans le poème allemand, sache l'histoire des amours de Blancheflor et de Riwalin : elle a couru le pays, affirme expressément Gottfried (5402). C'est aussi pour rester fidèle à la vérité que le poète allemand ne dit rien d'une compensation que le Tristan français réclame pour le meurtre de son père (*S* 28 : 16-19) (3).

L'art de Gottfried se montre dans diverses altérations ou transpositions.

Chez Thomas, Tristan, dès les premiers mots, accuse Morgan du meurtre de Riwalin. Ceci est inhabile. Cette brutale entrée en matière a pour effet de mettre Morgan sur ses gardes, et par suite de compromettre le succès de la surprise au cas où Tristan aurait l'intention de tuer Morgan, ou d'indisposer le duc et par là de

(1) Le sens du mot *slac* (5451) est éclairé par la locution *kampfes slac* de Wolfram (*Parzival* 321 : 17).

(2) La *Saga* ne compte même qu'un jour, mais sans doute par erreur (v. p. 130 et Bédier, p. 65, n. 2).

(3) L'attention a été appelée plus haut (p. 82 s.) sur la légitimité de l'allégation de Morgan au sujet de la naissance de Tristan.

rendre plus difficile la négociation si Tristan a des intentions conciliantes.

Il est peu naturel que Morgan ne conteste pas tout d'abord, chez Thomas, la légitimité de la naissance de Tristan. C'est là le point qui domine la discussion. Gottfried s'en est rendu compte. Il laisse de côté ce qu'on peut appeler la vaine dispute des adversaires et met dans la bouche de Tristan des arguments qui détruisent l'allégation de Morgan.

Cette déviation de Gottfried a un second avantage. Elle donne à la scène une progression d'intérêt, dont l'exposition de Thomas est dénuée.

On constate enfin dans le poème allemand le désir de rapprocher les faits fictifs de la réalité présente. La déchéance du fief qui atteint le bâtard, l'incapacité du fils illégitime à combattre l'homme noble sont des traits empruntés à la coutume.

Après l'altercation, Tristan, dans les trois textes, abat Morgan d'un coup d'épée. Gottfried seul ajoute une réflexion proverbiale : « les fautes restent et ne se corrompent pas ». Il est vraisemblable que ce proverbe, répandu en Allemagne (1), est une addition de Gottfried.

5463-5870. Voici comment Gottfried conte la lutte qui, après la mort de Morgan, s'engagea entre Tristan et les barons du défunt.

Tristan et les siens, assaillis par l'escorte de Morgan, se retirent en combattant. Mais le bruit de la mort du duc se répandant au loin, de nouveaux chevaliers se présentent pour venger leur maître. Tristan parvient cependant à rejoindre sa réserve (2) et passe la nuit sur une hauteur. Le lendemain, d'autres chevaliers bretons viennent à la rescousse, et la troupe de Tristan, affaiblie par ses pertes, est réduite à chercher un refuge dans un lieu entouré d'eau (*wazzerveste*), où elle est assiégée par l'ennemi. A ce moment critique, paraît un renfort amené par Rual. Les Bretons, attaqués de face et sur leurs derrières, sont battus (5463-612).

(1) V. Hertz, *op. c.*, p. 517.

(2) Les vers 5501 ss. ne peuvent être interprétés que de cette façon. C'est donc à tort que Heinzel reproche à Gottfried d'avoir oublié les 60 chevaliers environ formant l'arrière-garde et la réserve de Tristan (*op. c.*, p. 281).

La *Saga* (1) a manifestement écourté le récit de Thomas. Deux témoignages en font foi. Gottfried, lorsqu'il conte que la nouvelle de la mort de Morgan se répand dans le pays, accueille un vers français (5488), qui était dans le poème original (2) et dont la *Saga* n'offre pas de trace, ayant éliminé la donnée tout entière. Robert, ensuite, a été amené à une obscurité, à une contradiction même, par une coupure. Selon lui, Tristan, avant d'avoir reçu le renfort de Rual, inflige aux Bretons une défaite complète (29 : 3-7). Malgré cet avantage et malgré le secours d'Ermenie, Tristan se trouve cependant dans une situation périlleuse, ne sachant où chercher un refuge (29 : 11 ss.).

Malheureusement l'état du texte de la *Saga*, suffisant pour démontrer que le poème de Thomas a été mutilé par elle, est impropre à la reconstruction de l'original et par conséquent à la délimitation des additions de Gottfried. Il est certain que le passage (5479-93) (3), du poète allemand est inspiré par l'original ; la formule française (5488) ne laisse, comme cela a été dit, aucun doute à cet égard. Il est vraisemblable, pour les raisons données plus haut (4), que l'idée stratégique d'un fractionnement des troupes de Tristan et de la constitution d'une réserve est propre à Gottfried. On est également autorisé à croire, par le ton personnel, que les vers 5541-50, où le poète allemand anime son récit à l'aide d'un colloque avec le lecteur sont aussi une addition. C'est tout ce que l'on peut attribuer avec quelque certitude à Gottfried. Il est en effet probable que le siège soutenu par Tristan dans la *wazzerveste* se trouvait chez Thomas : le tour embarrassé de la *Saga* (29 : 12-15), qui décèle une infidélité de traduction et le cri de guerre français des chevaliers d'Ermenie chez Gottfried (5580 s, 5602) autorisent cette hypothèse.

Dans la *Saga*, et certainement dans le poème de Thomas, Tristan et les siens s'occupent après la victoire de recueillir le butin, chevaux et armes (29 : 19 s.). Gottfried a témoigné de

(1) On ne peut songer à faire appel à *Sir Tristrem* qui a lamentablement mutilé son modèle.

(2) V. Bédier, p. 67.

(3) La belle image : la mort de Morgan prit son essor comme si elle avait des ailes (5481-3) peut être née d'un vers de Thomas analogue au v. 2306 du poème français. V. aussi Wace : *Brut* 4663-5.

(4) V. p. 130 s.

délicatesse en supprimant ce trait. On doit aussi lui faire honneur d'un sentiment généreux si, comme il est possible, mais non assuré, il est seul à dire que les chevaliers d'Ermenie remplissent un devoir d'humanité en ensevelissant leurs morts et en emportant leurs blessés (5616-21).

L'idée des vers 5622-37, où Gottfried exalte le succès de Tristan, était probablement chez Thomas (*S* 29 : 21 s.). Il est très admissible que le poète allemand ait donné à la pensée de l'original un tour plus conforme à son idéal d'art (1).

Rentré triomphant en Ermenie, Tristan est, dit Gottfried, sollicité par deux devoirs contraires. La Cornouailles et l'Ermenie le réclament à la fois. Là l'attendent son oncle et les honneurs d'un grand royaume, ici le retiennent les liens du sol et l'affection qu'il porte à Rual. Avec un sens qu'admire Gottfried, Tristan résout la question en se partageant : il laisse ses biens, qui sont une partie de l'homme, à Rual ; il donne son corps, qui en forme l'autre partie, à Marc (5638-716).

La *Saga* ne contient rien absolument de ce développement. Mais, que Robert ait pratiqué ici une coupure, cela semble ressortir d'une répétition (*Tristram var hinn vaskasti* 29 : 21 et 29 : 23), qui indique un remaniement du texte. D'autre part, des raisons produites par M. Bédier (2) fortifient cette opinion.

Nous avons donc le devoir de reconnaître à Thomas l'idée d'un conflit moral. Mais faut-il se borner à cette constatation et ne peut-on, avec quelque hardiesse, essayer de faire le départ de ce que Gottfried a dû ajouter à son original ? Il paraît permis de soupçonner que le poète allemand est l'auteur de la forme, sinon de l'idée, des vers 5651-84 où il se fait interroger par l'auditeur, lui expose les deux faces de la question, et enfin lui suggère une solution insuffisante (3), pour avoir le malicieux plaisir de le redresser. Ce procédé a été employé avant Gottfried par Hart-

(1) V. l'opposition de *hêrre* et de *man* (5625), le développement parallèle de *verrihten* et *beslihten* (5627 ss., à rapprocher de 2405 s.), le retour de *guot* et *muot* (5629 s. et 5637 s.).

(2) V. Bédier, p. 68, n. 1.

(3) Telle est, semble-t-il, la façon dont on doive interpréter les vers 5674-84.

mann (1). Il existe aussi des raisons de croire que le dédoublement de l'homme en corps et en biens, pensée recherchée et subtile, a été imaginé par le poète allemand (5685-716) : Gottfried en effet se met ici en scène, et il fait allusion aux deux pères de Tristan, donnée que Thomas ne paraît pas avoir connue (2).

Résolu à aller se fixer en Cornouailles, Tristan convoque ses barons. Il donne une grande fête et, à cette occasion, adoube les fils de Rual et douze autres chevaliers, parmi lesquels Kurvenal (5717-56). La *Saga*, qui mentionne l'assemblée des barons, reste muette au sujet de l'adoubement. Mais comme *Sir Tristrem* parle de cette cérémonie (auparavant, il est vrai, v. 803), il est à peu près certain que Thomas l'a contée.

Les adieux de Tristan à ses nobles se trouvent dans les trois versions. Mais la *Saga* est plus concise que Gottfried. On n'y voit pas : 1° les remerciements adressés par Tristan à ses hommes (5759-80) ; 2° le discours direct où les vassaux de Tristan déplorent le départ de leur maître (5820-36); 3° la douleur de Rual et de Florete (5841-70).

Avons-nous affaire à des additions de Gottfried ou à des suppressions de la *Saga* ? 1° peut être attribué au poète allemand. Robert, si entiché de bienséance, aurait gardé quelque trace des propos courtois de Tristan s'ils avaient existé dans sa source et n'aurait pas fait débuter l'orateur par un : « Je suis votre maître légitime » qui est fort dur au regard du texte allemand; 2° paraît avoir été résumé par la *Saga* en discours indirect; 3° semble, à cause de la délicatesse des pensées et du ton personnel (5861), appartenir à Gottfried. D'ailleurs le poète allemand, en s'accusant de s'attarder à ces idées (5871), montre qu'il en est très probablement l'inventeur.

(1) *Erec* 7492 ss.
(2) V. p. 121.

X

Morholt
(5871-7234)

5871-6051. Il a été reconnu par M. Lot (1) que l'histoire de Gormond, contée par Gottfried, remontait par Thomas à Wace. M. Bédier (2) a ensuite fait voir, en se servant de la *Saga*, que le poème de Thomas connaissait le tribut annuel imposé à Marc par le roi Gormond (3). Gottfried a donc emprunté à Thomas la matière des vers 5872-6010.

Les seules différences que l'on puisse saisir entre Gottfried et Thomas, ou la *Saga*, portent sur des points secondaires. D'après la *Saga*, les sujets de Marc ont donné d'abord au roi des Romains 300 *pund penninga* (4), puis ils fournissent à l'Irlande un tribut quinquennal : la première année du cuivre jaune et du cuivre rouge, la seconde de l'argent, la troisième de l'or, la quatrième un hommage (le roi d'Angleterre et ses barons se rendent en Irlande pour y entendre proclamer les lois, prononcer des jugements et exercer les châtiments), la cinquième, enfin, soixante enfants choisis parmi les plus beaux du pays (30 : 8-14).

Gottfried a éliminé de son poème le payement de 300 *pund penninga* fait au roi des Romains. Le détail lui aura-t-il semblé

(1) *Romania*, 27, p. 41-43.

(2) V. p. 76 s. La donnée du tribut paraît aussi dans le *Tristan en prose* français (§§ 7 et 13) et dans la *Morte Arthur* (VIII, 4 s.).

(3) Sur le surnom *Gemuotheit* donné par Gottfried à Gormond cf. F. Lot : *Romania*, 27, p. 41, n. 6 et Bédier, p. 72, n. 2 ; sur le nom de Gormond cf. F. Lot, *op. cit.*, 27, p. 47 et 54.

(4) A l'explication donnée par M. Bédier (p. 76, n. 1) on peut ajouter que, chez Wace, l'Afrique, patrie de Gormond, est assujettie aux Romains. Dans le dénombrement des rois soumis à Rome, Wace cite Mustansar « qui Aufrique tint » (11386).

futile ? Le poème allemand offre ensuite, au lieu de l'hommage à l'Irlande, où Marc doit se rendre en personne, un hommage à Rome, où Marc envoie des barons. Il n'est pas vraisemblable que Thomas ait commis la bévue d'imaginer entre Marc et la cour d'Irlande des relations personnelles que dément la suite du récit, où l'on voit que Marc et sa cour ignorent l'existence d'Isolde. C'est donc Robert et non Gottfried qui a été ici infidèle à son texte (1). Enfin on note chez le poète allemand une interversion dans l'ordre des tributs : la redevance humaine est fournie la quatrième année et la députation anglaise est envoyée à Rome la cinquième. Est-ce Gottfried qui reproduit la version originale ? Rien n'autorise à le penser. M. Bédier a finement remarqué que Thomas, qui a imaginé le roulement de tributs, l'a disposé de telle sorte que la livraison de jeunes garçons coïncide avec le retour de Tristan en Cornouailles (2). Pendant les quatre premières années de son séjour près de Marc, Tristan, en effet, a été le témoin de l'acquittement des quatre autres redevances. C'est donc à dessein que le poète français a mis en dernier lieu le tribut humain dans sa combinaison quinquennale. On constate bien (est-ce hasard ou préméditation ?) que l'ordre de Gottfried n'altère en rien cette condition de la donnée. Il suffit d'admettre que, chez lui, l'ambassade a eu lieu la première année du séjour de Tristan en Cornouailles pour que, logiquement, la cinquième année amène le retour de la livraison d'enfants. Mais il est de toute évidence que la disposition de Thomas est celle qui impose le moins d'efforts de réflexion et, pour cela, a dû se présenter tout d'abord à l'esprit du poète français. Il est d'autre part plus naturel que, dans le cours du récit, le tribut

(1) On s'explique très bien que Robert, ou un copiste, ait distraitement écrit Irlande pour Rome. Il est moins aisé de comprendre pourquoi, dans la *Saga*, Marc accompagne l'ambassade qui doit se rendre à l'étranger. — Remarquons que *lois unde lantrecht* (*G* 5999) paraît calqué sur *les langues et les lois* de Wace (1231 et 2349).

(2) Bédier, p. 77, n. 1. Il n'est pas certain cependant que Thomas ait eu comme point de départ la donnée fournie par Eilhart. Rien ne prouve que les contes antérieurs de Tristan n'aient pas connu la légende du tribut annuel, que répètent le *Tristan* en prose et la *Morte Arthur*. Il est curieux d'ailleurs qu'Eilhart flotte entre deux versions : après avoir dit que Marc n'a jamais été astreint au tribut (366-376), il revient à une autre conception et déclare que le tribut a été négligé pendant quinze ans (403-409), ce qui est une preuve que Marc était soumis à la redevance avant cette époque.

humain soit mentionné en dernier lieu, immédiatement avant l'intervention de Tristan qu'il provoque (1). La raison qui a déterminé Gottfried à son altération reste énigmatique.

Il ne ressort pas du texte de la *Saga* que Thomas ait déclaré, comme l'a fait Gottfried (6012-16), que Tristan était informé de l'obligation du tribut. *Sir Tristrem* affirme même le contraire (931 s.). Les observations qui précèdent et les exigences de la vraisemblance nous contraignent cependant à admettre que Thomas supposait Tristan au courant de la coutume. C'est par scrupule de clarté que Gottfried a expressément fourni l'indication.

Selon le poète allemand, Tristan ne débarque pas à Tintagel, mais dans un port éloigné. C'est en se rendant par terre à la résidence de Marc qu'il apprend que Morholt est venu lever le tribut de jeunes garçons (6017-21). Parvenu à Tintagel, où les nobles du pays sont réunis pour le douloureux sacrifice, il n'entend que plaintes et gémissements (6022-7). Son arrivée est mandée à Marc, qui, de même que ses barons, réunis pour le tirage au sort des victimes, éprouve de cette nouvelle quelque réconfort (6028-41). Tristan enfin pénètre dans le palais, où les nobles, à genoux, le visage baigné de larmes, sont en prières, chacun d'eux suppliant Dieu de lui épargner la cruelle épreuve (6042-51).

La *Saga* ne permet pas de supposer un tableau aussi achevé dans le poème français. Robert conte que Tristan, au sortir de son vaisseau, monta à cheval et se rendit au château où se trouvait Marc avec les nobles qu'il avait convoqués. *Sir Tristrem* présente les choses de façon à peu près identique. Cette exposition exclut la savante gradation d'effets obtenue par Gottfried et démontre en même temps l'originalité du poète allemand (2). Gottfried a aussi

(1) Telle est aussi la disposition de *Sir Tristrem*. — A propos du tribut humain, Gottfried spécifie qu'il consiste en jeunes garçons et non en jeunes filles (5967). Comme Eilhart prétend que Morholt exige aussi des jeunes filles, qu'il destine à l'infamie (431-442), il est certain que nous sommes ici en présence d'une correction voulue. Il s'agit de savoir si c'est Thomas ou Gottfried qui en est l'auteur. M. Bédier se prononce pour la première hypothèse. Rien cependant n'empêche de croire que Gottfried, qui connaissait très bien le poème d'Eilhart, et dont la délicatesse se manifeste si souvent, ait élevé ici une protestation contre la brutalité de son compatriote. Cf. Lichtenstein : *Eilhart*, p. CXCVIII.

(2) On constatera aussi que la question posée plus tard par Tristan au sujet de la cause de la douleur que témoignent les gens de Marc (*S* 31 : 11)

fait acte d'indépendance en deux endroits du passage : 1° Le spectacle douloureux des nobles n'est pas décrit par lui, comme par la *Saga*, avant l'arrivée de Tristan et presque en hors d'œuvre, mais seulement lorsque celui-là se présente qui sera indigné de la cause de cette émotion et entreprendra de l'apaiser ; 2° Le poète allemand, suivant une habitude constatée déjà (1), a résumé en quelques traits énergiques les longues explosions de douleur du larmoyant Thomas, qui, à trois reprises, signale le chagrin des sujets de Marc (2). Il a aussi laissé de côté les injures adressées par les femmes à leurs maris (*S* 30 : 36-31 : 5), estimant très probablement qu'une telle attitude était incompatible avec les mœurs courtoises.

6052-6254. Tristan entre dans la salle royale où se tiennent Marc et ses barons (de plus, selon Gottfried, qui diffère de Thomas, Morholt) (3). Le poète français met dans la bouche des gens de Marc une explication de leur tristesse qui eût été inutile dans le poème allemand, où Tristan est déjà renseigné, et que Gottfried a pris soin d'écarter.

Tristan s'offre à combattre Morholt. Il le fait en un seul discours dans la *Saga*. Chez Gottfried, ce discours est coupé par une interruption des auditeurs. Mais les idées exprimées par la *Saga* et par Gottfried, à l'exception de quelques divergences qui vont être examinées, ont un fond identique (*G* 6067-196) (4).

implique son ignorance des événements avant son entrée dans la salle. Il est cependant loisible de croire que Gottfried a imité Thomas, mutilé ici par la *Saga*, en représentant Tristan accueilli par la cour de Marc avec la joie que permettait la tristesse des circonstances. La pensée, qui se présente deux fois chez Gottfried (6031-3 et 6056-62), a pu être fournie par Thomas au moment de l'entrée de Tristan dans la salle royale (*S* 31 :8). Il est enfin certain que le poète allemand a traduit dans les vers 6042-51 un passage de Thomas donné plus loin par la *Saga* (31 :14-19).

(1) V. p. 83, 84, 88, 93 s.

(2) *S* 30 : 30-37. 31 : 7-10. 31 : 16-19.

(3) Gottfried fait assister Morholt à cette entrevue pour la même raison qui l'a induit tout à l'heure à rendre Tristan témoin de la douleur des gens de Marc. On trouvera la preuve de ce dessein du poète allemand dans les vers 6225-9, où Morholt manifeste les sentiments d'un spectateur intéressé. En *S* comme en *E*, l'Irlandais n'est pas présent à l'assemblée (cf. *E* 1002 s.: « Tristan lui-même alla porter la réponse à Morholt »).

(4) On doit remarquer cependant que le discours de Tristan, dans le poème allemand, est échauffé d'une passion qui fait défaut au Tristan français.

La différence qui frappe les yeux tout d'abord est une transposition de Gottfried. L'ordre des idées dans la *Saga*, et presque certainement chez Thomas, est le suivant : 1° Tristan s'étonne qu'il ne se trouve pas d'adversaire à opposer à Morholt (31 : 22-26) ; 2° il reproche aux barons de Marc leur poltronnerie (31 : 26-31) ; 3° il conseille de faire choix d'un champion (31 : 31-36) ; 4° il offre de se mesurer avec Morholt (31 : 36-32-6). Gottfried a placé le motif 2° avant le motif 1°. La logique imposait ce changement. Après 3°, Gottfried interrompt la harangue de Tristan par une exclamation des gens de Marc, qui proclament l'invincible force de Morholt. Thomas a dû fournir cette interruption : la proposition que fait Tristan de combattre Morholt ne s'explique en effet que par le refus des barons présents d'affronter l'Irlandais (1).

La fin du discours de Tristan offre deux idées étrangères à la *Saga* : 1° Tristan envisage le cas où il aurait le dessous dans le combat prévu et montre que la situation de la Cornouailles n'en peut empirer (6166-73) ; 2° mais il espère que Dieu, son bon droit et son courage, lui seront trois auxiliaires qui le conduiront au triomphe (6187-96). Un lambeau de phrase de la *Saga* offre quelque analogie avec ces données : « mais si celui ci (Morholt) est fort, Dieu aussi est d'un puissant secours » (32 : 1 s.). Croira-t-on que Robert a écourté Thomas et que Gottfried n'a fait que reproduire l'original français ? Le contexte de la *Saga* est peu favorable à cette supposition. On n'y voit nulle part que Tristan, ou tout autre, se préoccupe des conséquences du combat au cas où il tournerait mal pour Tristan, et Robert, qui dit ici tant de choses moins utiles, aurait vraisemblablement accueilli cette idée s'il l'avait trouvée dans son texte. D'un autre côté, Eilhart offre un passage significatif. Dans le dialogue où Marc entreprend de dissuader son neveu de son projet, il est dit que le pays pourrait subir grande honte de l'issue du combat (2). Comme l'attitude de Marc est identique chez Eilhart et chez Gottfried, alors qu'elle diffère chez Thomas, on peut admettre que Gottfried a été influencé par son compatriote. Quant à la donnée des trois auxiliaires sur qui compte Tristan, elle est la conséquence ou la préparation d'une conception qui sera examinée plus loin : l'égalisation des forces

(1) V. Bédier, p. 80, n. 1.
(2) *Eilhart* 654 ss. et 656-8 (var. de *D*).

des deux adversaires, dont l'un, Morholt, vaut quatre hommes, et dont l'autre, Tristan, est aidé de trois assistants.

Il faut, en dernier lieu, constater que la harangue de Tristan a chez Gottfried une couleur religieuse qui n'apparaît pas dans la *Saga* (1), et qui très probablement faisait aussi défaut dans le poème français. Autrement, Robert, qui s'est permis des additions et des modifications pour accentuer le rôle de la religion dans sa traduction (2), en aurait gardé plus qu'une faible trace (3).

Le discours de Tristan terminé, la *Saga* fait exprimer à Marc sa joie d'avoir trouvé en Tristan un champion et la promesse qu'il laissera à son neveu son royaume en héritage.

Rien de tel dans le poème allemand. Ici les barons de Marc témoignent à Tristan leur reconnaissance. Ils expliquent que nul d'entre eux n'a jamais osé affronter le terrible Irlandais. Tristan cependant manifeste sa confiance dans l'issue de la lutte et demande aux barons s'ils l'acceptent définitivement comme leur représentant. Alors intervient Marc, qui s'efforce de dissuader Tristan de son audacieuse entreprise (6196-254). Reportons-nous à Eilhart. La situation est à peu près identique (4). Tristan se présente à l'assemblée des grands (5). Il leur entend affirmer qu'aucun d'eux n'est disposé à l'ordalie (6). Il espère avec l'*aide de Dieu* (7) *abattre l'orgueil* (8) du géant, puis demande aux vassaux de Marc d'obtenir du roi l'autorisation au duel (9). Marc résiste longtemps avant de donner son assentiment (556-708). Ainsi Gottfried se rencontre de façon surprenante avec Eilhart (10), après avoir

(1) Cf. *G* 6099 ss., 6106, 6109, 6110, 6116, 6125. 6126, 6130 ss. — Le passage 6124-32 est significatif à cet égard.

(2) V. p. 35 s.

(3) *S* 30 : 35.

(4) V. Kölbing : *Tristrams Saga*, p. XLIX.

(5) Deux vers antérieurs d'Eilhart (489 s.) semblent avoir trouvé un écho dans les vers 6198 s. de Gottfried.

(6) Les vers 996-9 de *E* offrent cependant la même idée. Est-ce une addition du poète anglais ?

(7) Cf. *G* 6241.

(8) Cf. *G* 6220 ss.

(9) Ici Tristan dévoile son origine, trait qui ne peut cadrer avec l'exposition de Thomas-Gottfried.

(10) Cf. aussi *Eilh.* 692 ss. et *G* 6098 ss., puis une, à vrai dire, peu significative similitude verbale :

daz he des nicht wolde làzin sîn ;	daz er ez durch in wolde làn ;
Eilh. 671.	*G* 6254.

délibérément abandonné Thomas. Il y a donc lieu de soupçonner une influence d'Eilhart. Ce soupçon devient une certitude si l'on remarque une étrangeté du récit de Gottfried. Chez lui, Marc écoute, impassible, le discours de Tristan, son offre généreuse, l'acceptation des vassaux ; puis, lorsque tout est terminé, il essaie d'agir sur Tristan. Cette attitude effacée du roi est assurément une faute de vérité. Voici probablement comment Gottfried a été induit à la commettre. Son âme généreuse n'a pu supporter l'égoïste conduite que Thomas attribue à Marc. Dès lors, il lui fallait donner la préférence à la version d'Eilhart, où Marc manifeste des sentiments désintéressés. Mais, comme Eilhart éloigne Marc de la délibération, et que Gottfried, s'en tenant à la version de Thomas, l'y fait assister, il était fatal que le rôle de Marc fût, dans le poème allemand, entaché d'invraisemblance par suite de la passivité du roi.

6255-6496. Thomas, après le discours où Marc remercie son neveu et lui promet l'héritage de sa couronne, conte quelques détails qui manquent dans le poème allemand : 1° Tristan baise le roi et les nobles ; 2° il dépose son gant en témoignage et garantie qu'il accepte le combat ; 3° les barons lui affirment leur gratitude et leur obéissance ; 4° on envoie chercher Morholt.

L'explication de ces omissions est aisée à trouver. 1° et 3° sont des traits d'importance fort secondaire, et que Gottfried a abandonnés pour alléger sa narration (1) ; 2° se retrouve plus loin avec quelque différence : ce n'est pas à Marc, mais à Morholt, que Tristan remet son gant (*G* 6458 s.), conception plus juste, le roi de Cornouailles n'étant pas arbitre, mais partie (2) ; 4° devait nécessairement tomber, puisque, dans le *Tristan* allemand, Morholt assiste à la délibération.

La scène du débat entre Tristan et Morholt est plus brève dans la *Saga* que chez Gottfried et n'y revêt pas le même aspect.

(1) On pourrait être tenté de croire que Gottfried n'a pas voulu multiplier les témoignages de reconnaissance des barons de Marc par crainte que leur conduite ultérieure envers Tristan ne paraisse trop odieuse.

(2) En *E* Morholt donne à Tristan un anneau (1011). L'anneau est une invention du poète anglais. Dans la *Saga*, Morholt, provoquant les nobles de Marc, offre son gant (*S* 33 : 23 s.. cf. p. 147).

Voici ses diverses phases (1).

1° Dans l'une et l'autre œuvre, Tristan conteste vis-à-vis de Morholt la légitimité du tribut. La *Saga* met en relief l'iniquité de la redevance, que la violence a imposée et que la force abolira (32 : 20-33 : 10). On reconnaît dans ce passage le goût de Thomas pour la discussion abondante, abstraite et subtile d'un fait d'ordre moral (2). Gottfried a légèrement déplacé, afin d'être en face d'idées plus concrètes et d'oppositions plus vigoureuses, le terrain d'argumentation de Tristan. Le neveu de Marc fait, chez lui, un exposé surtout historique de la question. Après avoir dit, avec plus d'énergie poétique que Thomas, que les pays tributaires se sont soumis à la honte de la redevance à cause de leur faiblesse, il montre l'Angleterre et la Cornouailles devenues puissantes et prêtes à la bataille pour se soustraire au tribut, et même reprendre les biens qui leur ont été indûment ravis. Cette seconde partie du discours prêté à Tristan par Gottfried est animée d'un beau souffle, vivifiée par des images vigoureuses, frappante d'effet par l'évocation des tristesses passées et l'espoir de la revanche future.

2° L'exposition de la *Saga* ne renferme que deux discours : celui de Tristan, dont il vient d'être question, et la réplique de Morholt, qui sera envisagée plus loin. Entre les deux discours Gottfried a inséré quelques questions et réparties, où apparaissent deux motifs nouveaux. 1° Morholt demande à Marc et à ses barons si Tristan est autorisé à parler ainsi qu'il vient de faire. On lui répond que Tristan exprime l'opinion de l'assemblée (6337-56). 2° Morholt, ensuite, accuse Marc et ses nobles de violer leur serment en refusant le tribut, ce que Tristan réfute par cette raison : la Cornouailles et l'Angleterre ont le choix entre le tribut ou la bataille ; elles restent dans le droit en se prononçant pour la bataille, qui sera, au gré de Morholt, un combat d'armées ou un duel (6357-92).

De ces motifs, le premier n'était pas chez Thomas, où Morholt, par la suite, considère Tristan comme un conseiller et non comme le porte-parole de l'assemblée (*S* 33 : 14). Il a cependant son utilité. L'intervention inattendue de Tristan et le silence du roi

(1) Gottfried ouvre la discussion par un petit colloque, sorte d'exorde, entre Tristan et Morholt (6256-61).

(2) V. surtout les sentences 32 : 27-33 : 3.

doivent surprendre Morholt, et exigent une demande d'explication. Le second est dans le poème français, mais il se trouve plus haut, encadré dans le discours de Tristan. Il était d'un art plus habile de le faire paraître ici et de le transformer en une réfutation de l'accusation de parjure proférée par Morholt. Il est aussi plus conforme à une progression logique des choses que Tristan termine sa harangue en offrant à Morholt soit la bataille rangée, soit le duel (6381-92).

3° Avant la réplique de Morholt au discours de Tristan, Thomas a esquissé le portrait du géant irlandais, au large visage, à la haute stature, à la voix retentissante (33 : 12 s.). Comme on rencontre plus loin, précédant la réponse de Tristan et faisant pendant au portrait de Morholt, une sommaire description de Tristan (33 : 24 s.), il faut admettre que l'on est en présence d'une disposition voulue par Thomas et que le fruste Robert n'en est pas l'auteur. Gottfried donne plus loin, à l'endroit requis, c'est-à-dire avant le combat, le portrait des deux adversaires (6505-24 et 6538 ss.). Il devait donc l'omettre ici.

Le discours de Morholt épuise chez Thomas la situation. Le géant déclare n'avoir pas d'armée pour combattre en bataille rangée, mais offre le duel. Gottfried a rendu l'exposition plus vive en la morcelant. Morholt, d'abord, annonce qu'il est venu sans armée. Tristan lui répond qu'il a le temps d'aller en chercher une en Irlande. A ce moment seulement, Morholt propose le combat singulier (6393-453). Non content de cette modification, Gottfried a altéré le fond de l'action en donnant aux discours des adversaires le caractère d'une provocation directe. Tristan exprime l'espoir qu'il a du succès de la lutte, Morholt, de son côté, taxe de jactance l'assurance de Tristan. Ceci est certainement une addition du poète allemand et procède d'une vue personnelle des choses. Dans le poème français la discussion est d'ordre général et, finalement, Morholt jette son gant aux barons de Marc, sans savoir qui le ramassera. Chez Gottfried, et l'on voit aisément combien l'intérêt gagne à ce changement, c'est entre Morholt et Tristan que se concentre la lutte de paroles, antécédente à la lutte des armes. Le débat, ainsi circonscrit, devient individuel. Le poète dirige l'attention sur les adversaires futurs et met en valeur le rôle de Tristan.

L'acceptation du combat par Tristan a été calquée par Gottfried

(6454-76) sur le poème français. En revanche, les angoisses des gens de Cornouailles et la quiétude de Morholt au sujet de l'issue du combat (6477-96) ne se trouvent pas en cet endroit dans la *Saga*. C'est plus loin, immédiatement avant la lutte de leur champion, par conséquent en un lieu mieux choisi, que les barons de Marc, selon Thomas, sont saisis de crainte et implorent le secours de Dieu (*S* 34 : 19-22). De l'identité des deux passages il ressort que Gottfried a mis en œuvre la pensée de Thomas dans les vers 6477-82. Il n'y a donc à signaler qu'une transposition (1). Pour ce qui est de l'assurance attribuée à Morholt, si l'on pense que les rimes *fierer contenanze : schanze* (6493 s.), formées de mots français, sont tirées directement de l'original, on sera contraint d'admettre que la confiance hautaine de Morholt, décrite par Gottfried, était exprimée chez Thomas. Il est vraisemblable, en effet, que le poète allemand a reproduit un passage que nous trouvons plus loin dans la *Saga*, ou au moins qu'il s'en est inspiré. La *Saga* offre trois portraits de Morholt : l'un, au moment de la discussion (33 : 11-13), le second, lors de l'armement du géant (34 : 4-8), le troisième, enfin, immédiatement avant le combat (34 : 24-29). Gottfried n'a pas utilisé le premier ; il a donné le second à l'endroit concordant du poème (2) ; le troisième (que Thomas a alourdi d'une fastidieuse répétition sur la parenté et la mission de Morholt) a été placé par le poète allemand à un point antérieur de l'action, c'est-à-dire dans le passage qui nous occupe.

Cette supposition d'un emprunt et d'une transposition est fondée sur l'analogie de la pensée exprimée par la *Saga* : « Morholt est fort, puissant, *orgueilleux* et haut de taille ; il ne redoute nul chevalier au monde. » (34 : 24-26) (3) avec les vers 6492-6 de Gottfried. Elle gagne en vraisemblance du fait que ce passage suit presque immédiatement, dans la *Saga*, l'allusion aux craintes des Cornouaillais, allusion dont nous avons également constaté la transposition chez Gottfried. Deux lignes seulement séparent, dans la *Saga*, les passages réunis et déplacés par le poète

(1) On doit remarquer cependant que Gottfried, arrivé au passage correspondant à *S* 34 : 19-22 a effleuré à nouveau ce thème et dit brièvement les vœux des gens de Marc pour le succès de leur défenseur (6791-4).

(2) V. v. 6506-24 et p. 150.

(3) Il est très probable que la *Saga* a résumé le texte français.

allemand. Comme la *Saga* porte manifestement des traces d'altération (1), il est possible que, déjà chez Thomas, les passages se suivaient. Il est donc fort incertain qu'on doive faire honneur à Gottfried de l'effet artistique résultant de l'opposition des transes éprouvées par les gens de Marc et de l'assurance de Morholt. La seule chose qui lui appartienne certainement, c'est la transposition. Cette altération, avouons-le, n'ajoute aucun prix à son poème.

Il reste à faire une dernière réflexion sur l'incident du défi. Thomas laisse bien dire à Tristan que le paiement du tribut ne se justifie par aucune raison d'équité et qu'on peut l'abolir par la force, attendu qu'il a été imposé par la force. Ce raisonnement du raisonneur Thomas a été repris par Gottfried. Mais le poète allemand est allé plus loin. Il a conçu le duel de Morholt et de Tristan comme une ordalie. Le caractère de ce combat étant le triomphe du droit sur l'iniquité (2), Tristan ne se lasse pas de proclamer la justice de sa cause et d'en appeler à la protection de Dieu (6363-7, 6429-33, 6454-7, 6764). Cette idée, qui est aussi mise dans la bouche de Morholt (6450-4), ainsi que la solennelle formule de défi dont se sert Tristan (6460-76), et qui n'est pas dans la *Saga*, procède d'une tendance à la modernisation du sujet.

6497-6625. Les préparatifs du combat sont présentés très brièvement par la *Saga*. Suivons l'ordre de Gottfried.

D'après le poème allemand, le duel est fixé au troisième jour qui suit le défi (6497-99). Il est très possible que, comme le pense M. Bédier (3), ce trait ait été fourni par Thomas, quoique ni la *Saga*, ni *Sir Tristrem* n'en fassent pas mention.

Le jour du combat, une foule de peuple se rend, dit Gottfried, sur le rivage de la mer pour suivre les péripéties de la lutte (6500-4). Ce détail pouvait se trouver aussi dans l'original français (4).

Contrairement à la *Saga*, qui décrit l'armement de Morholt,

(1) Incohérente est en effet l'exposition de Robert, qui conte que Tristan *monte à cheval* et court au devant de son ennemi (34 : 22 s.), alors que, peu auparavant, il a déjà dit que Tristan *se met en selle* et prend congé du roi et des barons (34 : 16-19).

(2) V. entre autres Conrad de Würzburg : *Engelhard* [2] 4122-37, 4447-57.

(3) Bédier, p. 83, n. 1. — Eilhart connaît aussi ce délai (714 s.).

(4) Peut-être faut-il plutôt l'attribuer à l'influence d'Eilhart (742-9). Cf. les rimes *mer : her* des deux poèmes allemands.

Gottfried s'abstient de dire quelles sont les armes de l'Irlandais. Ce silence est voulu et même constaté par le poète allemand, qui affirme qu'il ne parlera ni de l'armure ni de la force de Morholt. On aperçoit deux raisons à la réserve de Gottfried. Il a voulu éviter le péril auquel a succombé Thomas, qui est tombé dans la répétition en décrivant de façon à peu près identique l'armure de Morholt et celle de Tristan (1). La seconde raison, qui ressort de la brève caractéristique que donne Gottfried de la valeur guerrière de Morholt, est le désir du poète allemand de présenter l'adversaire de Tristan, non comme un géant aux formes épaisses, mais comme un chevalier moderne (2). Aussi ne pouvait-il lui attribuer ce grand cheval, ce large et gros bouclier, cette épée énorme que lui accorde Thomas. Le poète français avait déjà humanisé cette sorte de monstre ancien qu'est « le Morholt ». Gottfried est allé plus loin dans cette voie, et, du géant, a fait un vrai chevalier, qui combat « suivant l'us chevaleresque » (6522). Ici encore Gottfried a modernisé.

Ayant esquivé la description de l'armure de Morholt, Gottfried consacre quelques vers à dépeindre l'inquiétude de Marc au sujet du combat (6525-34). Il n'est pas possible que cette angoisse du bon roi, « plus soucieux qu'une femme au cœur défaillant », et qui « aurait volontiers continué à payer le tribut pour éviter le combat », se soit trouvée dans le texte français, où nous avons vu Marc si joyeux du défi porté par Tristan à Morholt (3). C'est à la sensibilité du poète allemand qu'il faut attribuer ces réflexions (4).

Avec la narration de l'armement de Tristan, Gottfried revient au texte français, non sans le modifier cependant.

Une première et toute secondaire altération est une transposition du poète allemand, qui, au lieu d'énumérer comme Thomas les chausses de fer, les éperons d'or et le haubert (5), place le

(1) Il est à propos de rappeler que Gottfried a très élégamment échappé à la nécessité de conter comment est faite l'armure que Tristan porte lors de son adoubement. V. p. 124 s.

(2) Robert ne se lasse pas de faire ressortir le caractère de géant attribué à Morholt (Cf. *S* 30 : 21-23, 31 : 2-5, 33 : 11-13 ; 34 : 4-7, 34 : 24 s.).

(3) V. p. 144.

(4) Gottfried a montré combien cette idée lui importait, en disant plus loin que Marc avait « le cœur en larmes » lorsqu'il attacha à Tristan ses éperons (6554). V. p. 151.

(5) Il est probable que le mot français était « broigne », rendu par le norrois *brynja* (*S* 34 : 10),

haubert après les chausses, afin de pouvoir appliquer à ces deux pièces de l'armure des qualificatifs communs. Une divergence plus importante est l'intervention de Marc, qui, dans le poème allemand, boucle à Tristan, avec grand deuil, les éperons et lui attache les courroies de l'armure. Cette déviation, qui a pu être inspirée à Gottfried par l'exemple d'Eilhart, chez qui Marc arme Tristan « de ses mains royales » par grande affection (755-8), a pour effet de mettre en relief le rôle du roi et de montrer son émotion (1).

Il ne peut être reconnu avec certitude si Thomas mentionnait la cotte d'armes, dont la *Saga* ne parle pas et dont Gottfried loue l'élégance (6557-64).

Par contre, il n'est pas douteux qu'on ne doive revendiquer pour le poète allemand les réflexions, faisant suite à ce passage, sur l'impossibilité de décrire convenablement le brillant aspect du jeune champion (6565-72). L'accent personnel et la façon dont Gottfried a coutume d'user du procédé descriptif sont des preuves irréfutables.

L'ingéniosité de Gottfried est probablement responsable de la substitution, à cette description esquivée, d'une fine remarque : ce n'est pas la cotte d'armes qui fait honneur à Tristan, mais c'est Tristan qui donne au vêtement, par sa belle mine, toute sa valeur (6565-84). De la même façon, c'est-à-dire en recourant à une observation divergente, Gottfried a évité de décrire l'épée que Marc ceint à Tristan. Cette épée, dit le poète, qui fut le salut du héros dans ses combats, ne fut tenue ni trop haut ni trop bas, mais dans la direction du but à atteindre (6582-90). Gottfried n'a pas reproduit l'idée de la *Saga* (qui est très vraisemblablement traduite de Thomas), où on lit que cette épée donnée à Tristan par Marc était un legs du père de ce dernier (34 : 12-14). La raison de l'omission de Gottfried est sans doute l'inutilité de ce trait.

Au sujet du heaume on constate de nouveau une indication complémentaire de Gottfried par rapport à la *Saga*. Le cimier de Tristan, dit le poète allemand, était formé d'une flèche, symbole de l'amour qui plus tard remplit la destinée du héros (6598-602). Ce

(1) Par la suite, Marc, dans la *Saga*, ceint à Tristan l'épée. Gottfried a imité ce trait. De plus c'est, chez lui, Marc encore qui coiffe Tristan du heaume (6603) et lui passe l'écu (6621). Cf. aussi les vers 6604-8, qui donnent une nouvelle preuve de l'inquiète sollicitude de Marc.

n'est pas la première fois que Gottfried parle de ce heaume et de ce cimier. Lors de l'adoubement de Tristan il a signalé le heaume surmonté d'un trait ardent, symbole des peines d'amour (4941-4). A-t il trouvé cette donnée chez Thomas ? Une distinction s'impose. L'indication de Gottfried est double : 1° le heaume de Tristan est surmonté d'un cimier affectant la forme d'une flèche ; 2° cette flèche est l'indice de l'Amour, à qui Tristan est voué. S'il est possible que Thomas ait imaginé le premier trait, il paraît fort invraisemblable qu'il soit l'auteur du second. On trouve des cimiers symboliques chez les auteurs du XIIIe siècle, dans *Wigalois*, le *Chevalier au Cygne*, etc. ; il ne semble pas qu'il s'en rencontre auparavant, à l'époque de Thomas. On ne s'étonne pas d'ailleurs que l'ingénieux Gottfried imagine d'aussi subtiles pensées ; une donnée de même nature (1), qui est certainement sa propriété, tend à faire croire qu'il est également l'auteur de celle-ci.

De la description du bouclier (6609-26) il est impossible de discerner ce qui est la propriété de Gottfried. On a seulement le droit de croire, comme nous l'avons admis plus haut (2), et contre l'affirmation de la *Saga* (3) aussi bien que de *Sir Tristrem* (4), que l'écu de Tristan portait chez Thomas, comme chez Gottfried, un sanglier.

6626-6787. Après avoir décrit séparément les quatre pièces essentielles de l'armure de Tristan, chausses, haubert, heaume et écu, Gottfried jette un coup d'œil sur l'ensemble, qui était exécuté, dit-il, de telle façon que chaque partie faisait valoir l'autre, et qui convenait aussi merveilleusement au champion que celui-ci à l'armure (6626-62). Ces considérations sont de même ordre que celles présentées par Gottfried aux vers 6565-81, et, comme elles, sont probablement originales.

Le cheval de Tristan, que la *Saga* décrit en deux mots, rappelle chez Gottfried (6663-86) le palefroi d'Enide dans l'*Erec* d'Hart-

(1) C'est Isolde qui découvre Tristan à demi-mort après le combat contre le dragon, et le poète voit dans cette rencontre une marque de la volonté du Destin (9373-8).

(2) V. p. 125, n. 2.

(3) Il n'est question dans la *Saga* que de figures d'or (34 : 16).

(4) Au lieu du sanglier, *Sir Tristrem* indique — plus loin — un lion (1040).

mann. Certaines concordances de mots font pressentir une influence directe :

Erec	*Tristan*
Frâget iemen mære *ob es schœner waere* dan daz se unz her geriten hât? 7285-7	in Spanjenlant noch anderswâ *wart nie kein schœner erzogen* 6664 s.
ez was *erwünschet* alsô : 7339	*erwünschet* z' allen enden. 6670
diu wâren flach unde *sleht,* *als einem tiere ûfreht* 7357 s.	die füeze sinwel, diu bein *sleht,* *ûfrihtec* alle viere *als einem wilden tiere ;* 6674-6.
alsô was sîn *geschaft* 7365	al ir *geschepfede* unde ir reht ; 6673
starc und wît *zen brüsten :* 7354	ez was rîch und offen *zer brust* und zuo den goffen, *starc* ze beiden wenden, 6667-9

On objectera que ces analogies sont explicables, et dès lors peuvent paraître l'effet d'une rencontre, puisqu'il s'agissait pour les deux poètes allemands de traiter un même sujet, à savoir tracer l'esquisse d'un bon cheval de bataille. Les coïncidences relevées surprendraient cependant si Gottfried n'avait fait que traduire Thomas, qui n'avait aucune raison de se rencontrer avec Hartmann.

De même qu'après la description partielle de l'armure Gottfried en a donné une vue d'ensemble et fait voir qu'elle s'adapte au héros comme le héros s'adapte à elle, de même il donne après l'énumération des qualités du destrier de Tristan un tableau en groupe du cavalier et de sa monture (6687-724). Il met en belle lumière l'aisance, l'élégance, la sûreté des mouvements de l'homme et se plaît à le montrer faisant avec le cheval un seul corps animé d'une même vie.

Ce procédé descriptif, qui consiste à reprendre l'ensemble après les détails, est une nouveauté dont Gottfried escomptait l'effet sur les lecteurs, puisqu'il l'a répété (1) et a lui-même signalé

(1) Le premier exemple de cette méthode a été fourni plus haut à l'occasion de la cotte d'armes (6565-81).

cette répétition (1). Pour cela, nous devons croire qu'il ne l'a pas trouvé dans le poème français. On remarquera aussi que la pensée exprimée dans les vers 6711-5 est identique à celle que l'on rencontre 18208-15, où Gottfried est certainement original.

Les préparatifs du combat étant contés, Gottfried en explique les conditions. Ce sera une lutte dans une île déserte, où deux barques amèneront isolément chacun des adversaires avec son cheval (6725-41). La *Saga* reste muette au sujet de cette indication. Bien mieux, elle ne laisse apercevoir nulle part que le fameux duel ait lieu dans une île (2). Ce silence mérite d'autant plus d'être remarqué que cette forme particulière du combat est d'origine germanique et bien connue dans la littérature scandinave, où elle porte le nom de *holmgángr*. Cependant, comme le duel dans l'île se rencontre à la fois dans *Sir Tristrem* et chez Gottfried, il y a lieu de croire avec Kölbing (3) et M. Bédier (4) à une mutilation de la *Saga*. Cette mutilation ne paraît pas moins fort étrange : elle atteint plusieurs endroits du poème et, par suite, trahit un dessein qui reste inexpliqué (5).

Après ces renseignements sur le théâtre et les conditions du combat, Gottfried montre Morholt gagnant l'île sur une barque, se mettant en selle et faisant caracoler son destrier avec un art

(1) Le *Grégoire* de Hartmann offre quelques traits qui peuvent avoir été utilisés par Gottfried (cf. *Gregorius* 1594-6 et *Tristan* 6698 s., etc.), mais la chose n'est rien moins que certaine. Ce qui paraît plus sûr, c'est que Gottfried s'est cru obligé, pour ne pas être en reste avec Hartmann, de donner une exacte peinture de la tenue du cavalier, motif qui devait intéresser les cercles courtois de l'époque.

(2) Dans la version tchèque du *Tristan* d'Eilhart, le duel se livre, non pas dans une île, mais sur une montagne. L'éditeur de cette version, M. Knieschek, croit que le *Tristan* tchèque reproduit sur ce point le récit primitif d'Eilhart, qui aurait été altéré par des remanieurs (*Wiener Sitzungsberichte*, 101, p. 408 ss.). M. Lichtenstein a combattu cette opinion (*Anz. f. d. Altertum*, 1, p. 10). La divergence du *Tristan* tchèque n'éclaire d'ailleurs en aucune façon celle de la *Saga*.

(3) *Tristrams Saga*, p. XLVII.

(4) Bédier, p. 84, n. 2.

(5) Je n'ose donner qu'en note une très douteuse tentative de justification. Le *holmgángr* scandinave fut aboli en Norwège vers le XIe siècle. Robert put voir dans ce genre de duel, qui était accompagné de rites particuliers, un vestige de paganisme et une infraction aux coutumes légales, que sa qualité de bon chrétien et de féal sujet lui interdisait de mentionner. C'est pourquoi il aurait fait du *holmgángr* de Thomas un combat ordinaire.

consommé (6741-56). Ces dernières données existent dans la *Saga*, mais plus haut, après la description de l'équipement de Morholt (34 : 4-8). Si cet ordre est celui de Thomas, supposition que rien n'infirme, il faut convenir que la transposition de Gottfried, qui conte successivement le départ des deux adversaires, est justifiée.

A son tour, Tristan monte dans sa barque. Il fait ses adieux à Marc et l'exhorte à avoir confiance en l'issue du combat (6757-87). Ce discours manque dans la *Saga*. Deux raisons laissent la conviction qu'il manquait aussi dans le texte français. La *Saga* n'offre nulle part le reflet des anxiétés de Marc, plusieurs fois manifestées chez Gottfried. Il est donc au moins vraisemblable que Thomas n'a pas connu ce motif. Si cette conjecture est exacte, il est évident que Thomas n'a pu mettre dans la bouche de Tristan des paroles de réconfort absolument inutiles. D'un autre côté, le discours de Tristan est empreint d'une ferveur religieuse et d'un sentiment du droit que nous avons reconnus être le caractère du seul Gottfried (1).

6788-6909. Ayant pris pied sur l'île, Tristan repousse dans les flots la barque qui l'a amené. A Morholt, qui s'étonne, Tristan répond que l'un des deux champions devant seul sortir vivant de l'île, une barque suffira à emmener le vainqueur (*G* 6788-810) (2). L'acte de Tristan et le colloque qui en est la conséquence existant dans *Sir Tristrem*, il faut voir dans l'omission de la *Saga* une coupure, nécessitée par le déplacement du théâtre du duel (3).

Morholt fait ensuite une tentative de conciliation. Il engage Tristan à renoncer au combat. Tristan refuse, parce que Morholt persiste à exiger le tribut (*G* 6811-36). Aucun indice ne décèle la présence de ce passage dans le texte français. Par contre il se trouve, avec quelques différences, chez Eilhart (810-51). Il n'est pas téméraire de présumer que Gottfried a suivi les traces du vieux poète allemand. En examinant les vers de Gottfried, on constate en effet que la raison donnée par Morholt de sa répugnance au combat est qu'aucun chevalier ne lui plut jamais autant que Tristan (6822 s.). Cet intérêt que, subitement, Morholt témoi-

(1) V. p. 144 et 149.
(2) Sur les vers 6791-4 v. p. 148, n. 1.
(3) V. p. 154.

gne à Tristan ne concorde guère avec les dispositions antérieures que prête Gottfried à l'Irlandais (6337-43, 6433-42) et paraît inexplicable. En revanche, il est exprimé par la *Saga* plus loin (35 : 29 s.), dans l'entretien qui a lieu au cours du duel; et ici il est à sa place, car Morholt a éprouvé la valeur de Tristan et a quelque raison de l'estimer. Que conclure de ces observations, sinon que Gottfried, désireux de préparer l'entretien des deux adversaires au cours de la bataille, a accepté le canevas d'Eilhart (1), mais que, pour justifier la proposition conciliante de Morholt, il a emprunté à Thomas un trait présenté plus tard dans le poème français?

Cette conjecture est fortifiée par la façon dont l'attaque est présentée dans les trois textes. La *Saga* et *Sir Tristrem* montrent Morholt prenant l'offensive. Gottfried, qui vient de faire tenir à Morholt un langage pacifique et de prêter à Tristan des paroles belliqueuses, est contraint de donner à ce dernier le rôle de l'agresseur (6837-45); Morholt s'élance pour résister à l'attaque de Tristan (6846-50). Ici — au vers 6851 — Gottfried revient à son texte.

Les combattants, disent les trois versions, brisent leurs lances sur les écus, puis tirent les épées (*G* 6851-69). A ce moment, Gottfried interrompt le récit du combat pour développer (6870-909) l'allégorie des trois auxiliaires de Tristan, qu'il a amorcée auparavant (6187-96). Il a été dit plus haut (2) qu'une pensée de la *Saga* a quelque rapport avec cette allégorie. Mais rien ne peut induire à croire que Thomas l'ait développée. Raison très forte : Gottfried prétend ici qu'il va à l'encontre de sa *mære*, où l'on ne parle que du combat de deux hommes, alors qu'il va décrire la bataille de deux troupes (c'est-à-dire de Morholt, qui vaut quatre champions (3),

(1) Eilhart met en évidence quelques idées que Gottfried n'a pas reproduites. Mais le fond des discours est identique dans les deux poèmes. Il se trouve même une frappante coïncidence de pensée et d'expression:

sal ich dich nû zu dôde slân, daz ist mir innigllchin leit. *Eilh.* 820 s.	wan zwâre mir ist sêre leit, ist, daz ich dich slahen sol ; *G.* 6820 s.

Cette concordance a été relevée par M. Lichtenstein : *Eilhart*, p. CXCVII.

(2) V. p. 143.

(3) Eilhart dit que Morholt a la force de quatre hommes (353). Ce trait existait sans doute dans la tradition. L'auteur de *Titurel le jeune* attribue à l'Irlandais la force de cinq guerriers. V. P. Piper: *Hartmann von Aue und seine Nachahmer*, p. 499. (Cf. aussi Bechstein, note au v. 6881 de son édition de *Tristan*.

contre Tristan et ses trois auxiliaires). Enfin le ton humoristique du passage, l'appel fait au lecteur (6897 s.) et le retour, sous forme personnelle, du motif un peu plus loin (6982-7007) plaident en faveur de Gottfried.

On aurait, il est vrai, tort de voir dans ce trait une invention de Gottfried. Notre poète a été conduit à cette allégorie par un passage de l'*Iwein* de Hartmann, où un chevalier lutte à forces égales contre trois champions, assisté qu'il est par Dieu et la vérité (1).

6910-7064. Le combat à l'épée, qui suit la joute, est traité par Gottfried avec liberté. Les versions norroise et anglaise — et par conséquent Thomas — content que Morholt fut blessé dès l'abord, mais qu'à son tour, il porta de son glaive empoisonné un coup dangereux à Tristan. Cette première phase du duel est esquissée autrement par Gottfried. Ici Morholt accable Tristan d'une grêle de coups violents. Réduit à la défensive, Tristan se couvre de son mieux ; mais, dans un mouvement de parade, il lève son bouclier trop haut et est atteint à la cuisse (6910-34). On discerne aisément la raison et l'effet de l'altération du poète allemand. Sa description est plus vraie que celle de Thomas. Ici les coups s'échangent sans égard à la différence de taille des deux adversaires, et la blessure de Tristan à la poitrine (*S* 35 : 18), ou à la hanche (*E* 1088), est moins bien justifiée que chez Gottfried, où l'étourdissement produit par les estocades venues de haut (n'oublions pas que Morholt est de stature élevée), amène Tristan à découvrir la partie inférieure de son corps.

L'interruption du combat et la nouvelle tentative de conciliation faite par Morholt étaient dans l'original. Gottfried reproduit fidèlement le texte de la *Saga* (6935-80).

De façon très ingénieuse, le poète allemand revient — pour la troisième fois — à son allégorie des trois assistants de Tristan (6981-7012) (2). Conscient de l'appui de ses fidèles champions,

(1) *Iwein* 5273 ss. Hartmann a trouvé le germe de l'allégorie chez Chrétien (*Yvain* 4445 ss.). Chez Wolfram aussi un combattant jouit du secours d'une vertu personnifiée : *Parzivâl reit niht eine: — dâ was mit im gemeine — er selbe und ouch sin hôher muot* (*Parz.* 737 : 13-15).

(2) V. p. 143 s. et p. 156 s. — Ici encore Gottfried entame avec le lecteur un colloque, ce qui donne à cette digression le caractère d'une invention du poète.



Tristan, d'un assaut hardi, renverse Morholt et son destrier. L'Irlandais se relève et tranche la jambe du cheval de Tristan, qui s'abat. Morholt alors se dirige vers son coursier, pose la main gauche sur l'arçon afin de sauter en selle. Mais Tristan, qui l'a rejoint, lui coupe la main, puis, redoublant, l'atteint sur la coiffe (Morholt a perdu son heaume) d'une blessure qui entame le crâne et amène la mort (1) (7013-68).

A la peinture si vive, si colorée et si vraie de Gottfried, la *Saga* oppose quelques lignes ternes, où elle se borne à rapporter que Tristan asséna sur la tête de Morholt un coup violent et mortel (36 : 4-11) (2).

Devons-nous cependant faire honneur à Gottfried de tous les détails de sa belle narration ? L'examen de *Sir Tristrem* ne le permet point. Le poème anglais présente en effet quelques traits — importants — qui paraissent dans le poème allemand : la chute de cheval de Morholt et le combat à pied (1055-62) (3). Malheureusement *Sir Tristrem* est un contrôle trop incertain pour permettre de juger en toute sécurité de l'originalité de Gottfried. Ce qui cependant est assuré, c'est une habile transposition du poète allemand. Il est probable que chez Thomas, Morholt est blessé (*S* et *E*) et désarçonné (*E*) par Tristan *avant* l'interruption du combat. Cette supposition est juste, car si la version anglaise, qui ne signale pas l'interruption, n'est d'aucun secours, la *Saga*, où, comme dans *Sir Tristrem* (et chez Thomas), le coup de Tristan atteint le dos du cheval de Morholt, offre une prise suffisante. Chez Gottfried, au contraire, ces incidents se produisent après l'interruption du duel, dont la physionomie prend de ce fait un air de plus haute vraisemblance. Le géant, confiant dans sa force, a assailli impétueusement Tristan. Le voyant blessé et se croyant maître du succès, il lui offre la paix. Mais Tristan rassemble son courage. Assuré de l'aide de ses trois auxiliaires, il reprend la lutte, et cette fois la termine à son avantage.

Il semble aussi que l'on ait quelque droit de revendiquer pour

(1) Une dernière fois Gottfried compare Morholt à une troupe (7065).

(2) Auparavant la *Saga* a relaté les impressions des spectateurs (35 : 10 s., 36 : 2-4. Cf. *E* 1077 s.). Il sera dit tout à l'heure (p. 160) pourquoi Gottfried s'est abstenu de ces indications.

(3) Ces données sont également fournies par Eilhart (872-6), qui connaît aussi la mutilation de Morholt (904-6). Mais il n'existe pas de témoignage certain d'une influence exercée ici sur Gottfried par son compatriote.

Gottfried un trait important. *Sir Tristrem* et la *Saga* ne parlent que d'une blessure reçue par Morholt avant le coup mortel (1). Cette blessure, qui effleure le côté de l'Irlandais et atteint le cheval, est sans intérêt, aussi bien que sans effet sur l'issue du combat. A cette estocade aveugle Gottfried a substitué — à moins que ce détail ne se soit trouvé chez Thomas et n'ait été supprimé par les auteurs scandinave et anglais (2) — un coup intelligent. Tristan tranche la main de Morholt et empêche ainsi l'Irlandais de remettre son heaume qui vient de tomber. Cette circonstance explique le succès définitif de Tristan, dont l'épée traverse aisément la coiffe de l'adversaire, que ne protège plus son heaume.

En somme le *holmgang* (3), autant que la comparaison des textes permet d'en juger, est, chez le poète allemand, disposé avec plus de vérité et d'art que chez Thomas.

7065-7234. L'ironique apostrophe de Tristan à l'adresse de Morholt expirant (7065-84) est certainement de Thomas (v. *S* 36 : 12-14).

Gottfried affirme que Tristan trancha la tête à Morholt (7085-9). Les deux autres versions ne relatent pas ce trait. Si c'est là une addition de Gottfried (4), on n'en découvre pas sûrement le motif.

Revenant à terre sur la barque de Morholt, Tristan entend les acclamations joyeuses des sujets de Marc (7090-111). Malgré le

(1) *S* 35 : 12-16, *E* 1052-6. *E* mentionne plus loin un coup dangereux porté par Tristan (1072-6), mais cela n'a rien à voir avec la mutilation de Morholt et paraît une addition de l'auteur anglais.

(2) Cette supposition est peu vraisemblable, car ni *S* ni *E* ne disent plus loin que les Irlandais ont dû réunir les parties du cadavre de Morholt pour l'emporter en Irlande (*S* 36 : 16 s., *E* 1096-8). Gottfried, au contraire, spécifie que les compagnons de Morholt assemblent les trois tronçons de son corps (la tête, la main et le reste du corps) (7151). V. ci-dessous, n. 4.

(3) On me permettra d'adopter cette forme de préférence à la forme scandinave du mot.

(4) Cette conjecture est autorisée par le soin que prend Gottfried — à l'encontre des deux autres versions — de dire que les Irlandais assemblent, pour les emporter, les trois tronçons du cadavre de Morholt (7151. V. ci-dessus, n. 2). — Comme Gottfried se sert à diverses reprises du mot *prisant* pour qualifier le cadavre de Morholt (7124, 7149) et qu'il a adopté ce terme pour désigner le cerf dépecé et ramené en pompe au logis (3050 ss.), on est tenté de croire que le désir d'établir une comparaison entre Morholt et une pièce de gibier défaite et rapportée solennellement l'a induit à ce trait.

silence de la *Saga* et de *Sir Tristrem*, il faut imputer à Thomas ce passage. Il n'est pas croyable que le poète français, qui, à deux reprises, décrit l'anxieux intérêt des spectateurs, n'ait pas exprimé l'allégresse des Cornouaillais après la victoire de Tristan.

Le vainqueur de Morholt adresse aux Irlandais en deuil un discours sarcastique. Le cadavre qu'ils emportent, dit-il, est tout le tribut que l'Irlande obtiendra de Marc (7112-34). La *Saga* a résumé ce discours et l'a présenté en style indirect. On sait que ce procédé est familier à Robert (1).

C'est à Gottfried que revient l'idée (inconnue à *S* et à *E*) de la précaution que prend Tristan de cacher aux Irlandais qu'il est blessé (7135-41). La preuve est aisée à faire. Dans la *Saga*, les Irlandais, comme les gens de Marc, suivent les péripéties du combat (35 : 10 s.). Gottfried s'est abstenu de cette indication, certainement avec intention. Il déclare plus loin, en propres termes, que si les Irlandais avaient eu connaissance de la blessure de Tristan, ils auraient reconnu dans Tantris le vainqueur de Morholt, lorsque le soi-disant jongleur vint en Irlande pour y faire guérir sa plaie (7889-98). Gottfried a d'ailleurs pour cette donnée une tendresse qui décèle sa paternité. Il ne se contente pas d'y revenir plus tard, mais loue fort Tristan de sa circonspection ; il tire du cas particulier un précepte général ; bref, il a tout l'air de s'applaudir de son ingénieuse invention (7139, 7889-914).

Les Irlandais, dans les versions allemande et scandinave (2), font voile pour leur pays, emmenant, dit Gottfried (qui est probablement original ici), leur pitoyable « présent », c'est-à-dire le trophée lugubre composé des trois parties du corps de Morholt séparées par Tristan et rassemblées par eux (7142-54) (3). Ils répètent (4) (en discours direct, *S* 36 : 35-37 : 5, en discours indirect,

(1) Thomas pourrait s'être inspiré de Wace, chez qui on lit :

A Rome en biere l'envoia,
Et a cels de Rome manda
Qu'altre trëu ne lor donroit
De Bretaigne que il tenoit,
Et qui trëu li requerroit
Autretel li anvoieroit.

Brut 13397 ss.

(2) *E* ne donne qu'une sommaire indication.

(3) V. p. 159, n. 2 et n. 4.

(4) Gottfried a supprimé quelques détails relatifs à l'arrivée des compagnons de Morholt (v. *S* 36 : 29-34)

G 7155 s.) les paroles que Tristan leur a dit de rapporter à leur roi. Gormond est rempli de tristesse (7155-68).

Avec le roi s'afflige sa femme, Isolde, sœur de Morholt, dit Robert. Gottfried, déviant de la *Saga*, fait intervenir dans la scène de deuil la fille du roi, la jeune Isolde. Il semble qu'il faille résister au désir d'attribuer à Gottfried cette ingénieuse disposition. La *Saga*, en effet, nous informe plus loin que la jeune Isolde tira de *son* écrin (1) le fragment d'acier qu'*elle* y avait gardé (53 : 13 s.). Il est donc presque certain que dans l'original français, comme dans le poème allemand, les deux femmes assistent à l'arrivée du cadavre, qu'elles pleurent de concert le parent perdu, que la jeune fille voit sa mère extraire du crâne de Morholt le fragment de l'épée de Tristan, et que toutes deux déposent ce lugubre souvenir dans un écrin (*G* 7169-99).

La narration de Gottfried se distingue cependant de celle de Thomas. Dans le poème français, la douleur des deux Isolde se manifestait par des paroles de deuil et des malédictions (*S* 37 : 9-12). Gottfried, dont nous connaissons la répugnance à l'égard des scènes de lamentations (2), a ingénieusement évité de reproduire ces plaintes. Elles s'en prirent à leur corps, dit-il, car vous savez que les femmes se frappent dans leur affliction (7172-6). Comme l'idée d'une flagellation en signe de chagrin apparaît auparavant dans le poème allemand (1172 ss.) (3), et que la réflexion dont Gottfried fait suivre cette idée semble imitée de l'*Erec* d'Hartmann (4), force est de croire à l'originalité du poète strasbourgeois.

C'est d'une autre façon que Gottfried échappe à la traduction des plaintes que profère la cour d'Irlande au sujet de la mort de Morholt (*S* 36 : 30-33), plaintes que la *Saga* paraît avoir écourtées. Il affirme qu'il serait oiseux de s'étendre sur ce sujet (7200-5) (5). Dans cette justification de son silence nous voyons une critique de Thomas (6).

(1) Ce mot a été justement substitué par M. Bédier (p. 134, n. 1) plus loin, dans la scène du bain, au norrois *mjoddrykkja* (tonneau à hydromel). Notre passage (*S* 37 : 14 s.), où apparaît le terme *kistill*, prouve la justesse de la correction de M. Bédier.

(2) V. p. 83 s. et p. 88, n. 5.

(3) V. p. 78.

(4) *Erec* 5762-8.

(5) La même raison a été donnée par lui en un autre endroit (v. v. 1692-5).

(6) On ne saurait oublier cependant qu'Eilhart se plaît aussi à dépeindre la douleur du roi, de la reine et de la cour (977-87)

Peut-être est-ce une intention de cette nature qui fait dire à Gottfried que Morholt fut enterré « comme un autre homme » (7206 s.), alors que la *Saga* déclare qu'on l'ensevelit « à grand honneur » (37 : 16).

Il paraît plus que probable que les vers 7218-26 de Gottfried, contant que Gormond donna l'ordre de mettre à mort les Cornouaillais qui aborderaient en Irlande, ont été inspirés au poète allemand, non par Thomas, mais par Eilhart (987-1011). Il y a en effet entre Gottfried et son devancier, outre la concordance de pensées, des similitudes verbales qui ne permettent pas le doute (1). Gottfried s'est résolu à profiter du thème d'Eilhart afin de protester contre la cruauté de Gormond et de motiver plus strictement les périls que courra Tristan en venant implorer le secours médical d'Isolde, ainsi que les précautions que cette situation lui imposera.

Gottfried termine le chapitre relatif au *holmgang* par une réflexion morale : il était inutile de venger la mort de Morholt, qui ne se reposait pas sur l'appui de Dieu et qui fut victime de sa violence et de son orgueil (7227-34). Cette considération est d'accord avec les additions de caractère religieux qui ont été constatées dans les pages qui précèdent et avec l'aspect d'une ordalie donnée au combat dans le poème allemand (2). Au surplus, le sens de ce passage est presque exactement identique à celui des vers 6124-32 que nous croyons originaux (3).

(1) Gormond ordonna que

swer von Kurnevâles quême,	swaz in der werlde lebendes dar
daz man im den lîb nême.	von Kurnewâle kæme,
Eilh. 991 s.	daz man im den lîp næme.
	G 7212-4.

Cette concordance a été citée par M. Preuss : *Stilistische Forschungen über Gottfr. v. Str.*, Strassburger Studien, I, p. 8.

Cf. aussi :

dô irslûg man ir vil	biz maneger muoter kint dâ van
die nie schuld dar an gewunnen.	unschuldeclîchen schaden gewan ;
Eilh. 998 s.	*G* 7225 s.

(2) V. p. 144, 149, 155 et 156 s. Parmi les trois auxiliaires de Tristan, dont il est parlé p. 156 s., Gottfried nomme Dieu tout d'abord.

(3) V. p. 144. Cf. surtout les vers : *si êt an gote gemuothaft* (6130) et *und niht an gote gemuothaft* (7230).

XI

Tantris
(7235-8229)

7235-7314. Dans le chapitre précédent, Gottfried, après la mort de Morholt, a suivi les Irlandais dans leur pays et conté les incidents qui se sont produits à la cour de Gormond. Maintenant, il revient à Tristan et à sa blessure. La *Saga* ne procède pas ainsi. Après avoir dit que les Irlandais emportèrent le cadavre de Morholt, elle appelle l'attention sur la blessure de Tristan qu'on tente en vain de guérir (36 : 21-29). Puis elle conte l'arrivée des Irlandais à Dublin et les scènes de deuil qu'elle suscite (36 : 29-37 : 16). Enfin elle reprend l'histoire de Tristan et de ses infructueux efforts en vue de se guérir (37 : 17 ss.). Deux suppositions sont possibles : ou bien Thomas présentait les faits comme la *Saga* et alors, par l'effet d'une adroite transposition, Gottfried aurait démêlé l'enchevêtrement de son original ; ou bien c'est Robert qui est l'auteur de l'ordonnance qu'offre la *Saga*. Nous savons que Robert est peu enclin aux transpositions (1). On ne discerne pas non plus quel but il se serait proposé en altérant l'ordre de son original. On est donc tenté de croire que Robert a exactement imité Thomas. Mais, d'un autre côté, la gaucherie imputée à Thomas par cette supposition est vraiment bien grossière. De plus, une incohérence de la *Saga* éveille des doutes sur la fidélité de sa version. Robert dit (37 : 17 ss.) que Tristan fait bander sa plaie et essaie du secours des médecins. Cette indication cadre mal avec celles données dans le passage suspect, où la blessure de Tristan a été déjà recouverte d'emplâtres et où l'art des médecins est déclaré

(1) V. p. 36 s.

impuissant (36 : 21-29). Pour ces raisons on admettrait volontiers dans le texte de la *Saga* une corruption que la négligence d'un copiste expliquerait aisément. Cette supposition n'est cependant pas au-dessus de tout conteste, et il serait imprudent de donner une solution à cette question.

Gottfried décrit d'abord l'accueil joyeux fait à Tristan par les Cornouaillais lorsqu'il prend terre (7335-48). On ne peut conclure du mutisme de la *Saga* que le poète allemand soit original. Pour les mêmes motifs qui nous ont fait attribuer à Thomas l'idée présentée dans les vers 7090-111 (1), nous reconnaîtrons au *Tristan* français ce passage, omis par la *Saga*, mais auquel *Sir Tristrem* fait manifestement allusion (*E* 1103-11).

On n'en saurait dire autant des vers qui suivent, où Gottfried déclare que la blessure de Tristan parut dangereuse aux gens de Marc (7249-55) (2). Ce trait peut avoir été ajouté par le poète allemand pour obtenir une gradation d'intérêt.

Les trois versions s'accordent à signaler l'intervention des médecins, la vanité de leurs efforts, l'aggravation du mal (*G* 7261-86). Mais là, Gottfried abandonne les deux autres textes. Tristan, dit-il, se souvient du discours que lui a tenu Morholt, qui, après avoir blessé son jeune adversaire, lui a confié que, seule, sa sœur était capable de guérir la plaie empoisonnée (3). Dès lors il reconnaît la vérité du propos de Morholt. Il avait aussi entendu vanter souvent la belle et parfaite Isolde, dont la renommée avait franchi les frontières de son pays (7287-96). Ce dernier trait se rencontre presque identique chez Eilhart (1034-44). Comme cet éloge d'Isolde paraît au moins superflu dans le contexte de Gottfried, puisque l'avertissement de Morholt lui enlève toute utilité, il y a lieu de conclure à un emprunt fait à Eilhart pour les vers 7288-96. Mais il n'est pas certain que le reste du développement qui enchâsse cette idée, c'est-à-dire les vers 7287 s. et 7297-314, où Tristan forme le dessein d'aller en Irlande faire appel au savoir médical d'Isolde, ne soit pas de Thomas. La question ne peut être éclairée que par l'étude de la suite du récit, où est exposé l'un des épisodes les plus difficiles de la légende de Tristan, et qui, pour cela, réclame une discussion approfondie.

(1) V. p. 159 s.
(2) Cf. cependant *E* 1112 s.
(3) V. *S* 35 : 24-28, *G* 6939-61.

7315-7397. Pendant son duel avec Tristan, Morholt a donc appris à son adversaire que sa blessure ne pourra être guérie que par la reine d'Irlande. Telle est la conception de la *Saga* et de Gottfried (1). Suivons maintenant Gottfried seul.

Au cours des vaines tentatives des médecins pour triompher de son mal, Tristan se rappelle la confidence de Morholt et se décide à en tirer parti. Il s'ouvre de son dessein à son oncle, qui l'approuve. On fait courir en Cornouailles le bruit que Tristan va se rendre à Salerne pour y consulter les médecins de cette ville (2). Un soir, le malade s'embarque sur un vaisseau muni d'un canot et pourvu d'un équipage de huit hommes. Il fait voile pour l'Irlande. En vue de Dublin, il donne l'ordre qu'on le dépose pendant la nuit dans son canot avec sa harpe. Il prend congé de Kurvenal, qui retourne en Cornouailles avec la grande nef. La barque de Tristan vogue au gré des flots jusqu'au jour. Les gens de Dublin l'aperçoivent. Des émissaires prennent la mer, trouvent dans le canot un homme navré, harpant et chantant de façon merveilleuse. Tristan leur conte qu'il est un jongleur, qui, pour son malheur, s'est associé avec un marchand et a frété un navire afin d'aller commercer en Bretagne. Des pirates les ont surpris en mer et ont tué son compagnon ainsi que l'équipage. Par égard pour ses talents de jongleur, ils l'ont épargné et déposé, blessé, dans cette barque, où il vogue depuis quinze jours. Les Irlandais conduisent au port la nacelle de Tristan et répètent aux gens de la ville l'histoire qu'il leur a contée. Après divers incidents, Tristan est accueilli par la reine Isolde, la femme de Gormond, qui consent à guérir sa blessure pourvu qu'il veuille instruire sa fille. Lorsqu'il est rétabli, Tristan demande à la reine de l'autoriser à retourner dans son pays. Isolde lui donne congé de partir et il revient à la cour de Marc (7315-8229),

Si l'on compare cette exposition avec celle de la *Saga* et de *Sir Tristrem*, on observe des divergences susceptibles de donner le change sur la nature du récit de Thomas. De ces deux versions il semble résulter que Tristan, désespéré des progrès de son mal, forme le dessein de s'abandonner aux vagues, et qu'il est conduit

(1) *E* ne présente pas ce trait. Mais ce n'est là qu'une des omissions dont le poète anglais est coutumier.

(2) Ce trait est certainement une addition de Gottfried à son texte.

par la Fatalité seulement, et non par sa volonté, en Irlande, où il trouve la guérison. En d'autres termes, le voyage de Tristan, suivant les versions norroise et anglaise, paraît être aventureux, *nach wâne*, comme le dit Gottfried plus tard à propos de la quête d'Isolde, alors que dans le poème allemand il a un but déterminé.

Quel était le thème de Thomas ? Avant de chercher à répondre à cette question, nous avons à remarquer que la *Saga* est ici lamentablement mutilée (1), de sorte que *Sir Tristrem* s'adapte plus exactement au poème français que la traduction de Robert. Aussi, est-ce de ce texte que nous allons tout d'abord faire état.

Le point de départ diffère pourtant dans la version anglaise et dans les traductions scandinave et allemande, Robert et Gottfried s'accordent à dire que, pendant le *holmgang*, Morholt, après avoir blessé Tristan, l'informe que, seule, la reine Isolde est capable de le guérir. Cette confidence implique nécessairement de la part de l'auteur qui l'a introduite dans son texte la volonté d'en tirer parti plus tard (2), c'est-à-dire d'attribuer à Tristan le projet de se rendre en Irlande, où le malade sait qu'il trouvera la guérison : d'où le voyage « volontaire ». Si *Sir Tristrem* ne reproduit pas l'avertissement de Morholt, c'est, avons-nous dit, par suite de la tendance abréviative si souvent constatée chez le poète anglais. Nous avons donc la certitude que Thomas préparait, dès le *holmgang*, le voyage volontaire. Peut-on croire qu'après avoir pris la peine de mettre au point cette donnée, il l'ait, par un inexplicable caprice, laissé tomber et soit revenu au voyage aventureux ?

M. Bédier, qui a consacré à cette question une fort intéressante discussion, admet que Thomas a bien préparé la donnée du voyage vers l'Irlande, mais que, n'osant rompre avec l'antique tradition du voyage aventureux, il s'est contenté d'*amorcer* une version plus vraisemblable en prêtant à Morholt la confidence que l'on sait. *Sir Tristrem* et la *Saga* auraient maintenu tel quel le récit de l'original. Seul, l'avisé Gottfried aurait compris l'*engien* de Thomas et effacé toutes traces du thème de la navigation aventureuse (3).

Cette hypothèse est ingénieuse, mais non convaincante. Elle

(1) V. Bédier, p. 94, n. 5.
(2) V. Kölbing : *Tristrams Saga*, p. LVI.
(3) Bédier, p. 94, n. 5.

donne prise à deux graves objections : 1° il n'est guère vraisemblable que Thomas n'ait pas choisi entre les deux conceptions et soit passé successivement de l'une à l'autre ; 2° il y a d'autant plus lieu de douter de cette versatilité que Thomas ne montre nulle part le superstitieux respect de la tradition que l'on postule ici. Aussi bien au sujet de la quête d'Isolde (1) que de l'épisode des amours de Kaherdin et de la femme du nain (2), il reste fort indépendant, et manifeste même un certain plaisir à souligner et à critiquer les invraisemblances du « conte » ancien de Tristan.

Ajoutons à ces remarques que le thème du voyage volontaire n'est pas particulier à Thomas. Dans le *Tristan* en prose français, une dame conseille à Tristan « d'aller chercher un remède à l'étranger » (3), indication complétée par la *Morte Arthur*, où on lit que cette dame justifie son conseil en disant que Tristan trouvera la guérison dans le pays d'où est venu le mal (4). De deux choses l'une, ou ces versions se sont inspirées de Thomas, ou il circulait un conte offrant la donnée rationaliste, hypothèses défavorables l'une et l'autre à la supposition de l'obscur *engien* de Thomas.

Examinons maintenant la relation du voyage de Tristan dans les textes anglais et norrois.

Il est certain qu'au premier aspect la version anglaise semble reproduire le voyage aventureux, et tous les critiques en ont jugé ainsi. Dans les strophes CIV-CVIII, qui relatent l'épisode, il n'est dit nulle part que Tristan ait prémédité d'aller en Irlande ; et l'étonnement du héros, quand il apprend qu'il se trouve en ce pays, paraît démontrer qu'il ne comptait pas aborder dans le royaume de Gormond.

A la réflexion cependant, des doutes naissent. Il est vrai que

(1) V. Bédier, p. 110 s. et p. 111, note 1.

(2) V. Bédier, v. 2107 ss.

(3) Löseth, § 29. Cependant le *Tristan* en prose français présente nettement le voyage du blessé comme aventureux. Il y a évidemment, dans cette œuvre, fusion des deux versions, le conseil de la dame supposant la conception d'un voyage vers un but déterminé.

(4) Ch. VIII, 8, et VIII, 12. Cf. aussi Löseth, § 29. Hertz, qui signale ces textes, en tire des conclusions différentes (v. *op. cit.*, p. 521, n. 59). En général le *Tristan* en prose français et la *Morte Arthur* concordent. (V. Löseth, p. XXII). Malory suit en quelques cas le ms. 103, dont les déviations sont parfois inspirées par Thomas (Löseth, p. XXVI).

Tristan ne dit pas, avant de s'embarquer, qu'il ait un but en vue; mais il ne dit pas non plus le contraire. Il n'affirme pas notamment, comme dans les versions dominées par la conception du voyage aventureux, qu'il va chercher sur les flots la mort libératrice de ses douleurs (1). *Sir Tristrem* peut donc avoir péché par omission. Quant à l'étonnement témoigné (en *E* et aussi en *S*) par Tristan en apprenant qu'il est en Irlande, il n'est pas incompatible avec la donnée du voyage volontaire. Il est très probable que, dans le texte de Thomas, reflété par *Sir Tristrem* et la *Saga*, Tristan était assailli par une violente tempête au cours de sa traversée. Ayant perdu sa route (2), il ignore le nom de la terre qui se dresse inopinément devant ses yeux. Apprenant qu'il est près de l'Irlande, il est surpris de se trouver près du but de son voyage. A ce moment les périls de sa tentative se représentent plus vivement à son esprit, de sorte que le poète peut dire : « Alors Tristan s'affligea ; il savait qu'il avait tué dans un combat le frère de celle qui était reine de ce pays » (3), sans que cela signifie que Tristan avait été porté contre son gré sur les côtes d'Irlande. La réflexion de l'auteur anglais se justifie d'ailleurs par la nécessité où il est d'expliquer le changement de nom de Tristan, qui va devenir Tantris.

Les lacunes de *Sir Tristrem* suffiraient à faire admettre la possibilité de la conception d'un voyage volontaire chez Thomas. Il y a des indices positifs fournissant une quasi-certitude. Ce sont d'abord deux expressions du texte anglais. Le mot *to wil* du vers 1162 ne peut être traduit autrement que par « au gré de ses désirs » (4), de sorte que le sens du passage est : « un vent l'emporta au gré de ses désirs » c'est-à-dire vers le pays cherché (5). Immédiatement après, l'auteur anglais ajoute *ther him was boun*, qui, selon Kölbing, signifie soit « où la chose (la guérison) lui était préparée » soit « où il avait désiré aller » (6). Kölbing ne rejette la seconde interprétation, justifiée cependant par le vers 1415 du

(1) *Eilhart* 1098 s., *Folie Tristan* (Michel), p. 105, v. 341, *Tristan* en prose, § 29.
(2) V. *S.* 38 : 2 : « de sorte qu'ils ne savaient où ils étaient ».
(3) *E* 1182-6.
(4) Cf. *Sir Tristrem* 1698.
(5) V. l'interprétation différente de Kölbing, *Sir Tristrem*, p. 143.
(6) *Sir Tristrem*, p. 143.

même poème, que parce qu'il attribue à *Sir Tristrem* la donnée de la navigation aventureuse. Il est évident que si le sens du passage litigieux est : « un vent l'emporta au gré de ses désirs, vers l'endroit où il voulait aller », le voyage a un but déterminé.

Un autre trait est particulièrement significatif. Les trois versions issues de Thomas — moins clairement la *Saga* — sont unanimes à donner des compagnons à Tristan pour son voyage. On ne trouve rien de pareil dans les versions où Tristan vogue à l'aventure (1), et la chose se conçoit aisément. Tristan, ici, est las de son existence douloureuse et cherche dans les flots la mort plutôt qu'une improbable guérison. Pourquoi imposerait-il à des compagnons le suicide auquel il se résout ? De quelle utilité d'ailleurs lui sont des matelots ? N'est-il pas essentiel que l'embarcation (qui est dans la tradition ancienne un canot, et très déraisonnablement une grande nef en *E* si l'on pense que cette version respecte la donnée fataliste) n'obéisse pas à la volonté humaine, mais flotte à la dérive, guidée seulement par la Destinée (2) ?

Voilà, semble-t-il, des raisons suffisantes de croire que, bien qu'il soit et parce qu'il est mutilé (3), le texte de *Sir Tristrem*, et, par induction, celui de Thomas offrent le thème de la navigation vers un but choisi.

Et la *Saga ?* A ne considérer que certaines phrases de ce texte on conclurait volontiers à la donnée du voyage aventureux. Ce sont ces phrases, prêtant à l'illusion, que nous allons examiner. Robert fait dire à Tristan, dans l'entretien qu'il a avec Marc avant son départ : « Nul de mes parents et de mes amis ne veut plus venir me visiter et me consoler, c'est pourquoi je veux partir d'ici et *aller là où Dieu en décidera dans sa miséricorde et suivant mon propre besoin* » (37 : 26-28). Ne trouvons-nous pas ici une formelle affirmation d'une navigation *nach wâne?* Non, si l'on veut bien tenir compte d'une lacune que la comparaison avec Gottfried fait

(1) Le *Tristan* en prose français prend même soin de spécifier que Tristan s'embarque sans emmener Kurvenal (§ 29).

(2) Sur l'invraisemblance de cette donnée v. aussi p. 173 s.

(3) Un exemple d'incohérence entre autres. Kurvenal s'est embarqué avec Tristan. Or dans le bateau qui porte Tristan les Irlandais ne découvrent qu'*un* homme, blessé. Kurvenal reparaît plus loin pour demander en quel pays il se trouve, invention inutile puisque Tristan a déjà fait le mensonge que seule justifierait la connaissance de l'endroit où il est arrivé.



constater. Dans le poème allemand, Tristan considère (Thomas mettait ces idées sous forme de discours de Tristan à Marc) que, la mort étant la seule issue de son mal, il ne risque rien à exposer sa vie dans une tentative périlleuse (c'est-à-dire en faisant le voyage en Irlande) ; aussi prend-il la résolution de se rendre là où, *si Dieu le voulait, il guérirait au cas où il devrait en être ainsi* (7306-14). Les passages mis en italique sont certainement la reproduction de la même idée du texte français. Dans le poème allemand il est clairement et nettement exprimé que c'est pour le succès de son voyage en Irlande que Tristan se met sous la protection de Dieu. Une coupure (et peut-être un contresens) de Robert a détruit cette indication dans la *Saga*. Robert semble avouer la coupure. Après le discours de Tristan, il dit : « Lorsque Tristan eut fini de parler et exprimé au roi ses plaintes de sa triste situation... », ce qui paraît indiquer qu'il n'a pas reproduit tout le discours de l'original (1). Le sens de ce discours, tel que le donne la *Saga*, vérifie la supposition d'une lacune. Tristan, en effet, demande au roi un conseil, puis, brusquement, annonce qu'il a un projet arrêté. L'incohérence saute aux yeux. Le schème du texte de Thomas était sans doute : 1° récit fait à Marc par Tristan de l'avertissement de Morholt ; 2° observation émanant soit de Tristan, soit de Marc, sur les périls du voyage en Irlande ; 3° expression de la confiance de Tristan, qui attend de la miséricorde divine le succès de son entreprise.

Le second passage susceptible de faire illusion sur la nature du récit de Thomas se trouve dans la réplique de Marc, qui dit a Tristan : « C'est grande folie de vouloir te donner ainsi la mort » (37 : 29 s.), pensée que l'on peut interpréter de deux façons : c'est une sorte de suicide que de confier sa vie au caprice des flots, ou bien : c'est courir à une mort certaine que de chercher la guérison chez des ennemis vindicatifs. Rien ne s'oppose à l'adoption de la seconde explication, qui se concilie avec le thème de la navigation volontaire (2).

Épuisons les arguments qui peuvent être tirés des versions anglaise et norroise.

(1) Sur des cas analogues, cf. p. 31 s. et p. 34.

(2) La surprise éprouvée par Tristan à la nouvelle qu'il est sur la côte d'Irlande se justifie pour la *Saga* comme pour *Sir Tristrem* (v. p. 168).

Sir Tristrem et la *Saga* mentionnent une tempête qui s'éleva au cours de la traversée de Tristan. A quoi, dira-t-on, rime cet incident en un poème rejetant la donnée fataliste? Cette tempête est certainement un hors-d'œuvre. Thomas a sauvé cette épave de la tradition ancienne, sans y être contraint par aucune nécessité (1). Plus judicieux, Gottfried ne l'a pas recueillie.

Ainsi les textes anglais et norrois sont fort vraisemblablement issus d'un original où la navigation de Tristan était présentée comme ayant un but précis.

Il reste toutefois à écarter deux objections qui peuvent être faites à notre thèse (2).

1° La *Folie Tristan*, qui se tient généralement sur le même terrain que Thomas, se rallie à la version aventureuse. N'est-ce pas là une preuve que Thomas offrait cette version? C'en serait une, en effet, et d'un grand poids, si *toujours* la *Folie Tristan* concordait avec Thomas. Mais si l'on peut découvrir dans ce poème *un seul trait* divergent, il perd toute autorité, car il est loisible de supposer qu'il en contient d'autres. Or il est aisé de voir que la *Folie Tristan* n'est pas immuablement d'accord avec Thomas. M. Bédier admet que c'est le cas pour le rôle attribué par ce poème au nain dans l'épisode de la découverte des amants durant la chasse de Marc (3). Il existe d'autres exemples. La *Folie Tristan* prétend que Tristan, après avoir tué le serpent, lui trancha la tête (v. 417). Ceci ne concorde avec aucune des versions de Thomas, où cet acte est attribué au sénéchal. Le même poème affirme que Tristan est assis à l'ombre d'un pin pour y tailler ses copeaux (v. 781), ce qui est contraire aux données de la *Saga* et de Gottfried, où c'est dans sa demeure que Tristan prépare ses messages. La *Folie Tristan*, encore, dit que Tristan, dans la solitude du Morrois, s'approvisionnait avec son chien et son autour (v. 873 s.). Il n'est pas question d'autour dans les autres versions de Tristan. On a donc le droit de penser que la *Folie Tristan*, habituelle-

(1) Thomas semble avoir pour l'intervention des tempêtes un goût que ne partage point Gottfried (v. p. 91).

(2) C'est M. Bédier qui a bien voulu appeler mon attention sur ces points. Comme ma manière de voir diffère de celle qu'il a exposée dans le livre auquel je me réfère si souvent, je lui dois et je dois à mon désir d'exactitude de discuter les objections qu'il a élevées.

(3) V. Bédier, p. 241, n. 2.

ment conforme à la version de Thomas, l'a abandonnée en quelques endroits, dont l'épisode du voyage de Tristan. Qu'on veuille bien remarquer aussi que la *Folie Tristan* diffère, même ici, des trois versions de Thomas. Le blessé prend la mer pour y finir sa vie, dit ce poème (1). Ni *Sir Tristrem*, ni Gottfried, ni peut-être la *Saga* (2) ne connaissent ce motif.

2° *Sir Tristrem* et la *Saga* s'entendent pour rapporter que Tristan revint en Cornouailles sur le vaisseau qui l'avait emporté en Irlande. Cette donnée ne peut, il est vrai, coexister avec l'exposition de Gottfried, où Tristan, arrivé en vue de l'Irlande, se fait déposer dans un canot et renvoie sa nef en Cornouailles. Toutefois cette divergence, qui va être examinée tout à l'heure, ne fournit aucun éclaircissement sur la nature du voyage de Tristan.

En résumé, et pour clore cette longue discussion, il existe des arguments en faveur de la conception fataliste.

1° Silence de la *Saga* et de *Sir Tristrem* au sujet de la préméditation du voyage en Irlande ; 2° affirmation dans les versions anglaise et norroise de la terreur éprouvée par Tristan à la nouvelle qu'il est dans le pays de Morholt ; 3° intervention d'une tempête fort inutile en la circonstance ; 4° accord de la *Folie Tristan*.

A ces témoignages, dont la valeur a été appréciée plus haut, s'opposent des raisons dignes de considération.

1° Existence de la conception rationaliste dans d'autres textes français ; 2° avertissement de Morholt, inconciliable avec la donnée du voyage à l'aventure (3) ; 3° présence de Kurvenal et d'un équipage dans le vaisseau qui emmène Tristan : 4° difficulté de croire que Gottfried ait deviné le secret désir de Thomas de mitiger la version ancienne et qu'il se soit permis, sans dire un mot de justification, de modifier et la tradition et son original en un point si important de la légende de Tristan.

Il ne paraît guère douteux qu'après avoir comparé la valeur respective de ces arguments contradictoires on ne donne la préférence aux derniers et qu'on n'admette que c'est Thomas, et non

(1) « En mer me mis, là voil murir » (v. 341)

(2) J'admets que les explications données plus haut (p. 169 s.) ont paru probantes. Cf. aussi p. 170, n. 2.

(3) Cette raison est de toutes la plus importante.

Gottfried, qui a altéré l'ancienne légende en remplaçant le voyage à l'aventure par le voyage dont le but est l'Irlande.

Si l'on doit reconnaître que Gottfried n'est pas l'inventeur de cette donnée, il faut accorder qu'il l'a perfectionnée. On admettra sans difficulté que le poète allemand, à qui il importe tant de respecter la vraisemblance, a multiplié les précautions prises pour assurer le secret et — en conséquence — le succès du voyage de Tristan. C'est lui qui a, sous l'influence d'Hartmann (1), imaginé le prétexte donné par Marc et Tristan, d'une consultation à Salerne (7333-5). C'est lui aussi qui a songé à entourer de mystère l'embarquement du héros (7343-54) (2). C'est lui enfin qui, poursuivant son dessein, a fait imposer aux matelots accompagnant Tristan le serment d'obéissance (7369-73) (3).

7398-7770. Gottfried conte que Tristan, arrivé avec son vaisseau en vue de Dublin, se fait déposer dans une nacelle. Il prend congé de Kurvenal. Il ordonne à son fidèle écuyer de retourner en Cornouailles et de l'attendre un an, puis, ce délai passé, de se rendre en Ermenie, près de Rual, qui récompensera son dévouement. Le vaisseau cingle vers l'Angleterre (7398-506).

Ni la *Saga*, ni *Sir Tristrem*, ne parlent d'un transbordement de Tristan et d'un retour de ses compagnons en Cornouailles. Bien mieux, ces deux textes affirment (4) que Tristan revint dans le pays de Marc sur le vaisseau qui l'emmena : les Cornouaillais, disent-ils, reconnurent l'embarcation de Tristan à son arrivée. Si telle était la conception de Thomas, il faut avouer qu'elle prête

(1) Le pauvre Henri de ce poète va chercher à Salerne la guérison de la lèpre dont il est atteint.

(2) Thomas, moins prudent, faisait, la *Saga* en témoigne, accompagner Tristan à son vaisseau par les gens de Marc (*S* 37: 36 s.). Gottfried a cependant retenu quelque chose du poème français : le chagrin qui se manifeste dans l'entourage de Tristan (7350). A vrai dire on ne sait qui, chez Gottfried, est en proie à la douleur, et ceci trahit l'emprunt. Plus loin, Gottfried reprend ce motif. Cette fois il s'agit de l'affliction des gens de Marc apprenant que Tristan est parti pour Salerne (7382-91).

(3) Il n'est pas certain que le vers 7365 de *G*, où le poète allemand spécifie que Tristan n'emporta rien autre chose que sa harpe, soit une polémique contre Eilhart, chez qui Tristan se fait donner sa harpe et son épée (1134-7).

(4) *E* dit même expressément que Kurvenal partit d'Irlande avec Tristan (1298).

largement le flanc à la critique. Il est impossible de concevoir que Tristan, arrivant en Irlande sur une grande nef bien gréée et pourvue d'un équipage convenable, réussisse à faire croire aux Irlandais qu'il a été assailli, dépouillé, blessé (et garrotté ?) (1) par des pirates. On s'étonnera aussi que Kurvenal et les matelots cornouaillais soient accueillis et séjournent pendant un temps assez long (2) en Irlande, sans que rien révèle leur nationalité. Si maintenant nous examinons le texte d'Eilhart, nous y remarquons que Tristan tint à Kurvenal, avant son départ pour la Cornouailles, un discours concordant pour le fond à celui qu'il fait chez Gottfried (*Eilh.* 1106-23). Faut-il dès lors admettre que Thomas ne connaissait ni le transbordement de Tristan, ni le discours de Tristan à Kurvenal, mais que ces données sont venues à Gottfried par Eilhart? Telle est l'opinion de M. Bédier, pour qui le motif du retour de Tristan dans son vaisseau est décisif (3). La supposition d'un emprunt fait à Eilhart gagne en force du fait que le retour de Tristan s'effectue chez Gottfried, comme chez son devancier, par l'Angleterre (4). D'un autre côté, les remarques qui ont été faites plus haut sur l'invraisemblance de l'arrivée en Irlande de Tristan avec un vaisseau de haut bord et un équipage complet ont montré qu'il est difficile de croire que les versions tronquées de *Sir Tristrem* et de la *Saga* reproduisent ici fidèlement Thomas. En l'absence de témoignages décisifs, et devant l'impossibilité de reconstituer sûrement le texte français, il semble prudent de renoncer à résoudre ce problème (5).

Découvert par les Irlandais, Tristan fait son conte (6) aux émissaires envoyés du port, et qui remorquent son embarcation jusqu'au rivage (*G* 7507-621). Malgré le silence de la *Saga* et les

(1) *E* 1174.

(2) Une année selon *E* (1277 s.), six mois d'après *G* (8034), peut-être quarante jours suivant *S* (38 : 33 s.).

(3) Bédier, p. 101 s.

(4) *Eilh.* 1271 95 = *G* 8227-9

(5) On pourrait supposer que le transbordement de Tristan a eu lieu chez Thomas, sans discours de Tristan à Kurvenal. Mais cette explication servirait peu : elle ne rendrait pas raison du retour de Tristan sur son propre vaisseau, trait assuré par la concordance de *S* et de *E*.

(6) V. p. 165.

incohérences de *Sir Tristrem*, on ne saurait méconnaître que Gottfried s'est attaché à la version de Thomas. Le poète anglais, comme le poète allemand, fait dire à Tristan qu'il est un marchand, assailli en mer et blessé par des pirates. *Sir Tristrem* ne parle pas de la qualité de jongleur que s'attribue Tristan (1); mais c'est là très probablement une omission, que le caractère de l'épisode contraint de constater. Quant à la *Saga*, muette ici, elle rapporte plus loin que Tristan conta à la reine qu'il se rendait en Espagne (suivant Gottfried il en venait) pour y étudier l'astronomie et autres sciences lorsque sa mésaventure lui arriva (39 : 26-28) (2).

Il est très vraisemblable, d'après les explications fournies plus haut (3) que Thomas, au lieu de montrer Tristan joyeux d'apprendre qu'il a touché l'Irlande (*G* 7622-34), faisait naître en lui un sentiment d'appréhension que le héros, naturellement, dissimulait aux Irlandais. Peut-être est-ce en un monologue que les inquiétudes de Tristan étaient mises au jour.

Les indications du poème anglais et de la *Saga* permettent d'affirmer que c'est à ce moment que le Tristan de Thomas dit aux Irlandais que son nom est Tantris. Chez Gottfried Tristan ne dit s'appeler Tantris que plus tard, lors du récit fait à la reine (7791), modification sans intérêt (4).

De l'accord de *Sir Tristrem :* « dans sa nef il y eut en ce jour toutes sortes de déduits et il chanta des lais de toute espèce » (1189-91) avec la *Saga* : « alors Tristan se mit à harper et à faire montre de ses autres talents courtois » (38 : 6 s.), on peut induire que le récit de Thomas faisait le fond des vers où Gottfried conte que les gens du château royal, ayant appris la découverte en mer d'un harpeur étranger, se rendent au port, demandent à Tristan

(1) Les talents de jongleur de Tristan sont cependant signalés (1189-92).

(2) On peut croire ici à un contresens de Robert. Thomas faisait sans doute dire à Tristan qu'il savait l'astronomie et autres sciences (Cf. *G* 7565 qui semble être un résumé); Robert aura compris que Tristan allait étudier ces choses. Ce contresens ne serait pas isolé dans la traduction de Robert. (v. p. 36). Il est évident d'ailleurs que ce conte a été déplacé par l'auteur scandinave : Tristan n'a pu attendre le moment de son départ pour justifier sa blessure et sa présence dans les eaux irlandaises.

(3) V. p. 168.

(4) D'ailleurs, en *E*, Tristan de nouveau déclare qu'il s'appelle Tantris lorsque la reine l'interroge (1216).

de jouer de la harpe, et sont à la fois charmés de sa virtuosité de musicien et apitoyés par son triste état (7635-81). Mais on ne peut conclure de l'obscure allusion de *Sir Tristrem* : « ils le portèrent dans un logis » (1239), allusion donnée plus loin et contradictoire avec le récit de la *Saga*, que Thomas contait, comme le fait Gottfried (7682-99), que les gens de Dublin transportent Tristan chez un médecin, qui tente vainement la difficile cure.

On est, en revanche, mieux fondé à croire que l'intervention du clerc précepteur des deux Isolde, qui rapporte à la reine ce qu'il sait des talents et de la condition du harpeur étranger (*G* 7700-70), est de l'invention de Gottfried. Le poète allemand a été déterminé par le souci de la vérité à chercher un intermédiaire *courtois* entre les gens de la ville et la famille royale. L'ébauche du rôle intellectuel de ce personnage explique aussi le goût des choses de l'esprit qui règne à la cour de Gormond et qui fait comprendre la condition mise à la guérison de Tristan par Isolde la reine.

7771-8229. Cette condition est posée par Isolde dans l'entretien qu'elle a avec Tristan, amené au château royal. Elle déclare au blessé qu'elle est disposée à le guérir. Elle lui demande de donner un échantillon de ses talents de harpeur. Satisfaite de l'épreuve, elle réclame de l'étranger qu'il enseigne à sa fille ce qu'elle ignore encore de la musique et de la poésie (1). Tristan y consent (7771-884). Avec moins de détails peut-être, cette scène — sauf l'audition musicale de Tristan — se trouvait chez Thomas (2), *Sir Tristrem* en fait foi. La *Saga*, très mutilée (3), ne saurait être appelée en témoignage.

(1) *S* prétend que c'est la jeune Isolde qui a l'idée de tirer parti, en vue de son instruction, du harpeur étranger. Ce motif, qui se rencontre aussi dans la *Folie Tristan*, a peut-être existé chez Thomas. Telle est du moins l'opinion de M. Bédier, qui a admis ce trait dans sa reconstitution du poème français (p. 94). Ce motif se retrouve dans la légende d'Hilde, probablement connue de Robert. Curieuse d'entendre le chanteur étranger Horand, Hilde obtient de ses parents qu'ils le fassent venir au palais (*Gudrun*, str. 386 ss).

(2) Il faut cependant noter que c'est ici seulement que Tristan, chez Gottfried, déclare s'appeler Tantris (7791).

(3) Preuves de lacunes de *S*: 38:6 après Tantris, et 38:16 au début du discours de la reine.

Tristan est soigné dans une chambre du château (7885-8). Gottfried vante l'intelligence de son héros, qui doit de ne pas être reconnu à la précaution qu'il a prise de cacher sa blessure aux Irlandais après le *holmgang* (7889-914). Inutile de revenir sur ce trait déjà examiné (1).

La sage reine, dit Gottfried, use toute son adresse à sauver un homme, à qui elle eût donné pis que la mort si elle avait su qui il était (7915-38). Cette ingénieuse antithèse fait défaut dans les deux autres versions. On la rencontre chez Eilhart (1018-31). Rien en vérité n'autorise à affirmer qu'elle se trouvait chez Thomas; mais on ne peut non plus dire avec sûreté qu'elle a été empruntée par Gottfried à Eilhart. Pour avoir le droit d'émettre cette opinion, on devrait être certain qu'un remanieur d'Eilhart n'a pas pris à tâche d'interpoler ici un passage de Gottfried. Or certains indices : harmonie de ces réflexions avec le thème de la navigation volontaire, trace de soudure au vers 1017, inutilité de l'éloge d'Isolde (1034-50) et étroite parenté de cet éloge avec celui que fournit Gottfried (7288 ss.), tendraient à faire croire que les vers 1017-50 d'Eilhart sont empruntés à Gottfried. Ces raisons toutefois pèsent trop peu pour autoriser à une décision (2).

Dans les vers 7939-65, où Gottfried exprime sa répugnance à raconter par le menu, et à l'aide des termes grossiers des guérisseurs, comment Tristan fut soigné, on a vu depuis longtemps une critique adressée à Wolfram (3). Bechstein a remarqué, avec raison, que le blâme de Gottfried, s'il atteint par ricochet Wolfram, est dirigé tout d'abord contre Thomas, qui narrait copieusement, et dans une langue appropriée, les détails des opérations médicales de la reine Isolde (*S* 38 : 19-35) (4).

La *Saga* consacre quelques lignes seulement, et Gottfried un

(1) V. p. 160.

(2) Le *Tristan* en prose allemand connaît l'antithèse, mais non l'éloge d'Isolde (17 : 8-14). Disons encore que Gottfried est revenu plus loin sur cette donnée (cf. 8230-51) et qu'on en perçoit un dernier écho au v. 10140.

(3) Cette opinion a été répétée dans le livre récent de M. E. Martin : *Wolframs von Eschenbach Parzival und Titurel* II, p. XII.

(4) V. *op. c.*, note aux vers 7939-58. Bechstein admet justement que *S* a ici abrégé son texte. En effet Robert a, dans une circonstance où la comparaison est possible, donné une preuve de son éloignement pour l'usage de termes médicaux. (V. p. 24, v. 2337 s.).

long passage, au récit de l'éducation de la jeune Isolde par Tristan. Nous pouvons croire à l'originalité de Gottfried en quelques points. 1° La *Saga* disant expressément qu'Isolde souhaite *apprendre* de Tristan la harpe et la poésie (1), alors que Gottfried affirme que la jeune princesse savait ces choses — et bien d'autres — avant l'arrivée de Tristan, il est nécessaire d'admettre que le poète allemand, pour rester dans la vérité des mœurs, n'a pu consentir à montrer son héroïne inférieure en instruction aux jeunes filles courtoises de son temps (7985-8005). 2° Gottfried accorde parmi les « matières » qui font l'objet de l'éducation d'Isolde une place à la *morâliteit*, c'est-à-dire, suivant sa propre définition, à la science des bonnes mœurs et de la bienséance (8006-30). La forme étrangère de ce mot n'est pas une preuve qu'il ait été tiré du poème de Thomas. Il ressort au contraire du texte de Gottfried que cette désignation était couramment usitée en Allemagne (2). Il ne semble pas non plus qu'elle apparaisse dans les textes français. Le ton du développement et les images semblent aussi dénoncer l'originalité de Gottfried. Enfin, lorsque la *Saga*, plus loin, énumère les talents et connaissances que déploie Isolde devant les hôtes de son père, elle passe sous silence ce qui a rapport à la *moralité* (39 : 4-8), omission née sans doute du silence présumé de Thomas (3). L'intérêt de Gottfried se décèle par la reprise du motif en ce dernier endroit (8046-8).

Gottfried s'est évidemment inspiré de Thomas dans le tableau des « productions » d'Isolde à la cour de son père (8031-79). Mais il est probable qu'il a développé le thème de Thomas. Il tombe sous le sens que l'idée des vers 8072-5, où *Thamîse* est donné comme un nom de ville, n'a pu se trouver avec ce sens chez le poète anglo-normand (4). Pour les autres additions de Gottfried, il est impossible de les discerner avec certitude.

(1) *S* 38:11-18, 38:35-39:1. Cf. *E* 1255-65. Gottfried paraît être retombé dans la donnée de Thomas au v. 8145, lorsque, récapitulant les résultats de l'éducation d'Isolde, il dit qu'elle savait lire et écrire, ce qui pourrait faire supposer qu'elle ignorait ces choses auparavant. Mais il est possible que le poète n'ait pas donné ce sens à sa pensée.

(2) « C'est ce que *nous* appelons *morâliteit* » (8008).

(3) Robert, qui ajoute volontiers à son original quand il y a lieu de faire campagne pour la courtoisie (v. p. 35 s.), n'aurait sans doute pas manqué de suivre son texte, s'il y avait trouvé le développement de Gottfried.

(4) Sur le nom de *Lût*, qui se trouve accouplé à celui de *Thamîse*, v. p. 114.

Il n'en est pas de même du passage suivant, où Gottfried montre Isolde éveillant l'amour dans le cœur de ceux qui la voient et l'entendent (8080-135). Si la pensée était chez Thomas, ce que le silence de la *Saga* et de *Sir Tristrem* ne permet guère de croire, le poète allemand, conscient de son importance, l'a richement ornée. Il l'a illuminée de l'éclat de comparaisons avec l'antique légende des sirènes (1), citées auparavant dans un passage original (4870), avec le conte oriental de la montagne aimantée, que Thomas n'a probablement pas connu (2), et avec un vaisseau errant çà et là après la rupture de ses ancres. La gracieuse image du double enchantement agissant sur les oreilles par la voix, sur les yeux par la beauté, est présentée avec une délicatesse toute gottfriedienne.

C'est le sens de la composition, en même temps que le goût des doux thèmes du *Minnesang*, qui a déterminé Gottfried à insister sur ce point. La destinée d'Isolde sera déterminée par l'amour, amour éprouvé par elle, mais aussi et surtout, amour inspiré à Tristan, à Mariadoc, à Gandin, à Marc ; il convenait de montrer d'avance l'irrésistible puissance de ses charmes.

Gottfried revient à « l'aventure » — et à Thomas — en terminant le récit du séjour de Tristan en Irlande. Redoutant d'être enfin reconnu, Tristan demande à la reine et en obtient son congé (8146-225). Deux traits sont toutefois suspects d'addition dans cette partie du poème allemand. 1° A la requête de Tristan, Isolde répond d'abord qu'elle ne le laissera pas partir avant une année (8185-8). 2° Tristan alors imagine une ruse pour emporter le consentement de la reine : il est, dit-il, marié, et s'il tarde à reparaître à son foyer sa femme le croira mort et prendra un autre époux (8189-99). Comme l'exposition de la *Saga* est ici très abondante et détaillée, et que rien n'y paraît, ni de la menace de la reine, ni de l'invention de Tristan, il est presque certain que c'est l'auteur allemand qui est responsable de l'une et de l'autre donnée. Il est

(1) Wace parle aussi des sirènes, dont la voix enchanteresse cause la perdition des vaisseaux (733 ss.), mais ne les met pas en relation avec la montagne aimantée, comme Gottfried.

(2) Ce conte, introduit en Europe au XIIe siècle (Hertz, *op. c.*, p. 523), se rencontre pour la première fois en Allemagne dans le poème *Herzog Ernst*, composé peu après 1173 (v. Bartsch : *Herzog Ernst*, p. CXXIX s.).

aisé de deviner la raison de ces additions. Par la première, Gottfried a tenu à montrer, avec plus de force que Thomas, combien la reine s'est attachée à Tristan, ce qui servira à expliquer la clémence de la sœur de Morholt dans la scène du bain; par la seconde il a motivé plus strictement l'autorisation du départ donnée par Isolde à Tristan (1).

Il reste à signaler une très peu importante divergence. Afin de rehausser les conditions d'existence de ses personnages, Gottfried élève de un marc d'or (*S* 39 : 37 s.) à deux marcs (8217) le présent fait par la reine à Tristan pour subvenir aux frais du voyage du prétendu jongleur.

(1) Sur le retour de Tristan en Cornouailles par l'Angleterre (*G* 8227-9) v. p. 174.

XII

La Quête d'Isolde

(8230-8900)

8230-8353. Les détails de l'arrivée de Tristan à la cour de Marc ont été supprimés par Gottfried, qu'intéressent peu ces menus et extérieurs incidents de la narration (1). En revanche, le poète soucieux des effets psychologiques se dénonce dans l'exposition des sentiments railleurs prêtés aux Cornouaillais, qui s'égaient du bon tour joué par Tristan à la sœur de Morholt (8230-51). Il est difficile de penser que Thomas, peu enclin à ce genre de réflexions, et qui ignorait peut-être le trait initial (2) qui a été ici exploité par Gottfried, ait servi de modèle au poète allemand.

La *Saga* et *Sir Tristrem* s'abstiennent de mettre dans la bouche de Tristan l'enthousiaste éloge qu'il fait d'Isolde chez Gottfried (8257-304). Cet éloge existait pourtant chez Thomas, les versions norroise et anglaise elles-mêmes en apportent plus loin le témoignage (3). Mais Thomas a-t-il fourni à Gottfried plus que les vagues superlatifs que nous rencontrons dans la *Saga* (41 : 32-27) ? Il est impossible de le croire. Les images éclatantes et neuves, les magiques effets de style, le charme prenant de l'expression, font reconnaître la griffe du lion. De même que la forme de l'éloge, l'effet qu'il produit sur les auditeurs de Tristan (8305-13) appartient en propre au poète allemand.

Les quelques vers où Gottfried représente Tristan jouissant avec volupté de la vie dans les premiers temps de son retour

(1) Cf. *S* 40 : 6-16.
(2) V. p. 177.
(3) Cf. *S* 41 : 32-37, 42 : 20 s.; *E* 1327-31, 1338-42. V. Bédier, p. 104, n. 1.

en Cornouailles (8314-9) paraissent inspirés d'Eilhart (1332-6).

Suivant la tradition ancienne, Thomas justifie la quête d'Isolde par le désir de mariage que font naître les sujets de Marc dans l'esprit de leur roi. Mais Thomas a été plus loin que la tradition ; il a voulu expliquer pourquoi les barons de Marc souhaitent qu'il se marie. Voici la raison qu'il a imaginée. Les barons craignent que Tristan ne garde du ressentiment de l'abandon où ils l'ont laissé pendant sa maladie (1), et ne se veuille venger lorsqu'il aura succédé à Marc. Pour prévenir ce danger, ils écarteront Tristan du trône en exigeant (2) de leur roi qu'il prenne femme.

Il serait surprenant que le rigoureux Gottfried eût accepté, pour justifier la campagne des barons contre Tristan, le faible motif dont s'est contenté Thomas. Il l'a négligé et l'a remplacé par un autre, dont il a trouvé l'idée chez Eilhart (1350 s.). C'est l'envie, la constante ennemie du mérite (8320-31), qui arme les barons contre Tristan (3) et leur inspire d'abord de calomnier le neveu de leur roi en le décriant comme magicien (8332-53) (4), puis de lui fermer le chemin du trône (8354 ss.).

Nous allons démontrer la justesse de cette conjecture en examinant la scène où est décidée la quête d'Isolde.

•

8354-8526. Dans la *Saga* (*Sir Tristrem* est ici informe), les choses se passent de la façon suivante. 1° Au cours d'une *première* réunion les barons exposent à Marc qu'il doit se marier. 2° Marc accepte de se rendre à leurs désirs s'ils lui découvrent une femme digne de lui. Il leur accorde un délai de quarante jours pour faire un choix. 3° Dans une *seconde* réunion les barons proposent Isolde d'Irlande (5). Ils écartent les objections que fait Marc à cette idée

(1) Cf. *E* 1308 s.

(2) Ils menacent le roi de quitter son service s'il ne consent à leur demande (*S* 41 : 3 s.).

(3) L'idée perce dans la *Saga* (40 : 31 s.) et en *E* (1343-5), mais n'est qu'une considération incidente, peut-être un vague souvenir des jaloux de la tradition.

(4) Ce trait n'est pas de l'invention de Gottfried. Thomas le présente, mais sans lui donner la valeur ni l'effet qu'il a dans le poème allemand (*S* 40 : 23 s.). On voit aussi que Gottfried a substitué à l'idée abstraite : « Tristan savait changer le cœur des hommes » (*S* 40 : 24 s.) une vive image : « L'enchanteur (Tristan) sait aveugler les yeux qui voient » (*G* 8350 s., traduction de M. Bédier, p. 104).

(5) *S* répète ici les conditions mises par Marc à son mariage.

et ils désignent Tristan comme chef de l'expédition qui ira chercher la future épouse de Marc.

M. Bédier a remarqué que ce texte impose à Marc, qui a promis auparavant de ne pas se marier pour réserver son héritage à Tristan et qui, avec empressement, accepte de violer son engagement, une attitude « ridicule et odieuse ». Il a, de plus, vu qu'une lacune est presque certaine dans la *Saga* (41 : 8), précisément avant l'endroit où Marc se rend si vite aux vœux de ses barons (1). Ces deux observations sont d'une incontestable justesse. Avant 2°, le texte de Thomas devrait offrir une lutte de Marc. Mais quelle était la physionomie de cette lutte? M. Bédier pense qu'on la reconnaît chez Gottfried, où, à l'endroit correspondant à la lacune de la *Saga*, nous trouvons le développement qui suit. Marc refuse net de se rendre aux instances des barons. Irrités, ceux-ci montrent une telle hostilité envers Tristan que celui-ci craint pour sa vie et vient supplier Marc de céder. Tout d'abord, Marc résiste à Tristan comme il a résisté aux barons, et ce n'est que devant la menace que profère Tristan de quitter le pays qu'il finit par se résigner (8361-455).

L'introduction de ce passage de Gottfried dans le texte de Thomas présente pourtant des difficultés. 1° D'après la *Saga*, Tristan n'a connaissance des projets des barons que lors de la dernière réunion, où est prise la résolution définitive (*S* 42 : 28-35). Il est donc impossible que le neveu de Marc ait combattu auparavant la résistance de son oncle (2). 2° L'amalgame des textes amène une confusion de motifs : à en croire la *Saga*, les barons veulent le mariage de Marc, afin d'échapper aux vengeances de Tristan; selon Gottfried, c'est l'envie qui les pousse. M. Bédier est contraint de superposer les deux motifs, ce qui paraît risqué (3), chacun des deux poètes ayant très probablement mis en jeu un ressort différent. 3° On admettra l'exploitation par Thomas du thème de l'envie d'autant plus malaisément que le poète français ne parle pas

(1) Bédier, p. 105, n. 1.

(2) V. le désaccord dans le texte de M. Bédier : p. 106, l. 7-9 et p. 110, l. 3-12.

(3) On ne saurait prétendre que Thomas n'eût pas été capable de cette invention. Il a même, dans les fragments conservés, très bien parlé de l'envie (Bédier, v. 807-32). Mais, comme il est dit ci-dessus, il n'a vraisemblablement mis en œuvre qu'un motif.



ailleurs distinctement de cette donnée, alors que Gottfried se plaît à faire de la quête d'Isolde une sorte de lutte des envieux et de Tristan, lutte dont les péripéties se déroulent jusque sur la côte d'Irlande, après la victoire de Tristan sur le serpent (8369 ss., 8539 ss., 8558 ss., 8636 ss., 9666 ss., 10795 ss).

Une dernière observation mérite aussi d'être prise en considération. La diatribe que Gottfried prête à Marc sur les envieux offre une singulière analogie avec un passage d'Eilhart sur le même sujet (1). La concordance est d'autant plus significative que c'est par l'envie qu'Eilhart, avant Gottfried, explique l'hostilité des barons de Marc envers Tristan (*Eilh.* 3085-149).

Pour ces raisons, il paraît préférable d'admettre que la lacune de la *Saga* n'est pas la suppression d'un passage affectant le caractère du développement de Gottfried. Dans les vers disparus, Thomas — dès la première assemblée du roi et de ses vassaux — faisait dire à Marc qu'il refusait de se marier parce que Tristan était son héritier. Les barons triomphaient, par une réplique dont le sens ne peut être retrouvé (2), de la résistance de Marc. Le roi alors se déclarait prêt au mariage si les barons lui trouvaient une femme réunissant de rares vertus. Cette reconstitution, qui ne détruit pas l'harmonie du texte, a, de plus, le double avantage d'anéantir l'objection tirée de la conduite de Marc et de ne supposer qu'une lacune très courte, due à l'inadvertance, ce qui est plus vraisemblable que l'hypothèse d'une longue suppression dont l'intention ne se peut deviner (3).

(1) Outre la similitude des idées on relève quelque analogie verbale :

swer bedirwe und getrûwe ist	hazzen unde nîden
. . . .	daz muoz der biderbe lîden.
der mag des habin gûtin rât	*G* 8399 s.
ab in die bôsen nîden.	
Eilh. 3119-24	
gedenkit an die vromigheit	wis vor bedenkende alle wîs
Eilh. 3111	dînen frumen und dîn êre
	G 8422 s.

(2) Il n'est pas nécessaire de croire que l'argument des barons ait été très puissant, le Marc de Thomas étant dénué de la grande délicatesse de sentiments qui caractérise le Marc de Gottfried. C'est ainsi que le roi, après cette première tentative, abdique chez Thomas toute résistance, alors que chez Gottfried il donne, plus tard, un nouveau témoignage de sa générosité (8539 ss.).

(3) On remarquera aussi que l'addition de M. Bédier contraint à élever à trois le nombre des réunions de Marc et de ses vassaux.

Le texte de Gottfried étant ainsi dégagé de celui de Thomas, il reste à apprécier les principales modifications de l'auteur allemand.

Nous avons acquis la conviction que Gottfried a remplacé, comme motif de l'hostilité des barons à l'égard de Tristan, la peu croyable crainte de vengeance par le motif plus vrai de l'envie (1). Cette substitution a amené le poète allemand à sa fine et poétique digression morale sur ce défaut (8397-425) (2).

Un autre déplacement de motifs donne, dans le passage examiné, un plus haut intérêt au poème de Gottfried. Marc, dit la *Saga*, consent au mariage à la condition qu'on lui choisisse une femme parfaite à tous égards. M. Bédier estime que Marc est convaincu que cette idéale fiancée ne se pourra rencontrer et que, de cette façon, avortera le projet de mariage (3). Admettons que la condition imposée par Marc ait cette origine. Gottfried a aisément discerné la faiblesse de l'invention. Il n'a pas cru qu'on ne pût trouver à Marc une femme « de naissance égale à la sienne, courtoise et louable de mœurs et de manières, bien apprise » (4). D'après lui, Marc attend que le nom d'Isolde soit prononcé : conscient des obstacles qui s'opposent à son union avec la nièce de Morholt, le roi s'écrie alors que s'il n'obtient pas Isolde il ne veut pas d'autre femme, et il s'applaudit de son idée (8521-6), qui est certainement plus ingénieuse et d'un plus ferme ressort que celle que lui prête Thomas.

8527-8632. Par ces remarques, on voit que Gottfried a attentivement étudié cet épisode de son original et l'a pénétré d'éléments entrant vigoureusement dans l'action. Nous allons avoir une autre preuve de l'inquiétude d'art du poète allemand.

Dans le poème français, après que Marc s'est déclaré prêt à épouser Isolde et a montré les difficultés d'exécution de ce projet,

(1) V. p. 183 s.

(2) Dans les sentences qui émaillent le discours de Marc se retrouvent l'influence de Publilius Syrus (v. Bahnsch : *Tristan-Studien*, p. 3) et des pensées qui, nous l'avons dit (v. p. 184). trahissent l'imitation d'Eilhart. Mais combien Gottfried est plus vif, plus incisif, plus poétique que son terne devancier !

(3) V. Bédier, p. 105, n. 1.

(4) V. Bédier, p. 108.

l'un des vassaux du roi insinue que Tristan est capable de mener la chose à bien. Afin d'enlever aux barons tout prétexte d'inimitié, le neveu de Marc se déclare prêt à tenter l'entreprise et fait choix, pour l'accompagner, de guerriers hardis. Très simple est cette succession des faits. Gottfried, en exploitant le thème de l'envie et d'une lutte de Tristan avec les envieux, a donné à cet épisode la saveur d'une intrigue dramatique. Ce n'est pas parce qu'ils croient Isolde la fiancée la plus digne de Marc que les barons proposent à leur roi la jeune Irlandaise comme épouse, mais parce qu'ils ont décidé d'imposer à Tristan la périlleuse mission d'aller chercher dans l'Irlande ennemie la nièce de Morholt (8457). La désignation d'Isolde est donc un premier incident de la querelle et constitue une victoire des barons. Mais Marc, qui devine les desseins malveillants de ses vassaux, refuse « d'envoyer une seconde fois Tristan à la mort ». Echec des barons. Tristan toutefois joue — ou paraît jouer — le jeu des envieux en se déclarant prêt à tenter l'entreprise. Les barons triomphent, mais non pour longtemps. Tristan réclame comme compagnons dans sa redoutable expédition les envieux, qui restent consternés, et, par un juste retour des choses, se voient pris dans leurs propres filets (1).

Cette modification est aussi un amendement au texte de Thomas à un autre point de vue. Le refus exprimé par Marc d'exposer la vie de Tristan prête une voix aux sentiments de reconnaissance qui devraient animer les Cornouaillais et ennoblit le caractère du bon roi.

Aux vingt barons que, suivant la *Saga*, Tristan emmène avec lui, Gottfried ajoute soixante soudoyers et vingt conseillers de Marc — ceux-là même qui ont ourdi l'intrigue —, ce qui porte à cent le nombre des compagnons de Tristan (8588-99). M. Bédier présume que Gottfried a tenu à donner à Tristan, dans son aven-

(1) Il est absolument certain que ces péripéties manquaient au poème de Thomas. Pour ce qui est de la dernière nous avons une preuve de l'addition de Gottfried dans le récit ultérieur de la *Saga*, où les compagnons de Tristan « maudissent les conseillers du roi qui leur ont préparé ces périls » (43 : 19 s.). Chez Gottfried — et c'est là le piquant de la situation — ils ne peuvent que se maudire eux-mêmes (8643-6). On est aussi en droit d'invoquer comme témoignage de l'abstention de Thomas le joyeux empressement avec lequel les *vingt* barons cornouaillais se portent caution pour Tristan lorsque celui ci s'engage à combattre le sénéchal (*S* 52 : 20-23), et qui exclut toute hostilité à l'égard du neveu de Marc.

ture prochaine, une escorte imposante. Cette raison paraît très juste. On en peut découvrir une autre encore. Les captifs cornouaillais en Irlande reconnurent avec émotion, dit Gottfried, parmi ceux qui entouraient Tristan dans la solennelle séance du jugement, leurs pères et leurs parents (11175-80). Il faut donc que les barons qui forment l'escorte de Tristan soient assez nombreux pour que ces touchantes reconnaissances ne soient pas réduites à un chiffre insignifiant.

Le sens courtois de Gottfried se décèle dans la suppression de l'énumération des marchandises dont Tristan charge sa nef chez Thomas (*S* 43 : 10-12) (1).

Il faut admettre avec Kölbing et M. Bédier que la critique adressée par Gottfried à la fameuse donnée du « cheveu d'or » (8605-32) se trouvait chez Thomas. Les circonstances de cette donnée ne sont pas, chez Eilhart, tout à fait les mêmes que celles signalées par Gottfried (2). Aussi peut-on croire que le poète strasbourgeois n'a pas entendu viser son compatriote, mais a marché sur les traces de Thomas.

8633-8900. C'est d'après la *Saga*, c'est-à-dire en suivant Thomas, que Gottfried s'étend sur les préoccupations de Tristan et de ses compagnons à l'égard du succès de l'expédition (*G* 8633-78). On remarque seulement que le poète allemand n'énumère pas les divers moyens que Tristan envisage dans la *Saga* afin d'arriver à son but (3) et que, d'autre part, il met dans la bouche des barons un monologue utile, car il justifie la conduite des envieux couards, qui ne voient rien de mieux à faire que de se fier à l'étoile de Tristan.

L'arrivée des Cornouaillais en Irlande n'est pas traitée chez

(1) Une autre raison justifierait la réserve du poète allemand. Thomas attachait une grande importance au déguisement des Cornouaillais en marchands (v. *S* 43 : 10-12, 43 : 13-15, 43 : 21-25, 49 : 33-38, *E* 1380-4). Comme ce motif ne joue pas un rôle essentiel dans l'action, Gottfried a jugé inutile de le mettre en relief.

(2) Eilhart parle de la querelle de deux hirondelles, Gottfried d'un seul oiseau. En revanche, il est, chez Gottfried, question de la construction d'un nid, ce dont Eilhart ne dit rien (*Eilh*. 1381 ss.).

(3) *S* 43 : 12-25. L'idée qu'agite Tristan d'attirer Isolde sur le vaisseau et de s'enfuir avec elle (*S* 43 : 21 s.) rappelle un trait de la légende d'Hilde (v. *Gudrun*, str. 440 ss.).

Gottfried comme dans la *Saga*. Le poème allemand présente ces 5 faits : 1° Tristan, avant de quitter le vaisseau, invite ses compagnons à la prudence et leur trace leur conduite pour le cas où il ne reviendrait pas dans deux ou trois jours (8695-732) ; 2° à la vue de la nef étrangère, le maréchal irlandais chargé de la surveillance de la ville et de la rade vient au port s'enquérir de la nationalité des arrivants (8733-56) ; 3° Tristan dissimule ses traits sous un ample capuchon, descend avec Kurvenal dans une barque et parlemente de loin avec les Irlandais (8757-98); 4° il leur fait un conte assez compliqué : il prétend s'être associé avec deux autres marchands pour trafiquer en Irlande ; un orage a dispersé leurs nefs et l'a jeté sur ces côtes inhospitalières ; il demande qu'on l'autorise à séjourner dans le port quelques jours, le temps de rechercher ce que sont devenus ses compagnons (8799-873) ; 5° grâce à la promesse d'une redevance quotidienne à payer au roi et au don d'une coupe d'or au maréchal, Tristan obtient la permission demandée (8874-900).

Dans la *Saga* et *Sir Tristrem* on lit, au lieu de ces incidents, que deux chevaliers de Cornouailles (1) sont envoyés par leurs compagnons auprès du roi. Ils lui content une histoire assez analogue à celle qu'imagine Tristan chez Gottfried (2), et en obtiennent le droit de commercer librement dans le pays.

Thomas, à en juger par ces deux versions, ne connaissait donc pas 1°, 2°, 3°, 5° de Gottfried (3). D'autre part Eilhart signale, plus brièvement que Gottfried, mais d'accord avec lui pour l'essentiel, les recommandations faites par Tristan à ses compagnons (1511-8) (4), l'intervention du maréchal irlandais (1522-9), le don d'une *coupe d'or* fait à ce personnage (1532 ss.). Ainsi 1°, 2° et

(1) *E* ne fixe pas le nombre des députés.

(2) *E* ignore ce récit.

(3) Les présents faits, selon *E*, au roi, à la reine et à Isolde n'ont sans doute rien à voir avec la coupe offerte au maréchal.

(4) Cf. :

sulle wir komen hinnen,
daz mûz mit grôzin listen geschin.
Eilh. 1512 s.

und swîget ir algemeine
und lât mich redin aleine
Eilh. 1515 s.

den muoz ich liegen disen tac,
swaz ich in geliegen mac.
G 8709 s.

swîget unde tuot iuch în !
ich wil selbe dâ vor sîn,
wan ich die lantsprâche kan.
G 8703-5.

5º) (1) de Gottfried concordent avec Eilhart et ont sans doute été empruntés par lui à ce poète (2).

A Gottfried reviendrait la justification sévère des mesures de prudence imposées par Tristan à ses compagnons, la préparation d'une donnée prochaine par la fixation d'un délai après lequel les compagnons du neveu de Marc cingleront pour la Cornouailles sans plus l'attendre, les précautions prises par Tristan pour ne pas être reconnu des Irlandais, quelques détails, plutôt indifférents, de l'histoire contée au maréchal, enfin le jeu de mots assez fade sur la rougeur et la richesse de la redevance et du présent (8894-900).

(1) Le conte de Tristan n'a pas tout à fait le même aspect que chez Gottfried, qui se rapproche ici bien plus de Thomas que d'Eilhart.

(2) M. Bédier, qui a reconnu trois concordances entre Eilhart et Gottfried : 1º le chiffre de cent chevaliers emmenés par Tristan, 2º l'accueil hostile des Irlandais, 3º le rôle du maréchal (Bédier, p. 113 s.), voit dans cette identité la présomption d'un emprunt, mais non une certitude. Les deux nouvelles analogies que nous avons relevées : 1º discours de Tristan aux siens; 2º don d'une coupe d'or au maréchal rendent presque assurée la thèse de l'exploitation d'Eilhart par Gottfried.

XIII

LE COMBAT CONTRE LE DRAGON

(8901-9986)

8901-9096. Avec plus d'aisance que Thomas, dont le récit est assez abrupt, Gottfried conte les ravages du dragon d'Irlande. Comme son modèle il mentionne la récompense promise par le roi — la main de sa fille — au *chevalier* (1) qui tuera le monstre (8901-23).

Le poète allemand s'est toutefois gardé de reproduire une naïveté de Thomas, qui rapporte que le serpent vient *tous les jours* dévaster la ville (*S* 44 : 13, 44 : 32 s.). Il a aussi évité une contradiction de son original, où l'on voit que personne n'ose assaillir le serpent (*S* 44 : 15-17), alors que plus loin il est dit 1° que beaucoup d'Irlandais avaient tenté l'entreprise (*S* 44 : 21 s.), 2° que le sénéchal s'armait tous les jours pour aller combattre le monstre (*S* 45 : 28) (2).

Dans le vers suivant (8924), Gottfried a détruit une invraisemblance de Thomas, qui prétend que Tristan ignorait jusqu'alors l'existence du dragon. Il est incroyable que Tristan, qui a vécu assez longtemps à la cour d'Irlande, n'ait pas connaissance d'un fait qui atteint la prospérité du pays et intéresse à si haut point la destinée de la fille du roi, son élève. Aussi le poète allemand a-t-il admis que Tristan est instruit des ravages du monstre et de la promesse du roi. De cette remarque Gottfried tire une idée qui éclaire tout l'épisode : c'est sur l'espoir qu'il a de conquérir la

(1) V. Bédier, p. 115, n. 2. La condition est posée dans les trois textes, mais Thomas l'oubliera tout à l'heure (v. p. 201).

(2) Cependant M. Bédier a peut-être raison de supposer ici une inadvertance de Robert.

récompense promise (la fille du roi) que Tristan fonde le succès de la quête d'Isolde (8925-9) (1).

Le combat de Tristan contre le dragon est, dans le poème allemand, décrit avec infiniment plus d'abondance que dans la *Saga* (*G* 8966-9096). Mais la lecture de *Sir Tristrem* nous enseigne que la *Saga* a dû abréger son texte, au moins la description de la seconde phase de la lutte. Quelques traits cependant peuvent avec certitude être portés à l'actif de Gottfried (2).

1° Chez Thomas, le destrier de Tristan est étouffé par la fumée qu'exhale le monstre (*S* et *E*) (3). Dans le poème allemand, il est tué par la violence du choc produit par la rencontre (8980-6). Ceci est plus vrai. Tristan lance son cheval bride abattue afin que la force acquise par la vitesse permette à sa lance d'entrer profondément dans le corps du dragon. Il est dès lors plus naturel que le cheval tombe brisé par la collision plutôt que de périr lentement sous les effets de la fumée.

2° La description, si colorée, des furieux efforts du serpent après sa blessure (*G* 8998-903) appartient à Gottfried. La version anglaise, en effet, présente Tristan anxieux, le monstre aggressif. La peinture du poète allemand exige une attitude inverse.

3° C'est à Gottfried aussi que revient l'idée de figurer les armes du dragon comme une troupe d'adversaires opposée à Tristan : vapeur et fumée, force et feu, dents et griffes (9020-5). Cette pensée est de même nature que l'allégorie des auxiliaires de Tristan contre Morholt (4).

4° Enfin le tableau du serpent expirant au milieu d'épouvantables mugissements (9052-9) paraît bien être né de l'imagination de Gottfried. Le poète allemand seul a fait du serpent un monstre de dimensions formidables. Cela est aisé à prouver. 1° Dans l'original français, Tristan tue le serpent d'un coup de taille (*S* et

(1) V. Bédier, p. 130.

(2) On doit croire avec M. Bédier (p. 116, n. 1) que le poète allemand imitait Thomas en situant dans le val d'Anferginân le lieu où séjournait le dragon (*G* 8944 s.). Le mot *geste* était sans doute aussi dans l'original français. (Cf. Bédier, v. 2121 : « ky solt les *gestes* e les cuntes »). Notons cependant une remarque humoristique de Gottfried : le sénéchal et son escorte fuyant à toute bride devant le dragon vont « un peu plus vite qu'au trot » (8947 ss.).

(3) C'est à peu près ainsi qu'Eilhart présente les choses (1656 s.).

(4) V. p. 143 et 156.

E), chez Gottfried, d'un coup de pointe porté au cœur (9050 s.), ce qui est le seul moyen de venir à bout d'un animal aux proportions énormes. 2° Dans le poème français, le sénéchal emporte avec lui la tête du dragon (*S* 46 : 1, 47 : 31 s., *E* 1492-5) ; chez Gottfried, il est besoin d'un char à quatre chevaux pour l'enlever (9218-20). 3° C'est avec beaucoup de peine que, dans le poème allemand — seul —, Tristan ouvre la gueule du monstre (9062 s.) (1).

Après sa victoire, Tristan coupe la langue du serpent, mais au lieu de la mettre dans sa chausse (*S* et *E*), il la place, dit Gottfried, sur sa poitrine (9063-8). On devine la raison qui a pu déterminer le poète allemand à cette modification : il est séant que les dames de la cour d'Irlande découvrent la langue sur la poitrine de Tristan et non dans sa chausse (*G* 9417 ss.) (2).

Alors que la *Saga* (*Sir Tristrem* a abrégé) rapporte que Tristan s'affaisse évanoui *près* d'un étang (*S* 45 : 19-24), Gottfried nous informe que son héros, épuisé, tomba *dans* l'eau d'une mare et y resta immergé jusqu'à la tête (9069-96) (3). Par cette altération le poète allemand a dramatisé son récit. Il l'a aussi pourvu d'un trait dont l'utilité se découvrira par la suite. Voyant Tristan plongé dans l'eau, la jeune Isolde supposera que le peu scrupuleux sénéchal a voulu se débarrasser de son compétiteur en le tuant et a ensuite jeté son cadavre dans l'étang (9400-3).

9097-9250. En quelques mots la *Saga* raconte comment le sénéchal, venu sur le champ de bataille après le départ de Tristan, coupe la tête du dragon, emporte son trophée et va proclamer sa victoire à la ville (45 : 35-46 : 7) (4).

(1) Un trait, de peu d'importance, témoigne du souci d'exactitude de Gottfried. Dans le poème allemand, l'écu de Tristan est presque entièrement consumé par le feu que crache le dragon (9037 s.). Dans la *Saga*, l'écu du chevalier reste, très invraisemblablement, intact et brillant (*S* 46 : 34 s.).

(2) C'est probablement aussi l'opinion de Heinzel (*op. c.*, p. 432).

(3) Eilhart justifie ainsi la présence de l'étang dans son récit : Tristan, que le combat et le feu craché par le serpent ont mis en sueur, se dirige vers un *mos* afin de se rafraîchir dans l'eau (1676 ss.). Gottfried — et ceci est de nature à surprendre — n'a pas tiré parti de cette explication, mais a attribué, en suivant Thomas, l'acte de Tristan au désir, assez peu justifié, du héros de se cacher (9070 s.). Il connaissait cependant ce passage d'Eilhart, puisqu'il a répété d'après son devancier qu'une source fraîche versait ses eaux dans l'étang (*G* 9084 s. = *Eilh.* 1680).

(4) Il est impossible de décider si l'introduction du sénéchal, qui a lieu

Au lieu de ce sec récit, Gottfried offre une scène admirable de vivacité, de verve malicieuse, d'exactitude de vision et de puissance descriptive.

Le rusé sénéchal, entendant le mugissement suprême du dragon, présume que le monstre est tué. Il quitte à la dérobée ses compagnons et chevauche vers l'endroit d'où est parti le cri. Apercevant les restes du cheval de Tristan, le couard est pris d'un tel effroi qu'il s'arrête défaillant. Peu à peu, cependant, le cœur lui revient et il s'aventure sur les traces du serpent, marquées par l'incendie du feuillage et de l'herbe. La vue inopinée du monstre gisant à terre le frappe de terreur : il fait une volte-face si brusque que sa monture s'abat. Cheval et cavalier roulent l'un sur l'autre. Le poltron se dépêtre avec peine, puis enfile la venelle, laissant sur place lance et destrier. Comme personne ne le poursuit, il s'arrête, reprend courage, retourne à petits pas et ose enfin regarder en face l'horrible bête. Son cœur s'enfle d'espoir : il est le vainqueur du dragon ; et, pour se le mieux persuader, il monte en selle, fond sur l'ennemi la lance au poing en poussant le cri de la joute (1). Mais un doute l'assaille pendant qu'il s'abandonne à ses fanfaronnades : qu'est devenu le chevalier qui a tué le dragon ? Prudemment il se met à la recherche de ce gênant compétiteur, décidé à se débarrasser de lui si la lutte ne comporte nul péril (2). Ne le découvrant pas, il se rassure et reprend sa lutte contre le cadavre, le lardant de coups et s'efforçant en vain de détacher la tête du tronc. Enfin, il brise sa lance contre un arbre abattu, en enfonce un tronçon dans la gueule du dragon et s'en va à la ville proclamer ses prouesses.

Le poète allemand n'a pas imaginé cet incident seulement pour enrichir sa narration de détails agréables et donner carrière à son humour. Il a marqué d'une forte empreinte le caractère du

seulement ici dans la *Saga* (45 : 25 ss.), se trouvait en cet endroit chez Thomas, ou, comme chez Gottfried, auparavant, lors de la rencontre que fait Tristan du sénéchal et de son escorte (*G* 8952-66). *E* semble pourtant devoir faire triompher la première supposition (1413-9).

(1) Rien ne prouve que les vers : « schevelier damoizêle — ma blunde Isôt, ma bêle » (9169 s.) se soient trouvés dans le texte français. Gottfried a certainement inventé le vers français 18288, qui n'est pas dans le fragment correspondant de Thomas.

(2) Dans la *Saga*, il s'imagine que l'adversaire du dragon a été dévoré (45 : 36 s.). Gottfried peut avoir imité Eilhart (1711-3. V. Bédier, p. 132).

sénéchal. Thomas a tracé une vague silhouette de ce personnage, qui n'est autre chose que le type légendaire, si répandu, du fourbe qui veut s'approprier le prix d'un exploit étranger (1). Gottfried lui a donné une singulière complexité. C'est bien encore le menteur astucieux de la tradition, mais c'est aussi un couard et un fanfaron. La pusillanimité du sénéchal ressortait du poème. Il a suffi à Gottfried de la caractériser par des traits piquants. Quant à la forfanterie, elle peut être le résultat d'un emprunt de Gottfried. On connaît Kei, l'immortel sénéchal d'Arthur, dont le goût de vanterie éclate dans les poèmes arthuriens (2). Il semble que Gottfried ait façonné son sénéchal d'après ce patron. Son personnage, comme Kei, est prêt à entreprendre toutes les aventures, comme lui il se targue de sa valeur (9225-36), comme lui enfin il est, après ses mésaventures, la risée de tous (11362-70) (3).

Se rendant en hâte à la ville, le sénéchal commande un char à quatre chevaux pour emporter la tête du dragon (9215-20). Nous avons dit la raison de cette invention de Gottfried (4). Ajoutons que le poète allemand s'est peut-être inspiré du *Nibelungenlied*, où il est dit qu'il faut douze *kanzwägen* pour enlever le trésor des Nibelungen (éd. Bartsch, str. 1122).

Le sénéchal, ensuite, proclame son exploit, vantant son courage et contant artificieusement qu'un chevalier étranger a affronté le monstre avant lui, mais a été victime de sa témérité (9221-50). M. Bédier a remarqué que, par cette dernière addition, Gottfried a « écarté certaines invraisemblances » du récit de Thomas (5).

9251-9330. La tête du dragon étant apportée en témoignage, et le sénéchal réclamant la récompense de son exploit, le roi se dispose à lui donner satisfaction (*G* 9251-63).

(1) V. entre autres les divers contes (allemands et français) de Siegfried, la légende de Wieland (*Thidrekssaga*, ch. 25) et les récits finnois (cf. W. Müller : *Zur Mythologie der germanischen Heldensage*, 97 ss.).

(2) V. Hartmann : *Iwein* 2547 ss., 4635 ss. et *Erec* 4629-831. V. aussi *Eilh.* 5386 ss. Il est assez curieux que l'auteur de la légende islandaise de Tristan, née de la version de Robert, appelle le sénéchal irlandais Kaei (cf. Golther : *Die Sage von Tristan und Isolde*, p. 117).

(3) Ce motif est indiqué dans la *Saga* (55 : 36-56 : 1), mais Gottfried l'a développé avec une significative prédilection.

(4) V. p. 191 s.

(5) Bédier, p. 131.

Dans la *Saga*, c'est le soir de ce même jour que le roi veut réunir ses conseillers et examiner les prétentions du sénéchal ; chez Gottfried, la réponse du roi est fixée à une date reculée, mais non précisée par le poète (9262 s.). La modification de Gottfried paraît née de l'impossibilité où est le roi de convoquer si soudainement ses *lantbarûne*, qui résident assez loin de la cour (9264-7).

La *Saga* et Gottfried sont d'accord pour montrer la jeune Isolde affligée jusqu'à la mort du destin que lui réserve le prétendu succès du sénéchal. Mais si les plaintes de la jeune fille se ressemblent dans les deux textes, le rôle de sa mère y est différent. Chez Thomas, c'est Isolde la blonde qui soupçonne la fourberie du sénéchal, c'est elle qui a l'idée de visiter le lieu du combat (46 : 20-27). Cette clairvoyance et cette initiative ont été refusées par Gottfried à la jeune princesse. C'est sa mère qui pressent le mensonge du sénéchal et cherche les moyens de confondre l'imposteur.

Nous avons affaire ici à une modification importante du poète allemand, à la transformation du caractère d'un personnage. La tradition ancienne attribuait à la jeune Isolde le rôle essentiel dans la légende. La mère n'apparaissait que pour la préparation du philtre (1). Thomas, déjà, a fait une place plus importante à la reine d'Irlande : c'est elle qui guérit Tristan à deux reprises, et elle intervient vigoureusement dans la lutte engagée entre Tristan et le sénéchal au sujet de la main de sa fille.

Guidé par son sens des réalités et son désir d'accommoder le poème aux mœurs contemporaines, Gottfried a mis la reine plus en avant encore. Isolde la blonde est une princesse discrète, réservée, ignorante des choses de la vie, comme il convient à une jeune fille. Sa mère, femme d'âge mûr et d'expérience, est la conseillère sagace, prête aussi à l'action intelligente lorsque le bonheur de son enfant est en jeu (2).

(1) Telle est bien la donnée d'Eilhart, où Isolde la mère ne prend pas part à l'expédition qui aboutit à la découverte de Tristan. L'expression *vrowe Ysalde* (fragm. III, 39) s'applique à la jeune Isolde. Il faut donc supprimer le 2° de M. Bédier (p. 132).

(2) L'affection maternelle de la reine paraît plus touchante chez Gottfried que dans le poème français. Sa tendresse éclate dans la douleur qu'elle témoigne lorsqu'elle croit que sa fille sera donnée à l'odieux sénéchal (9270 ss.), dans sa joie de voir les efforts qu'elle a faits pour la soustraire à cette

Ce n'est pas, dans le poème allemand, la jeune Isolde qui a eu l'idée de faire venir Tantris au palais afin de profiter de ses leçons (1). Ce n'est pas elle non plus qui devine l'imposture du sénéchal et la met au jour. Elle ne prendra qu'incidemment la parole dans la joute oratoire où le sénéchal est vaincu par la reine (9795 ss.) Elle ne triomphe pas de la déconvenue du couard (11358-61), parce que cette déconvenue est l'œuvre de sa mère et non la sienne. Gottfried s'est appliqué à montrer dans la reine le sens délié et rassis qui justifie son rôle prépondérant : elle donne au roi de sages avis (9720 ss.), et, dans la scène du bain, au lieu de se livrer à sa colère, comme chez Thomas, elle éclaircit la situation et conseille le parti le plus convenable (10202 ss.) (2).

Il est donc naturel et même nécessaire que ce soit cette femme entendue, et non la jeune et ignorante Isolde, qui dénoue les difficultés et qui joue le rôle principal dans cette partie du poème (3).

On ne saurait d'ailleurs qu'admirer l'ingéniosité avec laquelle Gottfried a justifié l'idée de l'enquête faite sur le lieu du combat, idée qui est chez Thomas un pur caprice. La reine, attristée du deuil de son enfant, lui promet qu'elle ne sera pas l'épouse du sénéchal. Mais comment exécutera-t-elle cette promesse ? Gottfried s'est souvenu qu'elle est magicienne. Elle connaît les remèdes aux pires blessures, elle sait préparer les philtres : quoi de plus simple que de lui attribuer le don de seconde vue par les songes ? Grâce à un rêve qu'elle doit à son art, elle apprend que ce n'est pas le sénéchal qui a tué le dragon. Cette certitude la conduit aisément à

destinée couronnés de succès (9310 ss.), dans sa naïve admiration de l'intelligence de la jeune princesse (10627 ss.) et dans les pressantes recommandations qu'elle adresse à Brangain au moment de la séparation (11473 ss.).

(1) V. p. 176, n. 1.

(2) Si Isolde la mère, en ce passage, paraît un instant oublier la prudence et se laisser aller à un aveugle mouvement de fureur (10341-61), c'est parce que le poète a dû justifier l'intervention de Brangain.

(3) La fille de Gormond ne commencera à montrer une intelligente initiative qu'après l'épisode du philtre. C'est elle qui a l'idée de se faire remplacer par Brangain pendant la nuit nuptiale afin de détruire les justes soupçons que Marc pourrait concevoir. Gottfried prend soin de faire remarquer à cette occasion — et même à deux reprises — que c'est l'amour qui a ouvert à la ruse l'entendement de la jeune femme (12435-8 et 12451-6).

l'idée de rechercher, en explorant le terrain, le véritable vainqueur du monstre (9277-86, 9297-320).

Chez Gottfried, la reine, résolue à examiner le lieu du combat, fait seller des chevaux par *Parants*, qui l'accompagne ainsi que la jeune Isolde et *Brangain* (9321-30). Comme la *Saga* relate plus loin que « *les* compagnons de la reine rapportèrent » Tristan au palais (47 : 15), il est nécessaire d'admettre que le personnage de Paranis (sans doute aussi le nom) existait chez Thomas, et que la *Saga* s'est ici écartée de l'original (1). Quant à Brangain, elle est mentionnée pour la première fois par la *Saga* au moment du départ d'Isolde pour la Cornouailles, et elle est alors présentée comme un personnage inconnu (56 : 11-13). Il semble donc que Thomas ne la nommait pas auparavant, et que Gottfried, qui lui fait jouer ici et plus loin un rôle assez important, l'a introduite dans cette partie du poème sous l'influence d'Eilhart (2).

Deux détails différentiels de Gottfried sont encore à signaler dans ce passage : 1° c'est le lendemain et non le jour du combat que la reine se met à la recherche de Tristan ; 2° au lieu de s'en aller à pied, la reine et ses compagnons partent à cheval pour leur expédition. L'exposition du poète allemand est plus conforme à la vraisemblance.

9331-9510. La « compagnie » se dirige vers l'endroit *où l'on dit que* (désignation de Gottfried, mais qui pouvait être chez Thomas) le serpent a été tué. Le cheval, puis le dragon, enfin Tristan sont découverts (9331-97). Certains détails, que Gottfried a en plus que

(1) M. Bédier a remarqué que Robert s'abstient autant qu'il le peut de nommer ses personnages (v. Bédier, p. 124, n. 1), et cette remarque est confirmée par nos propres observations (p. 32). Comme Paranis n'apparaît que quatre fois chez Gottfried (ici et v. 10051, 10698, 11076), et que la *Saga* le fait intervenir — sans le nommer — à deux des endroits correspondants, il est très probable que Robert a bien lu ce nom chez Thomas, mais s'est refusé à charger son récit d'une désignation en somme peu utile. Qu'on veuille bien aussi considérer que Kurvenal non plus n'est pas nommé par la *Saga* en cet endroit. Robert l'appelle l'écuyer de Tristan, comme il appelle Paranis l'écuyer d'Isolde.

(2) V. Bédier, p. 132. — L'intérêt que Gottfried témoigne à ce personnage apparaît dans un passage où la comparaison avec Thomas est possible. Dans la scène du verger, Brangain est mise en évidence par le poète allemand (18160-257), alors que Thomas la laisse dans la coulisse (v. p. 46).

la *Saga* (1), peuvent avoir été omis par Robert, qui paraît avoir résumé son texte. Il est un trait cependant que nous devons imputer au poète allemand. Il déclare que « suivant la volonté du Destin la jeune reine Isolde vit, la première, sa vie et sa mort, ses délices et son déconfort » (9373-8), c'est-à-dire découvrit Tristan en voyant les reflets du heaume qui décèlent sa présence. Comme la *Saga* et *Sir Tristrem* s'entendent pour affirmer que Tristan fut aperçu simultanément par ceux qui le cherchaient, nous sommes obligés de croire à une altération de Gottfried. Nous en trouvons la raison dans le désir du poète de donner à la jeune fille le rôle que lui impose le récit. L'intelligence de Gottfried, que nous avons admirée à propos de la conception du personnage d'Isolde la reine (2), se montre non moins vivement dans la vue nette de celui de la jeune princesse. Si la mère paraît, parle et agit là où il est besoin de prudence et d'expérience, sa fille occupe l'attention quand se nouent les fils de la tragédie dont elle est la touchante héroïne. C'est pourquoi elle voit, la première, Tristan, qui façonnera sa destinée ; c'est pourquoi elle reconnaît en Tristan le harpeur Tantris (9475-7) ; c'est pourquoi le Destin veut qu'elle découvre en Tristan le meurtrier de Morholt (10061 ss.) ; c'est pourquoi, enfin, lors de la séance solennelle où Tristan sera proclamé le vainqueur du dragon, elle brillera au premier rang (10889 ss.) (3). Chez Thomas, l'intérêt va confusément de l'une des deux femmes à l'autre ; chez Gottfried, chacune occupe la scène lorsque la situation l'exige.

Suivant la *Saga*, l'examen de l'écu de Tristan démontre aux princesses que le sénéchal, qui n'a jamais possédé un écu pareil, n'est pas l'auteur de l'exploit (46 : 36-47 : 2). Gottfried a dû laisser tomber ce détail, ayant déclaré auparavant que le bouclier de Tristan avait été — chose très vraisemblable — presque entièrement détruit par le serpent (9037 s.).

Voyant Tristan dans la mare, la jeune Isolde suppose que le pervers sénéchal a tué le chevalier étranger et a jeté son cadavre

(1) Ainsi la frayeur des femmes à la vue du cadavre du serpent (9347-51) et la distance qui sépare le cheval du dragon (9345 s.).

(2) V. p. 195 s.

(3) Déjà auparavant Gottfried a fait paraître — en s'écartant de Thomas — la jeune Isolde à la place que réclament son âge et sa situation : elle assiste, aux côtés de la reine, à la séance où Tristan donne un échantillon de son talent de harpeur (7814 ss.).

dans l'eau (9397-402). Ce détail, dont Gottfried est certainement l'auteur (1), est simplement destiné à orner le récit.

Le souci de vraisemblance de Gottfried se manifeste dans les altérations qu'il a fait subir à divers incidents consécutifs à la découverte. 1° Dans la *Saga*, il suffit d'une potion de thériaque pour que Tristan échappe aux effets du poison (2). D'après Gottfried, les femmes ôtent au malade son armure, aperçoivent la langue du dragon, écartent la cause du mal, puis administrent à Tristan la thériaque qui le fait transpirer et « chasse le venin issu de la langue » (9403-47). 2° Dès que le visage de Tristan est débarrassé de son heaume, la jeune Isolde reconnaît dans l'étranger son précepteur Tantris (*G* 9475-9). Chez Thomas, ce n'est que longtemps après qu'on voit en Tristan le harpeur Tantris (*S* 48 : 12 s.) (3).

Il est, en revanche, une addition de Gottfried qui fait plus d'honneur à son talent de diseur qu'à son scrupule de vérité. Revevant à lui, Tristan s'émerveille de se voir entouré de ces trois lumières : Isolde, le radieux soleil, sa mère, la matinale aurore, et Brangain, la lune éclatante (9451-64). Ces gentillesses, qui visent à un effet de rhétorique semblable à celui que recherche Hartmann dans le monologue d'Enide croyant son époux navré à mort (4), ne sont certainement pas à leur place ici.

Pressé de dire comment il se trouve en cet endroit, Tristan, chez Gottfried, déclare qu'il s'expliquera le lendemain. On l'emporte, lui et ses armes, au palais (9480-510). Nous ne chercherons pas le pendant à ces données chez Thomas, où Tristan n'est dévêtu et entièrement remis qu'après son transport à la demeure du roi.

9511-9702. On se trouve ici en présence d'une suppression — très motivée, parce que l'incident est inutile — du poète allemand.

(1) V. p. 192.

(2) La *Saga* ajoute que le corps de Tristan paraît noirci et enflé. Comment cela peut-il se voir à travers l'armure et les vêtements? Thomas aurait-il voulu parler seulement du visage ?

(3) Et encore l'indication est-elle fort obscure. On doit cependant se ranger à l'avis de M. Bédier qui voit dans le défaut de clarté de Robert la conséquence d'un remaniement ou d'une coupure (v. Bédier, p. 122, n. 1). Cf. aussi *E* 1563 s.

(4) V. Hartmann : *Erec* 5774 ss.

Le sénéchal, dit la *Saga* (*Sir Tristrem* a, comme Gottfried, abrégé son texte), vient sommer le roi de tenir sa parole. Gormond mande les deux Isolde. La jeune fille, sous prétexte de maladie, refuse de quitter sa chambre. Sa mère seule se rend auprès du roi. D'un commun accord on fixe le jour où une réponse sera donnée au sénéchal (47 : 25-48 : 3).

A côté de cette suppression,nous notons une transposition dont il est difficile de discerner le but. Dans la *Saga*,les compagnons de Tristan, dès cet endroit du récit, le cherchent en vain et sont remplis d'inquiétude (48 : 5-9). Gottfried présente cette donnée plus loin, après que Tristan a conté à la reine sa prétendue histoire (9624-703). Disons tout de suite que le passage de Gottfried est beaucoup plus vivant, plus animé, plus fourni d'idées que celui de la *Saga*. Nous ne pouvons démontrer que le texte de Thomas était dépourvu de ces qualités. Mais il est certain que les vers 9668-703, où l'on voit les barons envieux satisfaits de la perte présumée de Tristan et disposés à reprendre allègrement la mer, ne peuvent appartenir qu'à Gottfried, qui a imaginé l'admission des jaloux dans la troupe de Tristan (1), et introduit ici, fort heureusement, une nouvelle phase de la lutte des envieux et du neveu de Marc.

Revenons au conte fait par Tristan à la reine et qui, répétons-le, se trouve chez Gottfried avant les recherches des barons cornouaillais (9511-616). Dans la *Saga*, la fable de Tristan est très brève et peu claire (2). Tristan se dit un marchand de Flandre venu en Irlande pour trafiquer, mais n'explique pas pourquoi il a entrepris de tuer le serpent. Chez Thomas aussi, le conte devait être peu délié. Gottfried n'a pu réussir à le rendre irréprochable. A l'encontre de ce qu'il a dit au maréchal, Tristan, ici, prétend avoir été la victime de pirates (3). Il donne comme motif de sa lutte contre le serpent son désir de se concilier la faveur des Irlandais, qu'il savait être en butte aux fureurs du monstre.

Outre ce motif, ignoré de Thomas, il faut remarquer, en oppo-

(1) V. p. 183 s.

(2) Aussi M. Bédier soupçonne-t-il quelque remaniement ou coupure (p. 122, n. 1).

(3) Heinzel a justement blâmé le poète allemand de cette divergence, dont il est impossible d'apercevoir la raison (*op. c.*, p. 284).

sition avec la verbosité du poète français, la concision de Gottfried, qui se dispense de faire retracer par Tristan le combat contre le dragon, ainsi que les incidents subséquents (*S* 48 : 17-24. Cf. *G* 9542-5), et qui évite de mettre dans la bouche de la reine les copieuses explications que lui attribue la *Saga* sur la situation (*S* 48 : 29-49 : 6. Cf. *G* 9574-82).

Non content de resserrer sa narration, Gottfried l'a modifiée par une altération qui témoigne de l'attention qu'il a apportée dans ses remaniements. La reine donne à Tristan sa parole que nul n'attentera à sa vie et à ses biens (9563-9). Pourquoi cet engagement, que la *Saga* ignore ? Il faut, pour répondre à cette question, aller jusqu'à la scène du bain. Ici, dans la *Saga* aussi bien que dans le *Tristan* allemand, l'une des plus fortes raisons qui soient invoquées en faveur du pardon à accorder au meurtrier de Morholt est la promesse faite par la reine de garder Tristan sain et sauf. Dans la *Saga*, la reine a donné cette promesse après que Tristan a provoqué le sénéchal lors de la première assemblée des barons irlandais (*S* 52 : 26-29). Il n'en pouvait être de même chez Gottfried, où Tristan ne paraît pas à cette assemblée. Aussi le poète allemand a-t-il dû, pour tirer parti de ce motif, le reporter à un point antérieur de son récit.

Enfin, Gottfried a supprimé une donnée manifestement erronée de son original, où Isolde engage Tristan à revendiquer ses droits contre le sénéchal et à acquérir ainsi la récompense due au vainqueur du dragon (*S* 49 : 6-11). On se souvient que seul un chevalier peut prétendre au salaire promis (1). Tristan se donnant à la reine pour un marchand, l'incohérence est flagrante (2). Gottfried s'est tiré de ce mauvais pas en présentant l'intervention de Tristan comme un service rendu à Isolde sans espoir d'autre récompense que la permission de trafiquer librement (3).

On ne peut décider si, chez Thomas, comme dans le poème alle-

(1) V. p. 190, n. 1.

(2) *E* paraît aussi se souvenir de la condition posée par Gormond. Isolde dit ici à Tristan : « Hélas ! pourquoi n'es-tu pas chevalier ? » (1550 s.). Mais cette exclamation d'Isolde n'était pas dans le texte : elle est contradictoire à la marche des faits.

(3) Gottfried s'est rendu compte de l'importance de cette divergence. Il y est revenu dans la confidence que fait la reine à Gormond avant la scène du bain (10038-49).

mand, Tristan s'inquiétait de ce qu'était devenue la langue du serpent (*G* 9605-15).

9703-9986. A la fin de son entretien avec la reine, Tristan demande, dans la *Saga*, qu'on envoie chercher son écuyer et qu'on l'amène au palais (*S* 49 : 17 ss). Dans le poème allemand, c'est après la scène du bain seulement que Tristan fait appeler Kurvenal (10698 ss.).

Cette transposition est nécessitée par un remaniement vigoureux que le poète allemand a imposé à son original, et qu'il faut examiner. Voici le plan de Thomas.

1° Tristan, après avoir accepté de combattre le sénéchal, fait venir Kurvenal (1) et le met au courant de la situation. 2° Le sénéchal somme Gormond de tenir sa parole. Une assemblée solennelle a lieu, qui doit se prononcer sur le litige, et où paraissent les reines, les compagnons de Tristan et Tristan lui-même. Le chevalier breton dément que le sénéchal ait tué le serpent et fait appel à l'ordalie. Jour est pris pour le combat. 3° Scène du bain. Tristan est convaincu du meurtre de Morholt. Il obtient son pardon des reines et du roi. 4° Le terme fixé pour l'ordalie étant arrivé, le neveu de Marc triomphe de l'imposteur en montrant, comme preuve de son exploit, la langue du serpent.

On voit du premier coup d'œil les défauts de cette ordonnance.

1° Quel peut être le plan de Thomas lorsqu'il fait assister les barons de Marc à la première séance solennelle (v. 2°) ? Leur présence ici est sans aucune utilité ; ils ne disent rien et ne font rien qui aide à l'action. Mieux que cela : il est à supposer que ces prétendus marchands, superbement montés et magnifiquement vêtus, exciteront non pas la curiosité — comme le veut Thomas — mais les soupçons des Irlandais.

2° Pourquoi Tristan lui-même assiste-t-il à cette assemblée ? Du moment qu'il y paraît, il est inconcevable qu'il ne triomphe pas du sénéchal dès cet instant, comme il le fait plus tard, en exhibant la preuve victorieuse, la langue du dragon (2).

(1) La *Saga* dit *un écuyer* ; mais Thomas, comme Gottfried, nommait sans doute cet écuyer.

(2) La *Saga* — et sans doute aussi Thomas — commet une singulière bévue dans le récit qu'elle fait de cette séance. Voyant Tristan, les Irlandais sont



Le plan de Gottfried échappe à ces objections. Dans le poème allemand, la succession des faits est la suivante. 1° Après l'entretien où la reine a obtenu de Tristan l'assurance qu'il s'opposera au sénéchal, a lieu l'assemblée des barons, correspondant à 2° de la *Saga* (1). Mais à cette séance n'assistent que le roi, les deux Isolde et le sénéchal. La reine conteste l'affirmation du sénéchal et se charge de produire dans trois jours le véritable vainqueur du dragon. 2° Scène du bain, identique dans ses grandes lignes à celle de la *Saga*. 3° Kurvenal est mandé à la cour. 4° Deuxième séance solennelle, qui se distingue de celle décrite chez Thomas en ce que Tristan et ses compagnons paraissent pour la première fois devant Gormond et ses barons (2).

Le premier reproche fait à la narration de Thomas ne saurait atteindre Gottfried. Quand les Cornouaillais, dans le poème allemand, se montrent à la cour d'Irlande, Gormond sait qui ils sont. Il n'y a plus de surprise à redouter. Mieux encore. Leur présence est utile, nécessaire même : elle témoigne de la vérité des allégations de Tristan et garantit la sincérité de la demande en mariage d'Isolde pour Marc (cf. *G* 10690-4, 11395-401).

Il est oiseux de faire voir que la seconde objection ne touche pas non plus Gottfried. Le débat, circonscrit entre les deux Isolde et le sénéchal, ne peut être tranché en l'absence de Tristan, encore trop faible pour soutenir l'ordalie au cas où le sénéchal, persistant dans ses dires, voudrait faire appel à la preuve judiciaire.

Non moins que la vérité des faits, l'art trouve son compte à la modification du poète allemand. N'ayant pas dispersé ses effets sur deux scènes, il a pu traiter la dernière avec une frappante vigueur et la rendre éblouissante d'éclat et de solennité grandiose (3).

curieux d'apprendre quel est cet étranger (50 : 24-26). Ont-ils donc, eux et leur roi, bu des eaux du Léthé, pour ne pas reconnaître dans l'aventurier le Tantris qui a séjourné chez eux pendant de longues semaines (v. p. 174, n. 2) ?

(1) Gottfried intercale ici un dialogue entre la reine et Gormond, nous verrons plus loin (page suivante) à quel effet.

(2) Chez Eilhart, dont la narration est toute simple, on retrouve à peu près le même ordre que chez Gottfried. Mais la complexité des faits dans l'exposition du poète strasbourgeois et son adhésion aux données essentielles de Thomas invitent à croire qu'il n'a pas eu recours à Eilhart. Quant à *Sir Tristrem*, il est à son ordinaire trop succinct pour fournir un témoignage.

(3) M. Bédier (p. 131 s.) a déjà rendu à Gottfried justice sur ce point.

Après cette vue d'ensemble jetée sur l'épisode, il convient d'en examiner les détails. Suivons l'ordre de Gottfried.

La reine prend Gormond à part avant la première des deux assemblées et l'informe de l'imposture du sénéchal. En même temps elle lui dicte sa conduite : qu'il laisse le couard formuler sa réclamation, elle et sa fille répondront (*G* 9703-61).

Cette conversation n'existe pas dans la *Saga*. On ne voit pas non plus qu'elle ait pu exister dans le *Tristan* français. Le contexte ne laisse pas discerner l'endroit où elle se serait placée. Autre raison. La reine est incapable, chez Thomas, de prévoir la physionomie de la scène, puisque Tristan doit y intervenir et qu'elle ignore comment il s'exprimera.

L'entretien est cependant utile. Il est inconvenant et contre toute vraisemblance que la reine ne prévienne pas Gormond de ce qui s'est passé. En gardant le silence vis-à-vis du roi, Isolde, qui peut calmer d'un mot ses inquiétudes, se montre épouse vraiment peu affectueuse. Au point de vue de son caractère, il est naturel que Gottfried profite de cette occasion pour la proclamer prudente et avisée. Ceci concorde avec la conception générale qu'il s'est faite de ce personnage (1). Enfin on doit juger nécessaire que la reine, décidée à conduire le débat (dans la *Saga* c'est la jeune fille qui a ce rôle, mais ceci ne détruit pas la remarque) (2), en prévienne le roi, dont la passivité étonne dans le texte français (Cf. *G* 9831-4).

Gottfried, nous l'avons dit, ne fait pas paraître Tristan à cette assemblée. Il a donc dû écarter la curiosité — incompréhensible (3) — des Irlandais à la vue de Tristan. Au lieu de cela, il signale l'admiration qu'éveille chez les barons la beauté des reines et le sentiment d'étonnement que suscite en eux le succès du sénéchal (9762-94). La narration abondante de Gottfried exigeait cette préparation à la scène qui va suivre.

La discussion entre les deux Isolde (la jeune Isolde seulement d'après Thomas) et le sénéchal a été l'objet de diverses modifications de la part du poète allemand.

(1) V. p. 195 s.

(2) Le sénéchal dit même à la jeune Isolde que c'est au roi et non à elle à répondre (51 : 12 s.). Mais, jetée ainsi dans le discours, cette pensée reste sans effet.

(3) V. p. 202, n. 2.

1° On remarque que, dans le *Tristan* de Gottfried, c'est la reine qui assume le poids du débat (1). Si la jeune Isolde prend un instant la parole, c'est pour affirmer qu'elle n'aime pas son prétendant, chose qu'elle seule peut dire (9857-69).

2° Gottfried a procédé à une transposition. Dans la *Saga*, le sénéchal déclare au cours de la discussion que c'est au roi à porter la parole (51 : 13 s.). L'observation a été jugée tardive par le poète allemand, qui l'a placée avec raison au début, dès les premiers mots de la reine (9830-3).

3° Nous notons trois suppressions : *a* de l'affirmation du couard se proclamant, dès son premier discours, prêt à recourir aux armes pour soutenir son droit (50 : 35-38), menace prématurée puisque personne encore ne conteste la sincérité de son allégation (2) ; *b* des paroles du sénéchal qui affirme qu'Isolde n'aurait pu supporter sans devenir folle le spectacle de sa lutte contre le dragon (*S* 51 : 23-26) ; on comprend que ce trait ait choqué le goût du poète allemand ; *c* de la comparaison peu délicate d'Isolde, qui, pour faire comprendre que l'amour entre dans le cœur par élection, dit qu'elle ne mange pas toute espèce de nourriture, choisissant celle qui lui plaît (*S* 51 : 31-33).

Mais, ce qui importe plus que ces menues divergences, Gottfried a donné à cette scène un coloris, une intensité de vie, une rapidité d'allure, un charme d'élocution dont la *Saga* n'offre rien. Il n'est malheureusement pas possible de savoir si le traducteur norrois reflète fidèlement le poète français. Il peut avoir, par souci de concentration, altéré la physionomie de l'original et coupé maladroitement. Cependant la lecture de son texte ne fait pas croire à une mutilation. Les idées sont logiquement enchaînées et l'on ne voit nulle trace de rupture ni de suture. On est donc vivement tenté de considérer comme le mérite personnel de Gottfried la poétique mise en œuvre des matériaux que contient la *Saga*. Il est d'ailleurs presque certain que les antithèses vigoureuses (9878-82, 9885 s. = 9918), les images fortes (9882 s. = 9917, 9892 s., 9905-7), la malicieuse réplique de la

(1) Cette altération a été appréciée ci-dessus. V. p. 195 s.

(2) La bravade du sénéchal est reproduite une seconde fois en *S* à la fin du débat (52 : 3-5) : c'est là sa place naturelle et celle que lui assigne Gottfried (9959 ss.).

reine, qui renvoie finement au sénéchal les railleries adressées aux femmes, en lui démontrant qu'il agit lui-même en femme (9902-46), sont la propriété de l'auteur allemand.

Tristan et ses compagnons ne paraissant pas dans cette première séance, Gottfried devait éliminer de son récit les vers de Thomas correspondant au chapitre XLII de la *Saga* (à l'exception de la dernière phrase, qui forme transition). Il a remplacé le défi que, dans le poème français, Tristan portait au sénéchal, par le défi de la reine, qui promet de présenter dans trois jours le vainqueur du serpent, qui sera l'adversaire du sénéchal dans le combat judiciaire (9969-86).

Plus courtois que Thomas, le poète allemand ne met pas dans la bouche du roi la menace de faire décapiter la reine si son champion ne se présente pas à l'heure dite (*S* 52 : 24-26).

XIV

La Brèche de l'Épée

(9987-10806)

9987-10075. Les trois versions s'entendent pour rapporter que Tristan est soigné par les deux reines (*G* 9987-95).

« Un jour qu'il (Tristan) était dans son bain... la jeune Isolde vint pour s'entretenir avec lui et considéra son beau visage avec des regards épris » (*S* 52 : 33-36). Cette narration de Thomas (car *Sir Tristrem* rapporte les faits de la même façon) a choqué Gottfried, qui ne veut pas qu'Isolde ait assisté au bain de Tristan (9996 ss.). On nous dit que les jeunes filles au moyen âge regardaient les hommes se baigner sans manquer à la bienséance (1). Si Gottfried avait été de cet avis, il n'aurait eu aucune raison de modifier la scène traditionnelle. Qu'il ait voulu mettre à nu un sentiment de pudeur dans l'âme de son héroïne, on ne saurait le contester quand on lit dans son poème qu'Isolde examinait Tristan de haut en bas, « autant qu'une jeune fille puisse se permettre d'examiner un homme » (9999-10005).

Il est vrai qu'après avoir acquis la certitude que l'étranger soigné au palais n'est autre que le vainqueur de Morholt, Isolde se précipite dans la chambre où Tristan prend son bain (10147 ss.). Mais Isolde est alors en proie à un accès de fureur qui lui ravit toute réflexion et triomphe de sa retenue naturelle.

Il faut donc supposer à Gottfried un sentiment des bienséances étranger à beaucoup de ses contemporains. Sa délicatesse l'a aussi induit à une autre transformation. Dans la *Saga*, Isolde admire

(1) V. Bédier, p. 133, n. 1 et M. Heyne : *Körperpflege und Kleidung bei den Deutschen*, p. 48, n. 62.

les perfections physiques de Tristan, surtout parce que la vigueur décelée par ces membres robustes assurera la victoire à son champion (52 : 37-53 : 2). Bien plus désintéressée est l'Isolde allemande. A l'aspect de la beauté du corps et de l'élégance des manières qu'elle voit en Tristan (10010), elle s'élève contre l'injustice de Dieu, qui a placé sur des trônes tant d'hommes indignes et a condamné à une dure existence cet aventurier en qui brillent de si rares qualités (10008-36).

Cette divergence est aussi une ingénieuse transposition de faits psychologiques. On a vu plus haut que la *Saga* attribue à Isolde un sentiment d'affection pour Tristan (1). Il est certain que la donnée ancienne, qui fait naître l'amour dans le cœur des jeunes gens seulement après le philtre, ne paraît pas respectée par Thomas, chez qui l'éclosion de ce sentiment a lieu avant la fameuse méprise (2). Cependant il était peu habile, étant donné la popularité de l'ancienne version et le rôle que reconnaît au philtre Thomas lui-même, de dire les choses avec cette netteté. Plus subtil, Gottfried a laissé deviner l'inclination qui pousse les deux jeunes gens l'un vers l'autre, mais il s'est abstenu de l'annoncer clairement. Si l'on soupçonne l'effet d'un sentiment vif dans les éloges enthousiastes que Tristan fait d'Isolde devant la cour de Marc ; si le poète allemand se plaît à mettre en évidence, dans la dernière séance solennelle, Isolde et Tristan, parce que ce sont les deux héros d'ores et déjà liés l'un à l'autre ; si Isolde, dans le passage qui nous occupe, montre pour Tristan une admiration qui décèle plus que de la sympathie, rien dans tout cela n'indique nettement que l'entente des cœurs ait précédé le partage du « boire », et Gottfried a su éviter l'écueil contre lequel Thomas s'est jeté (3).

Comme complément à la confidence faite auparavant par la reine à Gormond (9730-61), Gottfried intercale ici un entretien où la reine dévoile à son époux ce qui s'est passé entre elle et Tristan

(1) « Elle le considérait avec des yeux épris (med ástsamligum augum) » (*S* 52 : 36).

(2) Cf. « Mais Tristan consolait Isolde *avec beaucoup de tendresse* [(med miklu blídlæti) » *S* 56 : 26 s], trait antérieur à la consommation du breuvage d'amour.

(3) Gottfried tirera encore parti de cette donnée pour justifier les soupçons d'Isolde à l'égard de la condition du prétendu marchand (cf. 10131 ss.).

(10038-49). Les raisons données plus haut pour justifier la première confidence (1) valent pour celle-ci.

La tradition veut que la jeune Isolde, examinant l'épée de Tristan, y découvre la brèche faite durant le combat contre Morholt. Thomas s'est conformé à la tradition. Il a essayé cependant d'expliquer autrement qu'Eilhart pourquoi Isolde songe à regarder l'épée du marchand étranger. De même que la jeune fille voit avec satisfaction les membres robustes, et présageant la victoire, de son champion, de même elle inspecte avec contentement sa bonne armure, condition du triomphe. C'est ainsi qu'elle est amenée à jeter les yeux sur l'épée (*S* 52 : 37-53 : 9) (2).

Ce motif n'a pas satisfait Gottfried, et avec raison. Thomas suppose à Isolde en matière d'armes une compétence bien étonnante chez une jeune fille. Le poète allemand n'a d'ailleurs pas mieux réussi à motiver l'ancienne donnée. Il montre bien avec quelque vraisemblance comment l'attention d'Isolde est appelée sur l'armure de Tristan : elle donna l'ordre, dit-il, à son écuyer de la fourbir (10050-8) (3). Mais ceci ne rend pas raison du mouvement qui porte Isolde à tirer de son fourreau l'épée fatale. Gottfried prétend l'expliquer par la curiosité qui pousse « demoiselles, enfants et hommes » à prendre des armes en main (10059-75). Cette curiosité ne laisse pas, quoi qu'en dise le poète, de surprendre chez une jeune fille.

10076-10146. Remarquant la brèche de l'épée, Isolde soupçonne la vérité. Elle va chercher dans son écrin le fragment extrait du crâne de Morholt, le présente devant la lame et reconnaît qu'il s'y adapte exactement. Cette preuve suffit à la jeune princesse dans la *Saga* et *Sir Tristrem*, mais non chez Gottfried. Ici Isolde se demande comment l'épée qui a tué son oncle peut être venue en la possession du jongleur Tantris. En évoquant ce nom et en

(1) V. p. 204.

(2) En *E* Isolde soupçonne — on ne sait sur quels indices — le prétendu marchand d'être le vainqueur de Morholt (*E* dit même Tramtris), et va visiter son épée pour acquérir la certitude (1563 s.).

(3) Chez Eilhart, c'est Isolde qui, interprétant faussement un éclat de rire de Tristan, se met en devoir de frotter l'épée (1872-83). Doit-on conclure de cette vague similitude à une influence d'Eilhart sur Gottfried ?

observant la similitude des sons de Tristan et Tantris, elle arrive à découvrir que l'un de ces mots est l'interversion syllabique de l'autre, que par suite ils désignent le même individu. Cette première preuve est confirmée par une seconde. Ce prétendu jongleur et marchand, à en juger par sa tournure et ses manières, ne peut être que de noble race (10076-136) (1).

Kölbing est d'avis que le trait de perspicacité d'Isolde se trouvait dans l'original français (2). On ne voit guère qu'une raison capable d'étayer cette supposition. Dans *Sir Tristrem*, il est dit qu'Isolde, considérant Tristan dans le bain, pensa que c'était Tantris (1563 s.). Mais on se rend aisément compte que cette idée n'a rien à faire avec notre donnée, puisque nul ne sait à la cour de Gormond que « Tantris » a tué Morholt (3). En faveur de l'originalité de Gottfried on peut invoquer, outre l'absence du trait dans les autres versions, deux raisons. 1° Tout le développement persuade que le poète allemand s'est attaché à fortifier de démonstrations décisives la preuve tirée de la brèche de l'épée, preuve qui lui paraissait insuffisante, puisque, comme il le remarque lui-même, le jongleur-marchand pouvait avoir acquis l'arme d'un autre personnage. 2° C'est l'usage de Gottfried, quand il a imaginé quelque invention qui lui plaît fort, d'y revenir comme pour en montrer la beauté (4). C'est ce qu'il a fait ici. Isolde d'abord convainc Tristan de son identité en tirant parti de sa découverte (10150-4) ; puis, dans la suite du poème, elle explique à sa mère, qui reste ébahie de cette sagacité, comment, en intervertissant les syllabes *Tan* et *Tris*, elle est arrivée à deviner le véritable nom de l'étranger (10602-26) (5). Enfin l'addition de

(1) Il est difficile de considérer comme probante l'indication donnée par Isolde aux vers 10137-9.

(2) *Tristrams Saga*, p. LXVIII.

(3) L'assertion de *E* paraît d'ailleurs simplement reproduire une phrase de *S* où il est dit que la reine crut reconnaître Tantris en Tristan, pensée qui reste sans effet sur le récit (*S* 48: 12 s.).

(4) V. p. 160, 183 s., etc. Il faut, de plus, remarquer que la confidence d'Isolde à sa mère est un hors d'œuvre.

(5) Dans aucune version de la légende de Tristan, sauf chez Gottfried, le héros n'est désigné à la vengeance des proches de Morholt par la forme du nom qu'il se donne. Dans le *Tristan* en prose français, chez Malory, chez Eilhart, dans les deux *Folie Tristan*, c'est la brèche de l'épée seule qui est l'indice révélateur.

Gottfried se décèle par une légère inconsistance. Comme Thomas, le poète allemand nous présente Isolde, dès qu'elle pressent que le meurtrier de Morholt est en son pouvoir, ivre de fureur (10091-5). Cette colère exclut le sang-froid nécessaire à l'ingénieuse déduction phonétique. L'auteur de cette déduction est un remanieur qui a réfléchi sur la situation et en a tiré tous les effets qu'elle comporte, c'est-à-dire Gottfried (1).

S'il est juste d'attribuer à Gottfried les traits destinés à renforcer la certitude de l'identité du vainqueur du serpent et du meurtrier de Morholt, il faut aussi lui reconnaître l'art véritablement supérieur avec lequel il a peint cette scène. Finesse d'observation, vérité d'expression, vivacité et chaleur de l'exposition, gradation d'intérêt : tels sont quelques-uns des mérites qui brillent dans ce passage.

10147-10694. Isolde s'avance, l'épée haute, vers Tristan. A cette indication, commune aux trois versions, succède une scène offrant de notables divergences dans la *Saga* et chez Gottfried, et dont voici le schème (2).

Saga	*Gottfried*
1. Isolde annonce à Tristan qu'elle va le tuer parce qu'il est le meurtrier de son oncle.	Isolde essaie d'obtenir de Tristan l'aveu de son identité. Elle lui démontre, par l'équation Tantris = Tristan, qu'il est démasqué (10150-7).
2. Tristan s'efforce de détourner le danger en rappelant à Isolde : *a* qu'il a été son maître, *b* qu'elle lui a deux fois déjà sauvé la vie, *c* enfin *qu'il est son otage* et son champion.	Tristan espère apaiser Isolde en lui représentant le déshonneur dont un meurtre la couvrirait (10158-69).

(1) Gottfried a d'ailleurs fait école. Dans le *Tristan* d'Henri de Freiberg on se heurte à deux anagrammes : *Peilnetôsî* est mis pour *Isôtenliep* (5327 ss.) et *Isôt* s'appelle *Tôsî* (5360 ss.). Ici encore c'est la « sage » Isolde qui résout l'énigme.

(2) Les phrases en italique reproduisent des données communes aux deux versions, mais qui peuvent être transposées.

3. *Isolde est en proie à des sentiments contraires : d'un côté le désir de vengeance, de l'autre :* a *crainte du mariage avec l'odieux sénéchal,* b *répugnance de son cœur de femme pour l'homicide.*

4. *Arrivée de la reine, à qui sa fille apprend qui est le prétendu marchand.*

= *S* 4. De plus, Isolde informe sa mère du témoignage tiré de la brèche de l'épée (10170-99).

5. La reine se précipite sur Tristan. Les deux femmes se disputent l'épée afin de porter à Tristan le coup mortel.

La jeune Isolde se dispose à frapper Tristan. Sa mère la retient, *Tristan étant son otage.* (10200-20) = *S* 2 *c*.

Les supplications de Tristan, l'intervention de la reine désarment enfin Isolde. *Cependant il se livre dans son cœur une lutte entre la colère et la bonté féminine* (10221-87) = *S* 3 *b*.

La reine triomphe définitivement des hésitations d'Isolde en évoquant la *nécessité du mariage de la jeune fille avec le sénéchal si Tristan meurt* (10288-313) = *S* 3 *a*.

Tristan annonce à mots couverts que l'inimitié causée par la mort de Morholt peut cesser par suite d'un heureux événement (10314-40).

Entendant Tristan avouer qu'il a tué Morholt, la reine est prise de colère et le menace (10341-61).

Brangain apparaît. Mise au courant de la situation, elle conseille la clémence (10362-413).

Les trois femmes se retirent dans une chambre et délibèrent. La vague promesse faite par Tristan (10314-40) les détermine à l'écouter de nouveau (10414-62).

6. *Tristan fait tant par ses prières qu'aucune des deux femmes ne veut plus le tuer.*

Tristan se prosterne devant elles, demandant merci. Elles lui garantissent la vie sauve (10463-501) = *S* 6.

Tristan promet qu'Isolde va devenir, grâce à lui, la femme d'un puissant roi. On lui donne le baiser de paix (10502-40).

7. a *On envoie chercher le roi qui, lui aussi, pardonne* b *et à qui Tristan fait part du dessein et de la demande de Marc.*

Le neveu de Marc expose alors clairement sa mission (10541-93) = *S 7 b.*

Les reines se retirent une seconde fois. Isolde explique à sa mère comment elle a découvert que Tantris n'est autre que Tristan (10594-629).

Gormond est appelé. Il consent à faire sa paix avec Tristan (10630-62) = *S 7 a.*

On introduit Tristan qui reçoit du roi le baiser de réconciliation et lui répète ce qu'il a dit aux princesses touchant le mariage d'Isolde avec Marc (10663-94).

Intéressantes à l'égard de l'art de Gottfried sont les réflexions que suggère la comparaison des versions norroise et allemande.

1° Suppressions. Dans ce passage, si court pourtant dans la *Saga*, le poète allemand s'est cru contraint à trois suppressions. Tristan n'invoque pas, pour calmer Isolde, les deux raisons que nous lisons dans la *Saga* : il ne dit pas qu'il a été le précepteur de la jeune fille (*S* 2 *a*), motif très faible au regard de la gravité de l'injure; il ne rappelle pas qu'Isolde l'a sauvé deux fois (*S* 2 *b*), ce qui est inexact, attendu que c'est à la reine qu'il a dû par deux fois son salut (1). Enfin Gottfried a écarté la lutte quelque peu ridicule des deux femmes s'arrachant l'épée de Tristan pour tuer leur ennemi (*S* 5) (2).

(1) Kölbing: *Tristrams Saga*, p. CXLVI, n. 1.

(2) Il ne paraît pas utile d'insister sur l'élimination d'un détail par Gottfried. En *S* Gormond fait jurer Tristan sur les « saints » que Marc tiendra l'engagement pris (55 : 18-20). En *G* il se contente de sa parole.

2° Modifications. Cette dernière suppression était aussi exigée par la transformation du caractère de la reine dans le poème allemand, où elle est montrée sage, calme, perspicace (1), qualités qui excluent l'acte irréfléchi commis dans la *Saga*. Il est bien vrai que chez Gottfried la prudente reine, malgré qu'elle ait fait voir sa possession d'elle-même en amenant Tristan à l'aveu (10289-340), cède aussi à la colère et menace le meurtrier de son frère (10341-61). Mais elle ne va pas aussi loin ici que dans la *Saga*, et Gottfried, nous l'avons dit (2), a dû attribuer ce mouvement de violence à la reine pour justifier l'intervention de Brangain.

Si cette transformation est nécessitée par la logique dont se pique Gottfried dans la conception des caractères, il en est une autre due à la délicatesse de ses sentiments. Tristan tente, dans son poème, d'arrêter la jeune Isolde sur le point de le frapper, en la menaçant du déshonneur dont un meurtre la flétrira. C'est cette même raison qu'invoque encore Brangain pour détourner les deux Isolde de leur projet homicide (3), raison de valeur morale supérieure à celles que donne Thomas.

3° Additions. Rien n'autorise à croire que le texte de la *Saga*, pour ce qui est des passages qui viennent d'être examinés, ait eu un autre aspect que celui de Thomas (4). Une telle certitude fait défaut à l'égard de quelques points qui restent à examiner.

On peut supposer, mais non affirmer, que la précaution prise par Isolde, avant de fondre sur Tristan, d'amener à un aveu l'ennemi qui se cache sous le nom de Tantris (*G* 10148-57) n'existait pas dans le texte de Thomas. Si l'original français présentait cette lacune, Gottfried a suivi le penchant qui le déterminait à exposer les menues circonstances qui renforcent la vraisemblance d'un fait (5).

(1) V. p. 195 s.
(2) V. p. 196, n. 2.
(3) Gottfried peut avoir été guidé ici par Eilhart (1944-7). Il n'est pas impossible cependant que Thomas ait fourni cette idée dans les supplications que Tristan adresse aux deux Isolde, et dont la *Saga* semble attester la présence dans l'original (*S* 54 : 28-30).
(4) *E* expose les faits comme la *Saga*, mais avec sa concision habituelle.
(5) Thomas faisait probablement dire par la jeune Isolde à sa mère qu'elle avait acquis par la brèche de l'épée la preuve que l'étranger n'était autre que leur ennemi Tristan (*G* 10188-94). *E* concorde, en effet, sur ce point avec Gottfried (*E* 1585-90). La *Saga* offrirait une lacune après *kaupmanninum* (*S* 54 : 16).

Il serait plus téméraire de penser que le conflit de sentiments auquel est en proie la jeune Isolde, et que Gottfried a largement traité, ait eu chez Thomas l'indigence que révèle la prose norroise (*S* 3). Il faut admettre avec M. Bédier, et pour la raison qu'il donne (1), que Robert a sèchement résumé un abondant développement du poète français.

Avec M. Bédier encore (2), on doit croire que les prières adressées par Tristan aux deux Isolde (*S* 6) étaient exposées tout au long dans l'original français. Il est malheureusement impossible de déterminer exactement le sens du discours de Tristan. Ce qui paraît certain, c'est que Tristan ne faisait chez Thomas qu'un seul discours en deux parties : la première adressée aux deux Isolde, la seconde en présence du roi (*S* 6 et 7). Chez Gottfried, l'intérêt est ménagé par des péripéties et une habile conduite des scènes successives. *a* Tristan avoue qu'il est le meurtrier de Morholt, mais laisse entrevoir la possibilité d'une réconciliation par une belle compensation. — La reine, assurée maintenant qu'elle a devant elle l'adversaire de son frère, s'abandonne à sa colère, et il faut l'intervention de Brangain pour que Tristan ne soit pas mis à mal. On lui garantit qu'il aura la vie sauve. *b* Tristan poursuit ses avantages. Il promet à la jeune Isolde un époux de race royale et plus riche que Gormond. — Il reçoit le baiser de paix qui scelle la réconciliation. *c* Enfin Tristan va au bout de ses confidences. C'est le puissant roi d'Angleterre qui demande la main d'Isolde. — Cette fois la reine elle-même, éblouie par le brillant avenir promis à sa fille, demande la consécration officielle de la nouvelle amitié et à informer Gormond de l'état des choses. Tristan n'a plus qu'à répéter au roi ce qu'il a dit aux trois femmes et à donner comme caution de sa parole la présence des barons de Marc (3).

Une autre addition de Gottfried paraît assurée, c'est l'intervention de Brangain. Il est inutile de répéter pourquoi il faut croire que ce personnage ne paraissait dans le poème de Thomas

(1) V Bédier, p. 135, n. 1.

(2) V. Bédier, p. 136, n. 1. Notons aussi que *E* concorde avec *S*.

(3) Dans la *Saga*, Tristan expose l'objet de sa mission seulement après que Gormond a été appelé. M. Bédier pense que l'exposition de Thomas pouvait être identique à celle de Gottfried (v. Bédier, p. 139). La divergence, s'il y en a une, est peu importante.

que lors du départ d'Isolde pour la Cornouailles (1). C'est, comme l'a remarqué M. Bédier, sous l'influence d'Eilhart que Gottfried a introduit ici la dévouée suivante. Mais alors que, chez Eilhart, Brangain ne fait que formuler les deux raisons bien connues qui s'opposent au meurtre de Tristan : infamie de l'attentat à une vie humaine et nécessité pour Isolde d'épouser le « porte-plats » (1944-58), elle a, dans le *Tristan* de Gottfried, un rôle plus important. Elle dénoue la situation à un moment où celle-ci paraît inextricable par suite d'un mouvement de passion de la reine. Elle conseille la réflexion, la temporisation ; elle plaide pour Tristan, met en lumière sa noblesse de cœur (2) ; elle conseille aux princesses de donner à l'étranger le baiser de paix, auquel, dit-elle gentiment, elle veut aussi s'associer, si indigne qu'elle en soit ; bref, elle personnifie en quelque sorte la cause de l'apaisement, du bon sens, de la raison et prépare le revirement, que Thomas a fait trop brusque et trop aisé.

Si, comme tout porte à le croire, le rôle de Brangain était inconnu à Thomas, il faut probablement porter à l'actif de Gottfried la poésie que révèlent les discours tenus à ce personnage ou par lui, les images des vers 10378-81, les antithèses (10382-6), le proverbe (10430 s.), le trait d'humour (10535-8), la jolie introduction de la jeune femme (10362-6), qui contraste si fortement avec laviolence de la scène précédente.

10695-10806. Dans la *Saga*, et chez Thomas, Tristan a envoyé chercher son écuyer dès qu'il a été transporté au palais (*S* 49 : 17-29). Chez Gottfried, c'est seulement à cet instant, après la réconciliation, que Tristan se décide à mettre ses compagnons au courant de son aventure. Comme l'entretien de Tristan avec Kurvenal doit précéder la séance où paraissent les barons cornouaillais et que cette séance à été reculée par Gottfried pour les raisons que nous avons données (3), il est naturel que cet entretien prenne place seulement en cet endroit dans le poème allemand.

(1) V. p. 197.

(2) Cette idée est aussi chez Eilhart (1952-4), mais n'a aucun effet, alors que, chez Gottfried, la loyauté de Tristan fait aux deux Isolde un devoir d'écouter les explications qu'il a promises.

(3) V. p. 202 ss.

La scène de l'entrevue appelle quelques observations (1). Dans la *Saga*, elle est expédiée en quelques lignes. Chez Gottfried, elle comporte un assez long développement, où ressortent quatre traits essentiels. 1° Tristan envoie Paranîs chercher Kurvenal et recommande de garder le secret au sujet de son message (10698-710). 2° Kurvenal trouvant Tristan en compagnie des trois femmes exprime les inquiétudes des barons de Marc (10711-39). 3° Tristan ordonne à Kurvenal d'avertir ses compagnons qu'ils paraissent le lendemain à la cour, revêtus de leurs plus somptueux vêtements, et de lui envoyer ses bijoux et ses habits de fête (10740-69). 4° Réflexions de Brangain et des princesses au sujet de Kurvenal (10770-82).

Auxquels de ces traits peut prétendre Thomas ?

4° est de Gottfried, puisque dans la *Saga* l'entrevue a lieu hors de la présence des femmes. C'est un de ces ornements gracieux que le poète allemand aime à ajouter à une scène ébauchée de l'original.

1° paraît aussi devoir être attribué à Gottfried. Dans la *Saga*, c'est la reine elle-même qui envoie son écuyer : elle n'a donc nulle raison de lui recommander le secret. Ce mystère semble d'ailleurs une précaution inutile de Tristan.

2° n'est pas aussi certainement de Gottfried, bien que le vers français *â, bêâ dûz sir*, ne soit pas une preuve d'imitation (2). Cependant on est sollicité de croire à l'originalité du poète allemand quand on considère que, chez Gottfried, Kurvenal dit que les barons cornouaillais ont décidé de partir le soir même, ce qui est en contradiction avec l'incertitude où, suivant la *Saga* (48 : 7-9), sont les compagnons de Tristan.

Enfin 3° peut très bien avoir été emprunté par Gottfried à son original. La chose est sûre pour quatre vers du poème allemand (*G* 10742-5 — *S* 49 : 26 s.). Elle est probable pour la suite du discours de Tristan à Kurvenal. Il est nécessaire, en effet, que Tristan avertisse ses compagnons d'avoir à se tenir prêts pour le jour du

(1) Sur le nom de Paranîs, qui paraît chez Gottfried et manque dans la *Saga*, v. p. 197.

(2) C'est là une formule banale de salutation que Gottfried connaissait ou qu'il a pu emprunter à un autre passage de son poème (cf. *bèamis* d'Henri de Freiberg : *Tristan* v. 1850).

jugement et qu'il leur fasse dire de revêtir leurs plus beaux habits pour se rendre à la cour, puisque les barons de Marc agissent de cette façon (1). Robert a dû pratiquer une coupure, après le mot *Isondar* (49 : 29). Quant aux derniers vers du discours, où Tristan demande qu'on lui envoie ses bijoux et ses plus riches vêtements (10762-8) (2), on ne peut affirmer que Gottfried en ait pris l'idée à Thomas.

Avec Thomas et d'après lui, Gottfried conte que la nouvelle apportée par Kurvenal aux gens de la nef causa grande joie aux Cornouaillais (10783-91) (3). Toutefois, particulière à Gottfried est la reprise du thème des envieux (4), qui se réjouissent de voir enfin terminée l'ancienne inimitié de l'Irlande et de l'Angleterre, mais qui insinuent méchamment que Tristan doit son succès inespéré à l'usage de pratiques de magie (10792-806).

(1) Cf. *S* 50 : 4 ss.

(2) M. Bédier a justement remarqué que le discours de Tristan à Kurvenal offre de frappantes similitudes chez Gottfried et chez Eilhart (p 139). Mais si la lacune soupçonnée en *S* existe réellement, on ne saurait prétendre que Gottfried soit sous la dépendance d'Eilhart.

(3) Gottfried passe sous silence le trafic que Thomas dit exercé par les Cornouaillais (*S* 49 : 35 38 ; cf. p. 187, n. 1).

(4) V. p. 183 s. et 186.

XV

Le Sénéchal confondu

(10807-11370)

10807-10878. Ce chapitre est, pour nous, un des plus instructifs du poème. Il montre avec quelle aisance Gottfried s'éloigne de son original quand la logique des faits, l'art du récit et la beauté de la narration y trouvent leur compte.

Nous avons remarqué une grave altération apportée par Gottfried à son texte (1). Tristan et ses compagnons ne paraissent pas, dans le poème allemand, à la première réunion des barons irlandais. C'est à la seconde, celle qui fait l'objet de ce chapitre, que les Cornouaillais assistent, ainsi que leur chef. Cette divergence d'exposition a conduit Gottfried à d'importants remaniements. Il a emprunté quelques traits à Thomas, les tirant soit de la description de la première réunion, soit du récit de la seconde. Mais il en a ajouté de nombreux et caractéristiques. Suivons l'ordre qu'il a adopté.

Les Irlandais se rassemblent dans la « salle » et se demandent curieusement quel est l'adversaire que la reine va opposer au sénéchal (10807-19). Ceci se trouvait dans le poème français, comme la *Saga* en témoigne (50 : 24-26) (2).

Tristan, qui a reçu son coffret à bijoux et son costume d'apparat, donne aux deux Isolde et à Brangain tous ses joyaux, ne se réservant qu'une ceinture, un « chapel » et une agrafe (10820-42). Rien ne démontre que cette libéralité de Tristan fût contée dans le

(1) V. p. 202 s.

(2) En *S* Tristan est déjà présent lorsque les Irlandais manifestent leur curiosité.

poème français. Nous nous souvenons qu'elle a été prévue par Gottfried (10763 s.) ; mais comme Robert a pu omettre l'amorce du trait et le trait lui-même, nous n'avons en faveur de Gottfried qu'une présomption que justifie son sens de la courtoisie.

Revêtu de ses somptueux habits, Tristan revient auprès des trois femmes, qui admirent sa bonne mine (10843-63). La *Saga* n'offre rien qui puisse faire conjecturer la présence de cette donnée dans le poème français. Cette raison évidemment n'est pas suffisante. Mais comme le relief donné à la brillante prestance de Tristan (héros de l'aventure dont Isolde est l'héroïne) est un des ressorts que fait jouer Gottfried dans cet épisode, alors que Thomas n'a très vraisemblablement pas connu cette idée, nous avons quelque droit de revendiquer ce trait pour Gottfried.

Les compagnons de Tristan, mandés par celui-ci, se rendent au palais de Gormond, magnifiquement vêtus (10864-74). Gottfried a pris ce trait à Thomas (*S* 50 : 4 ss.). Mais il n'a pas décrit, ce que fait le poète français, la superbe allure des hommes, ni dit qu'ils étaient montés sur de piaffants et hennissants coursiers. Sans doute a-t-il trouvé quelque invraisemblance dans le désaccord, que nous avons relevé (1), entre ce que prétendent être ces gens — c'est-à-dire des marchands — et ce qu'ils paraissent — c'est-à-dire de brillants chevaliers.

Gottfried ajoute que les Cornouaillais, après avoir pris place, gardent le silence, parce que, ignorant la langue des Irlandais, ils ne peuvent s'entretenir avec eux (10875-9). On a vu dans cette addition une polémique (2) contre Eilhart, qui, plus haut, fait dire par Tristan à Kurvenal que les Cornouaillais aient à ne pas parler à l'assemblée (2054), et, plus loin, déclare que les barons de Marc restent silencieux et ne répondent même pas à la question de Gormond demandant qui ils sont (2106). Cette conjecture est très plausible (3). Gottfried a vu dans la remarque d'Eilhart un trait intéressant. Il l'a adopté, mais, suivant sa coutume, a tenu à le motiver.

(1) V. p. 202.
(2) V. Lichtenstein : *Eilhart*, p. CXCVII s.
(3) Remarquons pourtant que c'est moins d'une « polémique » que d'une correction qu'il convient de parler.



10879-11370. La description de la dernière séance, dont nous venons de voir les préparatifs, est fort courte et fort terne dans la *Saga*. Le roi introduit Tristan, qui, par le témoignage de la langue, dévoile l'imposture et, par l'offre du combat, intimide son adversaire. La tête du dragon étant apportée et l'affirmation de Tristan vérifiée, le sénéchal se retire sous les risées de l'assemblée (55 : 21-56 : 1).

Combien plus riche, plus imposante, plus artistique, est la scène chez Gottfried !

Le roi ordonne de faire venir sa femme et sa fille. Alors paraît la reine « la joyeuse aurore », conduisant la jeune Isolde « le soleil, la merveille d'Irlande », parée d'une robe de samit, d'un manteau doublé d'hermine, d'une couronne d'or constellée de pierres prét cieuses, le tout séant admirablement à sa taille svelte, à ses cheveux, dont l'or se confond avec celui de sa couronne. La jeune beauté laisse errer sur la foule ses regards limpides (10879-11024). Le sénéchal somme Gormond de tenir sa parole. A la reine, qui l'engage à abandonner ses prétentions, il répond par un refus où éclate l'insolente certitude du triomphe (11025-72). La reine fait introduire Tristan, le vrai héros, dont l'ajustement, comme celui d'Isolde, est éclatant et précieux (11073-151). Tristan, conduit par Brangain, est accueilli par les démonstrations joyeuses des Cornouaillais. Alors entre dans la salle la foule nombreuse des chevaliers, parmi lesquels les captifs livrés par la Cornouailles à l'Irlande. Ceux-ci reconnaissent dans les étrangers leurs pères, leurs parents, et se jettent en pleurant de joie dans leurs bras (11152-82). Tout le monde prend place et, parmi les Irlandais, « coulent des torrents d'éloges » à l'adresse de Tristan, dont la haute stature, les magnifiques vêtements, l'imposante escorte arrachent des cris d'admiration. Le sénéchal a l'amertume dans les yeux (11183-224). Le silence obtenu, on entend le prétendu vainqueur réclamer à nouveau son salaire. Tristan confond l'imposteur (11225-86). Le sénéchal prétend faire appel aux armes ; mais, devant la fière attitude de Tristan et sur les conseils des siens, il renonce au duel et subit les railleries de la reine ainsi que des assistants (11287-11370).

Que peut revendiquer Thomas dans cette scène, dont l'ampleur contraste si violemment avec l'indigence de la *Saga* ? Rien,

semble-t-il, que la charpente du récit, telle que la *Saga* nous l'a découverte.

1° La présentation de la jeune Isolde et de Tristan ne paraît pas avoir existé chez Thomas, ni dans la première séance — où l'on ne voit qu'une ébauche informe, qui a pu, tout au plus, donner à Gottfried l'idée de sa brillante description (*S* 50 : 21-24) (1) —, ni dans la seconde — où Thomas aurait dû répéter les motifs de la première (2).

2° Le discours adressé par la reine au sénéchal avant le jugement et la répartie de ce dernier ne pouvaient se trouver chez Thomas. La pointe de ce dialogue, dans le poème allemand, naît de la croyance où est le sénéchal que la reine n'a pas d'adversaire à lui opposer. Mais dans l'original français, Tristan est présent. Il a personnellement provoqué le sénéchal dans la séance précédente. La situation est donc toute différente et le dialogue que nous lisons dans Gottfried ne se comprendrait pas chez Thomas (3). Il a son utilité dans le poème allemand : la confusion du sénéchal à la fin de l'épisode contraste vivement avec son insolente confiance, et la moquerie de la reine, qui lui répète sa forfanterie d'antan, rend plus amère sa déception.

3° L'intervention de Brangain et la scène de reconnaissance des captifs cornouaillais et de leurs parents semblent aussi être des additions de Gottfried. Brangain, avons-nous dit (4), ne paraît chez Thomas que plus loin. Quant à la donnée des captifs, il est utile de remarquer que Gottfried y reviendra plus tard deux fois (5),

(1) Dans cet exposé de la *Saga*, la jeune Isolde, par exemple, est mentionnée tout-à-fait incidemment, alors que Thomas, s'il avait été l'inspirateur de Gottfried, aurait dû lui donner un rôle important, qui ne peut se concilier avec ce que dit Robert. Il est, d'ailleurs, fort possible que la description des vêtements des barons cornouaillais chez Eilhart (2072-81) ait suggéré à Gottfried la pensée de détailler le costume d'Isolde et de Tristan.

(2) On doit aussi noter que Thomas n'est pas enclin à la minutieuse énumération des objets de luxe. Il ne décrit pas le costume de Tristan ni celui d'Isolde de Bretagne, lors de leur mariage (V. Bédier, v. 421 ss. Cf. aussi Söderhjelm, *Romania*, 15, p. 536 ss.).

(3) La réplique du sénéchal a sa contre-partie dans les railleries dont la reine le châtie après sa défaite (*G* 11060 s : 11358-60). Rien de tout cela ne perce dans la version scandinave.

(4) V. p. 197.

(5) Tristan réclame les exilés avant de quitter l'Irlande avec Isolde (11408 ss.); le poète déclare qu'on les fit chercher en tous lieux avant le départ pour la Cornouailles (11429-33).

et que la *Saga* jamais n'en dit rien. Il serait surprenant que Robert eût obstinément, à trois reprises, sacrifié ce motif, qui met en beau jour la sensibilité du poète allemand.

4° Les sentiments d'admiration exprimés par les Irlandais à la vue de Tristan, paraissent, si l'on considère la vive allure du morceau, son aisance toute gottfriedienne, l'intervention personnelle du poète (11200) et l'aspect allemand de certaines images ou locutions (11202-4, 11210-3), devoir être regardés comme une addition de Gottfried.

5° Enfin le conseil tenu à l'écart par le sénéchal avec les siens (*G* 11313-52) peut être un ornement narratif ajouté par Gottfried sous l'influence d'Eilhart (1).

De toutes ces altérations la plus importante est la mise au premier rang de Tristan et d'Isolde, qui, dès maintenant, sont les deux héros du poème. En décrivant complaisamment leurs costumes (2), en appelant l'attention sur leur beauté, en projetant sur eux une vive lumière, le poète laisse dès maintenant deviner le sens de l'aventure et explique, avant l'effet du philtre, comment le triomphateur du monstre, par son courage et ses perfections physiques, mérite la blonde princesse, dont les attraits, puissants sur tous, ne peuvent laisser insensible le jeune chevalier.

(1) Cf. *Eilh.* 2189-203.

(2) Parlant du manteau d'Isolde, Gottfried dit qu'il était *bi zilen gefloitieret* (10924). Ce mot *gefloitiert* a exercé la sagacité des critiques allemands, qui malgré leurs efforts, ne sont pas arrivés à l'expliquer de façon satisfaisante. Y réussirai-je mieux ? En ancien français *floc-flot* signifie houppe, en Lorraine, nœud (v. Littré s. flot et Labourasse : *Glossaire abrégé des patois de la Meuse* s. flot) Aujourd'hui encore, les dialectes de l'Est attribuent au mot *flot* le sens de nœud (de cravate, etc.), et *faire un flot* signifie arranger une cravate, un ruban en forme de nœud. *Floitieren* équivaudrait à garnir de « flots », c'est-à-dire de houppes, de pompons, ce qui cadre bien avec le texte de Gottfried (le manteau était orné de rangées de houppes). Une seule difficulté : il ne paraît pas avoir existé ni en ancien français, ni dans les patois lorrains, de verbe d'où serait issu *floitieren*. Mais rien n'empêche d'admettre que *floitieren* ait été formé en Allemagne, et peut-être par Gottfried, sur *flot*.

XVI

Le Philtre (1)
(11371-11878)

11371-11539. Gormond, disent la *Saga* et Gottfried, fait part à ses barons de l'accord intervenu entre lui et Tristan ; il obtient leur approbation (*G* 11371-90). Ici cesse la concordance du poème allemand et de la *Saga*. Gottfried, ensuite, présente deux traits inconnus à la traduction norroise.

1° Dans le *Tristan* allemand, les barons de Marc ratifient les engagements pris par le chef de l'expédition (*G* 11391-401). Kölbing rapproche ce passage du serment prêté par Tristan à la fin de la scène du bain dans les versions anglaise et scandinave (2). Il est presque certain que Gottfried, en effet, a subi l'influence de Thomas lorsqu'il dit que le roi demanda à Tristan de confirmer par un serment l'engagement pris par lui auparavant, c'est-à-dire dans la scène du bain. Mais comme, à l'occasion de ce premier engagement déjà, le poète allemand a annoncé que Tristan donnerait en garantie de son affirmation la parole des barons de Marc, et que nous voyons ici l'exécution de cette promesse, il y a lieu de croire que Gottfried, dominé par son souci de la réalité, a ajouté au poème

(1) L'aventure de Tristan allant chercher pour son oncle Marc une femme à l'étranger, et trahissant son devoir par passion, a son équivalent dans l'histoire de Randver. Fils de Jormunrek (Ermanric), Randver est chargé par son père d'aller demander pour lui la main de Svanhild, fille de Sigurd. Randver accomplit cette mission et ramène à son père la jeune princesse. Mais pendant le retour, et *sur le vaisseau* qui les porte, un conseiller d'Ermanric, Bikki, tente de persuader à Randver de gagner l'amour de Svanhild. A l'arrivée, il accuse le fils du roi et la jeune femme d'avoir cédé à leur passion (*Volsungasaga*, ch. 40).

(2) *Tristrams Saga*, p. LXXV s.

de Thomas l'adhésion des barons cornouaillais au serment de Tristan et fourni ainsi les garants et les témoins du mariage par procuration.

2° Plus important est le second trait que Gottfried a en excès sur les deux autres versions de *Tristan*. Au nom de la nouvelle reine d'Angleterre et en son propre nom, Tristan demande la mise en liberté des captifs livrés par le pays de Marc à l'Irlande (11407-17) ; Gormond fait droit à cette requête (11418-20), et les exilés sont rassemblés pour le départ (11429-32). Nous avons dit pourquoi nous estimons que ce trait touchant est de l'invention du poète allemand (1).

A Gottfried appartient sans doute aussi l'idée de l'adjonction d'une seconde nef à celle qui a apporté Tristan en Irlande (11421-6) (2). Il se pourrait que cette addition fût une conséquence de la précédente. Si le nombre des Cornouaillais captifs en Irlande est élevé, il est clair qu'une seule nef ne suffit plus à contenir tous les passagers. Au cas où cette conjecture serait exacte, le mutisme de la *Saga* contribuerait à démontrer que c'est Gottfried seul qui a songé à mettre en avant le motif des captifs cornouaillais dans ce passage.

Le poète allemand a certainement épousé la narration de Thomas dans l'exposition de la préparation du philtre par la reine et de sa remise à Brangain (*G* 11433-72). Mais diverses raisons font croire qu'il est l'auteur des vers où la reine confie sa fille à Brangain et de la réponse où celle-ci assume la charge de veiller sur le bonheur d'Isolde (11473-83). Cette suprême recommandation de la reine justifie en partie le dévouement que Brangain témoignera par la suite à sa jeune maîtresse (3), et l'engagement qu'elle prend de garder l'*honneur* de la femme de Marc contribue à expliquer le sacrifice qu'elle fera du sien. Le ton amer des reproches qu'à la

(1) V. p. 222 s.

(2) *S* disant plus loin que *le* vaisseau de Tristan fut reconnu par les gens du pays à son arrivée en Cornouailles (*S* 57 : 5 s), nous trouvons là une preuve supplémentaire de notre assertion.

(3) Ce qui indique bien le dessein que poursuit Gottfried de créer un lien d'affection entre les deux femmes — affection exigée par le rôle attribué à Brangain par le poète allemand — c'est la parenté qu'il a imaginée entre la reine d'Irlande et Brangain (11451, etc.), dont l'une est maîtresse et l'autre servante chez Thomas (*S* 56 : 12 s.).

fin du poème de Thomas Brangain adresse à Isolde (1) exclut l'émouvant entretien que donne ici Gottfried.

La scène de la séparation d'Isolde et des siens était ébauchée chez Thomas. Il ne paraît pas douteux que Gottfried, dont la sensibilité est aisément excitée par des sujets de ce genre, n'ait dépassé de beaucoup son modèle par l'art et le sentiment de la description (11484-534). On trouve dans ce passage les procédés poétiques chers à notre auteur, antithèses (11492 s.), allitérations (11501), jeux de mots (11507 s.), convergence des sentiments vers le personnage principal (le nom d'Isolde apparaît huit fois). On y trouve surtout ce charme qui ne peut se définir et qui réside dans la sincérité de l'émotion.

Le tableau est terminé par un trait de mœurs allemandes : les gens du vaisseau entonnent au départ une sorte d'hymne connu en Allemagne (2).

11540-11648. Comme Eilhart, avec qui il se rencontre plusieurs fois au cours de cet épisode (3), Gottfried dit qu'une chambre (*kemenâte*) fut aménagée dans le vaisseau pour Isolde et ses femmes (11540-4). Il ajoute que nul homme, sinon Tristan, n'y pénétrait (11545-8).

Après cette déviation, le poète allemand revient à son original et conte qu'Isolde pleure sa patrie perdue, ses parents, ses amis, et que Tristan la console de son mieux (11549-61).

Il est seul ensuite à présenter les traits suivants : 1° description de l'attitude affectueuse quoique déférente de Tristan, dont Isolde accepte mal les douces paroles, parce qu'elle continue à haïr en lui le meurtrier de son oncle (11562-88) ; 2° regrets d'Isolde, qui est fâchée d'être sevrée de sa douce patrie, et qui affirme, contre l'avis de Tristan, qu'elle préfèrerait une condition médiocre dans son pays aux grands biens qui l'attendent à l'étranger (11589-614) ; 3° discussion entre Tristan et Isolde, l'un évoquant le sombre avenir qui menaçait Isolde si elle était devenue la femme du sénéchal, l'autre répliquant qu'elle aurait réussi à élever à la vertu l'homme qui l'aimait (11615-48).

(1) V. Bédier, v. 1269 ss.
(2) V. Hertz [4], *op. c.*, p. 530 s. Cf. aussi *G* 6790.
(3) V. Bédier, p. 149.

L'examen de ce passage conduit à la conviction de l'indépendance de Gottfried.

1° On conçoit bien que le poète allemand, si curieux des effets de contraste, ait pu imaginer qu'Isolde ne pardonne pas à Tristan la mort de son oncle avant la scène du philtre. Cette disposition fait paraître plus inattendu le revirement des sentiments d'Isolde après qu'elle a consommé le breuvage d'amour (1). Gottfried d'ailleurs a cultivé la donnée en mettant à deux reprises l'inimitié d'Isolde en lumière (10539 s., 11402-6); mais nous ne trouvons pas cette préparation chez Thomas. C'est là un premier indice. Nous en découvrons un second dans la sincérité de la réconciliation d'Isolde et de Tristan, chez Thomas, lors de la scène du bain (cf. *G* 10539 s.).

2° Revenir, comme le fait Gottfried, sur les regrets d'Isolde arrachée à sa patrie, paraît être le fait d'un adaptateur, qui a amorcé par là un balancement antithétique — contraste d'une condition humble dans le pays natal et d'une haute fortune à l'étranger —, plutôt que de l'auteur primitif, moins tenté d'exploiter à fond la situation.

3° Dans la *Saga*, Isolde déclare de prime abord qu'elle souhaiterait être morte plutôt que d'être venue ici. On voit immédiatement combien cette violence de sentiments détonne avec l'exposition du poète allemand, où la pensée est mesurée, et où le calme de la discussion exclut l'explosion de douleur signalée par Thomas.

4° Enfin il est présumable que la donnée de l'influence ennoblissante de l'amour, exposée par Gottfried (11631 ss.), était inconnue à Thomas (2).

11649-11710. Comme l'a remarqué M. Bédier (3), c'est avec Eilhart plutôt qu'avec Thomas que Gottfried concorde dans le scène du philtre. Lasse des fatigues inusitées que lui impose la traversée, Isolde demande quelque repos. On fait relâche dans un port. Tandis que les gens du vaisseau sont descendus à terre pour

(1) Le mérite de cette découverte est mince. Il a suffi de me référer aux vers 11720 ss. de Gottfried pour voir étalée au grand jour l'intention du poète allemand.

(2) Sur la date de l'apparition de l'amour courtois dans la littérature cf. G. Paris: *Romania*, 12, p. 459-534, Sudre : *Romania*, 15, p. 539, et Novati, qui contredit l'opinion de G. Paris : *Studj di Filologia romanza*, 2, p. 48.

(3) V. Bédier, p. 149.

leur plaisir, Tristan se rend près d'Isolde. Il demande à boire. Une jeune fille lui offre le flacon contenant le philtre, que tous prennent pour du vin, et dont Tristan puis Isolde (*sic* Eilhart (1), selon Gottfried Tristan offre d'abord à Isolde) boivent une partie (*G* 11649-89).

On découvre aisément le motif qui a déterminé Gottfried à suivre Eilhart plutôt que Thomas. Chez Eilhart, la relâche dans un port et l'absence des gens de service expliquent de façon satisfaisante que Tristan demande à boire dans la cabine d'Isolde, de même que le désarroi de la situation justifie l'absence de Brangain. Si, contrairement à ce qui se passe chez Thomas, c'est une jeune fille et non un valet qui offre le philtre à Tristan dans le poème de Gottfried, cette déviation est imposée par une imitation antérieure d'Eilhart, c'est-à-dire l'attribution à Isolde d'une cabine privée (où elle est seule avec ses femmes *G*). Il est donc nécessaire que ce soit une « demoiselle » qui offre le philtre, et l'insignifiante raison (2) invoquée par Eilhart, absence de l'échanson (2342), a été justement omise par Gottfried. Enfin il faut constater que l'idée de réserver une *kielkemenâte* à Isolde et à ses femmes est d'autant mieux justifiée que le philtre doit être gardé en cet endroit — par Brangain — et non en une autre partie du vaisseau.

Gottfried, seul, fait paraître, après la méprise, Brangain, qui se désespère du mal commis (11690-710). Il est évident qu'il faut admettre avec M. Bédier que la Brangain du poème français a eu connaissance de la confusion (3). Il est moins assuré que Thomas ait fourni à Gottfried le modèle des accusations dont Brangain s'accable. Nulle part, en effet, Thomas ne met en jeu la culpabilité de Brangain, ni à l'occasion de la substitution de la suivante à l'épousée (*S* 57 : 17-21) (4), ni lors de la querelle des deux femmes, si propice cependant au rappel de ces souvenirs (5). Gottfried au

(1) Chez Thomas, c'est aussi Tristan qui boit le premier. On ne peut guère méconnaître dans la divergence de Gottfried une rectification dictée par le sentiment des bienséances.

(2) Cette raison serait même illogique si Eilhart, disant qu'une *kemenâte* a été aménagée pour Isolde et son « gesinde », a entendu par ce mot la suite *féminine* d'Isolde (2311).

(3) Sur le rôle de Brangain en *E* et en *S*, cf. Bédier, p. 143, n. 4.

(4) Il faut reconnaître cependant que nous ne savons pas exactement ce que disait Isolde à Brangain dans ce passage de Thomas.

(5) V. Bédier, v. 1349-98, 1425-1503.

contraire a, par la suite, usé de ce ressort (12475 ss., 14412 s.), qu'il a vraisemblablement introduit dans l'action, à l'imitation d'Eilhart (2661 s.), pour donner plus de variété et de profondeur à ce caractère. C'était aussi un moyen d'accroître sa noblesse. Brangain, en effet, acceptera, chez Gottfried, de sacrifier son honneur à Isolde parce qu'elle a à expier une faute, alors que Thomas explique son dévouement par le vulgaire espoir de récompenses matérielles (Bédier v. 1276 ss., *E* 1740-2) (1).

Pour ce qui est du geste de Brangain lançant le flacon maudit dans les vagues furieuses (*G* 11697-9), nous sommes certains que c'est Gottfried qui l'a imaginé. La *Saga*, en effet, conte plus loin que Brangain donna à boire à Marc une partie du philtre pendant la nuit nuptiale (*S* 57 : 31 s.) ; elle ne l'avait donc pas détruit. Si d'ailleurs il restait quelque doute, il serait enlevé par l'affirmation catégorique de Gottfried qui, polémisant contre Thomas, déclare que Brangain n'a pu offrir à Marc le reste du philtre, puisqu'elle l'avait jeté dans la mer (12655-60).

On ne se trompera pas en imputant la déviation de Gottfried à son souci d'élever le niveau moral de la légende, de substituer un idéal noble au matérialisme grossier de la tradition. Thomas, enlisé encore dans les conceptions anciennes, justifie l'incoercible amour de Marc pour Isolde par l'absorption du « boire » ; à Gottfried une telle supposition n'est pas nécessaire ; il n'est pas besoin du charme brassé par la reine d'Irlande pour que Marc s'éprenne éperdument d'Isolde, il suffit des charmes de la jeune femme. Qui ne voit d'ailleurs que la donnée de l'amour-maladie aurait interdit au poète allemand ses délicates observations sur l'amour-passion ?

11711-11878. Gottfried consacre près de deux cents vers à décrire l'effet du philtre dans l'âme de Tristan et d'Isolde. L'amour s'insinue en eux, transforme deux étrangers en un être aux aspirations uniques, fond toute haine, ne laissant subsister que la pudeur qui s'oppose aux aveux (11711-11744). Tristan cependant se raidit contre la passion ; il adresse à la fidélité et à l'honneur un vain appel (11745-92). De son côté, Isolde fait effort

(1) Eilhart a accepté le même motif (2762 s.).

de ses pieds et de ses mains pour échapper aux lacs de l'amour ; elle s'y empêtre de plus en plus (11793-874). Un quatrain, peu utile, sorte de transition, annonce le chapitre suivant (11875-8).

En trois lignes, la *Saga* expédie l'histoire de cœur des amants (56 : 34-36). Cette sécheresse interdit tout espoir de faire à Gottfried la part qui lui est due. Thomas, dont on sait le goût pour l'analyse des sentiments, peut très bien avoir imaginé la lutte morale des deux héros. Il n'est pas probable cependant qu'il ait offert le motif de la cessation de l'inimitié d'Isolde, motif préparé de longue main par Gottfried et dont la *Saga* n'a jamais soufflé mot (1). Il est aussi à supposer que la forme de ce développement, les antithèses, les images tirées de la vénerie, la grâce de l'expression appartiennent au poète allemand (2).

(1) V. p. 227.

(2) On ne saurait oublier non plus qu'Eilhart, qui offre ici un long couplet sur la *Minne* et ses effets, a pu influencer Gottfried.

XVII

L'Aveu

(11879-12438)

11879-12186. La scène des aveux, un des plus beaux passages du *Tristan* allemand, manque dans la *Saga* et *Sir Tristrem*. Il est certain cependant qu'elle se trouvait, plus ou moins développée, chez Thomas. On a depuis longtemps fait la remarque que le jeu de mots sur la triple signification de *lameir* (*G* 11990 ss.), n'est pas de l'invention de Gottfried. Mais qu'est-ce que le poète allemand a bien pu ajouter à ce « noyau » de la scène? Bien fragiles sont les indices qui vont nous servir de critères dans notre essai de revendication de quelques fragments pour Gottfried (1).

1° Les vers 11888-93, à cause de l'abondance des oppositions, et les vers 11934-9, à cause des images tirées de la vénerie peuvent être nés de la fantaisie de Gottfried (2).

2° Le charmant tableau représentant Isolde avant l'aveu (11974-81) (3), qui témoigne d'un sens de la plastique inconnu à Thomas et démontré pour Gottfried dans un passage où il est certainement indépendant (18910 ss.), paraît pour cette raison devoir être attribué au poète allemand.

3° Les vers 12131-3 paraissent imités du *Grégoire* d'Hartmann d'Aue (4).

(1) Gottfried semble aussi s'être inspiré d'Eilhart. Ainsi *Eilh.* 2361-3 peut être la source de *G* 11921-4, comme *Eilh.* 2611-22 paraît avoir agi sur *G* 12073-81.

(2) Cf. la locution *der minnen wildenære* (11934) avec *der mære wildenære* (4664), qui apparaît dans un passage original.

(3) V. la belle traduction qu'en a donnée M. Bédier (p. 155).

(4) *Greg.* 332-8.

4° A en juger par des divergences d'exposition antérieure, l'évocation des événements qui ont autrefois mêlé la destinée des amants et préparé leur amour (*G* 11940-61) n'existait pas chez Thomas. Suivant Gottfried, Isolde rappelle à Tristan qu'il lui a enseigné le latin (11953, cf. *G* 7990), qu'elle l'a trouvé *dans* l'étang (11959, cf. *G* 9086 ss. et 9402), que c'est elle qui l'a reconnu après sa lutte contre le serpent (11958, cf *G* 9373 ss.), traits que Thomas ignore. A la vérité on peut prétendre que Gottfried a trouvé le thème du passage dans l'original français et qu'il l'a accommodé aux données divergentes de son propre récit. Cette hypothèse se peut soutenir : cependant elle suppose de la part de Gottfried un bien laborieux et conséquent travail d'adaptation.

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur l'origine du passage, les observations qui viennent d'être faites montrent que le poète allemand a conservé le fidèle souvenir de ses remaniements.

5° Il est fort admissible que l'image dont se sert Gottfried pour annoncer l'union des amants, c'est-à-dire la guérison de leurs cœurs malades par le mire Amour (12161-74) soit un emprunt fait à Eilhart, où nous voyons également l'Amour en tiers avec les amants, dont la guérison s'accomplit à ce moment de l'action (2713-9). Gottfried n'aurait fait que revêtir de son art la fruste pensée de son devancier.

12187-12438. Après un quatrain destiné à introduire sa digression, Gottfried expose sur l'amour des idées qui semblent bien être à lui et dont voici le schème. Le poète, après un aveu de ses sentiments, maudit la *huot*, la surveillance des jaloux, qui impose aux amants la contrainte (12191-203). Il regrette que la fidélité soit si rare (12204-69) et fait l'éloge de la constance (12270-82). Peinture de l'Amour vilipendé, vénal, dégradant (12283-308), et que les hommes ont ainsi avili (12309-21). L'exemple des parfaits amants d'autrefois devrait amener à la confiance et conduire au bonheur ceux qui aiment (12322-61).

Plusieurs raisons autorisent à attribuer ce passage à Gottfried.

1° Gottfried parle en son propre nom : c'est tantôt *je*, tantôt *nous*, qui paraît. Le poète fait appel à sa propre expérience et ne se distingue pas de ceux à qui il s'adresse.

2° Si le ton est personnel, l'accent est passionné, comme il arrive qnelquefois à Gottfried et jamais à Thomas. On se sent en présence d'un tempérament ardent, aisé à émouvoir, dont la sensibilité éclate à chaque vers, et qui est fort différent de celui de Thomas, dont le ton garde toujours quelque froideur.

3° La digression a un caractère incohérent. A quoi bon parler ici de la *huot*? La situation des amants n'appelait pas cette pensée. On ne comprend pas mieux l'utilité du développement sur la fidélité, ni les imprécations lancées au faux amour. C'est après un long détour que Gottfried revient à l'action (1), lorsque, à partir du vers 12324, il exalte l'effet produit sur nous par le récit des amours des couples exemplaires. On peut donc imaginer que Gottfried, parvenu, à la suite de Thomas, jusqu'au début de sa digression, a été, à cet instant, assailli par diverses pensées nées de ses observations personnelles ou amenées à lui par les conceptions ambiantes du *Minnesang* (2). Il s'est abandonné à ces réflexions sans s'inquiéter de leur défaut d'à propos.

4° Enfin la forme de l'exposition : l'abondance des images tirées de la nature (3), la vivacité des peintures alliée à la personnification (12283-308), la profusion des exclamations, des effets de mots, le tour lyrique des pensées, la sentence introduite pour rompre la monotonie du développement psychologique (4), tout cela paraît déceler le travail du poète mettant en œuvre ses propres idées et les revêtant d'une forme adéquate à son génie naturel (5).

Le passage 12362-95, qui est l'application à Tristan et Isolde des considérations générales auxquelles le poète vient de se laisser aller, ne peut être refusé à Gottfried si celles-ci lui sont accordées. A l'inverse des amants sans confiance, dont la con-

(1) Ceci ne signifie pas que le poète allemand soit rentré ici dans la voie suivie par Thomas.

(2) Une autre digression sur la *huot*, lieu commun cher aux *Minnesinger*, se retrouve plus loin (17727-18118).

(3) Le même caractère se rencontre dans la digression littéraire (4619-818).

(4) Un procédé identique se trouve aux vers 17806 s. dans un passage qui est très probablement original.

(5) Il est possible que l'exemple d'auteurs allemands, comme celui donné par Wolfram dans son *Parzival* (532 : 1 ss.) ait incité Gottfried à sa digression

duite vient d'être blâmée, Tristan et Isolde se livrent l'un à l'autre avec un entier abandon (1).

Aussi assurée paraît être l'attribution à Gottfried des vers 12396-415 qui sont dans une étroite dépendance du passage précédent. Le poète, obéissant à son goût pour l'antithèse, oppose au bonheur dont jouissent les amants, les peines qui les attendent, et qui sont de deux sortes : la douleur de livrer Isolde à l'homme qui n'est pas l'élu, la crainte que Marc ne découvre que la femme qui entrera dans son lit n'est pas vierge.

Avec Thomas, Gottfried conte que les amants, arrivés en vue des côtes de Cornouailles, auraient volontiers renoncé à prendre terre. Mais, alors que la *Saga* ne justifie ce sentiment que par le désir des héros de s'appartenir à jamais, Gottfried l'explique par la peur que Marc ne connaisse l'injure qui lui a été faite. C'est d'Isolde, dit-il, que vint l'idée libératrice. Comment ? Il va nous l'apprendre après un quatrain de transition (12435-8).

(1) Les vers 12362 ss. peuvent aussi s'appliquer au cas dont parle Hartmann dans le *I. Büchlein* (1573 ss.), où la dame, en temporisant, trahit sans profit le secret de son amour.

XVIII

Brangain

(12439-13100)

12439-12530. Rendue ingénieuse par l'amour, Isolde imagine de demander à Brangain de se substituer à elle pour la nuit nuptiale (12439-56). Brangain consent au sacrifice de son honneur et explique son dévouement en révélant aux amants le secret du philtre et sa culpabilité (12457-97).

Trois points de ce passage prêtent à la discussion.

1° La *Saga* ne dit pas en propres termes que ce fut Isolde qui inventa la ruse. Ce trait est-il une addition de Gottfried? Non, car le texte, probablement écourté, de Robert (1) donnant à Isolde une sorte d'initiative dans la scène où Brangain se laisse persuader, il faut croire que c'est la même Isolde qui l'a imaginée. Une autre raison encore. Gottfried, qui a senti que l'invention de cette supercherie fait paraître sous un vilain jour le caractère d'Isolde, s'est appliqué à disculper son héroïne. Il ne l'aurait pas chargée de cette faute pour être contraint de l'excuser immédiatement après (12451-6).

2° On ne trouve pas davantage dans la *Saga* la révélation faite par Brangain du secret du philtre. Elle était cependant dans le poème de Thomas, le chapitre LXXX de la *Saga*, où l'on voit que Tristan est informé, le démontre (2).

(1) « Isolde était une dame très avisée; le soir venu, elle prit Tristan par la main, tous deux se rendirent à la chambre du roi et ils appelèrent Brangain pour s'entendre avec elle. *Isolde se mit à pleurer et à la prier....* » (*S* 57 : 14 ss.).

(2) M. Bédier a fait la même constatation en s'appuyant sur *E* (1719 ss.) et *S* (59 : 29 ss.) (v. p. 147, n. 3). Cependant le témoignage tiré de *S* (59: 29 ss.) ne paraît pas évident.

3° Suivant la *Saga*, cette scène, que Gottfried, comme Eilhart, place sur le vaisseau avant l'arrivée en Cornouailles, aurait eu lieu plus tard, immédiatement avant la nuit nuptiale. M. Bédier voit dans cette divergence d'exposition une transposition de Robert (1). Il semble qu'on puisse, et pour trois raisons, attribuer la transposition à Gottfried. *a* La déviation de Robert paraîtrait l'effet d'un pur caprice (2), celle de Gottfried est justifiée par le désir d'établir une opposition entre les joies des amants et leurs peines. Après avoir mis au jour ce contraste et repris l'exposition de Thomas (12416-24), le poète allemand, pour calmer les inquiétudes du lecteur, indique l'expédient sauveur. *b* On trouve dans le texte de Gottfried des traces d'intercalation. Après le vers 12424, le poète allemand quitte brusquement son original pour exposer le stratagème d'Isolde. Il y revient non moins brusquement au vers 12507 en masquant la soudure par trois réflexions générales (12507-10, 12511-3, 12514-6), dont la première est une sorte d'écho du contraste qui a amené la scène et dont les deux autres se rapportent à la situation qui a précédé immédiatement l'intercalation (12423 s. : *S* 57 : 3 s.). *c* Gottfried semble bien résumer dans les vers 12580-7, qui précèdent le coucher des époux, la scène des supplications d'Isolde à Brangain, placée ici par la *Saga*.

On peut aussi, à l'occasion de ce passage, se demander si Brangain acceptait chez Thomas, comme elle le fait chez Gottfried, de se sacrifier pour expier sa faute. Nous avons donné (3) les raisons qui font croire à une addition du poète allemand, et remarqué que le salaire promis par Tristan et Isolde à la victime exclut l'idée de réparation qui rehausse la Brangain de Gottfried.

Revenons à l'exposition de Gottfried. Après avoir dévoilé aux amants l'origine de leur amour, Brangain leur affirme que le « boire » sera leur mort (12491 s.). Cette idée, qui se trouve déjà chez Eilhart, existait probablement dans le poème de Thomas. Nous l'y retrouvons en effet plus loin (4).

(1) V. Bédier, p. 147, n. 3.

(2) Selon M. Bédier on pourrait imputer le déplacement de la *Saga* à une coupure inintelligente qui aurait nécessité plus tard, c'est-à-dire, au moment même de la substitution, un raccord. L'hypothèse est plausible, mais rien ne la confirme.

(3) V. p. 228 s.

(4) V. Bédier, v. 2495 ss. Cf. aussi *E* 1682 s.

En revanche, la réplique humoristique de Tristan déclarant que cette mort lui est douce et qu'il la souhaite éternelle (12498-506), semble née de l'esprit enjoué de Gottfried.

Avec le quatrain 12507-10, Gottfried revient — après avoir terminé la confession de Brangain — au texte offert par Thomas avant l'intercalation du poète allemand et explique, probablement d'après son original, pourquoi Tristan, contraint par le sentiment de l'honneur, conduit à Marc la femme qu'il eût souhaité garder pour lui (12517-30) (1).

12531-12678. D'après la *Saga*, le vaisseau de Tristan est reconnu par les gens de Cornouailles, et un jeune garçon va annoncer l'heureuse nouvelle à Marc, alors à la chasse. L'exposition de *Sir Tristrem*, malgré quelques divergences, fait croire que la *Saga* reproduit bien le texte de Thomas. Gottfried s'est nettement mis en opposition avec son original. Selon lui, Tristan envoie de son vaisseau des messagers pour avertir Marc du succès de sa mission (12531-5). Déjà Eilhart présentait les choses de cette façon (2798 ss.). Mais on croira difficilement que l'exemple de son devancier ait suffi pour déterminer Gottfried à s'écarter du texte français.

Avec plus de détails que la *Saga*, Gottfried conte le mariage d'Isolde et de Marc (12546-79). Mais il paraît assuré que Gottfried reproduit les idées de Thomas. Du moins peut-on affirmer que l'éloge d'Isolde, résumé en deux vers français dans le *Tristan* allemand (12563 s.), se trouvait dans le texte original. On ne comprendrait pas en effet que Gottfried eût composé deux vers français pour en donner, immédiatement après, la traduction, puis une sorte de commentaire.

La scène de la substitution de la fiancée, que Gottfried a préparée auparavant (2), est à la fois préparée et exposée ici par la *Saga*. A cette divergence, qui a été examinée, viennent s'ajouter quelques altérations de Gottfried (12580-618).

1° Le poète allemand qualifie l'acte de Brangain de « martyre » et de « torture » (12597). Il est à présumer que cette appréciation

(1) Il est à croire que, comme cela a été dit tout à l'heure, les pensées des vers 12511-6 sont de Gottfried. — La lacune de la *Saga* se trouverait après la ligne 4 de la p. 57.

(2) V. p. 236.



lui est personnelle et lui a été inspirée par sa sympathie bien connue pour Brangain et par sa délicatesse morale.

2° Au sujet de la supercherie dont Marc est la victime, Gottfried fait des réflexions qui émanent certainement de lui (12604-18). La comparaison avec le cuivre et l'or, qui reparaît plus loin (12674 s.), le tour antithétique des pensées, le ton personnel des affirmations (12609, 12614) démontrent clairement son originalité.

3° La *Saga* prétend que Marc, avant de se mettre au lit, était « gai, de bonne humeur et légèrement pris de vin » (57 : 23 s.). Il est évident que le courtois Gottfried était incapable de présenter Marc dans cet état malséant.

Lorsque Brangain a rempli son rôle, Isolde se glisse près du roi endormi, disent la *Saga* et Gottfried (*G* 12619-41). Mais l'accord cesse ensuite. La *Saga* rapporte que Marc réclama du vin et que Brangain lui servit le reste du philtre (57 : 30-32). Gottfried explique : 1° que *suivant la coutume*, Marc demanda du vin, et que le roi et la reine en burent ; 2° mais que ce n'était pas, quoi qu'en eussent dit certains conteurs, le breuvage partagé par Tristan et Isolde (12642-60). Nous nous sommes déjà arrêté sur le second point et avons vu dans la remarque de Gottfried une polémique contre Thomas (1), polémique dictée par le souci d'ennoblir la légende. Pour ce qui est de l'allusion faite par Gottfried à une coutume courante, il y a deux avis exprimés. M. Schultz (2) pense que Gottfried a imaginé cette coutume afin d'offrir à Isolde l'occasion de remplacer Brangain dans le lit de Marc. La raison est manifestement fausse, puisque la substitution a eu lieu avant l'offre du vin (*G* 12639 ss.). Hertz et Bechstein estiment au contraire que l'usage dont parle Gottfried peut avoir existé au XIIe siècle, au moins dans les classes populaires (3). Que Gottfried ait connu cette coutume ou qu'il l'ait inventée, il n'en reste pas moins qu'il a montré son ordinaire adresse en transformant le caprice que la *Saga* et Thomas prêtent à Marc en une obéissance à la tradition.

Le poète allemand, en terminant le récit de la nuit nuptiale, (12661-78) trouve le moyen de manifester à nouveau sa délicatesse.

(1) V. p. 229.
(2) *Das höfische Leben* [2], I, p. 634 s.
(3) Hertz, *op. c.*, p. 535 s., Bechstein, *op. c.*, note au vers 12644.



Son Isolde, loin de paraître joyeuse près de Marc et d'échanger avec lui de gais propos, comme le conte la *Saga*, prend sa place dans le lit royal « avec maintes peines et de secrètes souffrances de son âme et de son cœur ». Retour sur l'image de l'or et du cuivre que le roi trouva tour à tour en chacune des deux femmes.

12679-12938. Dans le passage qui suit, Gottfried et Robert content, en épousant le texte de Thomas, l'épisode de Brangain livrée aux serfs par Isolde et sauvée par la pitié de ceux qui devaient être ses meurtriers. Le poète allemand ne s'écarte de son original que dans un petit nombre de cas. Les voici.

C'est lui qui a cherché à excuser l'acte barbare d'Isolde à l'aide d'une réflexion générale sur l'erreur qui fait que les hommes « redoutent la honte et le blâme plus que Dieu » (12713-6), en sorte que la faute de l'héroïne s'explique par l'affolante crainte du déshonneur.

De Gottfried émanent aussi les traits suivants : 1° les deux valets recrutés par Isolde pour l'attentat sont des *étrangers* (12718) (1); 2° la reine exige plusieurs serments de ses stipendiés avant de leur confier son projet, alors que dans la *Saga* l'ordre est inverse (12719-21); 3° les serfs vont à *cheval* avec Brangain au fond d'une forêt, et la conduisent à l'endroit le plus sauvage (12767-75).

Le désir de rester fidèle à la vraisemblance a inspiré à Gottfried ces modifications. 1° Les valets *étrangers*, au cas d'une indiscrétion, seraient plus aisément confondus par Isolde que des gens du pays, connus et inspirant la confiance. 2° Il tombe sous le sens que c'est avant l'aveu de ses projets qu'Isolde doit exiger de ses complices les serments d'obéissance. 3° La chevauchée en pleine forêt est nécessaire : il faut que l'attentat soit commis en un lieu désert pour que nul n'entende les cris de la victime ou ne découvre son cadavre (2).

(1) « fremde von Engelande », dit Gottfried. Kölbing entend par là que les valets ne sont pas des Irlandais (*Tristrams Saga*, p. LXXIX), c'est-à-dire qu'ils sont des étrangers pour Isolde. Il est préférable de croire, avec Hertz, que Gottfried a voulu dire qu'ils sont des étrangers pour les Cornouaillais. Le poète allemand distingue, en effet, la Cornouailles de l'Angleterre (8226-9, etc.).

(2) Le vers prêté à Isolde « que la forêt soit loin ou près » (12733) est une fâcheuse cheville.



D'un autre motif procède la transformation des *serfs* de la *Saga* (1) en *valets* chez Gottfried. C'est afin de donner plus de relief à son histoire et de rehausser l'importance de ses personnages que le poète allemand a remplacé les serfs, pour qui la promesse de la liberté et d'une somme d'argent est un appât suffisant, par des valets, à qui Isolde donnera assez de richesses pour qu'ils vivent en chevaliers et, en plus, des fiefs (12740-6).

Enfin, on peut mentionner comme une altération assurée de Gottfried la suppression d'une phrase de la *Saga*, celle où Isolde demande à Brangain de lui rapporter, pour calmer ses prétendus maux de tête, des plantes dont sa meschine sait qu'elle a coutume de se servir pour composer « des emplâtres à l'aide desquels elle fait sortir le poison du corps humain et calme les souffrances et maux de cœur » (58 : 25-27). Ce savoir de magicienne-guérisseuse attribué à Isolde est un souvenir de l'antique tradition, conservé par Thomas et judicieusement abandonné ici par Gottfried.

Il n'est pas aussi sûr qu'une autre divergence de Gottfried soit une modification du poète allemand. La plupart des commentateurs s'accordent à reconnaître que, chez Gottfried, Brangain, invitée par les serfs à leur dire quel est le motif de la colère d'Isolde envers elle, leur répond qu'elle a d'abord hésité à lui donner sa propre chemise pour remplacer celle qu'Isolde avait salie (12831-43), La *Saga* et *Sir Tristan* ne disent mot de cette faute dont s'accuse Brangain. Dans ces deux versions, la fidèle meschine ne se reconnaît d'autre tort que d'avoir prêté sa chemise à sa maîtresse. Si, comme il est probable, Thomas a été fidèlement reproduit par les textes anglais et norrois il faut admettre que Gottfried a cherché à donner à Brangain une légère culpabilité, justifiant le mécontentement d'Isolde. Il serait téméraire toutefois de voir dans cette rigueur de motifs une réelle amélioration. Le prétexte mis en avant par le poète allemand ne concorde pas avec les faits à quoi se rapporte l'allégorie, et il donne à celle-ci un sens qu'elle ne comporte pas (2).

(1) En *E* ce sont deux ouvriers « to werkemen » (1751).

(2) Il est inutile de s'arrêter sur trois traits qui ne présentent qu'un médiocre intérêt : 1° c'est la langue d'un chien, donnée plus vraisemblable, et non d'un lièvre, que les valets rapportent à Isolde dans le *Tristan* allemand (*G* 12873-5); 2° dans le discours d'Isolde aux valets, après leur retour, la reine promet dès l'abord aux exécuteurs de leur accorder la liberté s'ils lui

12939-13100. Il apparaît au premier coup d'œil que Gottfried s'est inspiré de Thomas dans la description qu'il fait de la vie de Tristan et d'Isolde à la cour (1). Mais qu'a-t-il ajouté de son propre fonds aux idées du poète français? Bien incertaine est la réponse à cette question.

On serait tenté de croire que les vers 12953-65, où est exaltée la faveur dont Brangain est honorée, sont une addition de Gottfried. On peut invoquer comme preuves : 1° le souci souvent constaté du poète allemand de mettre ce personnage en vedette, 2° l'introduction du passage en question par une formule dont Gottfried aime faire usage (12953 s.) (2). Mais ces indices sont trop frêles pour assurer une conclusion.

L'appréciation de la forme dont le poète allemand a revêtu les pensées dues peut-être à Thomas pour la plupart, nous offre un terrain plus solide.

Thomas dit en substance que personne, sauf Brangain, ne devinait le sens caché des actes et des paroles à double entente des amants et ne soupçonnait leur liaison, facile à dissimuler sous le couvert de la familiarité née de la parenté de la femme de Marc et de Tristan. Que la *Saga* ait terni le coloris du poème français, la chose n'est pas douteuse : il n'est cependant pas besoin de connaître beaucoup la manière de Thomas et celle de son adaptateur allemand pour se rendre compte que Gottfried a compliqué et enrichi le thème original.

Il a poétiquement exploité la situation de deux amants contraints de celer leurs sentiments à leur entourage, et réussissant cependant à se les manifester l'un à l'autre. Il montre, avec une grâce subtile et une délicatesse de pensée et d'expression qui est la marque de son heureux génie, leur manège secret, leurs regards passionnés et se prenant mutuellement comme à des lacets, leurs paroles

ramènent Brangain (*S* 68 : 2 s.) ; la réponse des serfs paraissant se rapporter à une menace, il faut croire que Robert, en condensant le dialogue de Thomas, a supprimé cette menace, et ainsi commis une erreur dont Gottfried s'est gardé (*G* 12888-92); 3° c'est par suite d'une omission que la *Saga* ne mentionne pas la récompense donnée par Isolde aux valets (cf. *G* 12935-8).

(1) *E* place les quelques détails, fort obscurs (v. Kölbing : *Sir Tristrem* p. 155, note aux v. 1732 s.), et pour cela peu importants, qu'il donne à ce sujet, avant l'épisode de Brangain livrée aux serfs (str. CLVIII).

(2) Cf. *G* 507 s., 16409 s.



chargées de sens amoureux, comme une broderie est enrichie de fils d'or (12980-13000). La banale pensée : « il leur était aisé de cacher leur intrigue » est relevée d'anaphores, d'images et d'une personnification, tous procédés familiers à notre poète (13007-14).

Thomas, qu'on sait épris d'analyse psychologique et d'opposition de sentiments, a-t-il fourni à Gottfried le thème de son développement sur la jalousie et sur les agitations qui assaisonnent les bonheurs de l'amour (13021-100) ? De fragmentaires et peu lucides assertions de la *Saga* (« ils gardèrent leur amour de telle sorte qu'il ne décrut chez aucun d'eux » 60 : 28 s.) et de *Sir Tristrem* (« leur pensée était tout à fait fausse, qui les rendait méfiants vis-à-vis l'un de l'autre » 1730 s.) tendraient à le faire croire. Cependant il paraît bien que, si le thème est de Thomas, les variations sont imputables à Gottfried. On ne saurait guère lui refuser les vers 13035-52, où il se met en scène, réfute l'opinion d'un contradicteur fictif et fait appel à l'expérience de ceux qui l'entendent. Quant aux vers 13053-100, la facture, qui en est gottfriedienne à l'excès, abondante en anaphores, allitérations, jeux de mots, créations verbales et figures hardies, semble démontrer que le poète allemand n'a pas ici habillé des pensées étrangères, mais s'est plu à exprimer des idées personnelles de la façon recherchée et précieuse qui lui est chère. Enfin, dernier argument, on voit nettement entre 13100 et 13101, point où Gottfried retourne à son original, un écart d'idée qui dénote une suture.

XIX

La Rote et la Harpe

(13101-13454)

13101-13454. Un chevalier irlandais, épris d'Isolde, vient à la cour de Marc. Prié de jouer de la harpe, il se déclare prêt à le faire si Marc lui donne la récompense qu'il exigera, mais qu'il ne précise pas. S'étant exécuté, il réclame pour salaire Isolde elle-même, que le roi, lié par sa promesse, ne peut lui refuser et qu'aucun des barons n'ose lui disputer. Il part avec elle, mais Tristan parvient à reconquérir la reine (1). Cet épisode, comme le précédent et le suivant, est assez fidèlement traduit par Gottfried. Nous n'aurons à noter que des divergences peu graves.

1° La *Saga* et *Sir Tristrem* attribuent à l'Irlandais Gandin, comme instrument de son exploit, une harpe, alors que Tristan se sert d'une rote pour reprendre Isolde. Gottfried, au contraire, donne à Gandin la rote et à Tristan la harpe (2). La raison de cette interversion ne se découvre pas. Tristan, il est vrai, nous a été présenté par le poète allemand comme excellent harpeur (3545 ss.), mais nous savons aussi qu'il a appris à jouer de la rote (3675 ss.).

2° A la cour de Marc, Gandin, chez Thomas, se fait passer pour un jongleur. De plus, il tient son instrument caché sous son manteau. De ces deux traits, assurés par l'accord de la *Saga* et de *Sir Tristrem* (3), le premier est invraisemblable, puisque la reine

(1) Aux références données par M. Bédier (p. 168, n. 1) sur les contes analogues, ajouter E. Martin: *Wolframs von Eschenbach Parzival und Titurel*, II, p. LXII, où l'enlèvement d'une femme par un jongleur est rattaché aux traditions irlandaises.

(2) V. Bédier, p. 169, n. 3.

(3) Cf. *S* 61 : 2 s., 60 : 34 s. ; *E* 1810, 1820 s.

connaît Gandin et annonce à Marc qui il est. Plus judicieux, Gottfried fait apparaître Gandin au palais de Marc sous l'aspect d'un chevalier. Cette correction est suivie d'une seconde. Loin de tenir sa rote (ou sa harpe) cachée sous son manteau — ce qui se comprend d'un jongleur, tenu à veiller sur son gagne-pain (1) — le Gandin allemand porte ostensiblement, et contre la coutume des chevaliers, son instrument sur son dos. C'est là l'un des ressorts essentiels de l'épisode chez Gottfried : la rote insolite attirera la curiosité et justifiera la demande qu'adresse Marc à Gandin de faire montre de ses talents de musicien. Si heureuse a été la modification du poète allemand que M. Bédier tient son exposition pour celle de Thomas même (2). Cette opinion ne saurait cependant prévaloir, en l'absence de raisons décisives, contre l'accord des versions norroise et anglaise. Elle est, en outre, infirmée par le souci qu'a pris Gottfried, et qui ne paraît pas chez Thomas, de mettre en lumière la surprise que doit exciter la vue d'un chevalier porteur d'une rote au moyen des railleries dont les gens de Marc accablent Gandin (3).

3° La *Saga* annonce le départ de Tristan pour la chasse dès le début de l'épisode, Gottfried seulement après l'enlèvement d'Isolde (13258 ss.). On ne peut méconnaître la gaucherie de l'altération de Gottfried. La *Saga* nous ayant appris dès l'abord l'absence de Tristan, nous ne sommes pas surpris que le neveu de Marc n'intervienne pas avant la provocation de Gandin. Il n'en va pas de même chez Gottfried. Ici, l'absence de Tristan n'est signalée qu'au moment où Gandin porte son défi aux barons de Marc : jusque là, le lecteur a le droit d'accuser Tristan d'indifférence. Autre inconvénient de cette disposition. Le poète allemand est contraint de donner à deux reprises, et à très brève distance, la même explication (13258-64 et 13279 ss.).

4° Dans la *Saga*, Tristan emmène avec lui un écuyer (62 : 12 s.). Gottfried a supprimé ce personnage, qui est sans grande utilité

(1) Cf. *S* 61 : 2-5.

(2) V. Bédier, p. 169, n. 4.

(3) Ces risées prennent un surcroît d'importance par les allitérations (der *r*itter mit der *r*otten, — der *h*êrre mit der *h*arnschar) des vers où elles sont exprimées et l'emploi du mot à double sens *harnschar* (*G* 13176 s.). M. Bédier croit que cet incident devait se trouver chez Thomas : mais on ne voit rien qui étaye cette supposition.

pour la conquête d'Isolde (1) et qui deviendra un tiers gênant pendant le retour des amants.

5° Chez Gottfried, Tristan, abordant Gandin au moment où celui-ci attend la marée haute pour mettre à la voile, lui demande une place dans sa nef, sous le prétexte qu'il est un Irlandais désireux de retourner dans sa patrie (13303-9). Ce motif, très utile à l'action, ne paraît ni dans la *Saga* ni dans *Sir Tristrem* : rien n'indique avec certitude qu'il se soit trouvé chez Thomas (2).

6° Le poète allemand n'admet pas que Gandin confie d'emblée Isolde à Tristan, qui, monté sur son cheval, se dit prêt à la conduire au vaisseau de l'Irlandais, mais, en réalité, se prépare à l'enlever. Il faut, selon Gottfried, qu'Isolde exige d'être remise entre les mains du prétendu jongleur pour que Gandin se décide (13398-406). L'utilité de l'addition est évidente.

7° M. Bédier a mis en lumière une ingénieuse pensée de Gottfried. C'est la promesse faite par l'Irlandais au jongleur de lui donner, en récompense de ses chants, la meilleure de ses robes, promesse qui se trouve réalisée d'une autre façon que ne l'entendait Gandin, puisque le salaire de Tristan c'est Isolde elle-même, la plus précieuse des robes, qui est reconquise par la rote après avoir été gagnée par la harpe (3).

Avec M. Bédier on peut croire que le trait ne se trouvait pas dans l'original.

8° Thomas contait certainement qu'au retour, Tristan et Isolde passèrent une douce nuit dans la forêt (*S* 63 : 21 s., *E* 1917 ss.). Gottfried dit malicieusement qu'il ne veut pas se demander si les amants prirent leur joie et leur repos sur un lit de fleurs (4). Cette pensée est de même ordre que celle qu'exprime l'auteur allemand aux vers 18216-8 : elle révèle à la fois humour et délicatesse.

(1) Son rôle se borne à tenir le cheval de Tristan (*S* 62 : 15 s.).

(2) M. Bédier fait remarquer que dans *E* « l'étranger offre à Tristan cent livres d'or s'il veut l'accompagner en Irlande » (p. 172, n. 3). Il est possible, mais incertain, que ce trait, fort éloigné de la donnée de Gottfried, d'ailleurs, ait été inspiré par Thomas.

(3) Bédier, p 174, n. 2.

(4) V. Bédier, p. 174. n. 3.

XX

MARIADOC
(13455-13676

13455-13676. Dans cet épisode est présenté le commencement de la lutte des amants contre les délateurs. Un seigneur de la cour de Marc, le sénéchal Mariadoc, qui partage le lit de Tristan, remarque, une nuit, l'absence de ce dernier et, suivant ses traces, découvre la liaison de la reine avec le neveu de Marc.

Ici encore, Gottfried, comme nous l'avons remarqué à propos des deux chapitres précédents (1), serre étroitement son texte. Peu nombreuses et peu graves sont les divergences que nous aurons à signaler.

1° Le poète allemand fait ressortir la considération dont jouit Tristan à la cour de Marc (13455-9). Ces vers paraissent former le pendant aux vers 12679-87, où il est dit que Marc et ses gens aiment et honorent Isolde. Les deux passages sont sans doute du même auteur. Leur style, très gottfriedien, fait présumer qu'ils émanent du poète allemand, comme les vers 13093-100, dont le fond est identique (2). N'est-ce pas, d'ailleurs, la coutume de Gottfried, de noter l'affection et l'estime qu'inspirent ses personnages aux gens vivant avec eux (v. 507 ss., 8310 ss., 12953 ss., 13093 ss., 16409 ss.)?

2° Thomas annonce que le secret des amants commence à être percé, sans qu'on puisse cependant fournir de preuves de leur culpabilité. Gottfried s'est abstenu de cette indication, jugeant peut-être qu'elle affaiblissait l'effet de l'exposition, en montrant trop clairement le but vers lequel le lecteur était dirigé. Il est peu

(1) V. p. 243.
(2) V. p. 242.

vraisemblable aussi que Mariadoc, dont la *Saga* dit plus loin qu'il n'a nul soupçon de la vérité (64 : 28 s.), n'ait pas été instruit des bruits qui circulent.

3° Gottfried, toujours soucieux de motiver les faits, explique assez faiblement, il est vrai (par les belles histoires que Tristan conte à son compagnon), pourquoi Tristan et Mariadoc ont la même couche (13480-4).

4° Le poète allemand laisse entrevoir le danger qui va assaillir les amants (13494-500).

5° Deux modifications de Gottfried sont dues au désir de rehausser le lustre du récit : *a* le poète a éliminé un détail vulgaire, l'enlèvement par Tristan d'une planche de la palissade entourant le verger (*S* 64 : 1); *b* il a substitué au panier à cendres, dont Brangain, selon la *Saga*, se sert pour masquer la lumière, un échiquier, objet plus noble (*S* 64 : 3 s., *G* 13510 s.).

6° Plus importante est l'altération, portant sur plusieurs vers, qui a pour effet de mettre en lumière les sentiments successifs du sénéchal. Gottfried a fait de ce personnage un soupirant d'Isolde. Par là, la situation prend un caractère dramatique. Au lieu du loyal serviteur de Marc, jaloux de l'honneur de son maître (*S* 64 ; 33 s.), le poète allemand nous présente un rival de Tristan, un amoureux évincé, en qui la découverte du secret aura un douloureux retentissement. Cette transformation amenait naturellement le poète à étudier les mouvements d'âme du sénéchal. Gottfried l'a fait. *a* Mariadoc éprouve quelque *irritation* de ce que Tristan ait un secret pour lui (13558-62). *b* Il lui *déplaît* de voir ouverte la porte de la chambre de la reine (13574-6). *c* Il se convainc avec un *profond chagrin* que Tristan est l'amant d'Isolde. Son amour pour la reine se change en *haine* et *douleur* (13600-7). *d* Ces sentiments le *troublent*, et il hésite sur le parti à prendre (13608-20) (1). *e* D'amoureux dédaigné, il devient un *envieux*, un *jaloux*, et c'est l'amertume de sa déconvenue qui le décide à perdre les amants (13641 ss.) (2).

(1) Dans la *Saga* son incertitude n'a pas la même origine. Mariadoc craint de porter atteinte à la réputation d'Isolde (64 : 35).

(2) Il n'est pas assuré que Gottfried soit l'auteur du trait suivant : Tristan, revenant de la chambre de la reine, devine, à la froideur de Mariadoc, que celui-ci est instruit de son amour pour Isolde (13626-40). Le texte de la *Saga* « ... *ok gat hvárrgi fyrir odrum* » (64 : 37) semble procéder d'une pensée identique, qui aurait été exprimée par Thomas.

La *Saga* ne dit pas que Mariadoc, après avoir surpris les amants, tire parti de sa découverte. Ceci est fort invraisemblable, et M. Bédier a jugé avec raison (1) que l'exposition de Gottfried, chez qui Mariadoc informe Marc de la liaison des amants, sans toutefois lui conter la scène dont il a été le témoin (2), est plus près du texte français. On peut se demander cependant s'il est nécessaire de recourir au poème allemand pour retrouver l'original. Si l'on admettait que la *Saga* a simplement péché par omission et oublié le nom de Mariadoc (3), il suffirait de le rétablir dans la version scandinave, pour obtenir un texte satisfaisant, qui aurait à peu près cet aspect : « Telle fut la première occasion où quelque chose fut notoirement connu de leur amour (4), tandis qu'auparavant nul homme n'en avait rien aperçu, ni le jour, ni la nuit, et cela dura jusqu'au moment où Mariadoc (à suppléer) — de concert avec les envieux et ennemis de Tristan (5) — fit connaître à Marc leur secret » (64 : 38-65 : 3).

Il faut compter comme nouvelle suppression de Robert l'omission de l'attitude de Tristan, qui se tient sur ses gardes et avertit Isolde (*G* 13674-6) (6).

(1) V. Bédier, p. 181, n. 1.

(2) La discrétion de Mariadoc est expliquée par la crainte qu'il éprouve de la colère de Tristan (13617-20).

(3) On connaît l'aversion de Robert pour l'usage des noms propres. V. p. 32.

(4) Cf. *opinberligt* (64 : 38). Le mot est important, car il est opposé aux soupçons et bruits que rapporte la *Saga* au début de l'épisode.

(5) Peut-être faut-il supprimer cette indication. Il est loisible de croire que Thomas, comme Gottfried, attribuait le rôle de dénonciateur à « l'envieux » Mariadoc seul. L'omission du nom de Mariadoc étant cause de la variante que l'on peut supposer dans le texte norrois, le sens de l'original serait alors ; « jusqu'au moment où Mariadoc, l'envieux et l'ennemi de Tristan.... ». Cette conjecture trouve un appui dans ce fait que, plus tard, c'est au sénéchal seul que la *Saga* attribue les agissements dont le but est de faire éclater la culpabilité des amants (67 : 17-20, etc.).

(6) V. Bédier, p. 184, n. 1.



XXI

Ruse contre Ruse

(13677-14238)

13677-13856. Mis en garde par la délation, Marc imagine d'éprouver Isolde. Il lui annonce qu'il va partir pour un long pèlerinage et lui demande à qui il devra la confier pendant son absence. « A Tristan », répond imprudemment la jeune femme, qui, dans sa joie, va annoncer à Brangain l'heureuse nouvelle du départ prochain de Marc. Mais l'avisée Brangain évente la ruse et chapitre Isolde (*G* 13677-752).

L'identité de ce récit, dans les trois versions, démontre que Gottfried est tributaire de Thomas. L'est-il aussi dans la centaine de vers suivants, où il dépeint les agitations de Marc, pour la première fois en proie au doute (13753-80), et ensuite s'élève à des considérations générales sur les tristesses du soupçon et le rôle de la jalousie dans l'amour (13781-846) ?

Il est possible, comme le conjecture M. Bédier (1), que Thomas ait, avant le poète allemand, jeté les yeux sur l'état d'âme de Marc, et mis en évidence les inquiétudes de l'époux d'Isolde. Pourtant on croira malaisément que Thomas, dont la psychologie est simple, quoique subtile, ait combiné les effets de doute et de soupçon que Gottfried entrelace avec tant de virtuosité. Il ne paraît pas non plus que Thomas se soit jamais intéressé à Marc, alors que le poète allemand — il en a donné la preuve dans un passage original — n'a pu lui refuser sa sympathie (2). Quelques vers du poème français ont peut-être fourni à Gottfried l'idée de son développement, mais

(1) V. Bédier, p. 184, n. 2.
(2) V. p. 47.

non le détail des complexes observations du passage 13753-80.

Le reste de la digression (13781-846) paraît devoir être nettement attribué au poète allemand. Gottfried s'élève d'abord contre la défiance, qui est un poison de l'amour et qui mène parfois à la certitude de la trahison, le pire des maux pour un cœur épris. Cette dernière idée (13801-16) n'est pas isolée dans le *Tristan* allemand ; on la retrouve plus loin (18224-34), en un endroit que, par une heureuse circonstance, nous savons être original. Cette preuve, à vrai dire, n'est pas décisive, puisqu'on peut prétendre que Gottfried, après avoir imité Thomas dans le passage qui nous occupe, a répété en un contexte ultérieur les pensées qu'il s'est appropriées. Mais cet argument, qui suppose à Gottfried un défaut de personnalité nullement justifié, paraît aussi infirmé par le ton individuel qui règne dans le second passage, et que le poète allemand emploie quand il expose des idées qui sont à lui.

Dans la suite de la digression, Gottfried fait valoir l'utilité du soupçon, qui entretient l'amour. Ce thème aussi se rencontre ailleurs dans le poème allemand (13053-75), en un passage également jugé original (1).

On s'étonnera sans doute d'entendre le poète exposer successivement deux idées qui sont bien près d'être contradictoires, et affirmer que le soupçon est nécessaire en amour (13827 ss.), après avoir déclaré que rien n'est plus funeste à l'amour que le soupçon (13781 ss.). La ténuité de pensée et l'imprécision de vocabulaire qui ont causé cette sorte de confusion relèvent plutôt de l'esprit de Gottfried que de celui de Thomas.

Enfin, il n'est guère possible de penser que les luttes de sentiments qui se livrent dans l'âme de Marc et qui justifient ce développement se passent dans les vingt-quatre heures. C'est ce que nous voyons cependant chez Thomas, où, dès *la nuit suivante* (2), se poursuit l'enquête de Marc, alors que Gottfried suppose un temps assez long aux agitations du roi (13847-56). Le délai signalé par Gottfried et omis par Thomas confirme la conjecture d'une addition du poète allemand.

(1) V. p. 242.

(2) M. Bédier, qui a remarqué la divergence, se fonde avec raison sur l'accord de *E* et de *S* pour attribuer le trait à Thomas (Bédier, p. 185, n. 1).

13857-14238. Marc, disent la *Saga* et Gottfried, fit une seconde tentative pour connaître la fidélité d'Isolde (*G* 13857-82).

Il est impossible de discerner en quoi consiste, aussi bien dans la version norroise que dans la version allemande, cette « seconde ruse » de Marc.

Ni les tendres embrassements du roi dans la *Saga*, ni la justification de ses effusions par la perspective de son prochain départ chez Gottfried, motif sur lequel M. Bédier a attiré l'attention (1), ne sont un piège nouveau (2). Nous nous trouvons évidemment en présence d'une incohérence de Thomas. Gottfried n'a pas corrigé la faute : il s'est contenté de donner plus de vraisemblance à son récit, en prêtant à Marc des paroles capables d'amener naturellement la ruse d'Isolde.

De ces vers de Thomas, Gottfried a éliminé une pensée grossière : le jeu qui plaît à la plupart des hommes, paysans aussi bien que rois (*S* 66 : 10 s.).

Isolde, profitant de l'occasion que lui offre Marc, déclare, toute baignée de larmes, qu'elle désire accompagner son époux dans son pèlerinage, et non rester sous la garde de Tristan, en qui elle déteste le meurtrier de son oncle. Les soupçons de Marc s'évanouissent (*G* 13882-14030).

Dans ce passage, Gottfried s'est presque toujours montré traducteur fidèle. S'il est certain que, sous l'influence de Publilius et pour excuser l'hypocrisie de la reine, il a inséré dans son texte la sentence relative à la facilité aux larmes des femmes, qui peuvent pleurer sans motif (13899-906), s'il est certain aussi qu'il est l'auteur du jeu de mots sur *lôse* (14008-10), il n'est pas assuré qu'il n'ait pas trouvé chez Thomas l'exemple de la vivacité d'allure que manifestent les vers 13885 ss., et il est possible que la pensée exprimée dans le passage 13933-8, quoique inconnue à la *Saga*, ait existé dans l'original français.

(1) V. Bédier, p. 185, n. 2.

(2) En fait, il n'y a dans cet épisode que deux ruses de Marc et deux contre-ruses d'Isolde. 1° Marc feint de vouloir partir en pèlerinage : Isolde, dupe du mensonge, se trahit, — puis, conseillée par Brangain, elle détourne les doutes de Marc. 2° Marc déclare qu'il va renvoyer Tristan dans son pays : Isolde est prise au piège, — mais, sur l'avis de Brangain, elle dissipe les soupçons de Marc. Il n'y a pas plus de ruse aux vers 13857-81 de Gottfried qu'aux vers 14160-8, qui forment un parfait parallélisme avec les premiers.

La première ruse de Marc ayant échoué, il recourt à une seconde. Il annonce à Isolde qu'il persiste à vouloir partir, mais qu'il éloignera Tristan, dont la vue offusque la reine. Résistance d'Isolde, et confirmation des soupçons de Marc. Isolde informe Brangain des projets du roi. Conseils de Brangain (*G* 14031-159).

La *Saga* a abrégé le début du discours de Marc (1). Il est donc impossible de distinguer les altérations de Gottfried, au cas où celui-ci en aurait introduit dans le texte. En revanche, la première partie de la réplique d'Isolde (14070-82), cet habile et insinuant exorde qui manque dans la *Saga*, peut être attribuée à Gottfried, dont c'est la constante préoccupation d'orner ses discours d'une introduction (2).

Une coupure de la *Saga* arrête l'épisode après l'annonce de la ruse conseillée par Brangain à Isolde (3). Cette lacune interdit toute recherche relative à l'originalité de Gottfried dans la scène où Isolde persuade le bon roi de sa parfaite innocence en déclarant, d'un ton convaincu, qu'elle souhaite le départ de « son ennemi » Tristan (14160-238).

(1) V. Bédier, p. 188, n. 1. Quant à l'auteur de *Sir Tristrem*, il a éliminé tout ce passage.

(2) V. 4ᵉ partie, ch. III, sous *Eloquence*.

(3) Constatation faite par Kölbing : *Tristrams Saga*, p. xc et M. Bédier, p. 189, n. 1.

XXII

Melot
(14239-14586)

14239-14285. Cet épisode, d'ailleurs écourté par la *Saga*, a été traité assez librement par Gottfried, dont nous suivrons l'exposition.

Le sénéchal, voyant ses ruses déjouées, recourt à un nain, « Melôt petit von Aquitân », qui, après avoir observé les amants, reconnaît leur culpabilité. De concert avec le sénéchal et Marc, il met en œuvre un stratagème nouveau : on séparera Tristan d'Isolde pour que la vérité se fasse jour (14239-85).

La *Saga* ne parle pas ici du rôle du nain, et elle conçoit la séparation des amants, non comme une ruse, mais comme un effet de la mauvaise humeur de Marc. Pour ce qui est du second point, *Sir Tristrem* démontre que le texte de Robert est corrompu et que Gottfried n'a fait que reproduire Thomas. En ce qui concerne le nain, la question est des plus épineuses. Gottfried, à l'inverse de la *Saga* et de *Sir Tristrem*, a 1° introduit le nain dès le début de l'épisode, 2° formulé une critique des conteurs qui (c'est le cas d'Eilhart), présentent ce personnage comme un sorcier. Est-ce à Gottfried ou à Thomas que revient l'initiative de cette disposition et de cette polémique ?

Partons de la polémique. L'examen du passage 14248-53 permet de constater que le ton en est tout personnel et que le poète allemand laisse clairement entendre que c'est de lui qu'émane la critique (1). Nous savons, de plus, que Gottfried est enclin à

(1) « On conte que ce nain.... savait lire la nuit dans les astres bien des choses secrètes. Mais je ne veux rien dire de lui que ce que j'emprunte au livre. Or je ne trouve à son sujet, dans la véridique histoire, rien d'autre, sinon qu'il était rusé, artificieux et habile parleur ».

défendre ses conceptions contre celles d'Eilhart, quand il est en désaccord avec son devancier (1). C'est justement le cas ici, le récit d'Eilhart s'appuyant sur la qualité d'astrologue du nain (3390-5). Nous pouvons donc, en toute sécurité, conclure à l'originalité de Gottfried.

Nous arriverons au même résultat pour la question de l'introduction du nain au début de l'épisode.

La *Saga* et *Sir Tristrem* s'accordent à le faire paraître au milieu du rendez-vous (2). Cette unanimité contraint à croire, avec Kölbing (3), qu'il en était ainsi chez Thomas. Certes, le poète français ne jetait pas brusquement le personnage dans l'action comme le fait la *Saga* ; il le caractérisait sans doute brièvement, disant, comme le répète Gottfried, qu'il était rusé, etc., et qu'il appartenait à la maisnie royale.

Deux autres arguments viennent à l'appui de notre thèse. 1° *Sir Tristrem* attribue au seul Mariadoc l'idée de l'éloignement de Tristan (2036 ss.). Il devait en être ainsi chez Thomas, où le nain n'avait pas encore paru. Gottfried au contraire, qui a déjà mis le personnage en scène, lui fait prendre part au conciliabule où est décidée la séparation des amants. 2° La transformation de Gottfried, qui est utile au point de vue de l'art, en ce qu'elle prépare dès le début de l'épisode le rôle du nain, pèche contre la logique. Le poète allemand dit que Mariadoc fait appel au nain pour acquérir la certitude de la faute des amants, et que Melot réussit en effet à surprendre le secret des coupables (14256-75). Quel besoin Mariadoc a-t-il de l'enquête du nain ? Il est lui-même parfaitement édifié sur la nature des relations de Tristan et de la reine. Il n'espère pas non plus que le nain fera passer sa conviction dans l'esprit de Marc, puisqu'il faut en fait une nouvelle épreuve. Le nain est donc, au sujet des événements, inutile dès maintenant ;

(1) V. plus loin sous les vers 16811-16927.

(2) M. Bédier pense que *S* et *E* font intervenir le nain chacun à un moment différent de l'action (p. 192, n. 3 de la p. 191). Mais si l'on croit, et c'est l'opinion de M. Bédier, comme le prouve sa reconstruction (p. 195), que *S* a éliminé la scène où le nain aperçoit les amants dans le verger, on est forcé d'admettre que *S* et *E* se trouvent d'accord pour amener le nain à ce moment. La *Folie Tristan* concorde également (v. v. 793). Sur l'ordre des stances en *E*, cf. Kölbing : *Tristrams Saga*, p. XCI s.

(3) V. *Tristrams Saga*, p. XCVII.

et cette faute, que Gottfried a d'ailleurs palliée habilement en associant Melot à Mariadoc et à Marc dans le conseil où l'éloignement de Tristan est résolu (1), est la rançon de l'amélioration dont bénéficie l'ordre du récit.

14286-14586. Séparés, les amants se livrent à la tristesse. Ils deviennent blêmes de soucis et de tourments, ayant perdu leurs joies. Voilà tout ce que la *Saga* sait dire de l'état de Tristan et de son amie. Au lieu de ces quelques mots, Gottfried offre un long et très poétique tableau (14310-47), où se retrouvent les procédés qui lui sont chers : anaphores, antithèses, allitérations, classifications de sentiments ; le poète intervient personnellement (14329) ; il appuie sur l'intime accord des amants, dont chacun souffre par l'autre et pour l'autre (14324-31), idée que nous lui savons sympathique (cf. 12380-95). La conclusion est aisée à tirer : Gottfried a mis en œuvre les pensées trouvées chez Thomas et reproduites par la *Saga* (*G* 14310-3, 14322 s. = *S* 68 : 16 s.), mais il leur a donné le coloris de sa riche palette et a ajouté de son fonds à l'indigente esquisse de l'original.

Marc s'aperçoit vite de la langueur des amants. Afin de les amener à se trahir, il imagine de prétexter une chasse, étant persuadé qu'ils ne résisteront pas au désir de profiter de son absence pour se revoir (*G* 14348-75).

Jusque-là les trois versions sont à peu près d'accord (2). Mais Gottfried s'écarte ensuite des textes anglais et norrois. Selon lui, Brangain vient trouver Tristan et concerte avec lui le célèbre stratagème des copeaux. Tristan taillera des tablettes de bois, y gravera un *T* et un *I*, puis les lancera dans le ruisseau qui passe devant la *kemenâte* d'Isolde. Ce sera le signe qu'il attend son amie auprès de la fontaine (14390-501). M. Bédier estime que, malgré le

(1) Gottfried a tiré plus loin un meilleur parti encore de son invention. Lorsque Marc part pour la chasse, il confie au nain la mission d'épier les amants. Par là est justifié le rôle de Melot dans la scène du rendez-vous, où il n'apparait pas fortuitement, même en *S* et en *E*, mais en conséquence de ses fonctions de guetteur. Si naturel, si nécessaire presque est ce trait, qu'il faut toutes les raisons indiquées ci-dessus pour ne pas croire que Thomas l'avait introduit dans sa narration.

(2) Sur le rôle de surveillant donné au nain par Gottfried (14368-73) v. la note ci-dessus.

mutisme des traductions anglaise et scandinave, on est obligé d'admettre que Thomas attribuait à la meschine d'Isolde ce rôle d'intermédiaire. La raison qu'il donne de cette opinion est très forte : comment Isolde aurait-elle deviné, s'il n'y avait eu entente préalable, que les copeaux flottant à la dérive étaient le signal d'un rendez-vous (1)? Il faut donc refuser au poète allemand l'invention de ce trait. En revanche nous avons peine à croire que l'émotion dont est pénétré le dialogue de Brangain et de Tristan, s'attendrissant sur leur pitoyable destinée, soit l'œuvre de Thomas et non du sensible Gottfried (2).

Si, sur ce point, il peut y avoir doute, il est certain que, dans la suite de l'épisode, Gottfried s'éloigne délibérément de Thomas. M. Bédier a mis en lumière la cohérence du récit du poète français : à nous revient la tâche d'examiner les raisons et l'opportunité des altérations de Gottfried.

Selon Thomas, le nain, qui a été témoin d'un rendez-vous des amants (3), tient à s'assurer de la date de leur prochaine rencontre. Il se rend près de Tristan, se disant chargé d'un message d'Isolde. Le neveu de Marc le reçoit gracieusement, lui déclare qu'il ne peut se rendre près d'Isolde dès ce soir, et finalement lui fait présent d'un manteau.

Ce récit n'est pas des plus clairs. Le nain, dit Thomas, devine un rendez-vous pour le soir même en voyant Tristan occupé à tailler ses tablettes. Mais d'où Melot sait-il que les copeaux sont un signal entre Tristan et Isolde ? Thomas ne nous l'apprend nulle part, et ce silence a justement inquiété Gottfried. Ce n'est pas tout. Comment se fait-il que l'avisé Tristan tombe dans le piège du

(1) V. Bédier, p. 193, n. 4. Kölbing admet l'originalité de Gottfried, mais sans expliquer comment, chez Thomas, Isolde était instruite de la signification des copeaux flottants (*Tristrams Saga*, p. xcvIII).

(2) Si je ne me suis pas mépris en refusant à la Brangain de Thomas le sentiment de sa culpabilité lorsque fut commise l'erreur du philtre (v. p. 228 s.), il est sûr que les vers où la fidèle amie d'Isolde s'accuse de la fatale confusion (*G* 14410-3) sont la propriété du poète allemand. On remarque d'ailleurs que, pour rendre plus touchant le repentir de la jeune femme, Gottfried lui fait exprimer son désespoir de ne pouvoir donner aux amants un conseil utile (14413-20), ce qui est en désaccord avec les paroles qui suivent (14421 ss.), où le poète allemand revient à son texte. Nous sommes donc en présence d'une addition

(3) Ce trait ne se trouve pas dans la *Saga*, mais existait chez Thomas. (V. Bédier, p. 195, n. 3).

nain, et se compromette au point de lui donner un manteau, qui témoignera contre lui auprès de Marc ? (1). A cette question M. Bédier répond que Tristan feint seulement de croire à la mission dont Melot se prétend chargé et qu'il essaie de donner le change à l'imposteur en le trompant sur la date du prochain rendez-vous, afin de pouvoir se concerter avec Isolde le soir même (2). Cette explication paraît très vraisemblable ; mais il fallait, pour pénétrer le sens de l'obscur Thomas, une sagacité que Gottfried n'a pas possédée. Ne pouvant, pour la raison que nous avons dite, garder à la visite du nain le caractère qu'elle a chez Thomas ; d'autre part, ne comprenant pas le secret de l'attitude de Tristan, le poète allemand a disposé autrement son récit. Il a supposé que le nain n'a pas reconnu Isolde dans la femme aperçue en compagnie de Tristan. C'est sur ce point seulement que l'espion a besoin de se renseigner (3). On devine — Gottfried d'ailleurs le dit (14509) — que les amants se voient tous les jours, de sorte que Melot aura beau jeu de les surprendre. Mais comment le nain reconnaît-il que ses soupçons relativement à l'identité d'Isolde sont fondés ? Gottfried ne nous l'apprend pas. Tristan, selon lui, rudoie et menace le nain, sans laisser échapper son secret. Il nous faut à notre tour interpréter le poète allemand comme M. Bédier a interprété le poète français. On peut supposer que l'emportement même de Tristan a fourni au subtil Melot un indice suffisant : à voir la colère de l'amoureux, le nain devine qu'il a touché juste. Il n'a plus qu'à déguerpir, comme le lui conseille l'irrité Tristan, et à aller informer Marc de « ce qui s'était passé à la fontaine » (14593) (4). Il est d'autant plus assuré de surprendre les amants qu'il se rend bien compte que Tristan s'imagine avoir détourné les soupçons par la rudesse de son accueil.

(1) Cf. *E* 2091-4.

(2) V. Bédier, p. 197.

(3) Aussi le nain ne dit-il pas à Tristan, dans le poème allemand, que la reine lui demande de venir lui parler cette nuit même.

(4) Cette indication montre bien que Melot n'avait besoin que d'un renseignement : savoir qui était la femme qu'il avait vue avec Tristan « à la fontaine ».

XXIII

Le Rendez-vous épié
(14587-15050)

14587-15050. Ce chapitre est atrocement mutilé par la *Saga*, qui n'en donne que le début. Quant à *Sir Tristrem*, il s'écarte sensiblement du *Tristan* allemand, et sans doute aussi du *Tristan* français. Dans ces circonstances, il est impossible d'instituer une comparaison des textes et il faut nous borner à quelques remarques.

1° Dans la *Saga*, Marc n'est pas allé à la chasse, mais s'est tenu caché au château, afin d'observer les amants. Gottfried a jugé que cette ruse était indigne du roi et en même temps invraisemblable : après avoir fait à grand bruit ses préparatifs et mis sur pied ses veneurs, Marc ne pouvait rester chez lui sans que la cour s'en aperçût. Comme Eilhart (3449 ss.), Gottfried fait partir le roi pour le lieu de la chasse, où le nain va le chercher pour le conduire à la fontaine.

2° Arrivé au lieu du rendez-vous, Tristan découvre, à l'ombre projetée sur le sol, les deux espions. Il adresse alors à Dieu une fervente prière, lui demandant de préserver Isolde et lui-même du danger (14641-60). De son côté, Isolde voit aussi le péril et adresse au ciel une supplication analogue (14704-19). Ni le texte anglais, ni le texte norrois ne présentent trace de ces motifs. Si, pourtant, ils se sont trouvés chez Thomas, on peut croire, en se référant à une prière faite par Tristan dans une autre circonstance critique (*S* 20 : 14 ss.), que le ton ému de ces morceaux, le parfum de délicate tendresse qui s'en exhale viennent de Gottfried.

3° Le poète allemand, pour rester dans le ton de la courtoisie désintéressée, a éliminé la demande que fait Tristan à Isolde

d'intercéder auprès de Marc pour que le roi acquitte ses gages (1).

4° Peut-être devons-nous reconnaître à Gottfried la double exposition des sentiments du nain et de Marc après l'échec de la surprise (14937-45). Comme la *Saga* ne parle que de l'incertitude du roi (70 : 3 s.) et non de ses regrets d'avoir favorisé la médisance, on peut croire que Thomas n'est pas l'inventeur de cette esquisse psychologique.

5° Plusieurs fautes, vénielles sans doute, frappent l'attention dans ce passage de Gottfried. *a* Isolde s'aperçoit, aux trois ombres qu'elle découvre sur le sol et à *l'attitude de Tristan envers elle*, que des espions sont aux aguets (14698-703) : comment peut-elle se demander plus tard si Tristan a vu le piège (14715 s.)? *b* Kölbing a déjà remarqué que Gottfried a perdu de vue les circonstances de son récit en faisant demander par Tristan à Isolde qu'elle prie Marc de lui rendre sa bienveillance *pour les huit jours* qui vont suivre (14813 ss.) (2). Ce propos de Tristan laisse supposer que le roi est à la cour : or le poète le dit à la chasse pour vingt jours. *c* Devant le roi, caché sur l'arbre, Isolde déclare que, *cette journée même*, Brangain est allée chez Tristan (14738, cf. aussi 14985-9). Nous savons que cette visite de la meschine remonte à plus de huit jours (14506 ss.). L'indication d'Isolde est sans doute une feinte destinée à justifier aux yeux de Marc sa présence au rendez-vous. Mais le poète aurait pu éclairer sa lanterne (3).

(1) Cf. Bédier, p. 201, n. 1.
(2) Cf. *Tristrams Saga*, p. XCVII.
(3) Gottfried est-il l'auteur responsable des deux dernières bévues, ou les a-t-il transportées du poème français dans son œuvre? L'état des textes ne permet pas de trancher la question.

XXIV

Le Fer rouge
(15051-15768)

15051-15270. Pendant quelque temps, Marc croit à l'innocence des amants. Cependant Mariadoc et Melot réveillent les défiances du roi, qui consent à éprouver de nouveau sa femme et son neveu. A l'instigation du nain, la ruse de la farine est machinée.

Le poème allemand débute par une violente critique des amis perfides, qui cachent sous des faux semblants leurs mauvaises intentions (15051-76). Ce passage ne peut être refusé à Gottfried. Voici nos raisons. Gottfried parle ici en son propre nom ; il emploie un ton personnel, passionné presque, que l'on trouve dans les vers dont il est certainement l'auteur ; la digression abonde en comparaisons tirées du règne animal ou végétal, et qui sont familières à notre poète ; enfin l'idée du *sûr nâhgebûr* se trouve chez le poète allemand Spervogel (1).

A ces considérations générales, qui forment une transition ingénieuse, succède une application à Mariadoc et au nain (15077-120). Le témoignage de *Sir Tristem* (2174-2199), de même que la logique, contraignent à admettre que Thomas parlait de l'espionnage ourdi autour des amants. Tout porte à croire pourtant qu'il le faisait avec moins de vigueur poétique que son imitateur, qui a donné un singulier relief aux défiances qu'exprime Tristan à l'égard du « serpent » Melot et du « chien » Mariadoc.

Un jour donc que la cour s'est fait saigner, le nain sème de la farine sur le plancher de la chambre à coucher, entre les lits. Au

(1) Swer hat... einen falschen *nâchgebûr* — dem wirt sîne spîse harte *sûr* (*MSF.* 21 : 23 s.). Chez les deux poètes, les mots *nâchgebûr* et *sûr* sont à la rime.

milieu de la nuit, Marc s'en va à matines. Prévenu par Brangain de la ruse du nain, incapable pourtant de résister au désir d'aller retrouver Isolde, Tristan, d'un bond, s'élance de son lit dans celui de la reine. Ses veines se rouvrent par suite de l'effort. Il revient ensuite à son lit, mais les taches de sang qui souillent la couche de la reine et la sienne fortifient les soupçons du roi (*G* 15121-270).

Voici les divergences du récit de Gottfried qui méritent d'être signalées.

1° Chez Gottfried, la ruse de la farine n'a lieu que la nuit du lendemain de la saignée (1). On ne saurait voir de motif à cette déviation.

2° Dans le poème français, c'est immédiatement après le coucher que Melot sème la farine. La gaucherie de ce trait est manifeste. En s'éloignant de son lit pour aller à matines, Marc laissera sur la farine répandue des traces de pas qui empêcheront de contrôler les allées et venues de Tristan. Aussi Gottfried a-t-il reculé l'acte du nain jusqu'après le départ du roi (15149 ss.).

3° Les réflexions de Tristan et son monologue (15165-77) peuvent être de Gottfried. Elles n'ont aucune importance pour la narration, qui se poursuit logiquement si l'on élimine le passage. C'est vraisemblablement une peinture de sentiments intercalée par Gottfried et peut-être inspirée d'Eilhart (3900 ss.).

4° Le poète allemand a — fort incongrûment — expliqué que Tristan ne tombe pas dans le piège parce que la lumière lui permet de voir la couche de farine (15181 s.). Tristan n'a pas besoin de cette constatation pour remarquer la ruse, prévenu qu'il est par Brangain (15158 ss.). Il est inconcevable d'ailleurs que Tristan puisse distinguer la farine répandue sur le sol, le poète lui-même ayant expressément déclaré que les lumières sont voilées (15140) (2).

5° Selon la *Saga*, Tristan passe le reste de la nuit dans le lit de la reine (70 : 22 s.). Il est plus vraisemblable qu'il regagne sa couche bientôt après l'accident : c'est ce que dit Gottfried (15202 ss.).

6° Le poète allemand s'attarde à décrire les agitations de Marc, pour qui l'épreuve n'est pas concluante, attendu que le sol est

(1) V. Bédier, p. 212.

(2) En vérité, cette erreur est si grossière qu'on peut se demander si on doit l'attribuer à Gottfried et si elle n'est pas plutôt le fait d'un scribe qui aurait malencontreusement introduit dans le poème les deux vers 15181 s.



vierge de traces. Il n'est guère croyable que Thomas ait fourni tout ce développement. S'il avait insisté, comme le fait Gottfried, sur l'absence de preuves tirée de l'aspect de la farine, on doit penser que l'attention de Robert aurait été appelée sur ce fait et qu'il n'aurait pas omis de le signaler dans le passage précédent (1). Thomas se bornait sans doute à dire, comme la *Saga*, que le roi ne savait rien de précis, sinon qu'il avait vu du sang. Gottfried a ajouté à son texte les vers 15241-70, qui portent d'ailleurs son empreinte, puis est rentré dans le récit au vers 15271.

15271-15537. Marc demande à ses barons comment il pourra sortir de ses perplexités. On décide une réunion solennelle à Londres. Là, un évêque propose au roi de soumettre Isolde au jugement de Dieu. Marc ayant consenti, l'évêque demande à Isolde si elle accepte l'épreuve. La reine se déclare prête à la subir.

La trame du récit se retrouve identique dans la *Saga* et dans le *Tristan* allemand. Mais Gottfried présente d'assez notables divergences de détail.

1° Le poète allemand, seul, se préoccupe de retracer les sentiments de Marc et d'Isolde pendant le voyage, celle-ci inquiète au sujet de son honneur et de sa vie, celui-là attristé à la pensée que son bonheur et sa réputation vont souffrir (15320-8). Cette dernière pensée, qui est en contradiction avec la ferme et dure attitude que Thomas prête à Marc dans cet épisode, détermine à croire à une addition de Gottfried.

2° Le portrait de l'évêque, que Gottfried appelle bizarrement l'évêque de Thamise, est sans doute du poète allemand, beaucoup plus enclin et plus habile que Thomas aux descriptions d'attitudes caractéristiques (15350-3) (2).

3° Le premier discours de l'évêque est, chez Gottfried, mieux composé et mieux traité que dans la *Saga*, qui, fort probablement, reflète Thomas. A l'aide d'un exorde habile, ainsi que de suppressions, d'additions et d'altérations, dans le détail desquelles nous entrerons plus loin (3), il a donné à ce morceau une allure oratoire. Le tempérament didactique du poète se fait jour dans le dévelop-

(1) Cf. Bédier, p. 204, n. 1.
(2) Cf. p. 48.
(3) V. 4ᵉ partie, ch. III, sous *Eloquence*.

pement plus copieux d'une réflexion générale : tendance des hommes à prêter une oreille complaisante aux propos des médisants (15400-7).

4° L'exorde du discours de l'évêque à Isolde (15432-43), qui fait défaut dans la *Saga*, doit être attribué à Gottfried. *a* Le poète allemand est coutumier de cette disposition, que Thomas ne paraît pas avoir recherchée. *b* Pour s'excuser du rôle qu'il assume, l'évêque déclare être le porte-parole du roi (15435 s.), idée qui revient plus loin (15445-7), mais cette fois simplement comme explication. Thomas ne se serait sans doute pas répété à si courte distance. En revanche, il est naturel que Gottfried, cherchant quelle atténuation il pourrait mettre dans la bouche de son personnage, ait adopté la pensée de Thomas pour la faire servir à ce dessein, quitte à la reprendre plus tard (lorsqu'il revient à son texte) avec le sens que lui donnait le poète français. *c* Le ton de l'évêque est, dans la *Saga*, beaucoup moins déférent et compatissant que chez Gottfried (1). Là, l'accusation est presque brutale, ici, elle est discrète et corrigée par toutes sortes de ménagements. Comme l'exorde a précisément ce caractère que l'on voit dans le reste du discours chez Gottfried, on ne saurait le refuser au poète allemand.

5° Dans la *Saga*, l'évêque dit que, depuis un an, le peuple accuse Tristan et la reine de commerce adultère (71 : 31). Chez Gottfried, on ne voit pas pourquoi, c'est dans la réponse d'Isolde que cette idée est exprimée (15484-7).

6° Le poète allemand a adouci la rudesse des mœurs, en n'accueillant pas dans son texte la proposition que fait Isolde elle-même de subir l'épreuve du fer rouge, ni sa déclaration qu'elle est prête, en cas d'insuccès, à se laisser brûler ou écarteler (*S* 72 : 14-18). Chez lui, Isolde s'offre simplement à se soumettre à toute épreuve qu'on lui prescrira (15515 ss.). C'est Marc qui indique la nature du jugement (15528 s.).

15538-15768. Isolde, après avoir pris l'engagement de subir l'épreuve, reste accablée par le souci et l'inquiétude, dit la *Saga*. Gottfried reprend la même idée, mais, suivant sa coutume, établit

(1) Cette remarque a déjà été faite par M. Bédier (p. 212).

exactement le compte des sentiments qui se partagent l'âme de la reine. Il ajoute qu'Isolde fait appel à la pitié du Christ et se livre à la prière et au jeûne (15548-53). Si ce motif religieux avait existé chez Thomas, le pieux Robert l'aurait-il négligé ?

Enfin, Isolde imagine la ruse bien connue, qui lui permettra d'affronter le jugement de Dieu (1). Elle mande à Tristan de venir à Carlion le jour de l'épreuve. Tristan se présente « vêtu d'une mauvaise robe de laine », dit Thomas (*S* 73 : 1 s., *E* 2238 s.), déguisé en pèlerin, déclare Gottfried (15564 s.), pour plus de clarté. C'est, en effet, ce déguisement que la *Saga* reconnaît plus tard à l'ami d'Isolde (73 : 14, etc.). Afin sans doute de ne pas violer l'étiquette courtoise, ce n'est pas Isolde, mais ce sont les gens de son entourage qui, dans le poème allemand, hèlent le prétendu pèlerin (15574-85).

De concert avec Isolde, Tristan prépare, par sa chute, l'équivoque qui servira à fausser l'épreuve. Plus décent que Thomas (2), Gottfried dit que Tristan tomba « aux côtés de la reine, la tenant embrassée » (15600 s.). Le même scrupule de délicatesse a déterminé le poète allemand à remplacer la plaisanterie assez vive d'Isolde (*S* 73 : 20 s.) par des paroles mieux séantes (15617-9). C'est l'humanité de Gottfried qui lui a inspiré une autre modification : aux menaces de mort que, selon la *Saga*, l'entourage d'Isolde profère contre le maladroit pèlerin, le poète allemand a substitué des menaces de mauvais traitements (15605 s.).

Par suite d'une transposition, insignifiante d'ailleurs, Gottfried ne dit pas à l'endroit correspondant au récit de la *Saga* que la reine distribue ses richesses. Cette libéralité d'Isolde a lieu avant la messe, chez Gottfried (15647-51), après l'office, dans la *Saga* (73 : 28 ss.) (3).

On peut supposer, en se fondant sur la prédilection bien connue de Gottfried pour les descriptions, qu'il a ajouté quelques

(1) La « subtile » reine se fait porter par Tristan, déguisé en pèlerin, à travers le gué de Carlion. Devant les barons de Marc, Tristan se laisse choir avec son fardeau. Isolde peut alors déclarer sous la foi du serment que nul homme, sauf Marc et le pèlerin qui est tombé tout à l'heure avec elle, ne l'a tenue dans ses bras.

(2) V. *S* 73 : 8 s., *E* 2250-6.

(3) Kölbing croit par erreur à une omission de Gottfried (*Tristrams Saga*, p. CV).



traits à la peinture d'Isolde se rendant à la messe : cilice, robe courte, manches retroussées (15560-6).

L'épreuve du fer rouge heureusement subie, Gottfried dit : « Alors il fut manifesté et attesté au monde que le très puissant Christ tourne comme le vent, à l'égal d'une manche (1) : il se prête et s'accommode aussi souplement et aussi pleinement qu'il le faut. Il est à la disposition de tous les cœurs, pour la vérité comme pour le mensonge. Que ce soit sérieusement, que ce soit en jeu, on le trouve tel qu'on le désire. Cette chose fut publiquement prouvée par la subtile reine ; elle dut son salut à sa duplicité et au serment fourré qu'elle fit à Dieu » (15737-53).

Au lieu de cette vive protestation, la *Saga* offre une terne conclusion : « Dieu, dans sa douce miséricorde, accorda à la reine une belle justification » (74 : 14 s.).

Le passage de Gottfried a été souvent et diversement apprécié. Avant de le juger, il convient de se demander s'il émane du poète allemand ou s'il est une traduction de Thomas. La réponse à cette question ne saurait guère être douteuse. Le ton et la forme déjà font croire à l'originalité de Gottfried. Mais il y a des preuves plus solides. 1° La polémique à laquelle se livre le poète au sujet du jugement de Dieu faussé par un serment ambigu suppose une indépendance d'opinion qui ne semble pas avoir été commune à son époque. Si nous admettons que Thomas l'a eue, il faut admettre aussi, pour croire que Gottfried a répété sa réflexion, que le poète allemand partageait la manière de voir de son modèle et qu'il n'a pas craint plus que lui de l'exprimer, double rencontre qui serait singulière. 2° Le passage cadre mal avec le contexte. Déjà Kurz a remarqué la dissonance et fait voir qu'en critiquant la ruse de son héroïne, au lieu de se réjouir simplement de l'heureuse issue de l'aventure, le poète a compromis l'harmonie du récit (2). On sait que tel accident est arrivé plusieurs fois à Gottfried lorsqu'il s'écarte de son original (3).

La critique est donc personnelle au poète allemand. Quel en est le sens ?

(1) Il s'agit des manches démesurément longues et larges à leur extrémité inférieure et qui flottaient au moindre mouvement des bras (v. Bechstein, *op. c.*, n. au v. 15740).

(2) V. *Zum Leben Gottfrieds von Strassburg. Germania*, 15, p. 335.

(3) V. 4e partie, ch. IV, sous *Incohérences*.



Dans un article (1) qui mérite d'être discuté, car il fait encore autorité, Kurz a émis l'avis que Gottfried a violemment, autant que sournoisement, attaqué le clergé. Les évêques et les prêtres devant qui Isolde a subi le jugement l'auraient tirée d'embarras par une ruse, ayant été payés par l'accusée. Examinons cette opinion.

Kurz, qui n'a pas connu le poème de Thomas (c'est-à-dire les versions qui en sont restées), est trop enclin à croire que Gottfried a imaginé tout l'épisode, ou au moins l'a arrangé de façon à laisser deviner le rôle du clergé dans l'affaire. Mais, des passages cités par Kurz pour appuyer sa conjecture, les uns se trouvent chez Thomas et ne se prêtent pas à l'interprétation qu'il recommande, les autres n'ont pas le sens qu'il leur attribue.

1° Gottfried suit le texte français quand il fait comparaître Isolde devant un « concile » (qui est, non une réunion de gens d'église seulement, mais de ceux-ci et des barons de Marc, constitués en tribunal) (2). Il n'y a donc aucun argument à tirer de ce trait.

2° Le discours de l'évêque, bien que le ton en soit plus déférent chez Gottfried, a exactement la même tendance dans le poème français que dans le poème allemand. Il est faux, par conséquent, si l'on n'admet pas que Thomas ait eu un dessein analogue à celui de Gottfried, de dire, comme le fait Kurz, qu'on « voit immédiatement que l'Église est du côté d'Isolde et fera son possible pour la sauver ».

3° Thomas, à la vérité, n'a pas conté (à moins que Robert n'ait retranché la donnée, conjecture peu vraisemblable) que la reine recourut aux prières et au jeûne (*G* 15551-3). Mais on voit difficilement comment cette conduite d'Isolde — conforme à la réalité (3) — peut soutenir l'hypothèse de Kurz.

4° Avec Thomas, Gottfried annonce que la reine, avant l'épreuve, fit don de ce qu'elle possédait. A qui ? demande Kurz, qui insinue que ces largesses vont au clergé et paient sa complicité ; « aux pauvres, aux malades, aux blessés, aux orphelins et aux veuves », répond Thomas. Gottfried n'a pas précisé, comme le fait le

(1) V. Kurz, *op. c.*
(2) *G* 15316-8, 15329 s., 15536 s.
(3) V. Hertz, *op. c.*, p. 545.

poète français, et, à la rigueur, on pourrait découvrir une intention dans cette omission. Mais la publicité de ces libéralités exclut le soupçon de Kurz, et, ce qui est plus important, Gottfried déclare que la reine montra cette générosité « pour que Dieu oubliât sa faute et lui rendît son honneur » (15647-54). Il ne saurait être question de corruption.

5° C'est en suivant Thomas, et sans aucune allusion à une confession qui joue son rôle dans l'interprétation de Kurz, que Gottfried met dans la bouche d'Isolde la déclaration qui précède l'épreuve et qui est exigée par le récit.

6° « Les évêques et les prêtres, dit Gottfried, bénirent les apprêts du jugement et eurent bientôt terminé leur office. Le fer fut mis dans le feu » (15641-6). Ce mot « office », paraît plein de mystère à Kurz. Ou plutôt il est trop clair. C'est la machination cléricale, la tromperie dont Isolde va bénéficier. Il ne faut sans doute pas attribuer tant de malice au poète allemand. Il a simplement, et, sauf une transposition légère, exactement répété le texte de Thomas, que la *Saga* rend ainsi : « Le fer fut mis dans le feu et *préparé*. Trois évêques le bénirent... » (73 : 26 s.). C'est ce *préparé*, ou un mot français analogue rendu par *albúit* dans le texte norrois, que Gottfried a innocemment traduit par « et eurent bientôt terminé leur office ». Quant à la raison de la transposition de Gottfried, elle se découvre aisément. Le poète s'est rapproché de la réalité en contant que les évêques bénirent, outre le fer, l'endroit où l'on alluma le feu et le feu lui-même (1), détail omis par Thomas ou par la *Saga*.

On a donc le droit de croire que le récit de Gottfried, conforme à celui de Thomas, ne présente pas plus que ce dernier les intentions que Kurz a cru y démêler. S'il subsistait quelque doute, il suffirait, pour le détruire, de prendre en considération deux réflexions.

Gottfried, dit-on, a disposé l'épisode de façon à attaquer le clergé. Mais alors pourquoi attribue-t-il le succès d'Isolde au « serment fourré » ? A quoi bon la ruse de la reine, sa déclaration ambiguë, son souci d'éviter un parjure, si elle compte sur la supercherie des prêtres pour triompher ? Cette interprétation détruirait le sens de l'épisode.

(1) V. Hertz, *l. c.*

N'oublions pas, en second lieu, que le ton de Gottfried est, dans tout ce passage, profondément religieux et que, *plus que le poète français*, il s'applique à mettre en relief la piété d'Isolde. Ce souci s'accommode mal à la satire supposée. Voici ses additions. « Elle confia ses peines au Christ miséricordieux et secourable à la détresse ; priant et jeûnant, elle s'en remit à lui de la délivrer de ses angoisses et de ses soucis » (15548-53). — Elle distribua ses biens « pour l'amour de Dieu et afin que Dieu oubliât sa faute et lui rendît son honneur » (15651-4). — « Elle entendit la messe d'un cœur fervent ; la sage et bonne reine était pieusement recueillie » (15655-9). — « Isolde avait confié à la clémence du ciel son honneur et sa vie » (15677 s.). — « Elle pria le Dieu bon de garder et de sauver sa main et son cœur » (15682-4).

Pour être persuadé que Gottfried fait jouer ici la comédie à Isolde et la joue lui-même, que le poète, que nous savons respectueux de la religion (1), s'est attaché en cet endroit à déconsidérer ses ministres, enfin que le clair et sincère auteur des digressions a déguisé sa pensée dans tout cet épisode, il faudrait avoir l'appui, non des vagues suppositions de Kurz, mais de preuves solides.

Trouverons-nous une de ces preuves dans la protestation que nous avons traduite plus haut ? Ce serait se méprendre sur le sens des paroles et de la pensée du poète (2). Gottfried, en effet, ne s'indigne ni contre les prêtres, ni contre le Christ, qui « tourne au vent à l'égal d'une manche ». mais contre ceux qui le contraignent à cette versatilité, contre les plaideurs madrés qui, par leur ruse, mettent Dieu dans la nécessité de les servir « pour le mensonge », et qui, comme « la subtile reine », doivent le triomphe d'une cause mauvaise à leur duplicité (3). Sa critique atteint avant tout la pratique du « serment fourré » et, peut-être, par extension, le jugement de Dieu, qui se prête à de telles injustices.

Il est certain, les instructives recherches historiques de Kurz ne permettent pas d'en douter, que le sens droit de Gottfried a pu être blessé par l'abus des jugements de Dieu dont il a été le

(1) V. p. 94, 144, 149, 155, 162.

(2) Le caractère sérieux, passionné même de Gottfried, et qui paraît dans ses digressions ne permet pas de voir avec M. Bahnsch « une frivole raillerie » dans ce passage (*Tristan-Studien*, p. 11 s.).

(3) Les légendes d'*Ami et Amile*, d'*Engelhard*, etc. offrent aussi des exemples du jugement de Dieu faussé.

témoin. Il est possible également qu'il ait blâmé cette institution, et il est sûr qu'il a critiqué l'usage immoral qui en était fait. On voit bien aussi qu'il a exprimé son opinion sous une forme susceptible de scandaliser les croyants. C'est là tout ce qui peut être dit de sa fameuse « protestation », qui n'est ni un acte impie, ni une critique du clergé, mais la manifestation indignée d'un honnête homme et d'un esprit indépendant (1).

Après sa justification, l'Isolde de Thomas reproche à Marc sa conduite envers Tristan, qu'il hait à cause d'elle. Le bon roi regrette sa sottise (*S* 74 : 17-21). Cette impudence de la femme coupable et cette naïveté du mari trompé, qui sont à leur place dans le fabliau et la comédie, auront paru à Gottfried indignes d'un poème sérieux et capables de rabaisser le caractère de son héroïne. Il a rejeté le trait.

(1) Il ne paraît pas impossible non plus que Gottfried ait mis une intention ironique dans ce passage, et qu'il ait prétendu, lui qui ne croyait pas au succès du serment faussé, railler les conteurs et les lecteurs qui ajoutaient foi à la ruse employée pour forcer le Christ à « tourner selon le vent ».

Quant au rôle d'Isolde il est très aisé à expliquer. La reine s'est mise en règle avec elle-même en imaginant le « serment truqué », avec Dieu en lui demandant le pardon de sa faute. Il était naturel, à ses yeux, qu'elle sortît triomphante de l'épreuve. Le rationaliste Gottfried n'a pas jugé qu'il dût en être ainsi. C'est pourquoi il a pris la parole.

XXV

Petitcrû
(15769-16406)

15769-15918. Après l'incident du gué de Carlion (1), Tristan a quitté l'Angleterre pour se rendre en Galles, chez le duc Gilan (2). Celui-ci est possesseur du chien Petitcrû, présent d'une fée. Ravissante est la robe de Petitcrû, aux couleurs variées (3), merveilleux est le grelot qu'il porte au cou, et dont le son bannit toute mélancolie (*G* 15769-894).

La *Saga* ne dit pas que Petitcrû était féé (*G* 15810) : ce n'est là qu'une omission de Robert, comme en témoigne Gottfried (4).

Alors que la *Saga* n'use que d'une comparaison pour donner une idée du pelage de Petitcrû (« il était rouge sang, comme si sa peau était retournée » 75 : 13), le poète allemand, qui a laissé tomber cette image de goût douteux, assimile la fourrure de Petitcrû à la neige, au trèfle, à l'écarlate, au safran et à l'azur (15829-33).

(1) M. Bédier revendique, avec raison, pour Thomas cette indication qui fait défaut en *S* et en *E* (Bédier, p. 217, n. 1).

(2) Toujours empressé à relever la condition de ses personnages, Gottfried s'est abstenu de dire, comme le faisait Thomas (*S* 74 : 30 s., *E* 2309 s.), que Tristan reçut des soudées de Gilan. Dans le poème allemand, Tristan est l'hôte et l'ami du duc (*G* 15779 ss.).

(3) Le palefroi d'Enide a également la peau bigarrée, et, comme Petitcrû, vient d'une créature surnaturelle (Hartmann : *Erec*, 7289 ss., 7394 ss.). D'autres animaux remarquables par leur pelage diversement coloré se rencontrent dans la poésie du moyen âge : ainsi le cerf chassé par Marc (*Tristan G* 17298 ss.), un cheval dans *Tristan als Mönch* (v. 357 ss.), le cheval de Clarion dans *Fierabras* (p. 124).

(4) Robert a rendu exactement Avalon par *Alfheimar* (pays des Elfes) au début de l'épisode (75 : 7). Le mot *Pólin* qui représente plus loin le terme français (75 : 17) serait-il une corruption de scribe pour *Avalon*, inscrit par Robert dans son texte en cet endroit ?

Ces comparaisons, qui toutes sont à la rime, ne semblent pas avoir existé chez Thomas. Par contre, le témoignage de *Sir Tristrem* (2403) ne permet pas d'attribuer à Gottfried l'assimilation du pelage de Petitcrû à la soie (15886-8).

Petitcrû est plus merveilleux encore chez Gottfried que dans la *Saga*. Il ne gronde et n'aboie jamais ; il ne montre pas de colère, quoi qu'on lui fasse ; il ne mange ni ne boit (15890-4). Comme le poète allemand se réfère ici à sa *mære*, il y a lieu de croire qu'il a suivi Thomas, écourté par ses traducteurs anglais et scandinave.

Le son du grelot magique a délivré Tristan de toute peine, et l'amant d'Isolde songe généreusement à acquérir le chien pour son amie. Dans la *Saga*, c'est en présence même du chien que cette intention naît dans l'esprit de Tristan. Le ravissement où est jeté le chevalier, qui oublie, sous le charme, toute peine amoureuse et perd même le souvenir d'Isolde (*S* 75 : 23), donne à cette idée un caractère d'invraisemblance qui a frappé Gottfried. Il conte que c'est après l'éloignement de Petitcrû que Tristan, rappelé à la réalité, pense aux moyens d'obtenir pour Isolde le chien merveilleux (15895-908).

15919-16178. Bientôt se présente l'occasion recherchée par Tristan d'acquérir l'animal féé. Le duc Gilan est tributaire du géant Urgan le velu et s'engage à donner à Tristan ce qu'il voudra, si le chevalier étranger le débarrasse de l'humiliante et onéreuse redevance. Tristan attaque Urgan (1), le tue et réclame Petitcrû pour prix de son service (*G* 15919-16178).

Le poète allemand a assez fidèlement suivi son texte dans cette partie du poème. Voici ses divergences les plus caractéristiques.

1° L'altercation de Tristan et du géant est plus courtoise dans le poème allemand que chez Thomas, où les adversaires s'appellent truand et monstre maudit (*S* 76 : 31 et 76 : 34).

2° Après que le géant a abattu le cheval de Tristan d'un coup de sa massue, il adresse, chez Gottfried, une ironique apostrophe à son adversaire, qui, pour toute réponse, lui crève un œil (16034-

(1) Il ne semble pas que M. Bédier ait eu raison de croire que, chez Thomas, la scène ne se passait pas dans une forêt comme le dit Gottfried (v. Bédier, p. 221, n. 1). Plus loin, en effet, la *Saga* donne cette expresse indication (78 : 12 s.).

45). Discours et blessure, qui ne sont ni dans la *Saga*, ni dans *Sir Tristrem*, paraissent des additions de Gottfried : ils se décèlent comme des ornements inutiles à l'action et ajoutés après coup par l'ingénieux remanieur (1).

3° Thomas contait certainement que le géant, ayant perdu sa main droite, coupée par Tristan, ressaisissait sa massue de la gauche et en portait à Tristan un coup terrible qui fracassait l'écu et terrassait l'homme (*S* 77 : 16-20, *E* 2347-9). Gottfried a éliminé ce détail, peut-être pour ne pas faire voir son héros en si fâcheuse posture, peut-être parce qu'il lui a paru invraisemblable que Tristan ait pu résister à un coup de massue dont le pareil a renversé son cheval (2).

4° Tristan, ayant vaincu, mais non tué le géant, lui livre par la suite un second combat qui a chez Thomas la physionomie suivante. Urgan lance sa massue sans atteindre Tristan. Celui-ci essaie, en vain, de frapper son adversaire du côté gauche : il lui porte alors un coup droit si violent qu'il lui tranche l'épaule et que le géant est précipité du pont dans l'abîme (*S* 78 : 6-10, *E* 2390 ss.).

D'après Gottfried, Tristan, qui a déjà crevé un œil au géant, lui crève aussi l'autre. Mais Urgan porte autour de lui à l'aveuglette des coups furieux, ce qui force Tristan à s'enfuir. Urgan s'étant avancé sur le bord du pont, Tristan revient, et, d'un effort vigoureux, le lance dans le précipice (16156-78).

Il semble que Gottfried se soit, par là, ingénié à dramatiser la lutte du chevalier et du géant. Le récit de Thomas lui a paru trop simple, et trop aisée la victoire de son héros. C'est en somme par un heureux hasard et parce que Tristan réussit à priver Urgan de ses yeux, qu'il triomphe de lui dans le poème allemand, alors que dans le poème français Tristan vient à bout de l'énorme géant aussi facilement que d'un adversaire aux forces ordinaires (3).

16179-16406. Le duc Gilan vient, après le combat, en constater

(1) Cf. cependant Bédier, p. 222, n. 1.

(2) La *Saga* ne dit pas que Gottfried, entrant dans le château du géant vit *sur une table* la main d'Urgan (*S* 77 : 32 s., *G* 16105). Le détail, qui fait aussi défaut dans *Sir Tristrem*, doit être chez Thomas, qui n'a pu manquer de songer à placer la main en un endroit apparent.

(3) L'Iwein d'Hartmann n'est victorieux du géant Harpin que grâce au secours inattendu que lui apporte son lion (*Iwein*, 5050 ss.).

l'issue. Cela, les trois textes s'accordent à le dire. Mais le seul Gottfried parle des anxiétés du bon seigneur (16184-8), comme il est aussi le seul à mentionner la joie que cause à Gilan la victoire de son ami (16199). Ces menus détails psychologiques, comme ceux que nous trouvons si souvent en plus dans le poème allemand, sont probablement de l'invention de Gottfried. Pourquoi Robert, à qui un mot aurait suffi pour les indiquer, les aurait-il éliminés avec ce parti-pris ?

D'une façon plus vive et plus détaillée que la *Saga*, Gottfried conte que Tristan et Gilan vont voir le cadavre du géant, et que le butin est ramené dans le pays du duc (16200-7). C'est chez le poète allemand seul que se trouve l'éloge que fait tout le pays de la prouesse de Tristan (16208-14) : rien ne permet de discerner si Gottfried est ici original ou imitateur.

Nous avons, par contre, le droit d'attribuer avec certitude à Gottfried l'art qui se décèle dans le dialogue où Tristan réclame de Gilan le chien merveilleux comme prix de son service (16226-66) (1). Rapide, vif, incisif, allégé de toute minutie et de tout détail insignifiant est le passage de Gottfried. Dans les derniers vers seulement (16243-66), se rencontre une addition de fond à l'original. C'est qu'il s'agissait, ici encore, de révéler les sentiments d'un personnage, en l'espèce, de montrer les regrets qu'éprouve Gilan à se séparer du chien féé.

Un peu plus loin, Gottfried cède à sa tendance bien connue à magnifier. « Il n'eût pas donné le chien pour tout l'or du monde », dit la *Saga* pour dépeindre la joie de Tristan devenu possesseur de Petitcrû ; « à son regard il n'eût pas estimé plus qu'un fétu Rome et les autres empires, les pays et les mers », corrige Gottfried (16269-72).

Envoyant le chien magique à Isolde, Tristan la prévient par un message dans la *Saga*, par lettre chez Gottfried. Si un détail aussi secondaire est relevé, c'est qu'il paraît être un système de Gottfried de faire jouer aux lettres un rôle que la *Saga* ne connaît pas. Trois passages au moins peuvent être invoqués : 15557 ss, 16285, 16305 s. On a droit de voir dans cette modification un effet du désir de modernisation du poète allemand.

Si l'on doit considérer comme très secondaire une transposition

(1) Robert rend, en effet, exactement le texte de Thomas, dont la manière se découvre à travers la traduction.

de Gottfried, qui annonce seulement après le retour de Tristan que la reine fait construire une niche d'or pour Petitcrû (16341 ss.), on accordera attention à la description de l'attitude hypocrite que prennent, vis-à-vis de Tristan, ses ennemis, Melot et Mariadoc (16318-36). Le jeu de mots sur *êre*, la tournure antithétique de la pensée, l'intervention personnelle du poète, enfin le fait que ce passage procède de la même idée qui a inspiré à Gottfried un développement précédent (15051-76) (1) font pencher la balance en faveur du poète allemand (2).

Comment Isolde expliquera-t-elle à Marc l'origine de Petitcrû? Thomas le disait peut-être. Gottfried, en tout cas, nous l'apprend : la reine conte que c'est un présent de sa mère (16337-40).

Le poète allemand est seul à donner à l'épisode une conclusion. Pour ne pas jouir égoïstement du soulagement que lui procure le grelot enchanté, Isolde l'arrache du cou de Petitcrû, et jamais plus il n'apaisa les chagrins des cœurs (16351-406). Dans une ingénieuse discussion, M. Bédier s'est appliqué à démontrer que c'est à Thomas que doit revenir l'invention de ce dénouement (3). Il faut se rendre à la fine et solide argumentation du critique, et reconnaître que la majeure partie des probabilités est en faveur de son opinion. Il reste cependant inquiétant qu'aucune des versions du poème de Thomas, sauf celle de Gottfried, n'ait gardé trace d'un trait aussi frappant (4).

(1) V. p. 260.

(2) Le mot français *samblanze* (16327) pourrait faire naître des doutes si l'on ne savait que Gottfried a employé des termes étrangers qu'il ne paraît pas avoir trouvés chez Thomas [v. *morâliteit* (8008), *prîsant* (3050, etc.)].

(3) V. Bédier, p. 226 ss.

(4) On remarquera également que l'un des arguments mis en avant par M. Bédier est contestable. Le renoncement d'Isolde aux joies dues au grelot, dit-il, ne cadre pas avec l'économie du poème, puisque, au moment où il se produit, les amants sont réunis : donc plus de chagrins, partant nul besoin de consolations. Il faudrait, par suite, noter ici une faute de logique qui ne permettrait pas de croire à l'invention de Gottfried. La raison n'est pas probante. 1° La comparaison du poème allemand avec l'original démontre que Gottfried, qui a si souvent vu et corrigé les fautes de son modèle, tombe lui-même assez fréquemment dans l'erreur quand il introduit des idées nouvelles dans son texte ; 2° si, cependant, on ne veut pas croire à une aussi grossière bévue, on admettra très bien que Gottfried ait pu faire coexister les effets du grelot magique avec la vie commune de Tristan et de son amie. Cette vie, le poète nous le dit lui-même, n'est pas toujours heureuse ; la joie des amants est contrariée par les tourments de la jalousie, les séparations momentanées, etc. Pour ces instants de trouble le grelot magique est la ressource à quoi Isolde renonce dans un bel élan de générosité.

XXVI

Le Bannissement
(16407-16682)

16407-16682. Rentrés en grâce près de Marc, Tristan et Isolde mènent une vie joyeuse, inquiétée cependant par les contraintes extérieures qui gênent leur amour. Cette restriction est faite par Gottfried seul, qui institue une assez longue digression sur le vouloir, qui doit suffire aux amants lorsque les circonstances leur interdisent les actes (16415-52). Quand même nous ne disposerions pas d'un critère qui paraît sûr, c'est-à-dire du témoignage d'intercalation par la reprise, au vers 16453, de l'idée qui précède la digression (16453 = 16414), et à laquelle Gottfried a dû revenir pour rentrer dans son sujet, nous trouverions dans la prédilection du poète allemand pour ce genre de réflexions et dans la nature des pensées qu'il exprime un témoignage suffisant de son originalité.

Si ce passage est en dehors de l'action, il n'en est pas de même du suivant, où le poète allemand montre le soupçon envahissant l'esprit de Marc. La logique du récit exige cette idée, et l'on ne peut admettre que Thomas l'ait omise. Il est moins sûr que le poète français l'ait revêtue de la forme qu'elle présente chez Gottfried. La comparaison agricole qui s'étend sur les vers 16459-75 a un aspect tout gottfriedien. Le proverbe : « quoi qu'on fasse, les yeux vont là où l'on aime et les doigts là où l'on souffre » (16477-80) peut avoir été énoncé par Thomas (1), ainsi que le commentaire qui le suit et l'application qui en est faite aux amants (16481-504). Mais le récit du combat qui se livre dans l'âme de Marc, tantôt porté à la confiance, tantôt s'abandonnant au soupçon (16505-38), paraît

(1) On le rencontre dans le *Parténopeus* (v. Hertz, *op. c.*, p. 546).

bien être un développement greffé par le poète allemand sur le motif de l'absence de preuves. On remarque que ce passage fait l'impression d'un hors d'œuvre, que le poète français n'a pas coutume de se préoccuper des sentiments de Marc (1), enfin que l'idée de l'amour invincible du roi pour Isolde (16528-30), idée qui n'est pas en harmonie avec le contexte, se retrouvera plus loin dans un passage probablement original (17727 ss.) : pour ces motifs, on peut croire à une addition de Gottfried, toujours sollicité par la peinture d'états d'âme complexes.

Résolu à un acte d'autorité, Marc fait venir les amants et leur annonce qu'il les bannit de la cour. Le discours qu'il leur tient chez Gottfried (16545-624) (2) est si uni, si simple, si dépourvu d'effets de style, qu'on le peut croire en grande partie traduit de Thomas.

M. Bédier a fait voir (3) que quelques-uns des détails du départ des amants (Tristan emporte vingt marcs d'or, sa harpe, son épée, son cor et son arc) ont été empruntés par le poète allemand à son original (*G* 16625-16664). Il y a cependant certains traits qui paraissent propres à Gottfried.

1° M. Bédier constate que c'est Gottfried qui a eu l'idée de dire que Brangain resta à la cour, afin de travailler à la réconciliation du roi et d'Isolde (16635-40, 16665-82). La sympathie du poète allemand pour la douce meschine, son désir de montrer ce qui se passe dans l'âme de la jeune femme et enfin l'inefficacité du rôle qu'il lui attribue semblent démontrer son originalité.

2° Se fondant également sur l'inutilité, en cet endroit, du personnage de Kurvenal, M. Bédier estime que c'est Gottfried qui l'a introduit dans cet épisode, où le fidèle écuyer accompagne les amants dans la forêt, puis, après leur installation, revient à la cour de Marc pour surveiller les dispositions du roi. Il doit aussi rendre compte tous les vingt jours à Tristan des desseins de Marc et répandre le bruit que les amants se sont embarqués pour l'Irlande.

Si nous croyons avec M. Bédier que Gottfried est l'inventeur

(1) V. p. 47 et pass.

(2) Il manque dans les versions anglaise et scandinave, toutes deux mutilées ici.

(3) V. Bédier, p. 233.

du rôle de Kurvenal, nous ne pensons pas que ce rôle soit inutile. *a* Il est nécessaire que Kurvenal fasse croire que les amants sont partis pour l'Irlande. Gottfried, en effet, se conformant au texte de Thomas, les dit inquiets lorsque Marc et ses chasseurs sont aux abords de la Grotte d'amour. D'où provient leur crainte d'être découverts, sinon de la confusion dont les couvrira la révélation de leur mensonge (17330)? Gottfried a donc justifié ici un motif du poème français. *b* L'invention du rôle de Kurvenal a servi à combler une lacune de Thomas. Après que Marc s'est décidé à la réconciliation, à la suite de la découverte de la grotte, il envoie dire aux amants de revenir à la cour (*S* 81 : 27 s.). Quel sera le porteur de ce message ? La *Saga* n'en sait rien. Deux personnes seulement, dans le poème français, connaissent l'endroit où est la grotte : le grand veneur et Marc. Confier au veneur la mission de rappeler les amants, il n'y avait pas à y songer, ce personnage ne devant pas inspirer confiance aux bannis. L'intermédiaire tout désigné sera le fidèle écuyer de Tristan, et Gottfried l'emploiera fort judicieusement à cet office (17686 ss.) : mais il tombe sous le sens qu'il devait l'y préparer dès maintenant et expliquer comment Kurvenal connaît la retraite des exilés (1).

3° Gottfried spécifie que ce n'est pas Petitcrû, mais Huden, qui accompagne les amants dans la forêt (16662 s. cf. 17255). Quelle était la version de Thomas ? *Sir Tristrem* dit que les deux chiens suivirent Tristan et son amie (2467 s.). La *Saga* est assez obscure. Il y est affirmé d'abord que Petitcrû, après qu'Isolde eut rompu le charme attaché au grelot, ne resta pas longtemps au château de Marc, mais s'accoutuma à chasser dans les bois lorsque Tristan et Isolde y séjournèrent (79 : 5-7), puis que Tristan, dans la forêt du Morrois, avait près de lui son chien favori, qu'il dressa à attaquer les bêtes fauves (79 : 34-36).

Kölbing (2) et M. Bédier s'accordent à penser que dans le poème de Thomas un seul chien accompagne Tristan ; mais Kölbing croit que ce chien est Petitcrû, alors que M. Bédier estime que c'est Huden (p. 238, n. 2).

Il ne paraît pas possible, en présence de la distinction si soigneu-

(1) Le vers 17689 prouve que Gottfried a bien eu ce souci.

(2) Il semble du moins que ce soit l'opinion adoptée par Kölbing (v *Tristrams Saga*, p. cxv).

sement faite par Gottfried, de croire que son original ne signalait pas Petitcrû. Cette distinction est une critique ; « il prit le chien Huden *et non Petitcrû* ». Mais qui Gottfried prétend-il critiquer ? pas Eilhart, qui ne connaît point le chien fée ; ce ne peut être que Thomas, chez qui Tristan était accompagné soit de Petitcrû seul, soit des deux chiens (1).

(1) Outre *E*, la *Saga* semble fournir créance à cette dernière supposition. Il y est dit d'abord que Petitcrû s'enfuit dans les bois et y chassa les bêtes fauves en compagnie des amants, puis, que Tristan, dans la forêt, avait près de lui son chien favori. Par cette désignation « *son* chien favori » on ne peut entendre Petitcrû, qui n'a jamais appartenu à Tristan. C'est donc Huden qui accompagne les exilés, suivis aussi de Petitcrû. La raison de l'altération de Gottfried se devine sans peine. Il n'a pu croire que la place du « chien de salon » qu'est Petitcrû (v. 15805 ss.) fût dans la forêt sauvage.

XXVII

La Grotte d'Amour
(16683-17278)

16683-16810. Ce chapitre, consacré à la description de la grotte où se réfugient Tristan et son amie, à son explication allégorique et au récit de la vie qu'y mènent les amants, prête plus que tout autre à la discussion. Nous examinons d'abord la description de la grotte (*G* 16683-776).

Thomas s'écartait de l'ancienne tradition, qui donnait pour demeure aux exilés une hutte de branchages (*Eilh.* 4518 ss.). Soucieux du confortable des amants et épris du dessein de faire croire qu'ils ont dans la forêt une existence agréable, il a remplacé l'indigente cabane par une grotte les abritant mieux contre les intempéries, « chaude en hiver, fraîche en été » (*E* 2487 s.).

Mais, de cette grotte, ni la *Saga*, ni *Sir Tristrem* ne donnent d'exacte description. En déclarant que, dans les temps anciens, des païens l'avaient « fait tailler et arranger avec une grande habileté et un art ingénieux » (*S* 79 : 22 s.), Robert nous apprend que ce n'est pas Gottfried qui a imaginé d'en attribuer la construction aux géants contemporains de Corineus (1). Il n'éclaire pas toutefois un point important : qui de Thomas ou de Gottfried est l'inventeur de la description de la grotte ? On ne peut guère croire que Thomas, qui a eu l'idée de substituer à la hutte de la légende une demeure confortable, n'ait pas dit en quoi la grotte formait une habitation suffisante ; Gottfried, d'autre part, prétend s'appuyer sur sa *mære* (16707) : ces deux raisons démontrent

(1) Ce n'est pas davantage Thomas qui a inventé « Corineus ». Sur l'emprunt de Thomas à Wace, v. Bédier, p. 236, n. 1.

l'antériorité de Thomas. Elles ne démontrent pas que Gottfried ait exactement reproduit le poème français. Il est au contraire visible qu'il s'est, en divers points, écarté de son texte.

1° Selon Thomas, la grotte n'a pas de porte. Plus loin, en effet, nous apprenons par la *Saga* que le veneur de Marc et Marc lui-même, parvenus à l'entrée de l'asile qui abrite les amants, y voient Tristan et Isolde endormis. Ceci déjà témoigne de l'absence de clôture. Mais il y a un indice plus sûr. Marc pénètre dans la grotte pour déposer son gant sur la joue d'Isolde. De deux choses l'une, ou la porte était ouverte, ou il n'en existait pas. La première hypothèse admise, on se demande à quoi servait cette porte qui ne protège pas les amants pendant leur sommeil, et qu'ils négligeraient de fermer le jour précisément où ils doivent songer à se garder. Aussi faut-il se rallier à la seconde, qu'une modification de Gottfried contraint d'ailleurs à accepter. Munissant la grotte d'une porte d'airain (16733), le poète allemand ne peut, comme l'a fait Thomas, introduire Marc dans la retraite de Tristan. Aussi le roi, incapable de soustraire la joue d'Isolde à la morsure du soleil en la couvrant de son gant, doit-il se contenter de garnir de feuillage la fenêtre par où entrent les rayons brûlants (1).

2° De cette fenêtre il n'est pas question chez Thomas, pas plus que des deux autres que signale Gottfried (16729 et 17063). Le poète français ne parle que d'une ouverture ménagée probablement, soit au-dessus de la porte, soit dans la paroi supérieure (*S* 81 : 7 s., *E* 2539). Des trois fenêtres de Gottfried, l'une joue un rôle dans la scène de la découverte.

3° Il est presque hors de doute que Thomas ne connaissait pas le lit de cristal, dont Gottfried décore la retraite des amants (16720-4). Le poète français conte que, lors de la surprise, les amants sont couchés loin l'un de l'autre, chacun d'un côté de la grotte (80 : 29 ss.), et Marc, les trouvant dans cette situation, croit à leur innocence, parce que, coupables, ils auraient un seul lit (81 : 2-4). Il n'y a donc pas de lit, ni de cristal, ni d'autre espèce dans le poème français (2).

(1) En vérité le texte norrois parle bien d'une porte : «... hann (le veneur) kom til *dyranna* á berginu » (80 : 28), mais par ce mot nous devons évidemment entendre l'entrée de la grotte.

(2) Observons en passant une singulière maladresse de Thomas, qui place une épée nue *entre* les amants, que la distance où ils sont l'un de l'autre protège suffisamment contre les soupçons du roi.



4° La grotte, au dire de Thomas, est sous un monticule de terre, où croît un arbre ombreux (*S* 79 : 25 s.). Gottfried a nettement spécifié que, si trois tilleuls touffus se trouvent à l'entrée, il n'y en a pas au dessus (16734-6). Cette critique adressée à Thomas montre l'indépendance de Gottfried. Elle montre aussi son sens des réalités. Si un arbre à l'ombrage épais domine la grotte, comment le soleil peut-il y pénétrer pour brûler la joue d'Isolde ?

Il est aisé de tirer la conclusion de ces observations. La magnifique porte d'airain, les trois fenêtres riantes, le lit précieux, les tilleuls décoratifs sont la propriété de Gottfried. Que reste-t-il à Thomas ? probablement les premiers vers du passage de Gottfried : « la grotte était ronde, spacieuse, haute et droite, blanche comme neige et de toutes parts unie et polie » (16709 s.). Autrement dit, le poète français a fait de l'asile des amants une sorte de logis passable, confortable si l'on veut, une grotte exceptionnellement commode à habiter. Poussant plus loin, le poète allemand a accordé aux exilés une demeure d'une idéale somptuosité : une couronne brillante de pierres précieuses au sommet de la voûte, un sol de marbre, une porte d'airain avec un loquet d'or, un lit de cristal, etc. La grotte habitable de Thomas, par un effet de ce goût du magnifique, auquel cède si aisément Gottfried, est devenue un palais féerique, un Temple de l'amour (1).

Près de la grotte sourd une claire fontaine, entourée d'un gazon fleuri, dit le poète allemand (16741-53). Ce trait idyllique est emprunté à Thomas, la *Saga* le démontre. Il est présumable que Gottfried est également redevable à Thomas de l'idée du concert des oiseaux qui égaie la solitude (16754-61), soit que le poète français l'ait mentionné dès la description de la grotte, soit qu'il ait fait usage de ce motif seulement à l'occasion de la promenade matinale des amants (2).

S'il est impossible d'affirmer que c'est Gottfried qui a imaginé de situer la Grotte d'amour au milieu d'une région sauvage, à une journée de marche d'endroits cultivés (16765-70), il est certain, par

(1) Avant Gottfried, Spervogel avait donné une description, très brève sans doute, d'une fastueuse et allégorique demeure : « Dans le royaume céleste il est une maison : un sentier d'or y conduit, les colonnes en sont de marbre, notre Seigneur les a ornées de rares joyaux ; personne n'y accède qui n'ait le cœur pur ». (*MSF* 28 : 27-33).

(2) V. plus loin sous les vers 17279-17420 (p. 291).

l'accord de la *Saga* et de *Sir Tristrem*, que le poète allemand a ingénieusement transposé les faits. Dans le *Tristan* français, la vie des amants est décrite avant qu'ils aient découvert leur habitation. Choqué de cette incohérence, Gottfried a d'abord décrit la demeure, puis le mode d'existence des amants (1).

16811-16926. Par un défaut de composition dont nous découvrirons la cause tout à l'heure (2), Gottfried a morcelé la peinture de la vie dans la forêt. Il la commence dans le passage 16811-926, l'interrompt pour placer sa description allégorique de la grotte (16927-17142) et la termine dans les derniers vers du chapitre (17143-278) (3).

Thomas est, à n'en pas douter, l'auteur du fonds d'idées que Gottfried a mises en œuvre dans ce passage. Nous allons signaler les plus importantes et essayer de démêler les additions du poète allemand.

1° Les amants n'ont pas de nourriture (délicate *E*), mais il leur importe peu (*G* 16811-50, 16913-26 = *S* 79 : 15-17, *E* 2491-3).

Cette pensée est exposée brièvement et avec le ton calme de la narration chez Thomas. Gottfried l'a développée longuement, et à deux reprises ; il l'a aussi présentée sous forme de protestation contre ceux qui pensent autrement. L'examen du *Tristan* d'Eilhart fournit la preuve de l'originalité de Gottfried. Le bon vieux poète s'étonne naïvement que les amants aient pu supporter plus de deux années ce régime de privations. Il prétend que nul autre ne le subirait au delà d'un an. Gottfried s'indigne d'un tel doute, qui est un crime de *lèse-Minnesang* et s'écrie, au nom de l'idéal méconnu : « Beaucoup se demandent comment Tristan et Isolde ont pu vivre dans la forêt : ils se regardaient et c'était là toute leur nourriture (4) » (16811 ss.). Plus loin, Gottfried accentue encore son opinion et déclare nettement que c'est une sottise de croire que les amants aient eu besoin d'aliments matériels (16913 ss.). Sa verte critique

(1) Sur le rôle de Kurvenal (*G* 16777-810), v. p. 276 s.

(2) V. p. 284 s.

(3) Pour la commodité des références, et parce que telle est la méthode que j'ai adoptée, je suis — à regret ici — l'ordre de Gottfried.

(4) La distinction faite par certains à l'égard du mot *spise*, qui signifierait nourriture délicate, ne peut s'appliquer à Gottfried, qui emploie ce mot comme synonyme de *lipnar* (16822, 16839) et de *mangerie* (16826, 17274).

s'adresse à Eilhart en premier lieu. Mais elle n'est pas sans toucher Thomas, qui reconnaît que les exilés ne sont pas au-dessus des nécessités de la nourriture, puisque le soin de leur approvisionnement est dévolu à Tristan (*S* 79 : 34, *E* 2504-6) (1). Toutefois Gottfried n'a pas osé aller jusqu'au prodige et faire vivre le couple uniquement d'amour. Il adoucit sa pensée par une correction : ils goûtaient rarement aux aliments (16840 s.).

On voit que le poète s'est ingénié à donner un caractère idéal à la vie des amants, comme il s'était appliqué à magnifier leur demeure (2). Nous constaterons plus loin un nouvel effet de cette tendance de Gottfried (3).

2° La société des exilés leur suffit (*G* 16851-69 = *S* 79 : 17 s.).

Il est possible que cette pensée ait été toute nue dans l'original et que le poète allemand l'ait développée. L'allusion à la cour d'Arthur (16864 ss.), qui reparaît plus loin (16900 ss.), semble être du poète le plus récent, à qui sa familiarité avec les récits arthuriens, alors en vogue, a suggéré cette idée.

3° La vie des amants est une vie de délices préférable à toute autre (*G* 16870-81, *S* 79 : 18 s., *E* 2460-4).

A cette pensée est joint chez Gottfried un assez long développement (16882-905), où le poète reprend, dans un tableau d'ensemble, les traits disséminés dans les esquisses précédentes. La vivacité du récit, qui est tout à fait dans la manière de Gottfried, le sens artistique que décèle cette saisissante évocation et la présence de ce procédé en d'autres endroits du poème (4) inviteraient à le croire. Ce qui est assuré, c'est l'originalité de la conclusion (16913-26), où Gottfried intervient personnellement et exprime des idées qu'il n'a certainement pas trouvées chez Thomas.

16927-17142. L'interprétation allégorique de la Grotte d'amour est une des parties les plus intéressantes et les plus caractéristiques du *Tristan* allemand. Mais a-t-on le droit de l'attribuer à Gottfried, et est-il assuré que celui-ci n'ait pas simplement traduit Thomas ?

(1) Il faut sans doute laisser pour compte à frère Robert la pieuse pensée : Dieu devait pourvoir à leurs besoins (*S* 79 : 16 s.).

(2) V. p. 281.

(3) V. p. 286.

(4) V. p. 152, 153 s. et v. 11144-9.

La plupart des critiques croient plus ou moins fermement à l'originalité du poète allemand (1). M. Bédier, cependant, estime que Thomas a dû fournir au moins quelques traits à son imitateur (2). Il appuie son opinion sur la présence d'indications allégoriques dans la Salle aux images. Voici sans doute le passage qu'il vise : « Isolde était vêtue de pourpre, parce que la pourpre signifie chagrin, tristesse, peine et misères, et qu'elle avait subi tout cela pour l'amour de Tristan » (*S* 93 : 29-31). Mais à bien considérer les choses, cette allégorie ne se rapporte qu'à la couleur des vêtements et n'est peut-être que la reproduction d'une idée courante (3). Elle est en tout cas fort loin des fines, originales et — autant que le comporte le genre — poétiques interprétations de Gottfried (4).

Cette constatation ne prouve pas en vérité que Thomas eût été incapable du travail de fantaisie que nous trouvons dans le poème allemand. Il convient, pour se prononcer avec quelque assurance en faveur de Gottfried, d'apporter des arguments positifs.

1° Nous avons remarqué que l'interprétation allégorique n'est pas à sa place dans le *Tristan* allemand (5). Elle devrait logiquement faire suite à la description de la grotte, et non couper la peinture de la vie des amants. Pourquoi ce désordre du si ordonné poète (6)? N'est-ce pas qu'il a songé à l'allégorie alors que déjà il avait — en suivant sa source — entamé le récit de la vie des exilés ? Concordance singulière : le passage qui précède l'allégorie se termine par une violente entrée en scène du poète (« moi aussi... »), et l'allégorie elle-même finit par une confession émue. Ne peut-on dès lors penser que Gottfried, amené par sa première

(1) V. Heinzel, *op. c.*, p. 282, Kölbing : *Tristrams Saga*, p. CXIII, Hertz, *op. c.*, p. 549.

(2) V. Bédier, p. 234, n. 1.

(3) Dans *Tristan als Mönch* on trouve aussi une explication symbolique des couleurs (v. 357 ss.).

(4) Pour la même raison on ne saurait invoquer, au profit de Thomas, la présence, dans le poème français, de l'allégorie des vêtements portés par les jeunes gens adoubés à la cour de Marc, et qui est peut-être la propriété de l'auteur anglo-normand (v. p. 126).

(5) V. p. 282.

(6) Cette négligence frappe d'autant plus que le sens de la composition a déterminé Gottfried à déplacer la description de la grotte peu auparavant (v. p. 281 s.).

intervention à faire un retour sur lui-même, a imaginé ses divers symboles sous l'effet d'une poussée d'émotions personnelles et en vue de faire de la grotte la représentation de ses désirs, de ses expériences et de son idéal d'amour? Au fond, l'interprétation allégorique est une digression sur l'amour comme les autres digressions sur cette matière, et qui sont, pensons-nous, originales (1).

2° Au début du passage, Gottfried s'excuse des explications qu'il va donner. D'habitude il ne recourt pas à ces artifices oratoires quand il traduit son texte. Il se contente, s'il y a lieu à justification, de se référer à sa *mære*.

3° L'interprétation allégorique suppose une grotte merveilleusement aménagée, comme l'est celle de Gottfried. Il faut qu'elle se distingue par son aspect, ses dimensions, sa forme, sa décoration, etc., pour que chacun de ces détails prête à l'allégorie. Mais la grotte de Thomas est une grotte ordinaire, une simple « fossure » : elle n'a ni le lit de cristal, ni le sol de marbre, ni la porte d'airain, ni les fenêtres (2), objets qui fournissent au poète allemand le point de départ de ses symboles. En l'absence de tout détail romantique, à quoi Thomas pouvait-il attacher ses allégories? Si d'ailleurs on considère la complaisance avec laquelle Gottfried a multiplié les applications et épuisé les effets du procédé, on l'en tiendra aisément pour l'inventeur, ou du moins l'adaptateur au cas particulier (3).

En résumé, il y a certitude absolue de l'originalité de Gottfried pour une part considérable des interprétations du poème allemand, celles relatives à des objets qui n'existent pas dans la grotte du *Tristan* français, et il y a plus que probabilité pour l'ensemble du morceau. Au défaut de preuve matérielle irréfutable, le faisceau d'arguments réunis plus haut paraît suffire à imposer la conviction.

(1) V. v. 12191 ss., 13021 ss., 13781 ss., 16415 ss. etc.
(2) V. p. 280 s.
(3) Bien que cette observation n'apporte qu'un argument de médiocre qualité, remarquons qu'il y a quelque invraisemblance à supposer qu'une grotte aussi merveilleusement aménagée ait pu exister dans les environs du château de Marc sans que personne en ait eu connaissance. Par la découverte du veneur on peut juger qu'elle n'était cependant pas très difficile à trouver.

Pour ce qui est de la confession qui fait suite à la description allégorique (17104-42), il ne saurait être douteux qu'elle n'émane de Gottfried et qu'il ne faille voir là un épanchement de sentiments intimes (1).

17143-17278. La digression terminée, Gottfried revient à la vie des amants. Il décrit leurs distractions dans la solitude. Elles sont de deux sortes : plaisirs matériels, jouissances de l'esprit.

Le poète allemand a certainement trouvé chez Thomas le germe de sa peinture des distractions physiques de Tristan et de son amie. La *Saga*, en effet, présente les traits essentiels du récit de Gottfried : 1° les promenades matinales et le gracieux paysage qui se déroule devant les pas des amants (*G* 17143-69 = *S* 79 : 26-31); 2° les heures de repos sous le frais ombrage (*G* 17170-35 = *S* 79 : 32-34, la *Saga* est toutefois moins précise que Gottfried) ; 3° les plaisirs de la chasse (*G* 17246-78 = *S* 79 : 34-38).

Ne croyons pas cependant que le poète allemand ait exactement suivi son texte. Ses tableaux donnent, plus que l'original, l'impression d'un charme absolu, d'une sérénité élyséenne. On objectera que Robert a pu malencontreusement écourter le poème français et, par là, en détruire l'aspect idyllique. La réfutation est aisée. « Quand il pleuvait et quand il faisait froid... » dit la *Saga*. Thomas avouait donc que les intempéries sévissaient aux abords de la Grotte d'amour. Gottfried n'admet pas que la vie paradisiaque des amants subisse ces troubles : il a refusé la pluie et le froid au climat de sa forêt, où il fait régner le « printemps éternel » de l'île de Calypso.

On remarque, dans ce passage, une autre modification issue de la même tendance. Chez Thomas, Tristan et Isolde se livrent à la chasse pour satisfaire leur faim ; chez Gottfried, ils usent du *brachet* et de l'arbalète par *déduit* plutôt que par *mangerie* (17270-4). Ce qui était une nécessité dans le poème français est devenu un plaisir dans le *Tristan* allemand.

Ces observations, jointes à celles qui ont été faites auparavant sur la beauté de la grotte (2) et sur l'aptitude des exilés à se

(1) V. p. 284 s.
(2) V. p. 281.

passer de nourriture (1), révèlent, nous l'avons déjà dit, le désir de Gottfried d'idéaliser la vie des amants dans la forêt. Thomas (*E* 2494-7) et Eilhart (4549-51) avaient donné aux exilés un motif de joie dans leur liberté d'amour, dans le bonheur de la contemplation mutuelle. Mais leur existence restait rude chez le vieux poète allemand. Thomas l'a faite supportable et même douce. Par un nouveau progrès, et sous l'influence des idées du *Minnesang*, Gottfried l'a rendue enviable entre toutes. L'amour était la suprême félicité du monde contemporain : on n'eût pas compris qu'il manquât rien au bonheur d'un couple à qui aucune de ses joies n'était refusée.

Outre les plaisirs du corps, les amants ont chez Gottfried (17186-228) des distractions immatérielles dont n'offrent pas trace les versions norroise et anglaise.

1° Ils charment les heures en se contant, avec une tendre sympathie, l'histoire des amantes fameuses : Phyllis, Canace, Byblis et Didon.

Si Gottfried n'a pas remplacé les héroïnes de Thomas par d'autres plus familières, et si M. Bahnsch (2) a eu raison de supposer que Gottfried a tiré ses noms de l'œuvre disparue de Bligger de Steinbach, il est à peu près certain que notre poète ne doit pas être considéré comme le tributaire de Thomas.

2° Tristan et Isolde ont une autre ressource contre l'ennui. Ils harpent et chantent des lais d'amour.

Pour ce trait et pour le suivant : affection absolue qui rend les amants dignes de la grotte (17229-45), on ne saurait invoquer en faveur de l'originalité de Gottfried que le silence des deux autres versions, argument insuffisant en cet endroit.

(1) V. p. 282 s.
(2) *Tristan-Studien*, p. 9.

XXVIII

La Découverte et la Réconciliation
(17279-17662)

17279-17420. « Il advint un jour que le roi, suivant son habitude, alla chasser dans la forêt ». C'est en ces termes que la *Saga* introduit l'épisode de la découverte des amants. Si les mots *suivant son habitude* sont empruntés au texte de Thomas, ce dont on n'a pas de raison de douter, il faut reconnaître à Gottfried l'ingénieux début de ce chapitre de son *Tristan*. Ingénieux à double titre. 1° Marc, dit le poète allemand, est affligé d'une grande tristesse au sujet de son honneur et de sa femme (17279-86). Il y a un joli effet de contraste entre le deuil de Marc et la vie de joie des amants qui vient d'être décrite. 2° Pour se distraire, ajoute Gottfried, le roi se décide à aller à la chasse (17287-90). Ainsi est justifié le dessein de Marc et, par suite, le fait de la découverte. Ce motif démontre aussi l'originalité de Gottfried, chez qui Marc, depuis le bannissement d'Isolde, se livre *d'habitude* à la douleur et non au plaisir de la chasse.

Longuement, Thomas conte le début de la chasse. Gottfried, à qui répugnent les détails oiseux de ce genre (1), a abrégé. Il a laissé de côté les lignes 80 : 3-9 de la *Saga*, où est décrite la quête du cerf, la dispersion d'une harde et sa poursuite par les chasseurs. Il a aussi résumé les péripéties de la chasse du cerf isolé de la harde (*S* 80 : 11-19, cf. *G* 17291-19).

En revanche, le poète allemand a dépeint le cerf poursuivi. Il lui a donné un aspect singulier : crinière de cheval et pelage blanc (17296-99). La raison de cette addition est le désir de motiver

(1) V. p. 104.

l'acharnement que Marc mettra à atteindre cet animal merveilleux (17313-8) et, en conséquence, la découverte de la grotte.

Suivant Gottfried (17319 ss.), la chasse est interrompue par la nuit. Marc et ses compagnons couchent dans la forêt. Le lendemain, le maître veneur reprend la piste et arrive à la grotte. D'après la *Saga* (1), il semblerait que, dans l'original, c'est le même jour qu'ont lieu la chasse et la découverte. Il importe, à cause des conséquences que l'on apercevra tout à l'heure, d'examiner si la *Saga* reflète le poème français.

Plusieurs raisons font soupçonner une corruption de l'original. 1° Le second *hann* de la ligne 19, p. 80, de la *Saga* est en l'air ; ce pronom suspect se rapporte-t-il à Marc, perdu de vue depuis la ligne 9 de la même page, ou à un nom — « le veneur » — qui aurait sauté dans la traduction ou la copie ? Quelle que soit la réponse à cette question, on ne peut nier une incohérence entachant l'authenticité du texte. 2° Le nom de Kanves, donné au veneur par la *Saga* seule, est fait pour surprendre. Robert, si parcimonieux dans l'usage des noms propres, se trouve avoir ici un nom que Gottfried, plus libéral dans la désignation onomastique, ne connaît pas. 3° On ne voit pas, dans la *Saga*, comment le veneur de Marc s'est séparé de la troupe des chasseurs.

Supposons que Thomas ait dit que les chasseurs passèrent la nuit en forêt et que le traducteur norrois n'ait pas compris ce passage, peut-être obscur, peut-être défiguré dans son manuscrit, qu'il ait, par exemple, lu, au lieu de « *Kan* (pour *quant*) *veit* (li venerre le jur) », le nom propre *Kanves*, alors tout s'expliquerait : l'apparition insolite du mot Kanves et l'isolement du veneur, qui, le jour venu, s'éloigne de la troupe pour reprendre sans compagnons gênants la quête du cerf. Il va de soi que, dans cette hypothèse, le *hann* suspect représenterait le mot veneur omis plus haut par Robert.

La façon dont nous supposons que la *Saga* a commis l'erreur peut ne pas être exacte. Mais l'erreur existe. Aux raisons qui viennent d'être invoquées s'ajoute un argument qui paraît décisif. Thomas conte que les amants ont fait le matin de la découverte

(1) *E* donne un récit informe et sans valeur pour le contrôle.

une promenade et sont allés jusqu'à la fontaine qui est à proximité de la grotte (1).

C'est certainement à dessein que Thomas a introduit cette promenade dans son récit. Par l'effet d'une nouvelle faute du traducteur, ce dessein a disparu dans la *Saga*, qui nous donne la version suivante de la découverte des amants. Arrivé à la fontaine, le veneur remarque un sentier. Il suppose que le cerf a pris ce chemin, le suit lui-même et parvient à la grotte. L'incohérence de ce récit saute aux yeux. Pourquoi, au lieu de chercher la voie du cerf, le veneur s'aventure-t-il sur un sentier banal ? On devine un contresens. La lecture de Gottfried le fait toucher du doigt. Les amants, dit-il avec Thomas, sont allés le matin jusqu'à la fontaine. Leurs pas ont laissé une trace *dans l'herbe couverte de rosée*. Cette trace, le veneur, parvenu à la fontaine, la prend pour celle du cerf (2). Il s'engage sur la piste et arrive nécessairement à la grotte (17421-31). Dans cette narration, on comprend l'utilité de la promenade, la raison de la présence de la fontaine dans le récit et le motif qui fait que le veneur dirige ses pas vers la retraite des amants. La bévue de Robert est d'autre part aisée à expliquer : il a pris la trace des pas dans la rosée pour un sentier frayé.

Nous restituons donc à Thomas l'idée de la découverte de la grotte grâce au sillon laissé dans l'herbe humide, et en déduisons cette logique conséquence : si la rosée n'est pas encore évaporée au moment où le veneur est aux abords de la grotte, il faut que les chasseurs aient paru dans la forêt à une heure matinale. Étant

(1) *S* 80 : 23 s. Cf. aussi les allusions à cette course matinale dans la *Saga* : 81 : 6 s. et 80 : 30 s. Cette dernière paraît inintelligible à M. Bédier (p. 240, n. 3). Si ce passage : « les amants reposaient éloignés l'un de l'autre parce qu'ils avaient marché pour leur plaisir » lui semble obscur, c'est, je crois, parce que l'existence de la promenade matinale chez Thomas a échappé à son attention, si soutenue cependant (p. 244). Que l'on tienne compte de cette donnée, et la phrase jugée incompréhensible devient claire. La chaleur était accablante. Echauffés par la course, les amants rentrent dans la grotte. Ils s'étendent loin l'un de l'autre afin d'éviter que le contact de leurs corps les échauffe davantage. Nous aurons à examiner plus loin pourquoi Gottfried n'a pas respecté ce trait de Thomas. (V. p. 292).

(2) Il est impossible qu'il agisse autrement. Ce n'est pas une foulée quelconque, ancienne peut-être, qu'il relève. La trace se révèle toute fraîche par la différence de coloris que présentent l'herbe couverte de gouttelettes humides et le « passage » d'où la rosée a été enlevée. Il peut et doit croire que c'est son cerf qui est venu là depuis peu.

donné l'éloignement de la grotte (1), ce ne peut être le jour même où ils ont quitté le château de Marc. Il faut donc qu'ils aient passé la nuit dans la forêt. Ainsi se trouve à nouveau confirmée notre hypothèse.

Cette reconstitution du texte de Thomas conduit à la solution d'une autre et intéressante question. On trouve dans le *Tristan* français la promenade matinale; on y trouve également la découverte de la grotte par la trace des pas dans la rosée. Comment ne pas croire qu'il y a une relation entre ces deux faits et que l'idée de la promenade matinale est subordonnée au moyen de la découverte? La grotte, dit Thomas, est cachée dans un rocher (*S* 79 : 21 s., *E* 2489 s.). Se demandant comment le veneur réussirait à en percer le mystère, le poète a songé à une piste. De là, la nécessité de la promenade des amants dans la rosée (2).

C'est donc à Thomas que revient l'économie du récit de la découverte. C'est à lui aussi qu'il faut attribuer les traits essentiels du concert des oiseaux qui égaie la promenade matinale (*G* 17351-97). L'emprunt de Gottfried se décèle par l'abondance, en ce passage, de mots français, dont deux même sont conjugués sous leur forme française (3). Pour des raisons tirées du tempérament de Gottfried nous pensons que le poète allemand a ajouté à l'esquisse de Thomas la chaleur, la délicatesse et le sentiment.

Avant de quitter cet épisode, il nous reste à étudier encore un fait qui mérite l'attention. Dans le récit de Thomas, comme chez Gottfried, l'épée nue de Tristan est placée entre les amants lorsqu'ils sont découverts. On sait que, dans la tradition suivie par Eilhart, c'est une coutume constante de Tristan de poser son épée nue entre lui et Isolde avant de se livrer au sommeil (*Eilh.* 4581-91). En était-il de même chez Thomas ? Ni la *Saga* ni *Sir Tristrem* n'éclairent ce point. Ces deux versions se contentent de faire savoir que l'épée nue se trouvait entre les deux amants lorsque le veneur les aperçut. Pour Gottfried, il n'y a pas de doute. C'est ce

(1) Elle se trouve à une journée de marche de toute terre cultivée, dit Gottfried (16765-8). Cette distance est peut-être exagérée. Cependant la vraisemblance du récit exige qu'on la suppose considérable.

(2) Ici encore je suis en contradiction avec M. Bédier (p. 243 s.).

(3) V *schantoit* et *discantoit* (17375). Cf. Bédier, p. 244, où cette remarque est faite à propos de *discantoit*.

jour seulement, et afin de décevoir l'indiscret qui parviendrait à sa retraite, que Tristan recourt à cette ruse. Il est évident que le poète allemand a tenu à motiver un fait inexpliqué de son texte. Il y a réussi par une ingénieuse addition. Le premier jour de chasse, les amants ont entendu les sonneries de cor et les aboiements des chiens. Ils redoutent que Marc ne soit averti du lieu de leur retraite (17322-30). Le lendemain, leurs craintes ne se sont pas dissipées. Après leur promenade matinale, ils prennent, en prévision du danger de la découverte, la précaution de placer entre eux l'épée nue de Tristan (17400-20).

L'inquiétude des amants justifie donc la donnée de l'épée au rôle symbolique. Elle explique aussi que Tristan et Isolde dorment à quelque distance l'un de l'autre « et non à la manière des épousés » (*G* 17410-5), motif plus vigoureux que celui de Thomas, qui attribue l'éloignement des amants au souci d'éviter la chaleur résultant du rapprochement de leurs corps (1).

La modification de Gottfried n'est cependant pas à l'abri de tout reproche. Il est invraisemblable, comme M. Bédier l'a fait voir, que les amants, malgré leur crainte d'être surpris, aillent le matin à la fontaine, et ensuite qu'ils rentrent dans leur grotte pour y dormir paisiblement, insoucieux du péril (2). Ce qui atténue cette faute, c'est d'abord l'incertitude où sont les amants que la chasse durera deux jours, puis le peu de gravité du danger qu'ils courent à être découverts. Au fond qu'ont-ils à redouter? d'être pris en flagrant délit de mensonge, puisqu'ils ont fait croire qu'ils allaient en Irlande et sont restés en Cornouailles (17329 s.). C'est tout. Marc ne leur veut aucun mal. S'il était animé de dispositions hostiles, ils en seraient prévenus par Kurvenal (16793 ss.). Ils n'ont donc pas à craindre au sujet de leur vie, et, pour cette raison, n'éprouvent pas de véritables alarmes. Ce qui leur importe, c'est de convaincre un visiteur indiscret de la chasteté de leur commerce. Cela sera fait grâce à l'épée nue placée entre eux et à la façon dont ils reposent (comme un homme près d'un autre homme). A bien y réfléchir, et étant donné le schème de Thomas, on ne peut refuser à Gottfried d'avoir heureusement corrigé son texte.

(1) V. p. 290, n. 1.
(2) V. Bédier, p. 244 s.

17421-17662. Le veneur de Marc, suivant la piste des amants, parvient à la grotte et découvre le couple endormi ; mais il croit avoir devant lui des créatures surnaturelles. Il va rapporter à Marc ce qu'il a vu (*G* 17421-88).

Gottfried s'écarte peu de la *Saga* dans le récit de cet incident (1). Une divergence de détail est nécessitée par une modification antérieure du poète allemand. Comme il a muni sa grotte d'une porte d'airain, le veneur ne peut, chez lui, comme dans la *Saga*, apercevoir les dormeurs par l'ouverture de leur refuge ; c'est par une des trois petites fenêtres qu'il les voit. On ne saurait, par contre, porter à l'actif de Gottfried l'explication de l'effroi dont est saisi le veneur à l'aspect des amants, c'est-à-dire la croyance en l'apparition de deux êtres surnaturels (17454-6). Cette impression du veneur étant signalée plus loin par la *Saga* (80 : 35 s.), il est évident que c'est Thomas qui en est l'auteur. Ce n'est pas davantage Gottfried qui a imaginé de mettre le récit fait par le veneur à Marc en discours direct. Une trace de cette forme d'exposition est restée dans la *Saga*, et nous savons d'ailleurs que Robert se plaît à abréger son original en résumant un dialogue en style indirect (2).

Plus longuement que la *Saga*, qui a pu écourter l'original, Gottfried conte que Marc, conduit par le veneur (3), se rend à la grotte, où il voit, lui aussi, les amants endormis (17488-510).

Pour la suite du récit, voici le schème de la *Saga :* 1° Marc reconnaît Isolde et son épée « la plus tranchante qu'il y eût au monde » ; 2° Marc se convainc de l'innocence de son neveu et de la reine ; 3° la beauté d'Isolde fait sur Marc une profonde impression.

Hors la qualification de l'épée de Marc, qui est un détail oiseux, Gottfried a repris les éléments du récit qu'offre la *Saga*, et dans le même ordre. Mais au lieu de la sèche et banale narration de la version norroise, le poème allemand présente un tableau fortement coloré, une exposition enrichie d'ornements poétiques et d'effets de style. A-t-on le droit d'attribuer à Gottfried le brillant de ce développement ?

(1) V. p. 290 sur les vers 17421-31.
(2) V. p. 31 s. et 36.
(3) Ce trait n'est pas dans la *Saga*, mais doit sans doute être restitué à Thomas.

1° En face des deux êtres qui lui sont chers et dont la trahison l'a désespéré, le roi éprouve à la fois joie et douleur. Sont-ils coupables? A cette angoissante question, il répond tantôt oui, tantôt non. Enfin survient l'Amour, aux joues roses et respirant l'innocence, qui détruit ses soupçons et lui rend l'illusion dont son bonheur a besoin (17507-60).

Ni les idées ni la forme de ce développement ne plaident pour Thomas. Nous avons, à diverses reprises, remarqué que le poète français s'inquiète peu de ce qu'éprouve Marc (1). Il est vraisemblable qu'il s'est contenté de dire, comme la *Saga* le rapporte, que Marc trouva dans l'éloignement des corps de Tristan et d'Isolde et dans la présence de l'épée nue entre eux la certitude de leur innocence. Il n'est question dans les versions anglaise et norroise ni d'un doute du roi, ni d'un combat livré en son âme entre le soupçon et l'amour. Nous savons d'un autre côté que ces peintures de luttes morales sont familières à Gottfried.

De là une présomption en faveur du poète allemand. Cette présomption aboutit à la certitude si l'on considère la forme du développement, ce monologue vif et pressant qui coupe la narration, cette accumulation d'antithèses, procédé cher à Gottfried, le tour personnel de la pensée, enfin cette personnification de *Minne*, dont le *Tristan* allemand offre tant d'exemples.

On peut donc affirmer que Gottfried a trouvé chez Thomas la pensée d'où est né son développement, mais qu'il l'a modifiée en insistant sur les doutes du roi et en donnant à cette idée une forme poétique.

2° On croira plus volontiers encore à cette transformation de Gottfried si l'on considère qu'il a — de son propre aveu — ajouté au passage qui suit immédiatement. Thomas contait qu'Isolde avait les joues roses, s'étant endormie de lassitude (*S* 81 : 6 s.). Le poète français faisait allusion à la fatigue causée à Isolde par la promenade matinale. Mais cette allusion est obscure. Il fallait l'éclairer. Avec une gracieuse bonhomie, le poète allemand déclare d'abord ne pas savoir de quelle fatigue la *mære* peut bien parler, puis, feignant de se raviser, il affirme qu'il se rappelle maintenant : c'est pendant la course des amants dans la rosée qu'Isolde a

(1) V. p. 47 et 248.

éprouvé l'effet de la chaleur qui a fait affluer le sang à ses joues (17565-79). En même temps qu'est décelée l'altération de Gottfried, est démontré l'accord de la *Saga* avec Thomas sur ce point de l'épisode.

3º Parlant du charme qui s'exhale d'Isolde et séduit Marc, la *Saga* se contente de dire que le visage de la jeune reine parut à son époux si ravissant qu'il pensa n'avoir jamais vu plus belle femme. Gottfried dépeint avec toutes les grâces dont il dispose la beauté d'Isolde, dont il fait un joli portrait. Deux raisons montrent l'indépendance du poète allemand. Pour mieux faire ressortir l'éblouissant éclat du visage de la jeune femme, il a tiré parti du rayon de soleil que Thomas ne signale que plus loin (lorsque Marc songe à protéger Isolde de son gant); mais, arrivé au point du récit correspondant au poème français, il présente les choses comme si Marc apercevait le soleil à ce moment seulement (17612), ce qui dénote une reprise de l'original. De plus, l'apparition de l'Amour personnifié, qui enflamme la passion de Marc, est, comme nous l'avons remarqué tout à l'heure, un trait particulier à Gottfried.

La *Saga* et *Sir Tristrem* s'accordent à dire que le roi, afin de préserver Isolde de la morsure du soleil, déposa son gant sur la joue de sa femme. Les choses ne pouvaient se passer ainsi dans le *Tristan* allemand, où l'accès de la grotte est interdit par une porte. Ici, Marc, après avoir contemplé les amants par l'une des trois fenêtres, celle qui livre passage aux rayons brûlants, en obstrue l'ouverture à l'aide « de gazon, de fleurs et de feuillage » (le gant n'aurait évidemment pas suffi). A leur réveil, Tristan et Isolde remarquent que le jour s'est assombri dans leur asile, et ne tardent pas à découvrir que l'une de leurs fenêtres est aveuglée. Intrigués, ils montent au sommet du rocher, voient l'œuvre de Marc et les traces de ses pas. Ils présument que c'est le roi qui les a épiés (17612-23, 17631-62).

Toutes ces divergences ont leur origine dans la transformation de la grotte ouverte à tout venant du poème français en une sorte de palais soigneusement fermé. Le point de départ de Gottfried étant admis, son exposition paraît logique et vraisemblable (1).

(1) A qui objecterait que les amants, dans le poème français, reconnaissent plus sûrement la présence de Marc, grâce au témoignage évident du

Une dernière observation relative à ce chapitre. Marc, dans le poème allemand, donne, après sa découverte, l'ordre aux chasseurs de retourner à son château, afin que nul autre ne voie le spectacle dont il a été témoin (17625-30). Cette indication, qui n'est pas dans la *Saga*, peut avoir été inspirée à Gottfried par Eilhart (4610 s.), chez qui le roi recommande au veneur de ne rien dire de ce qu'il a vu.

gant, que dans l'œuvre de Gottfried, où rien ne démontre que c'est Marc qui est venu à la grotte, nous répondrons qu'il est indifférent, pour l'action, que Tristan et Isolde sachent qui a découvert leur retraite.

XXIX

La Séparation (17663-18408)

17663-17741. Revenu à son château, Marc, suivant la *Saga*, rassemble ses vassaux et affirme que l'accusation dont on avait chargé Tristan était fausse et insensée (81 : 21-24). Gottfried a remarqué l'incohérence de Thomas. Le poète français n'ayant jamais dit que Marc avait banni les amants sur des accusations proférées par autrui, mais sur ses propres soupçons (1), le roi n'avait pas à confondre les calomniateurs, mais à avouer l'inanité de ses suppositions. C'est ce qu'il fait dans le poème allemand (17663-72).

Avec Thomas, Gottfried relate l'assentiment donné par les vassaux au dessein de Marc de faire revenir Tristan et Isolde à la cour. Mais il est seul à dire que le fidèle Kurvenal est chargé de cette mission (17686-99) (2). Il est également seul à donner une explication que son idéalisation de la vie des amants rend nécessaire. On s'étonne que Tristan et Isolde consentent à abandonner l'existence de délices qui est leur lot dans la grotte enchantée. Le poète allemand invoque, comme raison de leur décision, le respect de Dieu et de l'honneur (17700-3), c'est-à-dire le désir de mettre fin à une vie impie et, aux yeux du monde, déshonorante.

Les amants revenus à la cour, Marc devait, chez Thomas, exiger d'Isolde la promesse et le serment que jamais plus elle ne parlerait à Tristan ni ne l'aimerait. Il est fait allusion à ce serment dans les fragments conservés (v. 1504 ss.), et l'on ne voit pas à quel autre endroit du poème il pourrait trouver place. Gottfried, d'ailleurs, démontre l'existence de cette donnée dans le poème

(1) Nous admettons que la *Saga* a reproduit le texte de Thomas.

(2) V. p. 276 s.

français. Marc, chez lui, exhorte les amants à éviter tout manège amoureux à l'avenir (17716-25).

La *Saga*, qui se tait de ces précautions prises par Marc, a dû sacrifier d'autres données de son texte. Il paraît vraisemblable que Thomas signalait la satisfaction de Marc d'avoir auprès de lui l'épouse aimée, et constatait que le roi disposait du corps, mais non de l'affection d'Isolde (1). On ne comprendrait pas que Gottfried, s'il n'avait trouvé cette idée dans son original, se fût mis en contradiction avec lui-même à quelques vers d'intervalle, en présentant Marc, d'une part incertain de son infortune (17716), de l'autre assuré que l'amour d'Isolde ne lui appartient pas (17727 ss.). On peut croire cependant que le poète allemand a mis en un relief plus vigoureux la critique de la sensualité de Marc, et que c'est lui qui a eu l'idée de généraliser cet exemple en étendant son blâme à tous les « Marcs » de son temps. Si nous ne nous trompons, Gottfried aurait abandonné son texte à peu près au vers 17742, et, à ce moment, introduit la longue digression, que nous allons examiner, sur les devoirs de la femme.

17742-18118. Voici les idées essentielles exprimées par le poète allemand dans ce passage.

1° Marc, satisfait de posséder le corps d'Isolde, se résigne à ne pas être aimé (17727-56). Isolde est innocente, puisqu'elle témoigne à Marc qu'elle ne l'aime pas (17757-69). C'est l'appétit sensuel qui explique la conduite de Marc et qui pousse tant d'hommes à agir comme lui. Les femmes qui imitent Isolde ne sont pas coupables (17770-820).

2° La passion qui enflamme deux amants est irritée par la *huot*, la surveillance jalouse, qui conduit les femmes au mal (2). On le voit bien par l'exemple de Tristan et d'Isolde, dont l'amour

(1) Cette donnée se rencontre dans le *Tristan* en prose français. « Mais Marc se console à l'idée d'avoir de nouveau Iseut près de lui ; pourtant il n'en a que le corps, car le cœur est avec Tristan. Iseut pleure toujours ; pour Marc elle n'a que vilaines paroles et mauvais semblant ; cependant, l'amour que lui porte toujours son mari ne peut s'en affaiblir, car il n'y a rien au monde qu'il aime autant qu'Iseut » (Löseth, § 534).

(2) Même idée dans l'*Iwein* de Hartmann (2890-8). Gottfried n'est en désaccord avec Hartmann que sur un point. Il admet, contre son devancier, que la femme est naturellement portée au mal.

fut attisé par la contrainte qui pesait sur eux (17821-94). Aussi l'homme de sens se gardera-t-il d'imposer sa volonté. Les femmes, vraies filles d'Ève, ont en elles l'esprit de contradiction, et cèdent aisément à l'attrait du fruit défendu (17895-989) (1).

3° La femme de bien doit satisfaire aux exigences de son corps (c'est-à-dire à son droit d'aimer) et de son honneur (de la constance) (2). Elle cultivera la mesure (ne se livrera pas à d'aveugles passions et à de multiples amours). Digne est la femme qui entend ainsi ses devoirs, et heureux l'homme à qui elle a voué son affection (17990-18118).

Il nous faut essayer de montrer que cette digression est bien de Gottfried. Il semble que des considérations tirées du fond et de l'expression doivent justifier l'attribution au poète allemand.

1° La digression n'est pas à sa place. Gottfried, dont nous savons l'indulgence envers son héroïne, a tenu à absoudre Isolde. Tel est le point de départ de son développement. Mais il n'est pas besoin de réfléchir longtemps pour discerner l'impropriété de cette apologie. C'ést la *huot*, dit Gottfried, qui conduit Isolde à la faute. Le poète ne se rappelle-t-il plus que son héroïne avait failli avant d'arriver en Cornouailles et que la surveillance n'est pour rien dans sa chute? Oublie-t-il aussi que l'histoire d'Isolde est l'histoire de l'amour absolu, plus fort que la mort, plus fort par suite que la *huot*?

2° Il est peu plausible que Thomas ait exprimé ici des idées personnelles sur l'amour. Ce qu'il dit des femmes et de la passion ne s'élève pas au-dessus de vagues généralités, et semble exclure une discussion aussi précise (v. 339 ss., 1084-9, 2595-607) (3).

(1) Ne peut-on croire que cette critique de la *huot* a été en partie inspirée par Henri de Morungen? On ne saurait en tous cas méconnaître que ce dernier a dit, avant Gottfried, que la *huot* induit les femmes au mal (*MSF.* 136 : 37-137 : 9). L'image du fruit défendu répond à une observation de Morungen: j'ai vu un malade boire de l'eau, parce qu'on le lui avait interdit. — Dans une strophe de femme de Hausen, la femme déclare qu'il sera plus aisé de conduire le Rhin dans le Pô que de la faire renoncer à son amant (*MSF.* 49 : 8 ss.). — Les vers de Thomas sur l'amour de *novelerie* des femmes effleurent aussi une idée analogue à celle de Gottfried (v. Bédier, v. 339 ss.).

(2) Le *II. Büchlein* exprime des pensées identiques, et qui éclairent le sens, assez obscur, des vers de Gottfried (v. 763-86). Cf. aussi au sujet de l'acception du mot *ēre* : *wîp mit güeten — sol ir ēre hüeten — schône zallen ziten, — wider ir friunt niht striten* (Reinmar, *MSF.*, 200 : 36 ss.).

(3) V. aussi 4ᵉ partie, ch. II, sous *Conception de l'amour*.

3° Gottfried intervient à diverses reprises de sa personne dans le débat, ce qui est la marque de son indépendance (17895, 17900, 17930, 18114). Il parle avec chaleur, passion presque : nous ne constatons cette véhémence que dans les passages originaux.

4° Une partie importante de la digression est consacrée à l'exposition de deux données chères au *Minnesang* : le service des dames et la constance. Il semble que Gottfried, dominé par les idées ambiantes, ait voulu dire son mot lui aussi — et quoique ce ne fût pas le lieu — sur les conceptions de ses contemporains en matière d'amour courtois. Rien, dans ce qui subsiste de Thomas, ne peut justifier l'opinion que le vieux poète ait connu les subtiles discussions et distinctions par quoi Gottfried rivalise avec les docteurs du *Minnesang* (1).

5° Tout le passage doit être de Gottfried. Les parties qui le composent sont intimement liées par des métaphores qui reparaissent à divers endroits et en font comme le motif directeur. Telle l'image de la haie, du chardon et de l'épine, si souvent évoquée (2).

Dans l'expression, on trouve aussi des motifs de croire à l'originalité de Gottfried.

1° Certaines formes rattachent cette digression à d'autres passages que nous avons pu attribuer au poète allemand. Ainsi l'image du sapin donnant du miel et de la ciguë produisant le baume (17986 s.) est à rapprocher d'oppositions rencontrées plus haut (11888 ss.) L'idée de la *huot* ennemie de l'amour (17353) se retrouve auparavant (12202). Le mouvement de la phrase : « Nous voulons tous aspirer à l'amour. Non l'amour n'est pas ainsi fait... » (12226 ss.) a son pendant ici : « ... et l'on veut appliquer cette vie innommable au nom sacré (d'amour). Non ce n'est pas l'amour » (18039 ss.).

2° La digression abonde en particularités de style dont Gottfried se montre prodigue quand il travaille sans modèle et s'abandonne à sa verve : images tirées de la vie végétale et de la

(1) Il est même difficile de partager l'opinion de M. Novati, qui trouve dans le *Tristan* de Thomas le culte de l'amour conventionnel et courtois (*Studj di filologia romanza*, 2, p. 418).

(2) V. v. 17865, 17889 ss., 17935, 18072 ss., 18077-83, 18109. L'idée de l'épine transplantée dans un sol fertile (17889-94) offre quelque analogie avec le tilleul pris au bord du chemin et mis dans un jardin, dont parle Hartmann (*Erec* 6007 ss.).

chasse (1) (17826 ss., 17865, 17889 ss., 17897, 17935, 17986 ss., 18072-92, 18109); antithèses (17746, 17811, 17831 s., 17911, 17946); interrogations (17757 ss., 17768 s., 17786, 18029 ss., 18035 s.); exclamations (17774 ss., 17967 ss., 17990 ss., 18106 ss.); allitérations et assonances (17733, 17771, 17777, 17803, 17804, 17807, 17822, 17841, 17846, etc.); interpellations adressées à un contradicteur imaginaire (17760, 17957, 18100 ss.); effets de jeux de mots (17809 ss., 17966).

La réunion de ces arguments constitue une preuve décisive, à notre avis, de l'indépendance de Gottfried, et cette digression, comme d'ailleurs les précédentes du *Tristan* allemand, doit être accordée au poète strasbourgeois.

18119-18408. Gottfried rapporte, d'après Thomas, que les amants, incapables de vaincre leur passion, cherchent toutes les occasions de se voir en secret (18118-29). Un jour Marc les surprend dans le verger.

Pour la plus grande partie de cet épisode nous avons comparé un fragment conservé de Thomas avec le texte de Gottfried (2). Il ne reste plus que des remarques, fort peu importantes, à faire sur la fin du chapitre.

Thomas affirmait, nous devons le croire d'après la *Saga*, que Tristan s'éloigna en pleurant et, d'un bond, franchit la clôture du verger (*S* 82 : 29 s.). Gottfried a supprimé ce trait qui paraît pour le moins singulier.

Avec M. Bédier, il faut admettre que la *Saga* a supprimé du texte de Thomas le discours que nous trouvons dans le poème allemand (18382-404), où les barons désapprouvaient les soupçons et les accusations de Marc (3).

(1) Ce qui donne plus de poids encore à cette observation, c'est la répugnance de Thomas aux comparaisons.

(2) V. p. 39 49.

(3) V. Bédier, p. 251.

XXX

Isolde aux Blanches Mains (18409-19552)

18409-18604. Après la surprise dans le verger, Tristan n'ose rester en Cornouailles et passe en Normandie (*G* 18409-16). Cela, Gottfried le dit d'après Thomas. Mais il semble que le poète allemand quitte son original quand ensuite, à l'aide d'effets de mots et de vives antithèses, il dépeint l'étrange situation de Tristan, qui fuit la peine en s'éloignant de la Cornouailles, mais pour trouver la peine là où il va; qui échappe à la mort que lui destinait Marc, mais pour subir la mortelle torture d'être séparé d'Isolde; qui, enfin, garde sa vie pour une femme dont le souvenir le tue (18422-41). Après ce passage, qui est d'un art tout gottfriedien, le poète allemand revient à son texte — au moins *Sir Tristrem* convie à le croire (2623-7) — pour expliquer que Tristan recherche le péril des aventures afin d'oublier ses tourments d'amour (18442 6).

Dans le poème français, Tristan quitte la Normandie pour aller combattre sous les bannières de « l'empereur de Rome ». M. Bédier a reconnu qu'il s'agissait ici des Romains fabuleux de Gaufrei de Monmouth et de Wace, et il a constaté que Gottfried, qui fait passer Tristan de la Normandie en Allemagne pour y servir « l'empire romain » (18447-58), c'est-à-dire le *rœmesch rîche* de son époque, s'est probablement écarté de son texte (1). L'observation est juste. Toutefois on peut se demander si la déviation de Gottfried a son origine dans une fausse interprétation de son original, comme le pense M. Bédier, ou si le poète allemand n'a

(1) Cf. Bédier, p. 254, n. 1.

pas délibérément, et pour moderniser son histoire, remplacé les anciens Romains de Thomas par le *rœmesch rîche* que connaissaient ses contemporains. Rien, croyons-nous, ne s'oppose à cette conjecture qu'autorise l'usage de Gottfried (1)

Deux autres divergences de Gottfried sont à noter. 1° Contrairement à Thomas, le poète allemand ne conduit pas son héros en Espagne. On ne voit pas la raison de l'omission de ce trait, que Thomas a introduit dans sa narration afin de préparer l'épisode postérieur du combat de Tristan contre le géant (2). 2° Gottfried se livre à une critique des conteurs qui ont fait de Tristan le héros d'une infinité d'invraisemblables aventures. C'est sans aucun doute le poète allemand qui parle quand il déclare qu'il « jette au vent les fables mêlées à l'histoire de Tristan » et qu'il s'applique à rester fidèle à sa source (18459-70). Cette polémique se rattache à celle qui inaugure le *Tristan* allemand (3).

Gottfried abandonne à ce moment son héros pour revenir à Isolde. Il expose le désespoir de la jeune femme d'abord dans un récit (18471-94), puis dans un monologue qu'il met dans la bouche de la reine (18495-604). Aucune des deux autres versions du *Tristan* de Thomas n'offre trace de cette peinture de sentiments, que le poète français a esquissée plus loin (v. 701-7). Devons-nous croire que c'est Gottfried qui en est l'auteur? M. Bédier hésite à adopter cette opinion. Voici ses raisons : 1° Les plaintes que profère ici Isolde font pendant aux monologues de Tristan qui vont suivre ; 2° on trouve dans ces vers le problème souvent abordé par Thomas : lequel des deux amants souffre le plus de peines (4) ?

Ces considérations méritent l'attention. Elles ne paraissent pas cependant décisives. 1° Le thème, brillamment varié, de la première partie de ce passage est le suivant : les deux amants ne forment qu'un seul corps, n'ont qu'une seule vie; Tristan a emporté avec lui le corps d'Isolde et sa vie (5). Cette idée de

(1) V. 4e partie, ch. II, sous *Tendances modernes*.

(2) Bédier, v. 714 ss. On sait que le poème de Gottfried s'arrête peu avant cet épisode.

(3) V. *G* 131 ss. et ci-dessus p. 61.

(4) Bédier, p. 260.

(5) Le poète subtil, mais raisonneur qu'est Gottfried n'a cependant pas poussé jusqu'au bout ce jeu d'esprit, conforme aux conceptions du *Minnesang*. Bientôt Isolde se reprend et se voit près de Marc, ce qui est l'occasion d'un pathétique mouvement (18536-45).

l'échange des corps, que l'on a vu paraître auparavant (18339 ss.) et que l'on retrouvera plus loin (19504), semble étrangère à Thomas (1). 2° La seconde partie, où Isolde s'attendrit sur l'infortune de Tristan, est d'un ton passionné qui contraste avec les durs et égoïstes monologues du Tristan de Thomas (v. 53 ss.). Il y aurait donc, chez le poète français, non pas pendant, mais désaccord à l'égard des idées ; et, comme nous l'avons vu (2), c'est pour éviter la dissonance — en même temps que pour satisfaire à sa sensibilité — que Gottfried a modifié le ton des monologues de son Tristan, qui, chez lui, sont plus tendres et plus émus. On peut donc croire que si Thomas, chose possible, mais peu probable, avait ébauché en cet endroit un monologue d'Isolde, il l'avait fait dans un autre esprit que le poète allemand.

18605-18952. Gottfried, d'après Thomas, rapporte que Tristan, pris de nostalgie (cette explication manquait peut-être dans le poème français), retourne dans son pays d'Ermenie, et y séjourne quelque temps. Mais l'œuvre de Gottfried est beaucoup plus riche en détails que les deux autres versions de Thomas. Chose à remarquer, et qui ferait aisément conclure à l'originalité du sensible Gottfried, ces détails sont d'ordre sentimental. Tristan, dit-il, est accueilli avec une tendre affection par les fils de Rual, qui lui apprennent la mort de leurs parents. Très affligé, il se fait conduire sur la tombe du fidèle maréchal et de la bonne Florete. Il rappelle, en pleurant, la loyauté des chers défunts et exprime l'espoir qu'ils ont une place d'élection dans le séjour des fils de Dieu (18605-73). Aucun critère assuré ne permet cependant de faire à Gottfried honneur de ce passage. Il est, d'autre part, certain que la rapide esquisse qui suit : situation honorée réservée à Tristan par ses frères d'adoption et distractions qui lui sont ménagées, est propre à Thomas (18674-89).

Tristan ne séjourne pas longtemps en Ermenie. Poussé par le goût des aventures, il va secourir le duc de Bretagne, en guerre avec de puissants ennemis et réduit à l'extrémité.

(1) V. p. 49. On note aussi une pensée de Gottfried qui est répétée plus tard, et qui est certainement originale, quoique Thomas en ait fourni l'occasion (cf. *G* 18534-8 avec 19520 ss. et Bédier, v. 140).
(2) V. p. 56.



Ici encore, Robert a tronqué son récit. C'est en quelques lignes qu'il expédie la lutte de Tristan et son triomphe. Il devient alors malaisé de distinguer les apports de Gottfried. Nous croyons cependant que la comparaison des textes conduit à quelques résultats assurés, sinon à l'égard de l'originalité de Gottfried, du moins au sujet de son utilisation d'une autre source que le poème de Thomas.

Voici la substance du récit de Gottfried.

Il était un duc d'Arundêl (1), que ses voisins assaillaient par terre et par mer, et qui était père de deux enfants, le vaillant Kaherdin et la belle Isolde aux Blanches Mains (18690-717). Tristan, entendant la détresse du bon duc, se rend près de lui, à Karke, où il est, sur la foi de sa renommée, accueilli comme un libérateur. Il se lie d'amitié avec Kaherdin (18718-55). On le charge de la défense d'un château, et il prend part à la guerre (18756-83). Disposant de forces insuffisantes, il se fait expédier d'Ermenie un renfort de cinq cents hommes. Cette troupe est divisée en deux parties : une moitié reste à Karke, pour tomber sur l'ennemi, une fois la bataille engagée ; avec le reste, Tristan retourne au château qui lui est confié (18784-820). Ici encore, il procède à un sectionnement. Il prend cent hommes, les autres devant rester dans la place pour l'assister, le moment venu, et il va ravager le territoire des ennemis. Ceux-ci rassemblent leurs forces et se portent sur Karke (18821-59). Tristan les attaque par derrière, la garnison du château les prend à revers : battus,

(1) La *Saga* ne donne à ce personnage que le titre de duc de Bretagne. Il s'agit évidemment de la Petite-Bretagne. Thomas fournit même une indication très précise. La grotte où Tristan installe sa Salle aux images et qui est sur les confins du duché, a été creusée par un géant (Dinabuc, selon Wace), vaincu par Arthur. Comme ce géant habitait le Mont Saint-Michel, à ce qu'affirme Wace (11572 ss.), désignation qui se trouve, bien que plus vague, dans la *Saga* (91 :34 ss.), il faut admettre que le père d'Isolde aux Blanches Mains résidait à l'Ouest du Mont Saint-Michel. D'autre part, la ville de Nantes étant prise par Tristan et Kaherdin (Namtersborg de *S*, ch. LXXIV, ne peut être que Nantes), le domaine du duc se trouve assez exactement délimité. Pourquoi Gottfried a-t-il substitué le nom d'Arundêl à celui de Bretagne? Probablement pour éviter une confusion. La Bretagne étant le duché de Morgan (celui-ci est donné par *S* pour le roi, par *G* pour le duc des Bretons) ne peut aussi appartenir à Joveln. D'où la nécessité pour Gottfried d'une désignation nouvelle.

ils s'enfuient. Tristan conseille de leur accorder une paix honorable (18860-953).

Le récit de la *Saga* coïncide avec celui de Gottfried en plusieurs points : guerre du duc de Bretagne avec ses voisins, abandon à Tristan d'un château qui lui servira de base d'opérations, amitié de Tristan et de Kaherdin, prisonniers faits aux ennemis, villes fortes enlevées, conclusion de la paix.

A côté de ces similitudes, qui témoignent du respect de Gottfried pour son original, se rencontrent des divergences significatives.

1° Le poète allemand a désigné par un nom particulier le duc (1), sa femme, ses adversaires, son duché, le château qui lui sert de résidence. 2° La *Saga* attribue trois fils au duc de Bretagne, dans le *Tristan* allemand il n'a d'autre fils que Kaherdin. 3° Selon la version norroise, les ennemis du duc ont pour objectif le château où il réside et ils paraissent tenir la campagne dans son pays. Chez Gottfried, ils font de fréquentes incursions dans le duché, mais n'y séjournent point. 4° La *Saga* ne parle pas d'un renfort reçu d'Ermenie par Tristan. 5° On ne trouve pas dans la traduction de Robert l'indication du stratagème que Tristan imagine pour cerner l'ennemi. 6° Ce ne sont pas, chez Gottfried, les adversaires du duc qui implorent la paix : c'est l'avisé Tristan qui conseille un accord généreux.

Reportons-nous au texte d'Eilhart. Nous allons y trouver les principales divergences ou additions de Gottfried.

1° Eilhart donne le nom du duc (2), de son château et de deux de ses adversaires (3). 2° Le devancier de Gottfried ne connaît

(1) En *E* il s'appelle Florentin. Rien n'indique que ce nom ou tout autre ait paru chez Thomas.

(2) En vérité ce n'est pas d'un duc, mais d'un roi de Bretagne, qu'il est question chez Eilhart.

(3) Aux *Havelin*, *Karahes*, *Riôle* et *Nampêtenis* d'Eilhart correspondent *Jovelin*, *Karke*, *Rigolin* et *Nautenis* chez Gottfried Allant plus loin que son devancier, Gottfried a désigné d'un nom propre la femme du duc : *Karsie*, le duché : *Arundêl* et le troisième ennemi du duc : *Rûgier von Doleise*. Pour les noms donnés par Eilhart, l'identification est possible. Havelin n'est autre que le Howel-Hoël du *Tristan* en prose français (§ 54) et de Malory (VIII, 35 s.). Le mot Karahes (Carhaix) se trouve presque sous cette forme dans le *Tristan* en prose (Karahi § 75, Karahès § 535*a*, etc.) et dans Béroul (« Par saint Tresmor de Caharès », Béroul-Muret v. 3080). Nampêtenis est une corruption de (li) nain Bedenis, (le Bedalis du *Tristan* en prose § 540*a*). Cf. Röttiger : *Der heutige Stand der Tristanforschung*, p. 11.

qu'un fils au duc de Bretagne. 3° Le duc reçoit des renforts du dehors (1). 4° Tristan partage ses troupes et tend aux ennemis une embuscade. 5° C'est Tristan qui fait la paix.

Ajoutons à ces similitudes des deux poètes allemands quelques traits identiques de moindre importance : 1° Les troupes de renfort amènent des provisions (*Eilh.* 5818 s. = *G* 18793-6); 2° dénomination figurée pour désigner les cavaliers : heaumes (*Eilh.* 5899), couvertures (*G* 18794); 3° les assiégés vont au devant des troupes de secours (*Eilh.* 5826 = *G* 18798-801); 4° Tristan recommande l'immobilité aux sections laissées en réserve (*Eilh.* 5894 s. = *G* 18806 s.); 5° cris de ralliement (*Eilh.* 6075 = *G* 18882 ss.); 6° explications demandées par Tristan sur la physionomie des hostilités et données par Kaherdin (*Eilh.* 5700 ss.) ou Jovelin (*G* 18756 ss.); 7° les hommes venus au secours du duc sont récompensés (*Eilh.* 6100-2) ou remerciés (*G* 18937).

En aucun point du poème, pas même dans la description de la scène du philtre, où il y a cependant une concordance assez étroite (2), on ne trouve d'aussi abondantes analogies entre les deux poètes allemands. Il n'est pas vraisemblable qu'elles aient existé entre Thomas et Eilhart, et l'on est amené à supposer que Gottfried a mis largement à contribution son compatriote. Certains indices confirment cette opinion. Gottfried, suivant Thomas, fait tout d'abord des assaillants du duc, ses voisins (18697); plus loin, ayant oublié ce trait, il rentre dans la version d'Eilhart, et les donne pour ses vassaux (18942-6). Il semble aussi que Gottfried soit sous la dépendance d'Eilhart quand il prête à Tristan le rôle de promoteur de la paix. L'accord, conseillé par Tristan, paraît, chez Gottfried, définitif, étant équitable (18940-52). Il n'en est pas de même chez Thomas, où les vaincus subissent une paix désavantageuse sans doute, puisque la guerre reprend plus tard (*S* chap. LXXIV).

D'autre part, Gottfried a laissé pour compte à Eilhart un certain nombre de traits qu'il ne pouvait ou ne voulait pas utiliser. Ainsi la romantique histoire du clerc Michel (*Eilh.* 5540 ss.), la donnée d'un investissement de la citadelle du duc

(1) Il sera dit tout à l'heure (p. 308) pourquoi la 3° divergence d'Eilhart n'a pas été empruntée sans modification par Gottfried.

(2) V. p. 226 ss.

(*Eilh.* 5720 ss.), donnée contredite par les faits, puisque le duc sort de la place avec un imposant cortège (*Eilh.* 5826 ss.), etc. Mais il reste certain que le poète plus récent a emprunté à son devancier une partie importante de son récit qu'il n'a pas trouvée chez Thomas. Voici, pensons-nous, ce qu'il doit à Eilhart :

1° Il lui a pris les noms de lieu et de personne qu'il a trouvés chez lui (1). 2° C'est dans le récit d'Eilhart que Gottfried a puisé l'idée de renforts amenés du dehors au duc de Bretagne. Mais aux neveux du duc, personnages inconnus, et aussi pour que le rôle de Tristan fût plus brillant, il a substitué les gens d'Ermenie. 3° Il est fort probable que la bataille était plus longuement décrite chez Thomas que dans la *Saga*. Cependant on croira difficilement qu'elle ait eu l'ampleur et présenté les dispositions tactiques que nous trouvons chez Gottfried et Eilhart. *a* Les coïncidences de détail que nous avons relevées entre les deux poètes allemands parlent en faveur d'un emprunt général. *b* Une ruse stratégique analogue à celle que Tristan emploie ici se rencontre à un point antérieur du poème de Gottfried et manquait certainement chez Thomas (2). *c* Une incohérence de Gottfried nous paraît apporter une preuve assurée. Chez Eilhart, le duc de Bretagne ne détient plus qu'un seul château, et Tristan ne procède qu'une seule fois à la division de ses troupes en un corps d'attaque et une réserve dissimulée. Gottfried, combinant les données de Thomas et d'Eilhart, attribue au duc, d'après Thomas, la possession de deux châteaux et à Tristan, d'après Eilhart, l'idée de la constitution d'une réserve cachée à l'ennemi. Le duc ayant deux citadelles en son pouvoir, Tristan laisse une partie de ses troupes dans l'une, celle de Karke, la seconde dans l'autre, c'est-à-dire le château qui lui est confié. Il se met en campagne avec la troisième. Lorsqu'il a attiré l'ennemi à proximité de cette dernière place, il engage la bataille, et les troupes qu'il y a laissées viennent à son secours. Mais que font celles de Karke ? Rien absolument. Ce motif oublié est une faute de composition due à la diversité des emprunts faits par Gottfried. L'erreur est instructive. Elle nous révèle que le

(1) Il n'était pas besoin de l'exemple d'Eilhart pour que Gottfried n'attribuât pas trois fils au duc de Bretagne, Kaherdin seul jouant un rôle dans le poème.

(2) V. p. 130 s. et 136.

poète strasbourgeois a puisé dans Eilhart l'idée du stratagème de Tristan : il n'aurait vraisemblablement pas laissé subsister l'incohérence s'il l'avait trouvée dans l'original français (1).

En somme, s'il n'est pas possible de distinguer, sauf pour l'usage des noms propres et quelques insignifiants détails, les additions que Gottfried aurait imaginées, il reste assuré que son œuvre reflète dans cet épisode le poème d'Eilhart.

18953-19552. Mis en présence de la belle Isolde aux Blanches Mains, Tristan vient à s'en éprendre et à s'en déprendre successivement, jusqu'à ce qu'enfin il se décide à l'épouser. Gottfried a interrompu son poème avant que Tristan prenne la suprême résolution. L'histoire des agitations de Tristan se divise, dans le poème allemand, en quatre parties.

I. Tristan est séduit par la beauté et le nom d'Isolde, qui lui rappelle, souvenir à la fois doux et cuisant, celui de la reine aimée. Il exprime son trouble dans un monologue, et se promet d'être affectueux envers la nouvelle Isolde « pour l'amour du nom » (18969-19044).

La *Saga* introduit Isolde, sans cependant la nommer, déclare Tristan épris d'elle, conte qu'il « lui fit des présents d'affection », et, à cause de l'autre Isolde, parlait d'amour avec elle.

Il est certain, comme le dit M. Bédier (2) que Robert a mutilé son texte. On peut affirmer que Thomas donnait le nom d'Isolde; sans cela on ne comprendrait pas la pensée « à cause de l'*autre* Isolde ». Il est probable aussi qu'il ne se contentait pas de dire de la jeune fille qu'elle passait en sagesse toutes les femmes du royaume, mais poussait son portrait, comme l'a fait Gottfried. On doit croire enfin que le poète français signalait avec insistance la ressemblance des noms et y trouvait pour Tristan un motif d'amour (v. *G* 18997-19044). Il parle en effet plus loin de cette ressemblance de telle façon qu'il paraît rappeler une idée déjà

(1) On comprend sans peine que Gottfried ait traité amplement le récit de la bataille. Eilhart en avait fait un morceau de grand style, où il s'était haussé aux plus forts effets qu'il pût atteindre (v. la comparaison de Tristan avec les héros de la légende germanique, 5973 ss.). Gottfried n'a pas voulu se montrer inférieur à son devancier.

(2) V. Bédier, p. 258, n. 2.



exprimée (v. 249-57, 273-81), et la bataille des deux Isolde (v. 357 ss.) a quelque analogie avec le passage de Gottfried.

Cependant nous pensons que le long développement du poème allemand, qui est surtout un gracieux badinage, fait par Tristan « Isoté » une seconde fois, appartient en grande partie à Gottfried, à qui ce ton légèrement humoristique ne déplaît pas (1). Il est à remarquer aussi que la subtile pensée exprimée par Tristan, disant qu'il voit Isolde et cependant ne la voit pas (19021-32) rappelle le passage 18536-45, que Gottfried, la chose est presque certaine, a ajouté à son texte.

Un seul trait a été supprimé par Gottfried : les présents d'amour que la *Saga* dit avoir été faits par Tristan à Isolde (83 : 22).

II. Isolde aux Blanches Mains ravive inconsciemment l'amour de Tristan pour l'autre Isolde. Afin d'échapper aux tourments de sa passion ancienne, Tristan se décide à aimer la nouvelle Isolde, qui répond à ses regards caressants. Kaherdin favorise cette inclination, qui s'affermit (19045-128).

Il est certain que les principales idées de ce développement se trouvaient chez Thomas.

1° Le poète français est revenu plus loin, et fréquemment, sur le projet conçu par Tristan de combattre son amour pour la reine par l'amour de l'Isolde bretonne (*G* 19058-66), et c'est même la raison essentielle qu'il a trouvée à la trahison de Tristan (v. 209-14, 225-30, 238-42, 255-64, etc.) (2).

2° Thomas n'a pu s'abstenir d'annoncer qu'Isolde est sensible aux témoignages d'affection de Tristan. Il déclare plus loin qu'Isolde a « molt amé » Tristan (v. 587 s.) ; il devait signaler la naissance de cette inclination, pendant obligé à celle de Tristan.

3° La *Saga* enseigne que Kaherdin voit avec satisfaction et favorise l'amour des jeunes gens. Gottfried a donc puisé ce motif chez le poète français. Mais il l'a transposé. La *Saga* le met en

(1) Cf. la plaisanterie faite par Tristan à Brangain (12498-506). Là, comme dans notre passage, l'humour est légèrement déplacé. — Je dois constater, mais sans en tirer de conclusion, l'analogie de deux vers de Gottfried et d'Eilhart :

he dâchte « ich habe Isaldin vlorn : Isaldin habe ich wedir vunden ». *Eilh.* 5690 s.	ich hân Isôte funden und iedoch niht die blunden. *G* 19029 s.

(2) Eilhart ne donne aucun motif de l'infidélité de Tristan.

œuvre plus loin, après que Tristan a chanté les lais qu'il a composés en l'honneur d'Isolde (83 : 30 ss.). C'est Gottfried, et non Robert, qui est l'auteur de la transposition. Le poète allemand, en effet, a fait de nouveau allusion à ce motif au passage correspondant chez Thomas (19224 ss.). Le déplacement est judicieux. L'intervention de Kaherdin est plus naturelle au moment où la mutuelle inclination ne fait que naître que lorsqu'elle est épanouie. Dernière remarque. L'attitude de Kaherdin est plus discrète dans le poème allemand.

4° Enfin la forme est un indice assez sûr de l'imitation. L'exposition de Gottfried est ici simple, dépourvue de cette vivacité et de cette recherche qui éclatent dans les passages où il est livré à lui-même.

III. Premier revirement de Tristan. Isolde aux Blanches Mains n'a pas assez entièrement conquis Tristan pour qu'il échappe au souvenir de son ancien amour. Il a le sentiment de l'inexcusable trahison qu'il commet envers la reine. Il revient à elle. Il compose des lais où apparaît le cher nom d'Isolde — c'est-à-dire d'Isolde la Blonde — que ses auditeurs imaginent être celui d'Isolde aux Blanches Mains (19129-243).

La *Saga*, elle aussi (nous l'avons marqué plus haut), conte que Tristan chante des lais dont le refrain amène souvent le nom d'Isolde. Elle laisse entendre que ce nom est diversement interprété, mais ne dit rien d'un retour de Tristan à son amour pour la reine. Nous sommes certainement en face d'une inintelligente mutilation de Robert. La présence du nom d'Isolde dans les refrains des lais composés par Tristan (1) et le double sens attaché à ce nom démontrent à l'évidence que Tristan est repris par son ancienne passion. Thomas a dû le dire.

Mais on admettra malaisément que Thomas ait exposé les remords de Tristan avec la même force que Gottfried. Le ton de ce passage, s'il était identique à celui du poème allemand, serait en violent désaccord avec celui du monologue postérieur du héros (v. Bédier, v. 53 ss.).

(1) Sur l'attribution à Thomas du refrain français reproduit par *G* (19218 s.) cf. Bédier, p. 258, n. 3.

IV. Second revirement de Tristan. Après avoir donné toute sa pensée à Isolde la reine, il se laisse reprendre aux lacs de la jeune Isolde. Il ne peut cependant bannir son ancien amour, ce qui lui cause une infinie tristesse, de sorte que la Bretonne et Tristan sont la proie du tourment, elle, parce qu'elle aime Tristan, lui, parce qu'il ne peut échapper à l'obsédant souvenir de la reine.

Enfin, la candide affection de la jeune fille attire invinciblement Tristan (19244-416). Le poète allemand ajoute à son récit une réflexion morale illustrée par l'exemple de son héros : par cette aventure on peut juger qu'il est plus aisé de triompher d'un amour lointain que de celui dont l'objet est proche (19366-400).

Les mutilations de la *Saga* sont ici un désespérant obstacle à la reconstruction du texte de Thomas, et par suite à la distinction des altérations de Gottfried. Pas une ligne de la version norroise ne se rapporte au passage du poème allemand. Nous sommes donc réduit à des conjectures bien incertaines.

Il semble qu'on reconnaisse la main de Gottfried dans certains détails d'exposition : jeux de mots (19246-8), personnification de la fidélité et opposition de « oui » et « non » (19259-65), comparaison des agitations de Tristan avec le balancement d'un vaisseau sur les flots (19358-60), image usitée par Gottfried dans un passage où nous le savons original (8096 ss.) (1). Une marque d'indépendance se rencontre aussi dans le tour personnel du vers 19373. Mais que conclure de ces vagues et incertaines observations ?

Nous sommes au terme de la comparaison du poème allemand avec les versions anglaise et scandinave. Aux vers suivants, Gottfried décrit un nouveau revirement de Tristan. Mais pour ce passage, qui est le dernier de son poème, nous avons pu mettre son texte en regard, non plus de la peu sûre *Saga* et de l'infidèle *Tristrem*, mais de l'original français lui-même (2).

(1) V. p. 179.
(2) V. p. 50-58.

QUATRIÈME PARTIE

GOTTFRIED : L'HOMME ET LE POÈTE

I

Caractère de l'Homme

Personnalité de Gottfried. — Sa sensibilité et sa bonté. — Sa noblesse d'âme et sa délicatesse. — Son sentiment de l'honneur (1).

Personnalité de Gottfried

Gottfried a plusieurs fois parlé de lui dans son *Tristan*. Mais — est-ce discrétion, tact d'un homme de bonne compagnie, ou toute autre raison que nous ne devinons pas ? — il n'a rien dit de sa condition, ni de son état de fortune, ni enfin des événements de son existence, toutes choses sur lesquelles pèse un mystère jusqu'ici impénétrable (2).

La lecture de son poème nous enseigne qu'il était instruit. Il

(1) Il sera renvoyé dans cette 4ᵉ partie aux pages précédentes lorsque, ce qui est presque toujours le cas, la nécessité d'une justification apparaîtra. On voudra bien excuser la multiplicité de ces références. Elle s'imposait, attendu que l'appréciation qui est donnée ici de Gottfried ne doit reposer que sur les traits qui lui sont personnels, ou que j'ai cru devoir, d'après mon examen, considérer comme sûrement ou probablement originaux. Les renvois permettront le contrôle.

(2) Sur les hypothèses émises à l'égard de la vie de Gottfried, v. les introductions de Bechstein et de M. Golther à leurs éditions de son *Tristan*. Peut-être le poète se réservait-il de renseigner ses lecteurs à la fin de son œuvre, qu'il n'a pu terminer ?

savait bien le latin et le français (1). Il avait aussi quelque connaissance de la mythologie et de la littérature anciennes (2). Quant à la littérature allemande de son temps, nous dirons plus loin qu'il en avait lu les principales œuvres et qu'il les appréciait avec goût (3).

On a fait voir, en s'appuyant sur un passage où il parle des prêtres en homme étranger à leur caste, qu'il n'appartenait pas au clergé (4).

Il ne semble pas non plus qu'il ait appartenu à la noblesse chevaleresque. La chose paraît démontrée, non pas tant par le titre de *meister*, qui lui était donné au moyen âge et que l'on a estimé avoir été réservé aux poètes d'origine roturière (5), que par une certaine indifférence que l'on constate dans son œuvre à l'égard des usages belliqueux de la chevalerie. Au lieu de décrire l'adoubement de Tristan, il passe en revue les auteurs de son époque. On peut découvrir une raison d'art à cette modification (p. 124, n. 3) : elle dénote en tous cas des goûts de littérateur plutôt que d'homme d'armes. Les combats qui se livrent dans son poème n'offrent ni additions, ni altérations qui manifestent son intérêt pour les belles joutes ou qui fassent croire qu'il connaissait les règles de la lutte courtoise (6). On n'ignore pas que le poète-chevalier Hartmann d'Aue a agi tout autrement. Un argument de nature différente a été mis en avant pour démontrer que Gottfried

(1) « Voulant conter l'histoire de Tristan, je m'appliquai à en chercher le droit et vrai récit dans les livres *romans* et *latins* » (v. 155-9). Son imitation du poème français démontre aussi qu'il possédait notre langue.

(2) Les citations de Pégase, Orphée, etc., que nous trouvons dans la digression 4721 ss. ne lui étaient pas fournies par le poème français. Son érudition en ces matières n'était pas cependant très sûre. V. Bahnsch : *Tristan-Studien*, p. 9.

(3) V. plus loin ch. III, sous *Gottfried critique*. — Les réflexions sur la contrainte que l'étude impose à l'enfance (v. 2066-84) sont l'expression d'un amer souvenir que le poète avait gardé de ses années studieuses (p. 90).

(4) « *Les* prêtres nous disent.... » (v. 17947). Ajoutons que la protestation célèbre au sujet du jugement de Dieu faussé ne peut, sous la forme que Gottfried lui a donnée, avoir été écrite par un membre du clergé.

(5) V.W. Wackernagel : *Gesch. d. deutsch. Literatur*², I, p. 128 ; F. Grimme : *Germania*, 33, p. 442 ss. ; mais cf. A. Schulte : *Z. f. d. A.*, 39, p. 232. Si M. Grimme, qui croit que le titre de *meister* pouvait s'appliquer à des poètes nobles, et M. Schulte (*op. c.*, p. 250) admettent que Gottfried était roturier, M. Golther est tenté de penser le contraire (v. éd. de *Tristan*, p. XI).

(6) V. plus loin, ch. II, sous *Esprit chevaleresque*.

était de race roturière : c'est le dédain qu'il paraît professer pour les formes usitées entre poètes nobles (1).

Sensibilité et bonté

Si le *Tristan* de Gottfried ne renseigne que fort mal sur la vie extérieure du poète, en revanche il met au jour certains côtés de son caractère. Tout d'abord sa sensibilité.

En nous avertissant qu'il n'écrit pas pour les hommes sans idéal et attachés à la poursuite de joies vulgaires ou de satisfactions grossières, mais que sa sympathie va aux âmes prêtes à l'émotion, aux cœurs capables des épreuves de la passion (v. 45-70), il a fait un aveu très sincère. Ce n'est pas l'effet d'un hasard, mais d'une affinité certaine, s'il a choisi pour sujet la touchante histoire des immortels amants de Cornouailles. Disons plus. Seul des poètes allemands contemporains que nous connaissons, il possédait les dons nécessaires pour mener à bien la délicate tâche qu'il a entreprise, pour pénétrer d'un charme fluide et d'une molle tendresse le récit de Thomas, encore un peu sec et froid.

Rappelons-nous comment les personnages que lui fournissait son modèle ont été transformés par lui. Il a mis en avant la douce Florete, la « bonne maréchale », dont la maternelle et chaude tendresse éclaire d'un rayon de joie l'enfance de l'orphelin Tristan, et à qui son fils supposé fait une large place dans son cœur (p. 88 s., 118, 130, 138, 304). Il a élevé le rôle et la condition de la fidèle Brangain, qui, de chambrière, dont les services sont payés, chez Thomas, est devenue chez lui la parente d'Isolde, artifice utile pour expliquer que la meschine ait, à l'égard de la jeune reine, l'affection dont elle fournira divers témoignages : sa désolation après la méprise du « boire » (p. 228 s.), sa tristesse de la langueur qui consume les amants séparés par les jaloux (?) (p. 256), sa frayeur quand Marc surprend Tristan et Isolde dans le verger (p. 47). Enfin, il a détaché en vigueur la figure de la sympathique reine d'Irlande, faite par lui épouse aimante (p. 204), mère tendre (2) et affectueuse bienfaitrice (p. 180).

(1) V. Kurz : *Germania*, 15, p. 215 s. Contrairement à l'usage de Wolfram, Gottfried ne fait pas précéder du titre de *herr* le nom des poètes qu'il cite et qui sont nobles.

(2) V. plus loin p. 317.

La sensibilité du poète, jointe à son désir de fondre harmonieusement ses caractères, l'a amené à la conception d'une Isolde plus douce que celle de Thomas, plus innocente aussi. Nous montrerons qu'il a atténué les torts de la jeune femme et s'est appliqué à la rendre plus sympathique (1). Pour cela il n'a pas craint de médire des femmes (p. 251 et v. 17935 ss.). Et pourtant le doux Gottfried n'est pas leur ennemi ! Bien mieux que les *Minnesinger*, dont l'attitude envers elles décèle quelque égoïsme, il s'est fait leur défenseur, et il use en parlant d'elles d'un ton tendre inconnu à Thomas (2).

On voit la sensibilité de Gottfried se révéler, ainsi que sa naturelle bonté, dans le remaniement qu'il a fait subir au rôle de Marc. Rien n'est plus invraisemblable que de croire que Thomas — malgré le passage 1092-6 des fragments (3) — ait vu dans ce personnage autre chose que le peu intéressant mari trompé, dont les fabliaux offrent le type. Le poète allemand, au contraire, a mis à nu, dans le roi de Cornouailles, l'âpreté des souffrances de l'homme qui aime et qui est trahi. Effet d'art, dira-t-on. Oui, mais aussi manifestation d'une âme née bonne. En divers endroits du *Tristan*, Gottfried laisse voir sa constante préoccupation de noter les chagrins de Marc et d'en témoigner de la compassion. Il n'a pas montré, comme le fait Thomas, le roi de Cornouailles trouvant dans les plaisirs de la chasse une consolation au départ d'Isolde (p. 288). En de belles et touchantes paroles, il a prouvé sa sympathie pour l'attristé mari d'Isolde, que le soupçon torture sans tuer en lui l'amour (p. 47, 249, 261 s., 275 s., 294), et à qui il souhaite l'éternel doute plutôt que l'anéantissante certitude (v. 18229-34 et p. 47). Son vif intérêt pour le roi trahi se montre dans des phrases comme celle-ci : « Le roi (sur le point de surprendre les amants) alla au devant de sa poignante misère » (v. 14602 s.) (4).

Aussi bien que par la modification des caractères (et en partie comme conséquence de cette transformation), la sensibilité de Gottfried se dévoile dans le relief qu'il a donné aux sentiments d'affection.

(1) V. plus loin, ch. III, sous *Caractères*.
(2) V. Bédier, v. 339 ss., 2595-607.
(3) V. p. 47, n. 1.
(4) Cf. le vers 18198, qui n'est certainement pas inspiré de Thomas.

Plus apparent que chez Thomas est, chez lui, l'amour conjugal, dont Gormond et sa femme fournissent un bel exemple dans le *Tristan* allemand, où on les voit unis, confiants, partageant les mêmes soucis, alors que, dans le poème français, Gormond est pour la reine un étranger et même un maître menaçant (p. 204, 206). Mieux traité est aussi l'amour maternel. Gottfried le montre puissant et tendre chez la reine d'Irlande, que le souci de l'avenir réservé à sa fille remplit d'une poignante angoisse (v. 9276 ss.), détermine aux résolutions vigoureuses (v. 9302 ss.), prépare au pardon de l'injure personnelle (p. 215) et dispose à une inquiète et prévoyante sollicitude (v. 11473 ss. et p. 225). La peinture des sentiments d'amitié est également plus abondante et plus vive chez Gottfried. L'affection que Brangain et Kurvenal témoignent, l'une à Isolde, l'autre à Tristan, est, dans son œuvre, plus absolue et pénétrée d'une plus touchante douceur (v. 7499 ss., 9652 ss., 14454 s., etc.). Enfin l'amour qu'éprouvent l'un pour l'autre Tristan et Isolde se révèle avec plus d'intensité que chez Thomas, au moins dans les plaintes des amants lorsqu'ils sont séparés (p. 56, 303 s.).

On trouverait aisément d'autres preuves de la promptitude de Gottfried à l'émotion. Dans certains de ses discours ou monologues règne une vibrante passion que nous pensons absente de l'œuvre de Thomas (p. 142, n. 4, 146, 258). Ses scènes de séparation ont un ton endolori que le poète français n'a pas donné aux siennes (7382 ss. et p. 226). Enfin, le tour du langage décèle la sensibilité de Gottfried. M. Pope a remarqué que les épithètes de prédilection du poète sont *schœne*, *süeze*, *liep*. *sælec*, *guot*, qui, à l'exception de *schœne*, sont d'un homme en qui les doux sentiments dominent (1). Du même homme est l'idée de faire désigner par les gens de Marc le jeune étranger récemment arrivé à la cour, et qu'ils ont pris en affection, à l'aide du gracieux possessif « *notre* Tristan ».

Aimant, sensible et bon était Gottfried. C'est lui qui a songé — pensée très délicate — au sort des captifs cornouaillais en Irlande, qui a décrit leur émotion à la vue de leurs parents et leur a assuré les joies du retour dans la patrie (p. 222 s., 225). C'est lui encore qui, après Eilhart, il est vrai — mais cette imitation trahit son

(1) P. R. Pope : *Die Anwendung der Epitheta im Tristan Gottfrieds von Strassburg*, p. 34.

humanité — s'indigne du cruel traitement infligé, sur l'ordre de Gormond, aux sujets de Marc jetés par les vents sur les côtes d'Irlande (p. 162).

On a constaté que les poètes allemands antérieurs à Gottfried ont pris à leur récit un intérêt personnel (1). Thomas aussi est intervenu dans l'action (2). Personne cependant, à notre connaissance, n'a montré la débordante passion de Gottfried et ne s'est livré comme lui. Il se sent presque acteur dans le drame qui se déroule, et en suit les péripéties avec un palpitant attachement. Il injurie les adversaires de Tristan, non seulement les hommes (v. 11255, 16046, 16145, etc.), mais aussi les animaux. Ainsi il appelle le serpent « fils du démon » (v. 8976, cf. aussi v. 8998, 9052, etc.). Pour les choses inanimées même il a des qualificatifs amers : une langue est « funeste » (v. 9091), l'envie est « maudite » (v. 8323), la coupe est « odieuse et fatale » (v. 11697) (3). S'il aborde, dans une de ses digressions, une question qui sollicite puissamment son intérêt, le ton s'échauffe, la phrase devient ardente, les personnifications et les images se pressent et donnent un vif coloris à la pensée. Telle est, par exemple, la véhémente apostrophe au faux amour (v. 12226 ss.).

Noblesse d'âme et délicatesse

A la sensibilité et à la bonté, Gottfried allie la noblesse d'âme. Il en a donné le témoignage en modifiant les traits du récit où percent l'égoïsme et la dureté. C'est surtout le caractère de Marc qui a bénéficié de ces atténuations. Au gonflement de vanité qui, dans le *Tristan* français, remplit le cœur du roi de Cornouailles

(1) V. J. Bethmann : *Untersuchungen über die mhd. Dichtung vom Grafen Rudolf*, p. 151 s. Pour Eilhart, la preuve se trouve dans les épithètes péjoratives dont il gratifie les personnages hostiles à ses héros, telles que « le méchant nain », et dans les malédictions qu'il lance aux gens antipathiques : « Que le diable le noie dans le Rhin » (v. 3162), « que Dieu le confonde » (v. 7597). Hartmann offrirait aussi de nombreux exemples.

(2) Il est soulagé de ce que Marc et le nain surviennent trop tard pour surprendre les amants (Bédier, v. 6).

(3) Le poète est à ce point dominé par son émotion qu'il commet ici une erreur d'exposition. Brangain, dit-il, lança la coupe dans les flots impétueux de la mer en furie. Fausse est cette association des éléments aux choses humaines : le vaisseau est à l'ancre, dans le paisible abri d'un port.

contemplant la brillante assemblée réunie à Tintagel, le poète a substitué la satisfaction éprouvée par l'effet d'un mouvement d'affection fraternelle (p. 68). Le Marc du poème français se montre, avant l'épreuve du fer rouge, rigoureux justicier ; Gottfried lui a donné une attitude apitoyée (p. 262). Chez Thomas encore, Marc accepte avec empressement que Tristan offre à Morholt le périlleux défi : dans le poème allemand, il s'efforce de détourner son neveu de sa téméraire résolution (p. 144 s.) (1), et il est assailli de mortelles angoisses en pensant aux dangers que va courir le champion de la Cornouailles (p. 150). Plus tard, lorsque les envieux pressent Marc de prendre femme, au mépris d'engagements solennels, Gottfried prête au roi de Cornouailles une résistance plus longue et plus généreuse, ainsi qu'une protestation indignée quand Marc apprend que c'est en Irlande, c'est-à-dire à une mort presque certaine, que ses barons veulent envoyer Tristan (p. 182-186 et v. 8539 ss.).

Comme Marc, les autres personnages du poème français sont enclins aux actes barbares. La vie humaine a peu de prix à leurs yeux. L'idée de la mort violente, du meurtre même, n'effarouche personne. Dans le *Tristan* allemand, l'humanité est plus douce de mœurs. Chez Thomas, Isolde elle-même réclame l'épreuve du fer rouge, se déclarant prête, avec un magnifique mépris de la vie, à monter sur le bûcher si son innocence n'éclate pas par le jugement de Dieu. Dans le poème de Gottfried, ce n'est pas la jeune femme qui demande l'épreuve — qu'elle sait périlleuse, se sachant coupable —, et il n'y est pas question de supplice (p. 263). La même répugnance pour les choses cruelles a déterminé Gottfried à modifier le sens des menaces de Marc dans la scène du verger (p. 48) et a contribué à lui faire éliminer la farouche apostrophe de Gormond, qui, dans le *Tristan* français, déclare à sa femme qu'elle aura la tête tranchée si le champion qu'elle a promis ne descend pas dans la lice au jour fixé (p. 206). C'est aussi pour une raison d'ordre analogue que le poète allemand n'a pas imité Thomas, qui conte que les gens de Marc sont prêts à tuer le pèlerin qui a laissé choir Isolde. Plus humain, il

(1) Gottfried, il est vrai, n'est pas absolument original ici. Il a suivi Eilhart. Mais le fait qu'il a abandonné Thomas pour se rallier à l'exposition de son compatriote est significatif.

prête aux barons cornouaillais le dessein de seulement châtier le maladroit (p. 264).

D'autres modifications mettent en lumière la générosité de Gottfried. Il n'a pas donné à la préférence de Rual pour son fils adoptif l'aspect déplaisant — caractérisé par la jalousie des enfants du maréchal — qu'elle revêt dans le *Tristan* français (p. 90 s.). Il n'impute pas à Tristan et à ses compagnons, vainqueurs de Morgan, le cupide désir du butin (p. 136), et peut-être est-ce lui qui a songé à prêter aux gens d'Ermenie le souci d'ensevelir les morts et d'emporter les blessés (p. 137). Il ne dit pas crûment que les marchands de Norwège enlèvent Tristan pour le « vendre » (p. 93). Il n'attribue pas à Marc l'égoïste dessein de faire de Tristan le charmeur de ses insomnies (*S* 24 : 12-14. *G* 3726 s.). Il ne présente pas Gandin comme un chevalier orgueilleux, ce que fait Thomas sans nécessité (*S* 60 : 32 s.), et il cherche à excuser Riwalin du seul défaut qu'il lui reconnaisse : la promptitude à venger l'outrage (p. 63). Son Tristan est un suzerain plus gracieux et plus attaché à ses vassaux que celui de Thomas (p. 138). Enfin l'Isolde française, qui admire les qualités physiques de Tristan parce qu'elle en attend le triomphe de son champion, diffère de l'Isolde allemande, à qui ce motif intéressé est inconnu (p. 207 s.).

Plus noble que chez Thomas, est, dans le poème de Gottfried, la conduite des hommes vis-à-vis des femmes qu'ils aiment. Son Riwalin manifeste à l'égard de Blancheflor une délicatesse dont le Riwalin français est dépourvu (p. 81 s.). Son Tristan aussi montre à deux reprises une supériorité morale sur le Tristan de Thomas : avant de quitter Isolde, il évite de se plaindre égoïstement de l'adversité qui le menace (p. 48) ; après la séparation, il est plus généreux, plus ému, moins enclin aux reproches que le Tristan du poème français (p. 56 et 304).

Comme les hommes, les femmes ont le cœur mieux placé dans le poème de Gottfried. Ici, Brangain accepte de sacrifier son honneur à Isolde, non en vue d'une récompense, ce qu'elle fait chez Thomas, mais pour expier la faute dont elle est chargée et témoigner son dévouement envers Isolde (p. 228 s.), dévouement dont le poète allemand montre la grandeur en insistant sur l'effort qu'il impose à la jeune fille (p. 237 s.). Dans la scène de la substitution de la fiancée, son Isolde fait voir une réserve de bon

goût inconnue à celle de Thomas, laquelle, après la supercherie, oublieuse de ses torts envers Brangain et envers Marc, se livre, dans le lit nuptial, à de gais propos avec l'époux outragé (p. 238 s.). Plus loin, l'Isolde allemande donne une nouvelle preuve de tact. On ne la voit pas, comme l'Isolde française, reprocher fort impudemment à Marc ses trop justes soupçons après qu'elle s'est jouée du jugement de Dieu (p. 269).

Nous voyons une sorte de délicatesse d'esprit dans la répugnance qu'éprouve Gottfried à manifester les sentiments de ses personnages en exagérant la violence de leurs effets physiques. Il n'a pas imité Thomas, qui affirme que Blancheflor, sous l'influence de l'amour, frissonne et transpire (*S* 9 : 25 ss.), ni dit, à l'exemple du poète français, qu'Isolde, reconnaissant le meurtrier de son oncle, est couverte de sueur (il affirme simplement que la jeune fille rougit et blêmit, *S* 53 : 17 s. *G* 10093-6).

Du même sentiment procède le souci, remarqué chez Gottfried, d'idéaliser le récit. Nous en avons trouvé diverses preuves dans la narration de la vie des amants dans la forêt (p. 282 s., 286 s.), ainsi que dans le rejet d'une donnée offerte par Thomas : la justification de l'amour de Marc pour Isolde par l'absorption du reste du « boire » (p. 229).

Sentiment de l'honneur

Le poète allemand a, semble-t-il, une idée plus haute de l'honneur que le poète français. S'il n'est pas avéré que ce soit lui qui ait imaginé la lutte que se livrent la passion et le devoir dans l'âme de Tristan victime du philtre (p. 229 s.), il est probable que, seul, il a songé à motiver le retour des amants à la cour de Marc par le désir qu'ils ont de regagner l'estime du monde (p. 297). Il est certain que c'est lui aussi qui a donné à l'adoubement de Tristan le caractère d'un acte de plus haute portée morale (p. 126). Enfin nous avons cru reconnaître qu'il n'a pas trouvé dans son original la raison invoquée à deux reprises pour empêcher Isolde de tuer Tristan, c'est-à-dire le déshonneur dont ce meurtre tacherait la fille du roi d'Irlande (p. 214).

II

Les Idées de l'Allemand du xiiie siècle

Conception de l'amour. — Esprit chevaleresque. — Sentiment religieux. — Courtoisie. — Bienséance. — Luxe. — Tendances modernes.

Conception de l'amour

La légende de Tristan est une histoire d'amour et nous avons dit que c'est par l'effet d'une naturelle inclination que Gottfried a entrepris de la conter. Il faut donc nous attendre dès l'abord à constater que tout ce qui touche à l'expression de la passion a été l'objet préféré de l'attention du poète et a surtout donné lieu à des additions. C'est, en effet, ce qui s'est passé. Thomas a, certes, heureusement inspiré Gottfried, mais nous avons les plus sérieuses raisons de croire que les digressions, où se trouvent des réflexions sur l'amour, que la description allégorique de la grotte, qui est un code de la passion, et que maintes observations de détail, où se trahit l'expérience d'un homme qui a aimé, découvrent la pensée intime du poète allemand.

Nous avons remarqué que Thomas n'est pas expert en matière amoureuse. Non seulement le poète français témoigne dans son récit d'une naïveté qui décèle son ignorance (p. 55 s., 61 s., 69), mais il confesse, dans les fragments conservés, qu'il n'a guère été touché par la passion, si toutefois il l'a été. Au sujet de ceux qui changent d'amour pour combattre une inclination vaine, il dit qu'il l'a « vu advenir ainsi à bien des gens » (v. 397). Il n'a donc pas été dans cette situation. Il n'a pas été non plus dans celle de Marc, qui possède le corps et non le cœur d'Isolde, ni de l'amant dédaigné, ni de l'amant éloigné de son amie par des

obstacles matériels. Il avoue en effet n'avoir éprouvé aucun des sentiments qui naissent de ces divers états (v. 1084-9).

Il n'en va pas de même de Gottfried. Les aveux du poète allemand sont précieux. Nous savons par ses confidences que, s'il n'a pas connu uniquement l'idéale flamme (v. 17120 ss.), il en a éprouvé le bienfaisant effet. Il sait de quel prix elle est dans l'existence et quel levier puissant elle fournit aux âmes qui ont quelque noblesse. Aussi vante-t-il l'amour pur, débarrassé d'improbité, de calcul, d'égoïsme et de défiance. Ce qu'il recommande, c'est l'étroite union des âmes, l'abandon sans retour des cœurs (v. 12191 ss., 12384 ss., 16927 ss.), la constance de l'affection (v. 18055 ss., etc.). A cet amour élevé, qui comporte de graves et difficiles devoirs, il attribue une influence ennoblissante, affirmant qu'il fait aimer la vertu (v. 635-8), qu'il purifie le cœur (v. 8294 ss.) et qu'il hausse l'âme aux sentiments d'honneur (v. 187-92, 11631-5, 16957-66, etc.). En revanche, il honnit la passion vénale, avilissante, qui est une misérable contrefaçon de l'amour (v. 12226 ss.), et il flétrit la basse sensualité (v. 17774 ss.).

L'affection sexuelle est, à ses yeux, un sentiment d'essence mystérieuse, né d'un secret accord des âmes. Si, pour ne pas faire violence à la tradition, il a, moins visiblement que Thomas, laissé percer l'inclination de ses héros avant la consommation du « boire » (p. 208), il a répudié l'influence du philtre sur Marc, montrant ainsi son mépris pour les charmes destinés à faire naître l'amour (p. 229), et il a répété que l'amour ne peut être imposé (v. 17009-18, 17921-4).

Il n'est pas rare d'entendre donner à Gottfried le nom de *Minnesinger*. Il y a plus d'erreur que de vérité dans cette désignation. L'auteur de *Tristan*, il est vrai, a fait des emprunts au *Minnesang*. Il lui doit quelque subtilité de psychologie amoureuse. Nous en avons vu un exemple dans la singulière raison qui fait que Blancheflor ne meurt pas de douleur en apprenant la blessure de Riwalin (p. 78). Ces traits, toutefois, sont rares dans l'œuvre de Gottfried, et cela témoigne de son goût. Au *Minnesang* il doit aussi la donnée de la *huot*, de la surveillance des maris jaloux. Mais, à son ordinaire, il l'a approfondi ce motif, il l'a humanisé en quelque sorte et a pénétré de vérité un thème conventionnel. Il exprime non la froide et artificielle plainte d'un

poète en quête d'idées, mais l'opinion d'un moraliste qui a sondé la plaie et en a cherché le remède dans le cœur et la raison (v. 17821 ss.). Il s'est ainsi montré fort peu *Minnesinger* en traitant l'un des sujets préférés du *Minnesang*.

Esprit chevaleresque

Il n'est pas pour surprendre que Gottfried ait mis si peu d'empressement à suivre la voie tracée par le *Minnesang*. On ne lui voit qu'un goût très modéré pour les manifestations de la vie chevaleresque. Il a certainement fréquenté des cercles courtois, et son poème s'adresse avant tout à la caste aristocratique. Mais nous avons remarqué qu'il n'était pas chevalier lui-même, aucune addition ne décelant son intérêt pour les tournois et les joutes. On constate bien qu'il a dépeint avec plus d'abondance le duel de Tristan et de Morholt, et qu'il a donné de ce combat une description plus vraie que celle de Thomas (p. 157 ss.). Mais, dans ce duel même, on remarque des détails qui ne concordent pas avec les usages chevaleresques : combat à cheval avec l'épée — ce qui est le fait d'un vilain, dit le poète-chevalier Hartmann (1); lutte d'un combattant à cheval contre un adversaire désarçonné — ce qui est une félonie, nous enseigne encore Hartmann (2); blessure faite au cheval de l'ennemi — infraction aux lois élémentaires du duel courtois. Nous n'avons pu distinguer si ces traits appartenaient à l'original ou s'ils sont des additions du poète allemand. Admettons que Thomas les ait offerts à son imitateur. Nous avons le droit de penser que Gottfried les aurait façonnés autrement si son sentiment des coutumes chevaleresques en avait été choqué. Son indépendance se fait jour dans d'autres occasions moins importantes.

Sentiment religieux

Très fréquemment le nom de Dieu paraît dans le poème de Gottfried. Nombreux sont les passages où la puissance de la

(1) *Iwein* 7116 ss.

(2) *Erec* 823 ss. Il est curieux de constater qu'en *E*, Tristan descend de cheval lorsqu'il en est sommé par Morholt jeté en bas de sa monture (v. 1067 ss.).

Divinité est attestée, sa protection invoquée, son secours reconnu. La Vierge, les phalanges célestes, le Christ sont aussi nommés par le poète.

Cette constatation ne suffit pas cependant pour nous autoriser à dire que Gottfried était animé d'un vif sentiment religieux. D'une part, ces appels au pouvoir divin sont le plus souvent de simples formules créées par l'usage et que l'auteur emploie, comme les poètes de son temps, sans y attacher d'importance. De l'autre, il est impossible de reconnaître exactement quels sont les cas où Gottfried reproduit son texte et de distinguer ses additions.

Il paraît cependant indiscutable que le *Tristan* allemand est empreint d'une ferveur religieuse étrangère au poème français. On peut appuyer cette opinion sur les habitudes de traduction de Robert. Comme le bon moine n'a pas négligé les témoignages de piété que lui offrait son modèle, mais qu'il les a plutôt multipliés (p. 35) (1), il est à supposer que lorsque la *Saga*, dans un développement reproduit par elle, ne présente pas une pensée pieuse rencontrée chez Gottfried, c'est ce dernier qui l'a introduite dans son texte. Si les cas où la preuve de l'intervention de Gottfried peut être faite ne sont pas très nombreux, ils sont, à notre avis, caractéristiques.

On voit le poète allemand, dans des vers très poétiques, affirmer la puissance de Celui qui disposa toutes choses et « à qui les vents, les mers et les êtres créés obéissent en tremblant » (p. 94). On le voit également faire état plus fréquemment que Thomas, et avec plus d'insistance, de la justice de Dieu, et reconnaître son ingérence dans les choses humaines (p. 144, 149, 155, 156) (2). Les prières que ses personnages adressent à la Divinité pour implorer son assistance dans des circonstances critiques ont aussi un ton plus fervent (p. 258). Enfin, il insiste, plus que Thomas, sur les devoirs religieux de l'homme (p. 162).

Se fondant sur la fameuse protestation inspirée au poète par la versatilité du Christ, qui protège le coupable comme l'innocent, certains critiques ont présenté Gottfried comme un esprit fort. Nous ne répèterons pas notre opinion au sujet de cette manifesta-

(1) Cf. p. 85 ss. et p. 95.

(2) Allégorie des trois auxiliaires de Tristan, qui compte d'abord sur le secours de Dieu.

tion et rappellerons seulement que l'épisode tout entier du jugement de Dieu témoigne d'un sentiment religieux bien plus apparent dans le poème allemand que dans le *Tristan* français (p. 268).

Courtoisie

A son arrivée en Cornouailles, le Riwalin de Gottfried se félicite d'être venu dans un pays où la courtoisie est en honneur (p. 66). Gottfried souhaitait certainement pour son poème l'éloge que fait Riwalin de la cour de Marc. Il n'a rien omis de ce qui pouvait pénétrer son œuvre d'un parfum de décence, de bonne grâce, de politesse et d'élégance ; il s'est efforcé de l'orner de formules choisies, adoptées par l'étiquette ou dignes de l'être, et de la rehausser de l'éclat que donnent aux personnages la distinction et la correction des habitudes.

Thomas avait déjà fait un effort dans ce sens. Nous allons voir combien Gottfried est allé plus loin que son devancier.

Les mœurs ont parfois dans le *Tristan* français une simplicité très patriarcale ou une verdeur âpre. Le roi Marc témoigne considération et amitié à son hôte en l'invitant à manger dans sa propre écuelle (*S* 61 : 1 s.) (1). Le Marc allemand s'abstient de cette preuve d'estime. Il fait asseoir l'étranger à sa table, auprès de lui (*G.* 13179 s.). Dans le poème allemand, Tristan ne boit pas le philtre le premier, mais tend d'abord la coupe à Isolde (p. 228) (2). Nous voyons que, chez Thomas, Marc est pris de vin en entrant dans le lit nuptial. Gottfried n'a pas accueilli ce trait, qui rend cependant plus admissible le succès de la substitution de Brangain à Isolde (p. 238).

Le poète français ne recule pas devant un détail vulgaire. Gottfried, aisément effarouché, abandonne ou corrige son texte. Il ne dira pas que la chemise d'Isolde a été salie de sueur (*S.* 59 : 13 s.), mais, plus discrètement, que la blancheur en a été ternie (v. 12826). Il évitera de faire savoir que ses personnages sont rassasiés de

(1) C'est là aussi une coutume de l'Allemagne ancienne. Cf. *Ruodlieb*, (éd. Seiler), XI, 18-20.

(2) Déjà dans le *Ruodlieb* il est de bon ton de se servir en dernier lieu (XIII, 60) et de ne boire qu'après avoir offert la coupe à la maîtresse de maison (VII, 21, cf. *op. c.*, p. 91). Notons cependant qu'Eilhart ne connaît pas cet usage (p. 228).

nourriture (*S* 26 : 11 s.) et de s'attarder à parler de l'abondance de la chère (p. 68). Il ne comparera pas non plus la fantaisie amoureuse au goût de certains mets (p. 205).

Gottfried se détourne aussi des choses laides, susceptibles de blesser une imagination délicate, ou même qui sont simplement dépourvues de noblesse. Il s'abstient d'évoquer l'image d'un corps humain noirci et enflé (*S* 47 : 5). Il supprime, comme indignes de l'attention d'un auditoire de choix, les réalités matérielles de l'existence. Nous faisons abstraction de la vie des amants dans la forêt, qui a été idéalisée pour des raisons différentes, mais nous retiendrons d'autres et significatives altérations. Le Tristan français demande que Marc acquitte ses gages (Bédier, p. 201, n. 1); Thomas énumère les marchandises que Tristan, partant pour l'Irlande, emporte sur sa nef (p. 187); il signale, parmi les objets mis en vente par les Norwégiens, des choses dont la vulgarité peut blesser le goût courtois, telles que cire, peaux de bœufs, huile (p. 91); il introduit Blancheflor chez Riwalin au moment où l'on nettoie la maison (p. 79). Gottfried, en rejetant ces traits, a montré son aversion pour ce qu'il estime trivial.

Bienséance

Recommander la bienséance et la distinction, tel est évidemment le but de Gottfried. Ne dit-il pas, dans un passage que nous avons tout lieu de croire personnel, que la *morâliteit*, c'est-à-dire la science des « belles mœurs », l'art de se rendre agréable au monde, est une partie essentielle de l'éducation (p. 178)? Il affirme ailleurs qu'il ne consent pas à se servir de terme qui ne soit pas « de la cour » (v. 7955-8). Dans les choses et les mots, dans les pensées et l'expression, il s'est fait une règle de rester un homme de bon ton.

Ses personnages sont de rigoureux observateurs de l'étiquette. S'il n'a pas reproduit la solennelle arrivée de Riwalin à la cour de Marc, c'est pour éviter de décrire des usages surannés (p. 66). Il s'est d'ailleurs amplement dédommagé dans la scène magnifique — et certainement originale (p. 219 ss.) — où le sénéchal est confondu. Ici l'abondance des détails relatifs au cérémonial montre combien le poète avait à cœur de mettre au jour les habitudes des cercles aristocratiques.

D'autres altérations empêchent de croire que Gottfried ait suivi le poète français quand il fait ressortir les belles manières de ses personnages (1). Dans le *Tristan* de Thomas, les adversaires recourent à l'injure pendant la discussion, se traitant de coquin, mauvais truand, fils de ribaude — ou d'épithètes équivalentes qu'on ne peut retrouver à travers la traduction de Robert (*S* 28 : 20 s., 55 : 27, 76 : 31). Chez Gottfried, ils se servent d'expressions mesurées et qui sont « de la cour » (p. 134 et v. 15985). Il n'est même pas besoin d'un accès de fureur pour justifier le ton brutal des personnages de Thomas. Un chevalier accueille Tristan, déguisé en jongleur, par un mot insultant (*S* 62 : 20). Isolde elle-même emploie des termes malséants (*S* 53 : 19, 53 : 23, 60 : 8). On voit, chez Thomas, un duc oublier sa dignité au point de frapper l'homme qui lui adresse une réclamation (p. 134). Rien de pareil dans le *Tristan* allemand, où l'on chercherait vainement une grossièreté, soit dans les faits, soit dans les mots.

Gottfried avait une telle appréhension d'offenser les esprits délicats qu'il va jusqu'à proscrire le vocabulaire de la médecine. Il estime que les termes « tirés du bocal de l'apothicaire » blessent l'oreille et l'âme (v. 7939-58, cf. p. 177). A plus forte raison rejettera-t-il une comparaison crue de Thomas : « comme une ribaude » (*S* 48 : 35), ou telle autre qui est d'une rudesse réaliste : le pelage de Petitcrû est rouge « comme si la peau était tournée en dehors » (*S* 75 : 12 s.), ou une locution à la fois triviale et impolie : « Tu serais devenue folle de frayeur », dit le sénéchal à Isolde (*S* 51 : 25).

Inutile d'ajouter que Gottfried l'emporte sur Thomas par le souci de la décence. L'Isolde allemande fait preuve d'une pudeur étrangère à l'Isolde française (p. 207). Kaherdin favorise l'amour de sa sœur et de Tristan avec plus de discrétion chez Gottfried que chez Thomas (p. 311). Ce n'est pas sans dessein que, dans le poème allemand, il est affirmé que les dames de la cour d'Irlande découvrent la langue du serpent, non dans les chausses de Tristan, comme le dit Thomas, mais sur la poitrine du chevalier (p. 192). Nous avons constaté, dans la comparaison des poèmes, que Gottfried a rejeté un détail scabreux (p. 251), et noté qu'il est plus réservé dans le récit de l'incident qui permet à Isolde de fausser le jugement de Dieu (p. 264).

(1) Les fragments de Thomas laissent apercevoir chez ce poète la rudesse attestée par la version norwégienne (Bédier, v. 1274, 1302, 1545, 1602).

Luxe

Cette recherche d'élégance s'étend aux choses extérieures et conduit Gottfried à rehausser le luxe dont s'entourent ses personnages. Donner à l'action un cadre digne des héros qui s'y meuvent est une fréquente préoccupation des poètes courtois. On a remarqué que Thomas n'y a pas échappé (1). Mais, ici encore, il a été distancé par son imitateur. Gottfried n'a pu se résoudre à dire que le verger du palais royal est entouré d'une simple palissade (p. 247). Il a remplacé la grossière corbeille à cendres, dont Brangain se sert pour masquer la lumière dans la chambre d'Isolde, par un échiquier (*ibid.*). Les objets deviennent somptueux dans l'imagination du poète allemand. Il enrichit de pierres précieuses la harpe de Gandin, qui n'est que dorée chez Thomas (*S* 60 : 35. *G* 13124). Il décrit — Thomas restant muet — le lit précieux qu'Isolde fait disposer dans le verger (v. 18150-5), le magnifique échiquier des marchands de Norwège (v. 2219-25), les costumes superbes que portent Tristan et Isolde le jour du jugement (v. 10904-89, 11106-43). Enfin, il ajoute à la Grotte d'amour la richesse du marbre et de l'airain, l'éclat du cristal et des pierres précieuses (v. 16711 ss.).

On devine que les conditions d'existence aussi sont relevées dans le poème allemand. L'Isolde de Thomas promet aux *serfs* qu'elle charge de tuer Brangain la liberté et de l'argent ; celle de Gottfried fait aux *valets* dont elle attend le même office des propositions plus brillantes (p. 240). Au lieu d'un marc d'or — somme indiquée par Thomas — c'est deux marcs que, selon Gottfried, la reine d'Irlande donne à Tristan en guise de viatique (*S* 39 : 37 s. *G* 8215-7). Rual n'est pas, dans le *Tristan* allemand, malmené par un portier du château royal, mais, comme il convient à sa condition, obligeamment renseigné par un aimable vieillard (p. 117). Tristan est accompagné dans son voyage en Irlande, non plus par vingt barons, mais par une imposante escorte de cent hommes (p. 186 s.) (2). Pour plaire à un auditoire choisi, Gott-

(1) V. Novati, *op. c.*, p. 420 ss.

(2) Il est vrai que le poète allemand n'a pas donné, comme Thomas, vingt compagnons à Riwalin se rendant en Cornouailles, mais douze seulement. Il m'est impossible de deviner le sens de cette altération, que Gottfried a introduite avec intention dans son texte (*S* 6 : 16. *G* 468-72).

fried insiste sur les coutumes savantes de la chasse (p. 104 ss.).

Autant que le luxe extérieur et l'orgueil du rang, le goût des choses de l'esprit distinguait les cercles courtois. Il ne faut donc pas s'étonner que Gottfried n'admette pas que la jeune Isolde d'Irlande ait été absolument ignorante avant l'arrivée de Tristan à la cour de son père, mais l'ait dite instruite déjà, en sorte que Tristan n'a qu'à parfaire une éducation avancée (p. 178). C'est aussi en partie pour montrer que la cour d'Irlande n'est pas inculte qu'il a imaginé le personnage du clerc précepteur d'Isolde et de sa mère (p. 176).

Tendances modernes

Le poète aux prises avec un sujet traité de longues années avant lui est conduit naturellement à en moderniser les personnages et les mœurs. C'est ainsi qu'a agi Hartmann en adaptant son *Grégoire* (1). Gottfried n'a pas procédé autrement.

On trouve dans le poème français des traits qui ont paru archaïques à Gottfried. Le Morholt de Thomas est une sorte de géant à la forte membrure, son Riwalin un baron batailleur et pillard. Le poète allemand s'est appliqué à façonner ces personnages selon le type chevaleresque moderne, rabaissant la taille de Morholt, élevant les qualités de Riwalin, rapprochant l'un et l'autre du chevalier contemporain, qui doit satisfaire à d'autres exigences que le géant de la légende (2) ou le fruste et cupide soudard du passé (p. 150, 64).

Comme les personnages, les mœurs du conte ancien ont été mises en harmonie avec celles de l'époque contemporaine. Les barons de Marc n'ont plus l'attitude presque insolente que leur prête Thomas vis-à-vis de leur roi (*S* 41 : 3 s.); le Saint-Empire romain a été substitué par Gottfried à la Rome fabuleuse du poète français (p. 302 s.); la discussion de Tristan et de Morholt est devenue un débat politique, d'aspect moderne (v. 6265 ss. cf. p. 146); le *holmgang* a pris le caractère d'une ordalie (p. 149);

(1) V. mon *Etude sur Hartmann d'Aue*, p. 328-330.

(2) Gottfried a conservé à Urgan sa nature de géant fabuleux. Il lui eût été difficile d'agir autrement. Il aurait fallu ici, non pas retoucher, mais transformer, ce qui était incompatible avec le procédé du poète.

la déchéance du bâtard est utilisée comme ressort dans l'action (p. 135); les messages verbaux ont fait place aux lettres, qui sont l'usage d'une époque plus instruite (p. 273); l'attitude élégante d'un chevalier sur sa monture est curieusement étudiée (p. 153); les jeux chevaleresques qui ont coutume de suivre l'adoubement sont ajoutés au texte français (p. 127), ainsi qu'une coutume existant au temps du poète : le chant d'une sorte d'hymne au départ du vaisseau (p. 226). Les relations de pays à pays étant plus fréquentes au moment où écrivait Gottfried, on est mieux informé de ce qui se passe à l'étranger. Aussi le roi de Cornouailles connaît-il de réputation le maréchal d'Ermenie (v. 4314 ss.), et Tristan n'ignore pas l'existence d'Isolde avant son voyage en Irlande (v. 7288 ss.).

Pour ce qui est des idées, nous avons noté la constante préoccupation de Gottfried de faire prévaloir des conceptions plus modernes que celles de Thomas (p. 49, 57). Ses digressions sur la littérature du temps et sur les théories amoureuses, si actuelles, sont une nouvelle preuve de son désir d'intéresser les hommes de son époque en rapprochant d'eux les choses de son poème. Il a dit son mot sur la question du jugement de Dieu (p. 265 ss.), et peut-être a-t-il pris discrètement parti dans un débat ouvert sur les mérites respectifs d'Hartmann et de Wolfram (p. 125, n. 1).

III

Le Talent du Poète

Gottfried critique. — Vérité et vraisemblance. — Les motifs. — La clarté. — Ornements nouveaux. — Le précieux. — Les caractères. — L'étude psychologique. — Gottfried moraliste. — Humour et ironie. — Poésie et lyrisme. — Les discours. — Descriptions et sens du pittoresque. — Comparaisons et allégories. — Sentiment de la nature.

Gottfried critique

Le poète est, chez Gottfried, doublé d'un critique. Le prologue de son *Tristan* envisage l'intéressante question des rapports de l'auteur et du public. Gottfried y révèle la haute idée qu'il a de l'art, pour qui il demande, non l'assistance matérielle, le morceau de pain sollicité par tant d'autres, mais les encouragements judicieux (v. 21-28). Il reconnaît l'utilité de la critique, pourvu qu'elle soit éclairée et dégagée de tout sentiment envieux (v. 17-36). Il a lui-même donné l'exemple de cette appréciation bienveillante, qu'il n'a pas trouvée chez Thomas, porté à dénigrer les conteurs anciens (v. 2151-6), alors que Gottfried découvre en leur faveur une indulgente excuse (v. 131 ss.). Dans sa digression littéraire il a pesé les mérites des poètes de son temps, et la postérité a ratifié ses jugements (1).

De ces poètes — il s'agit des imitateurs d'œuvres françaises — Gottfried loue surtout le *sens* et la *langue*. Il est utile, pour com-

(1) S'il n'a pas rendu pleine justice à Wolfram, dont l'obscurité lui a masqué la profonde originalité et dont le tempérament forme avec le sien un parfait contraste, on ne peut dire qu'il se soit mépris gravement dans son appréciation de l'auteur de *Parzival*.

prendre le rôle que Gottfried assigne aux adaptateurs, de fixer la valeur de ces termes.

A ne considérer que les vers 4826 ss. du *Tristan*, il semble que Gottfried entende par *sens* la conception des idées et par *langue* leur expression. Mais cette interprétation n'est pas tout à fait exacte. Gottfried, qui n'accorde pas toujours aux mots qu'il emploie une valeur bien définie et immuablement identique, prend ailleurs ces termes dans une autre acception. A *langue* il a donné auparavant la signification de talent poétique. Sa langue, dit-il en parlant de Bligger, mélodieuse comme la harpe, a la double félicité du mot et du *sens* (v. 4703-5). En revanche, *sens* n'a pas toujours chez lui la vaste compréhension qu'on pourrait lui supposer d'après les vers 4826 ss. D'Hartmann d'Aue il dit : « Ah ! comme il sait colorer et orner son poème au dedans et au dehors par les paroles et par le *sens !* Comme il pénètre et rend dans ses vers l'esprit de l'aventure! Comme pures et nettes sont ses paroles de cristal ! » (v. 4620-8). Ce passage, ainsi que celui qui est relatif à Bligger, nous enseigne que Gottfried entend par *sens*, non la faculté créatrice, mais le don d'arrangement, l'intelligence de l'adaptation (1). N'oublions pas que l'auteur du *Tristan* allemand savait, à n'en pas douter, qu'Hartmann traduisait librement Chrétien de Troyes ou d'autres poètes, et que Veldeke, dont il loue la facilité à « ajuster son *sens* » (v. 4727), était aussi un imitateur. Il n'a donc pu reconnaître ni à l'un, ni à l'autre, le mérite de l'invention. Quand il loue le premier d'avoir « pénétré l'esprit de l'aventure», on peut croire qu'il le félicite du bonheur de son remaniement : savante mise en valeur des données empruntées, souci de motiver les faits, vraisemblance plus grande du récit, grâce d'ornements nouveaux, richesse des descriptions (2), etc. Ce sont ces qualités que Gottfried cherchait lui-même à introduire dans le poème dont il empruntait le fond à Thomas. Notre devoir est d'essayer de les mettre en lumière.

(1) Cf A. E. Schönbach : *Ueber Hartmann von Aue*, p. 477.

(2) C'est peut-être ce travail que Gottfried entend caractériser quand il donne aux poètes épiques le titre de peintres (v. 4689), c'est-à-dire d'auteurs ajoutant à leur matière le charme d'un éclatant coloris. Cependant M. Ehrismann, se fondant sur l'usage des *colores*, des fleurs de rhétorique imitées de la littérature latine, restreint le sens de ce mot aux seuls effets de style (*Z. f. d. Philol.*, 33, p. 395).

Vérité et vraisemblance

Thomas, déjà, s'est attaché à donner au poème de Tristan un air de vérité qui fait défaut aux contes antérieurs. Il a critiqué et banni de son œuvre le motif du « cheveu d'or » (p. 187); il a également rejeté, à cause de leur invraisemblance, certaines données de l'épisode de Tristan le Nain (v. 2107 ss.); il a aussi, croyons-nous, fixé un but précis au premier voyage de Tristan en Irlande, voyage que les autres conteurs représentent comme fabuleusement aventureux (p. 165 ss.). Gottfried lui-même a reconnu que c'est le caractère plus véridique de la version de Thomas qui l'a déterminé à s'adresser au « maître des histoires » (v. 149-54). En adoptant la matière de Thomas, il n'a pas cependant abdiqué tout contrôle. Non content de « jeter au vent les fables » qui se sont mêlées au conte de Tristan (v. 18467 s.), il exerce sa critique vis-à-vis de son modèle lui-même. Nous l'avons vu entrer en polémique avec Thomas sur plusieurs points et donner par là des témoignages de son souci de la vérité (p. 9; cf. p. 278, n. 1 et p. 281) (1).

Le plus souvent, cependant, Gottfried a altéré son original sans indiquer sa divergence. Les cas sont très nombreux où le poète allemand a silencieusement corrigé son devancier. Voici quelques exemples qui donneront à notre affirmation l'autorité voulue.

Par des additions à son texte, Gottfried a rendu plus croyables certaines données du récit. Il énumère les précautions dont on use afin que le secret du départ de Tristan pour l'Irlande ne soit pas dévoilé (p. 173), ainsi que les mesures de prudence conseillées par Tristan à ses compagnons et celles qu'il observe lui-même à l'arrivée à Dublin (p. 188 s.); le prévoyant sénéchal imagine de rapporter à la cour de Gormond qu'un aventurier a affronté le serpent avant lui (p. 194); la reine découvre à l'aide de son savoir magique la supercherie du prétendu vainqueur du dragon (p. 196 s.); Tristan est, comme on doit le supposer, informé pendant son séjour en Irlande des ravages qu'exerce le

(1) Le rationalisme de Gottfried apparaît aussi dans une manifestation faite contre Eilhart. Le poète récent conteste que le nain Melot soit, comme le prétend son devancier, un astrologue habile à découvrir dans les étoiles le secret des choses terrestres (p. 253 s.).

serpent dans le pays et de la promesse faite à celui qui en débarrassera la contrée (p. 190 s.); le vainqueur de Morholt prend soin de cacher sa blessure aux Irlandais après sa victoire (p. 160).

Le poète allemand a rejeté plusieurs traits qui nuisent à la vraisemblance : la présence du nain dans la scène du verger (p. 45 s.), la quotidienne fréquence des apparitions du serpent dans la capitale de l'Irlande (p. 190), la connaissance attribuée à Morgan du séjour de Tristan à la cour de Marc (p. 134), la supposition faite par Tristan que les pèlerins aperçus sur la route de Tintagel sont des étrangers (p. 99, n. 2), les jeux et entretiens courtois des barons cornouaillais avec les chevaliers irlandais à Dublin (*S* 44 : 8 s.).

Enfin, cas très fréquent, Gottfried a corrigé, au profit de la vérité, l'exposition de Thomas. Les soi-disant marchands de Flandre ne se rendent pas, chez lui, en grand appareil au palais de Gormond (p. 220); l'entretien de Tristan avec les pèlerins a une tournure plus naturelle (p. 101-103); le cheval de Tristan est, pendant le combat avec le serpent, tué par le choc et non étouffé par la fumée (p. 191); l'écu du héros ne garde pas ses dorures intactes après avoir été exposé à la vapeur et au feu vomis par le monstre (p. 198). Les incidents de diverses scènes ont subi des remaniements qui les rendent admissibles. Tels l'épisode de Brangain livrée aux serfs (p. 239 s.), la ruse du nain (p. 261, 2° et 5°), la découverte de Tristan après sa victoire sur le serpent (p. 199), la description du *holmgang* (p. 157), la narration du « boire » (p. 228).

Thomas ne se défiait sans doute pas de la critique de ses lecteurs. En réfléchissant, ceux-ci auraient pu s'étonner de quelques invraisemblances qui ont choqué Gottfried. Pourquoi Tristan, mis une première fois en présence du sénéchal, ne réduit-il pas l'imposteur au silence en montrant la langue du serpent (p. 202)? Comment se fait-il que les deux Isolde, trouvant Tristan inanimé près de la mare, ne reconnaissent pas en lui le précepteur Tantris (p. 199)? Qui croira que Marc et ses barons aient la défaillance de mémoire que leur suppose Thomas (p. 202, n. 2)? Qui admettra que Gandin, seigneur irlandais bien connu d'Isolde, puisse se faire passer pour un jongleur à la cour de Marc (p. 243 s.)? que les marchands norwégiens, ignorant la langue parlée

en Ermenie, soient en état de trafiquer avec les gens du pays (p. 92) ? que Tristan pénètre sans encombre dans le palais de Morgan avec une nombreuse escorte en armes (p. 130 s.)? que le prétendu marchand, qui a tué le serpent, puisse aspirer à la main d'Isolde, réservée à un chevalier (p. 190) ? L'attentif Gottfried a préservé son poème de toutes ces taches. Il n'a pas davantage admis que Blancheflor, la vierge ingénue, surprise par l'amour, discerne si promptement ce qui se passe dans son cœur (p. 76), que Tristan, sous le charme du grelot magique, songe à faire don de Petitcrû à Isolde (p. 271), que la Grotte d'amour soit dominée par un tilleul touffu et que le soleil cependant y pénètre (p. 281), que Gormond croie à la mission de Tristan sans avoir d'autre témoignage que l'affirmation de celui qui se dit le neveu de Marc (p. 203), enfin que Marc oublie que ce n'est pas sur le rapport des calomniateurs qu'il a banni les amants (p. 297).

Les motifs

Il ne faudrait pas s'exagérer le mérite de Gottfried. Il lui était assez aisé, après tout, de reconnaître les fautes de l'ouvrage qu'il avait sous les yeux et ce serait lui faire injure que de supposer qu'il lui coûta beaucoup de peine pour les écarter de son œuvre. Mais il n'est que juste de lui donner acte de ses corrections, qui témoignent de son attention, de son désir de vérité, et, comme il le dit, de son « sens ».

Ces mêmes qualités l'ont conduit à imaginer des motifs plausibles aux actes de ses personnages lorsque — ce qui arrive assez fréquemment — Thomas s'est abstenu d'en chercher. Il a justifié: l'évanouissement de Blancheflor (p. 80 s.), le redoublement des craintes de Tristan exposé sur un rivage inconnu (p. 97), l'outrage adressé par Morgan au fils de Blancheflor (p. 83), la demande de congé faite par Tristan à la reine d'Irlande (p. 179 s.), l'idée de la recherche, sur le lieu du combat, de l'homme qui a tué le serpent (p. 196 s.), la connaissance des langues étrangères acquise par Tristan (p. 89), l'espoir qu'a le neveu de Marc de conquérir Isolde pour son oncle (p. 190 s.), le désir d'Isolde, qui amène l'aventure du verger (p. 47), la précaution de l'épée nue placée entre les amants (p. 291 s.), l'interruption de la chasse de Marc (p. 296),

l'abandon de la Grotte d'amour par Tristan et Isolde (p. 297), le dessein que forme Marc de se rendre à la chasse (p. 288), l'ardeur du roi à poursuivre le cerf lancé (?) (p. 288 s.), l'accueil de la prière que fait Tristan à Gandin de l'emmener en Irlande (p. 245), l'habitude qu'ont Tristan et Mariadoc de reposer côte à côte (p. 247), l'inquiétude des amants qu'on ne vienne à découvrir leur retraite (p. 277), l'animation du teint d'Isolde endormie dans la grotte (p. 294 s.) (1).

Il est même arrivé au poète allemand de doubler un motif de Thomas. Nous avons au moins deux exemples de cette surabondance. 1° Les pèlerins gardent le souvenir de Tristan, non seulement à cause du somptueux costume dont il est vêtu, mais aussi parce qu'ils ont été frappés de son intelligence (p. 103). 2° La brèche faite à l'épée de Tristan n'a pas été considérée par le rigoureux Gottfried comme un témoignage suffisant de l'identité du meurtrier de Morholt, et il a ajouté à cet indice une autre preuve (p. 209 s.).

D'autres fois il a modifié, pour la rendre plus juste ou plus forte, une explication du poète français. Ainsi, ce n'est pas afin d'éviter la chaleur, mais pour tromper un espion pressenti que Tristan et Isolde reposent dans une attitude chaste lors de la découverte (p. 292). En complotant la perte de Tristan, les barons de Marc obéissent, non à une crainte peu fondée, mais à un sentiment d'envie (p. 182). Marc, voulant faire pièce à ses gens, n'exige pas qu'ils lui donnent comme épouse une femme de grande naissance et de hautes qualités, mais Isolde d'Irlande, qu'il croit ne pouvoir pas obtenir (p. 185).

Gottfried a été dominé par le souci de motiver les faits au point de chercher une raison à un trait emprunté à Eilhart (p. 220). Il lui est aussi arrivé de sacrifier la vérité des choses au souci d'explication. C'est ainsi qu'il a fait violence à la donnée légendaire en cherchant une cause à la culpabilité supposée de Brangain envers Isolde (p. 240), et il semble bien — si une corruption du texte n'est pas responsable de l'erreur — qu'il prétende à tort que Tristan vit, à la faveur de la lumière, la farine répandue par le nain sur le sol (p. 261).

(1) Peut-être faut-il voir un désir d'explication dans le soin qu'a pris le poète allemand de déclarer que la trêve conclue entre Morgan et Riwalin doit avoir la durée d'une année (p. 65).

La clarté

Aussi bien que de logique, Gottfried est épris de clarté. Il a remarqué les obscurités du poème français et s'est attaché à les dissiper. Nous le voyons, pour atteindre ce but, remanier son original : transformer la suite des scènes qui aboutissent à la découverte de l'imposture du sénéchal (p. 202 ss.), modifier le caractère de la visite faite par le nain à Tristan (p. 256 s.), supprimer la description des sentiments de Rual retrouvant son fils adoptif (p. 117 s.), déclarer dès l'abord que Tristan, venu à Carlion sur la demande d'Isolde, est déguisé en pèlerin (p. 264), donner un autre tour à l'énigmatique aveu de Blancheflor (p. 71, n. 2), introduire dans son récit une question, nécessaire, de Morholt à Marc et à ses barons (p. 146 s.) enfin, jeter de la lumière sur une obscure allusion du poète français (p. 294 s.).

Si l'exposition de Gottfried manque parfois — pour nous, au moins — de lucidité, il faut chercher la raison de cette insuffisance dans l'usage d'un vocabulaire très personnel (1) et dans notre ignorance des nuances de sens que présente parfois la langue du XIII[e] siècle et surtout celle de notre poète.

Ornements nouveaux

Comparant le *Tristan* de Thomas avec le poème de *Horn*, M. Söderhjelm a fait voir comment telle situation identique a inspiré à l'auteur de cette dernière œuvre une narration vivante, animée, riche en détails pittoresques et d'un puissant relief, alors qu'elle a été traitée par Thomas de telle façon qu'on voit que les qualités du poète de *Horn* manquaient à celui de *Tristan* (2). Gottfried a éprouvé l'insuffisance de son modèle. Il a cherché à remédier à ses défauts et à donner à l'œuvre qu'il composait la vie, le coloris, l'éclat et l'abondance des détails caractéristiques qu'on cherche vainement chez Thomas. Procédant à la manière d'Hartmann, il s'est pénétré de son sujet, il a laissé les situations agir sur sa fantaisie et en a exploité les données fécondes, autant

(1) V. plus loin, ch. IV, sous *Jeux de mots*.
(2) *Romania*, 15, p. 583 ss.

du moins que peut le faire un imitateur lié par le ferme dessein de respecter les données importantes de son texte.

Instructif serait l'examen de quelques scènes que nous voyons esquissées seulement dans le poème français, mais largement traitées par Gottfried : la piquante narration des gestes et attitudes du sénéchal après la mort du serpent (p. 193) ; la surprise des amants dans le verger, relevée de traits colorés (p. 48) ; le jugement solennel, corsé par la description des costumes de Tristan et d'Isolde, les impressions des assistants et la jolie discussion de la reine et du sénéchal (p. 221 ss.) ; la bataille, fertile en détails tactiques, de Tristan et des ennemis du duc de Bretagne (p. 305 ss.) (1) ; l'arrivée de Rual à Tintagel, pourvue d'incidents ayant un caractère courtois (p. 117), et l'intéressante lutte de Tristan et des envieux (p. 183 s., 185 s.).

Très nombreux sont les détails que le poète allemand a imaginés pour donner plus de charme, ou de force, ou d'intérêt à l'action. Citons seulement les réflexions sur les amis perfides (p. 260), l'expression de l'effet produit par Kurvenal sur Brangain et les deux Isolde (p. 217) et la supposition faite par la jeune Isolde du meurtre de Tristan (p. 198 s.).

Les traits ajoutés par Gottfried à son original décèlent un observateur attentif et un conteur à la souple fantaisie. Ils révèlent aussi un esprit ingénieux. Le poète orne le heaume de Tristan d'une flèche qui en forme le cimier et qui est l'emblème de l'Amour, maître de la vie de Tristan (p. 151 s.). Ce n'est pas un hasard, mais la volonté du Destin, qui fait qu'Isolde découvre Tristan dans l'étang où il est évanoui (p. 198). Le breuvage nuptial est réclamé par Marc, non par l'effet d'un caprice de roi, mais par obéissance à la tradition (p. 238). Tristan dit avec beaucoup d'à-propos à Gandin que le salaire promis, c'est-à-dire apparemment la plus belle des robes de l'Irlandais, mais en réalité Isolde elle-même, est dès maintenant en sa possession (p. 245).

Cette habileté a servi à Gottfried pour justifier la suppression de scènes de gémissements (p. 84, 161). Il est inutile de rappeler quel adroit prétexte il a trouvé pour ne pas décrire l'adoubement de Tristan (p. 124 s.).

(1) Gottfried, nous l'avons dit, doit beaucoup de ses additions à Eilhart dans cet épisode.

Le précieux

Si Gottfried a su éviter la froideur et la sécheresse de Thomas, il n'a pas su se garder de l'excès du joli et il est tombé dans le précieux. On est choqué de la discussion qui naît entre Rual et Tristan au sujet des pères perdus et gagnés par ce dernier, la situation ne se prêtant pas à ce jeu d'esprit (p. 121). Il est bizarre d'entendre Tristan, sortant d'un évanouissement où il a failli laisser la vie, faire, en reprenant connaissance, un compliment galamment tourné aux dames qui s'offrent à sa vue et qu'il compare au soleil, à l'aurore et à la lune (p. 199). Le jeu de mots sur *solt* et *golt* est un badinage que ne comporte guère le récit (p. 189), et celui sur le cuivre et l'or que Marc trouve en Brangain et Isolde contraste de façon déplaisante avec le ton du contexte (p. 238, 239). Faire deviner à Isolde que les noms de Tantris et et de Tristan s'appliquent au même personnage est une idée ingénieuse. On s'étonne seulement que la jeune fille, qui est en proie à une extrême agitation, nous dit le poète, possède assez de calme pour se livrer à cet exercice de divination (p. 209-211). L'idée de l'échange des corps est d'un effet bien froid dans une scène d'ailleurs pleine d'émotion (p. 49) et dans un monologue sans cela très pathétique (p. 303 s.).

Ces fautes de goût sont, heureusement, rares et elles frapperaient moins si l'ensemble du poème n'était d'un exact coloris.

Les caractères

On comprendrait mal que Gottfried, si soucieux de donner aux détails de son récit cohérence, harmonie et vraisemblance, n'eût pas cherché à étendre ces qualités aux caractères du poème. Il s'y est essayé. Mais la tâche était lourde et le but n'a pas toujours été atteint. Le poème de *Tristan* est, en somme, la résultante de la contamination d'aventures diverses. Comment rendre consistants des personnages qui jouent, dans les récits différents fondus en un poème, des rôles dissemblables? L'effort de Gottfried n'a pas été vain cependant, et le poème allemand offre des caractères plus vrais et mieux conçus que le *Tristan* français.

Nous avons remarqué que, chez Gottfried, le rôle de la reine

d'Irlande est approprié à son âge, à sa qualité de mère et à sa condition de reine (p. 195 s.). Nous avons aussi montré que celui de la blonde Isolde était devenu, dans la première partie du poème, plus conforme à ce qu'on attend d'une jeune fille *(ibid.)*, et constaté que chacune des deux femmes entre en scène quand la vérité des choses l'exige (p. 198). Gottfried a aussi essayé de masquer les disparates qui se révèlent dans le caractère de l'amie de Tristan. Observant que la jeune fille sans expérience qui paraît avant la scène du philtre se transforme soudainement en une femme apte aux ruses les plus déliées, il a cherché à pallier le désaccord. Pour cela il invoque une évolution de caractère, que justifie l'effet de l'amour (v. 12431-56). Il a été choqué d'autres contrastes et s'est attaché à les atténuer. Afin que la sympathie que doit nous inspirer son héroïne fût moins compromise, il l'a excusée de son dessein de faire périr Brangain (p. 239), de recourir à l'hypocrisie des larmes (p. 251), enfin, de tromper Marc (p. 298).

Cette dernière tentative d'absolution d'Isolde a lieu aux dépens de son époux, et cela n'est pas sans porter atteinte à l'unité du caractère de Marc. Gottfried, nous l'avons vu, a témoigné un vif intérêt à l'oncle affectueux et au mari trompé (p. 145 ss. et p. 316). Il est fâcheux qu'afin de tempérer la faute d'Isolde et de mieux expliquer la réconciliation, il ait gratifié le roi de Cornouailles d'une basse sensualité et d'une complaisance répugnante (1). Cette faute n'a cependant rien de très surprenant. Nous avons, à maintes reprises, vu que Gottfried, à peu près impeccable quand il corrige le texte français, erre aisément lorsqu'il ajoute à son original.

De Tristan il y a peu de chose à dire. Lié par le texte, Gottfried n'a pu qu'attribuer à son héros les faits mis à son actif par Thomas, et qui déterminent son caractère. Le poète allemand s'est ingénié seulement à le grandir, le disant habile parleur (v. 8164 ss.), conteur intéressant (13480 ss.), camarade aimé de ses compagnons (v. 2142-6) et amant plus tendre que ne l'a fait Thomas (p. 48 et 56). Au fond, il n'a pas modifié sa physionomie.

Il en va tout autrement de Brangain, à qui il a donné un rôle

(1) Il est fort probable que l'idée de cette attitude prêtée à Marc se trouvait dans le texte français. Gottfried a, pour le motif que nous signalons, appuyé sur la donnée (p. 298).



bien plus important que son modèle. La jeune Irlandaise intervient dans l'action de son *Tristan* en divers endroits où elle ne paraît pas dans le poème français ; et, quand il la met en scène à l'exemple de Thomas, il la montre plus directement intéressée aux événements (p. 47, 215 ss., 219, 222, 225 s., 228 s., 241 (?), 255 s.). En donnant ainsi un plein relief au caractère de Brangain, en faisant d'elle la parente d'Isolde et en la reconnaissant coupable de la méprise commise au sujet du philtre, Gottfried a accusé son intention de relever le caractère dramatique du poème. C'est sous l'effet de la même préoccupation qu'il a transformé Mariadoc, simple envieux dans le *Tristan* français, en un amoureux d'Isolde et un rival de Tristan (p. 247).

L'étude psychologique

On a depuis longtemps vu que les poètes allemands du moyen âge qui imitaient les Français, tendaient, dans leurs adaptations, à étudier plus attentivement les sentiments, à examiner plus curieusement les états d'âme, à mettre en plus vive lumière la vie intérieure de leurs personnages. Gottfried n'a pas résisté au courant. Chez lui aussi, on découvre le souci psychologique. A la vérité, il n'est pas toujours aisé d'en discerner les manifestations. Comme il se témoigne surtout par des additions, et que ce genre d'altérations est celui dont la démonstration est la plus difficile et la moins sûre, nous ne pouvons acquérir la certitude que Gottfried a toujours obéi à son penchant quand il se livre à l'analyse morale.

Les preuves décisives de son originalité ne manquent pas cependant. Nous en avons trouvé en étudiant les passages de Thomas qui ont été traduits par Gottfried (p. 46 s., 55 s.). Nous en rencontrons une autre encore au début du poème allemand, où le tableau des agitations de Blancheflor, presque pathologique chez Thomas, est devenue une fine et délicate étude de la naissance et des progrès de la passion dans un cœur de jeune fille (p. 75 s.). Nous pourrions citer d'autres exemples. Il est préférable de nous arrêter à caractériser les additions de cette nature apportées — certainement ou fort probablement — par Gottfried à son texte.

1° Le poète allemand se plaît à découvrir les sentiments de ses personnages dans une situation donnée. Il décrit : la suite des

impressions de Mariadoc pénétrant le secret des amours de Tristan et de la reine (p. 247), l'émotion de Tristan apprenant le mystère de sa naissance (p. 119, 120), les inquiétudes des amants pendant la chasse de Marc (p. 291 s.), l'état d'esprit de Tristan avant le bond périlleux (p. 261), les incertitudes de Marc devant le lit ensanglanté de la reine (p. 261 s.), les sentiments d'Isolde et de son époux avant le jugement de Dieu (p. 262). Il est seul à relater la tristesse du roi après le bannissement des amants (p. 288), les regrets qu'éprouve Gilan de la perte de Petitcrû (p. 273), la douleur que Brangain fait paraître à diverses reprises (p. 256 (?), v. 16665-74 et p. 276), ainsi que l'affliction de Tristan éloigné d'Isolde (p. 302). Le mystérieux instinct, la voix du sang, qui rend raison de la sympathie qui pousse l'un vers l'autre Tristan et Marc avant que leur parenté ne soit révélée (p. 111), est aussi un motif psychologique.

2° Thomas, déjà, aimait à distinguer des états d'âme doubles et à peindre les luttes morales de ses personnages. Gottfried a multiplié — sauf en un cas où le balancement de sentiments lui a semblé confus (p. 117 s.) — ces analyses complexes. Il a montré Riwalin partagé entre le doute et l'espoir d'être aimé (p. 72 s.), Tristan joyeux de se savoir le fils du seigneur d'Ermenie et affligé de la mort de son père (p. 128), Marc satisfait d'être convaincu de l'innocence des amants et désolé de les avoir soupçonnés injustement (p. 294), Tristan et son amie heureux par leur amour, mais tourmentés des chagrins qu'un avenir prochain leur réserve (p. 234), Marc allant de la confiance au doute et du doute à la confiance (p. 249, 275, etc.), Isolde, enfin, luttant contre sa passion et la chaleur du jour, et imaginant une défense qui lui réussit mal (p. 47).

3° Probablement à l'imitation d'Hartmann — Thomas n'offre aucun exemple de ce procédé — Gottfried a fait le total des sentiments qui se partagent l'âme d'un personnage. Blancheflor a trois sujets de désespoir (p. 81), Marc et Melot connaissent deux espèces de chagrin (p. 259), Isolde est tourmentée de deux sortes de soucis (p. 263 s.) et les sujets de Marc ont trois motifs d'affliction (v. 1828 ss.).

4° Plus fréquemment que Thomas, le poète allemand a exprimé les émotions de personnages indirectement intéressés, ou même

étrangers à l'action. Les barons irlandais témoignent leur étonnement de l'exploit du sénéchal (p. 204); les veneurs de Marc contemplent avec curiosité et admiration Tristan se préparant à défaire le cerf (p. 105); la cour de Cornouailles est émue de la loyauté du Foitenant (p. 120); les gens de Marc s'amusent d'apprendre que Tristan a dupé la reine d'Irlande, et ils écoutent avec sympathie l'éloge qu'il fait de la fille de Gormond (p. 181); le duc Gilan est rempli de crainte au sujet du danger que court Tristan, puis de joie après le succès de son ami (p. 273); Brangain est saisie de douleur lorsqu'elle prévoit la surprise des amants dans le verger (p. 48). C'est sans doute afin de faire naître l'occasion de cette manifestation de sentiments que le poète allemand a introduit Tristan dès le début de la scène où les gens de Marc, menacés de perdre leurs enfants, se livrent à leur deuil (v. 6042-52 et p. 142), et qu'il a fait paraître le géant irlandais dans l'assemblée des Cornouaillais harangués par Tristan (p. 142, n. 3).

5° Le désir de rehausser la valeur morale de ses personnages — mais aussi d'amener une exposition de sentiments — détermine de temps à autre Gottfried à dire qu'ils inspirent l'estime et l'affection à leur entourage. Riwalin, Isolde, Brangain, Tristan sont aimés et honorés par la cour de Marc, que séduisent leurs belles qualités (v. 507 ss., 8320 ss., 12953 ss., 13093 ss., 13455 ss., 16409 ss.) (1). De même le duc Jowelîn et les siens tiennent Tristan en grande considération (v. 18953 ss.) Il convient de reconnaître que le poète allemand ne s'est pas appliqué à de minutieuses descriptions dans ces cas. C'est simplement une tendance, qui nous a paru intéressante, que nous avons prétendu souligner.

Les faits que nous venons de citer sont des additions de détail. Une différence, née du tempérament respectif des deux poètes, frappe le lecteur qui examine attentivement les études psychologiques de Thomas et de Gottfried. Le premier, froid et didactique, expose des états d'âme et des sentiments pour y trouver un enseignement plutôt qu'un sujet d'émotion. Il aime les problèmes généraux, les grandes questions qui conduisent à une doctrine. Il se tient à l'écart ou au-dessus de ses personnages, et exploite pour l'édification de ses lecteurs les situations qui peuvent fournir le

(1) Les vers 3484 ss. ne peuvent être invoqués, l'idée s'en trouvant chez Thomas.

thème d'un débat. C'est plutôt un historien qu'un peintre des passions, un raisonneur qu'un évocateur, un moraliste objectif qu'un affectif prompt à se livrer. Tout autre est Gottfried. Sa profonde sensibilité le fait entrer dans les sentiments de ses héros et vivre en quelque sorte leur vie morale. Il éprouve le contre-coup des chocs qui les frappent et il réagit avec eux. Aussi ses peintures morales sont-elles plus colorées, plus animées, plus intenses d'effet, plus émouvantes que celles de Thomas. La chaleur de la passion pénètre et enflamme ses expositions psychologiques : elle en bannit la sécheresse et en fait supporter la longueur, qui, sans cela, risquerait de paraître excessive à notre goût.

Gottfried moraliste

La *Saga* et les fragments conservés de Thomas suffisent à démontrer que le poète français se plaisait à généraliser et tirait des faits de sa narration des considérations morales. Il est non moins assuré que le tour d'esprit de Gottfried le disposait aussi à la réflexion et à l'effort didactique.

Si nous n'avions à redouter de faire tort à la fois au modèle et à l'adaptateur, en imputant au second ce qui est la propriété du premier, nous pourrions appuyer notre opinion d'exemples nombreux. Toutefois, laissant de côté les cas où notre critique est impuissante à retrouver la pensée de Gottfried, nous découvrons assez de traits probants.

Si le poète allemand s'est inspiré des idées courantes en traçant les devoirs du chevalier (p. 126), il est plus original quand il a étudié les cas où la condition sociale et les « biens de fortune » jouent un rôle dans son récit. Dans une discussion entre Tristan et Isolde, il se préoccupe de savoir s'il vaut mieux être humble et heureux dans le pays natal que de chercher gloire et adversité à l'étranger (p. 227). La conduite de Rual et de Tristan, lors de l'adoubement de ce dernier, est mise à profit par le poète pour opposer la fougue dépensière de la jeunesse à la prudente économie des vieillards (p. 122 s.).

Gottfried est, croyons-nous, également original quand il flagelle certains défauts humains. S'il ne fait que mentionner, sans s'indigner, la tendance des hommes à écouter les médisances



(p. 262 s.) (1), il flétrit vigoureusement les passions basses, l'envie et l'hypocrisie. Par la bouche de Marc, il exprime sa dédaigneuse indifférence à l'égard de l'envie, qui sans cesse poursuit le mérite, mais aussi lui donne sa consécration (v. 8397-425 et p. 185). En son propre nom il maudit l'hypocrite attitude de l'ami perfide, plus dangereux que l'ennemi déclaré (p. 260, 274). Le ton animé de Gottfried dans les passages où il s'élève contre les faux semblants dénote, non l'observateur désintéressé, mais l'homme qui, dans les luttes de la vie, a éprouvé le dégoût que fait naître la duplicité, et a été victime des « colombes cachant une queue de serpent ».

L'histoire de Tristan était une aventure d'amour, et Gottfried ayant, comme nous l'avons dit, choisi ce sujet par secrète sympathie, nous voyons, sans nous étonner, le poète théoriser à propos de cette passion, recommander aux amants la loyauté, la constance, et faire le procès à la *huot* comme à l'amour vénal (v. 12187 ss. et p. 232 ss.). Il trace les devoirs de ceux à qui les obstacles matériels interdisent toute autre marque d'affection que « le bon vouloir », et il s'est livré à d'ingénieuses réflexions sur la jalousie — assaisonnement de l'amour partagé — et sur le soupçon — torture d'un cœur véritablement épris et inquiet à juste titre (v. 13053-75 et p. 242, v. 13781-846 et p. 250, v. 18224-34).

Le moraliste use volontiers des maximes et proverbes. C'est ce qu'a fait Thomas. Les fragments conservés témoignent de ce goût, et Robert n'a pas été assez abréviateur pour ne pas le laisser deviner à travers sa traduction. La *Saga* offre même des exemples que Gottfried n'a pas reproduits (*S* 8 : 13-15, 8 : 31 s., 9 : 30, 10 : 25 s., 25 : 14-16, 30 : 33-35, 32 : 27-33 : 2, 37 : 30-32 (2), 83 : 36). D'un autre côté, le poème allemand contient des maximes qui sont certainement des additions de Gottfried, soit qu'elles lui aient été inspirées directement ou indirectement par Publilius, soit qu'elles portent une empreinte allemande (3). Que conclure de ces observations ? Rien d'assuré. Nous ne pouvons dire, dans la plupart des cas où Gottfried présente des réflexions, maximes ou proverbes inconnus à la *Saga*, que c'est lui qui les a introduits

(1) Le poète allemand se borne d'ailleurs ici à commenter Thomas.

(2) La réflexion faite en *S* (41 : 22 s.) se retrouve en *G*, sous une forme un peu différente (v. 8369-71).

(3) V. Preuss, *op. c.*, p. 67 ss. et Hertz, *op. c.*, p. 517, n. 48 et p. 524, n. 66.

dans le poème ; à plus forte raison devons-nous nous résigner à ignorer le caractère des additions dont il se pourrait qu'il fût responsable.

Humour et ironie

Thomas savait, quand il le voulait, donner un tour ironique à sa pensée. On le voit par les paroles sarcastiques de Tristan à Morholt expirant et aux Irlandais emportant le corps de leur chef (p. 159). Mais il ne semble pas qu'il ait possédé la verve humoristique qui se fait jour dans le *Tristan* allemand. Déjà dans la comparaison des fragments de Thomas avec le poème de Gottfried, nous avons vu se trahir la malice rieuse de l'auteur allemand, qui, sous couleur d'ignorance, fait passer une pensée risquée (v. 18218 et p. 48). De même nature est la remarque des vers 10918-20 sur un vêtement dessinant les formes féminines et des vers 13436-41 sur la conduite des amants revenant à la cour de Marc (p. 245).

C'est avec un gracieux enjouement que Gottfried prétend réparer un oubli qu'il a commis en négligeant de rapporter la joie de la bonne Florete au retour de son cher Tristan (p. 130), qu'il feint de se rappeler après coup la cause de la fatigue d'Isolde (p. 294 s.) et qu'il se plaît à confondre le lecteur par une question insidieuse (p. 137 s.).

Léger et souriant est aussi son humour en maints endroits. En présence d'Isolde aux Blanches Mains, Tristan se dit « Isoté » pour la seconde fois (p. 310). L'amant d'Isolde, à qui l'on apprend que le « boire » sera sa mort, répond plaisamment qu'il est prêt à mourir éternellement de telle façon (p. 237) (1). Brangain exprime son désir de donner, elle aussi, le baiser de paix à Tristan « bien qu'elle ne soit pas reine » (p. 216). Le poète a exercé sa verve sur le personnage, poussé à la bouffonnerie, du sénéchal irlandais. Il le montre fuyant « un peu plus vite qu'au trot » en entendant les mugissements du serpent (p. 191, n. 2), s'escrimant vaillamment sur le cadavre du monstre tué par Tristan (p. 193),

(1) La situation, cependant, ne se prête pas à un effet d'humour dans ces deux cas. Nous avons déjà relevé cette faute de goût de Gottfried (p. 310, n. 1).



et piteusement déconcerté par les railleries de la reine (p. 222).

Plus âpre est l'ironie quand le poète, dans la digression littéraire, en vient à critiquer l'auteur obscur, dont les œuvres exigent l'aide d'un commentateur et des recherches dans les grimoires (v. 4681-8), ou dans l'apostrophe d'un combattant escomptant une victoire douteuse (v. 16034-40 et p. 271 s.). Elle a même un caractère violent lorsque Gottfried emploie l'image « trophée de chasse » *(prîsant)* pour désigner le cadavre de Morholt (p. 160).

Poésie et lyrisme

De la description de la vie des amants dans la forêt M. Bédier a dit qu'elle est l'un des plus rares joyaux de la poésie du *Minnesang* et de toute poésie (1). Nous avons reconnu que cette description est, pour la plus grande part, l'œuvre de Gottfried. C'est donc au poète allemand que s'adresse l'éloge du critique. Mais il n'est pas besoin de cette preuve, obtenue par la comparaison des textes, pour nous convaincre que Gottfried est un poète lyrique rarement doué. Il a donné la mesure de son talent dans la digression littéraire, emportée d'un rapide mouvement, vibrante de passion, traversée de l'éclat d'images neuves et saisissantes.

Les mêmes qualités apparaissent dans d'autres digressions, que nous avons toute raison d'accorder à Gottfried. Remarquable entre tous est le passage 12191-361 de la scène des aveux, où, avec tant d'ardeur, de délicatesse, d'émotion et de relief d'expression, l'auteur exprime, non plus les conventionnelles plaintes du *Minnesang*, mais les sensations personnelles et sincères d'un poète frappé par le choc de la réalité.

Gottfried est indubitablement un plus grand lyrique que Thomas. La comparaison des vers qui nous sont restés du poème français avec les passages originaux du *Tristan* allemand le fait voir clairement. Aussi est-ce sur les parties du poème qui permettaient l'essor à l'inspiration que Gottfried a porté l'effort de sa rénovation. Mais il a aussi animé de sa verve aisée et brillante la plupart des épisodes purement narratifs et il a échauffé l'œuvre tout entière du feu de son génie (p. 185, n. 2, 205, 216, etc.).

(1) Bédier, p. 234.

Les discours

On trouve un certain nombre de discours dans le Tristan français. Gottfried les a reproduits. Mais il les a soumis à une attentive révision et en a souvent modifié la physionomie. La plupart de ses altérations ont été examinées dans notre 3e partie. Il convient cependant, afin de se former une idée de la nature et de l'importance de ses divergences, d'observer l'un d'eux en particulier. Nous choisissons celui qui a été tenu à Marc par l'évêque de Londres. Malgré sa brièveté il fait saisir le caractère des altérations de l'auteur allemand (1).

Saga (71 : 8-25)	*Gottfried* (15354-422)
1 Entendez mes paroles et approuvez-moi si ce que je dis est juste.	1[1] Écoutez-moi.
	3 Vous nous avez convoqués pour nous demander conseil.
2 On accuse Tristan sans prouver sa faute.	
	a Ma situation et mon âge me donnent le droit de parler.
3 Puisque vous nous consultez, il convient que nous vous donnions de sages avis.	
	1[2] Je vais exprimer mon avis ; s'il vous convient, vous le suivrez.
	b Tristan et Isolde sont accusés sans preuves.
4 Ce n'est pas à vous d'accuser : vous n'avez pas pris les inculpés sur le fait.	4 Comment pouvez-vous les condamner s'il n'y a pas d'évidence ?
a Il ne vous appartient pas de condamner votre neveu et votre femme légitimement épousée, si vous ne possédez pas de preuves manifestes.	

(1) Les motifs précédés de lettres sont particuliers à l'une et à l'autre version. — Ce n'est pas une traduction, mais seulement un résumé schématique des deux textes que nous donnons.

5 Mais vous avez pourtant le devoir de poursuivre cette affaire à cause des bruits diffamants, fondés ou non, qui ont été répandus.

6 Le monde croit plutôt le faux que le vrai.

***b* A cause de la honte que vous avez patiemment supportée,**

7 il convient que la reine comparaisse devant nous, et, après sa réponse,

8 nous jugerons qu'elle doit être écartée de votre lit jusqu'à ce qu'elle soit lavée de tout soupçon.

2 On charge Tristan d'une faute sans démontrer qu'il soit coupable.

***c* On accuse de même Isolde sans témoignage convaincant.**

5 Mais, puisque la cour a ces soupçons,

8 vous ne partagerez pas le lit ni la table d'Isolde avant qu'elle ne soit lavée des accusations

6 répandues par les gens, enclins à médire d'autrui à tort ou à raison.

7 Mon avis est que la reine comparaisse devant nous.

Avant de tirer les conséquences de cette confrontation des textes il faut répondre à une question. La traduction de Robert reproduit-elle fidèlement le poème français ? On n'en saurait douter. Le fond des idées est le même chez Gottfried que dans la *Saga*. Les modifications du poète allemand comportent moins des additions, qui seules pourraient lui être contestées, que des transpositions, des suppressions et des altérations de données (1).

1° Ordre du discours. L'enchaînement des idées est chez

(1) Sur la légitimité de l'attribution de l'exorde à Gottfried, v. p. 263.

Gottfried rigoureusement logique : exorde, démonstration, conclusion. Un simple coup-d'œil fait voir qu'il n'en est pas de même dans le poème français.

La pensée 3 de la *Saga*, qui appartient évidemment à l'exorde, a été placée par Gottfried à l'endroit voulu.

Pour des raisons qui seront données tout à l'heure, 8 de la *Saga* devrait précéder 6.

2° Suppressions. Insister, comme le fait la *Saga* (*a*), sur la qualité d'époux de Marc est inutile, ainsi que répéter l'argument tiré de l'absence de preuves (*S a* = *S* 4).

Il existe dans la *Saga* une contradiction aperçue et éliminée par Gottfried. L'évêque proclame qu'il n'existe aucune preuve de l'accusation portée contre Isolde (*S* 4). Puis il dit à Marc que « à cause de la honte patiemment subie » il convient de faire comparaître la reine (*S b*). Il est aisé de concevoir qu'il ne peut être question de « honte » si l'adultère n'est pas certain (1).

3° Additions. Le discours est attaqué gauchement par la *Saga*. Gottfried a ajouté un exorde, qui est utile, en donnant les raisons qui autorisent l'évêque à prendre la parole.

Dans le poème français, l'incertitude de l'accusation est appliquée successivement aux deux inculpés, alors que, dans le *Tristan* allemand, elle est dès l'abord et simultanément reconnue à l'égard de l'un et de l'autre.

4° Altération. Chez Thomas, l'évêque termine son discours par cette singulière déclaration : « la reine va comparaître devant nous ; vous entendrez mes questions et sa réplique ; lorsqu'elle aura répondu, nous lui interdirons, comme juste sentence, de partager le lit du roi tant qu'elle ne se sera pas justifiée. » Il saute aux yeux qu'il est parfaitement inutile d'interroger la reine pour porter une sentence connue d'avance et qui d'ailleurs n'est pas un jugement. C'est avec peine qu'on se décide à rendre Thomas responsable de cette erreur. Mais la pensée est si étroitement enchaînée au contexte qu'il faut bien reconnaître que c'est lui

(1) Il serait cependant imprudent d'attacher grande importance à cette remarque. La *Saga* peut avoir infidèlement rendu le texte français en donnant trop de valeur au mot traduit par *honte*. Gottfried est peut-être plus près de Thomas quand il dit que la nécessité du jugement se justifie par le tort que font à Marc les bruits qui courent (v. 15410-2).



et non Robert qui en est l'auteur. Après réflexion, le poète allemand a vu la faute et l'a corrigée. Il a placé ce motif plus haut, et sans le donner comme sentence. C'est, chez lui, une proposition transitoire, sans corrélation avec le jugement définitif, lequel sera prononcé seulement après la comparution de la reine.

Le discours du *Tristan* allemand montre donc plus d'art que celui du poème français. Nous y trouvons un exorde mieux entendu, modification coutumière à Gottfried (v. 1509 s., 14070 ss., 15432 ss. et p. 146, n. 1), une disposition plus logique (1) et une conclusion plus précise. Cependant nous n'y rencontrons pas — la situation ne s'y prêtant point — comme dans d'autres harangues du poème allemand, la chaleur et la véhémence qui font défaut au peu pathétique Thomas (v. 6067 ss., 6265 ss., et p. 146, etc.).

Description et sens du pittoresque

Gottfried a écourté une description de tempête, phénomène qui lui est inconnu (p. 94), et supprimé un passage où Thomas expose l'état de l'Angleterre, sujet sans intérêt pour ses lecteurs (p. 65). Mais il faut se garder de croire qu'il ait de la répugnance pour le procédé descriptif. Il en fait, au contraire, un usage plus fréquent que Thomas (2), et il n'a pas eu recours à l'artifice de Wolfram pour le dissimuler (3). Il est toutefois doué d'un sens littéraire trop fin pour en abuser ou pour l'employer en un lieu impropre. Lorsque son devancier Hartmann énumère les qualités du palefroi d'Énide, il est languissant, car ce tableau est un

(1) La recherche du même mérite se rencontre dans le discours de Tristan aux gens de Marc (p. 143), où le motif 1° de Thomas est placé après 2° par Gottfried, afin de servir de transition pour amener 3°. V. aussi la harangue de Tristan à Morholt (p. 147).

(2) Les fragments du poème français ne contiennent, à cet égard, rien qui puisse être comparé aux tableaux que l'on rencontre dans le *Tristan* allemand. Thomas y donne bien une esquisse de Tristan déguisé en lépreux, mais cette tentative est insignifiante ; il a laissé passer, sans les utiliser, deux occasions de descriptions intéressant la vie courtoise : le mariage de Tristan avec Isolde de Bretagne (v. 421 ss.) et les jeux chevaleresques donnés à la cour de Marc (v. 2067 ss.).

(3) V. E. Martin, *op. c.*, II, p. LXXI.

hors-d'œuvre ; lorsque Gottfried détaille les riches costumes d'Isolde (v. 10904 ss.) et de Tristan (v. 11102 ss.), avant la scène du jugement, il vise à un effet qui sert à la narration : le poète dirige l'attention sur les deux personnages qui, dès ce moment, deviennent les héros essentiels de son récit. Il serait facile, mais sans utilité, de justifier les descriptions que Gottfried a ajoutées à son original : les deux portraits de Tristan, le premier avant l'arrivée du héros à la cour de Marc (p. 110), le second avant le *holmgang* (p. 153), celui de Rual (p. 118), celui d'Isolde dans la Grotte d'amour (p. 295) et des deux amants dans le verger (p. 48).

Dans ces cas, Gottfried est très probablement original. Ailleurs, il a développé un germe qu'il trouvait chez Thomas. Telles les peintures du printemps qui embellit le tournoi de Marc (p. 66 s.), du cheval de Tristan (p. 152 s.), du combat de Tristan contre le serpent (p. 191 s.), d'Isolde affrontant l'épreuve du fer rouge (p. 264 s.) et de la grotte qui sert de refuge aux amants (p. 279 ss.).

Les descriptions de Gottfried sont colorées et relevées de traits bien choisis. Ceci n'est pas pour surprendre, le poète possédant au plus haut point le sens du pittoresque. C'est une évocation saisissante de vérité que celle de l'évêque de Londres, de noble stature, de grand âge, le chef blanchi, soutenant d'une béquille son corps chancelant (v. 15350 ss.), ou celle d'Isolde avant l'aveu, appuyée de son coude sur l'épaule de Tristan, les yeux noyés, le cœur gonflé, les lèvres frémissantes, la tête inclinée (v. 11974 ss.).

Ces exemples et d'autres, tels que l'évanouissement de Blancheflor (p. 79), l'attitude de Brangain pendant la scène de la surprise (p. 48), l'apparition de la fidèle meschine au moment où Tristan est menacé par les deux Isolde (p. 215 s.), sont certainement, ou fort probablement, des additions de Gottfried et attestent en lui l'artiste doué d'un sûr instinct d'observation et d'une extrême habileté de main.

Il semble que nous puissions reconnaître au poète allemand un procédé nouveau de description. Après avoir mis sous les yeux les détails d'un objet, il en donne une impression générale par une vue d'ensemble (v. 11144-9 et p, 152, 153 s., 283).

Comparaisons et allégories

La comparaison étant un détail de forme, il est rare qu'un critère sûr permette de distinguer, parmi les nombreuses images dont Gottfried a rehaussé la beauté de son poème, celles qui lui sont personnelles de celles qu'il a empruntées à Thomas. Il est certain cependant que Gottfried a remplacé une pensée abstraite du *Tristan* français par une métaphore poétique (p. 182, n. 4) et très vraisemblable qu'on puisse lui attribuer les comparaisons des vers 275, 276 s., 925, et bien d'autres. Les passages originaux du poème allemand attestent que Gottfried avait le don de l'image vive, neuve, saisissante, bien plus caractéristique que celle de Thomas. On y voit aussi que le poète strasbourgeois aimait à emprunter ses comparaisons à la nature, et, plus particulièrement, à la chasse et au règne animal. Dans ce qui nous est resté de Thomas, rien ne décèle ni la recherche ni le bonheur de la métaphore. On peut croire que les autres parties du poème français offraient une semblable parcimonie. Robert, en effet, a dû conserver les images de Thomas dans les passages qu'il a traduits, puisqu'il n'en a supprimé qu'une seule dans la reproduction des 3144 vers qui nous sont restés de l'original (p, 34).

Le talent de Gottfried, plus frais, plus concret, plus facilement impressionné par le monde extérieur, plus ardent aussi, allait naturellement à l'image (1), alors que Thomas, plus didactique et plus froid, ne s'aidait guère de la comparaison que pour expliquer sa pensée (2).

La comparaison conduit à l'allégorie, et celle-ci importe à Gottfried. S'il est probable qu'il a trouvé dans son original l'idée première de l'allégorie relative aux vêtements endossés pour l'adoubement (p. 124), s'il est possible aussi que Thomas lui ait fourni le motif de l'interprétation figurée du costume de Tristan (p. 126), s'il est assuré qu'il doit à Hartmann l'idée de l'assimilation de vertus guerrières à des auxiliaires humains

(1) V. par ex. les comparaisons plus nombreuses de Gottfried, p 270 s.

(2) V. Bédier, v. 858, 883, 890, 1656 s., 1667, 2212, 2626. — Il faut aussi noter que Gottfried a éliminé quelques images de goût douteux (p. 327, 328).

(p. 156 s.) (1), il est, en revanche, certain que c'est lui qui a donné à la Grotte d'amour son ingénieux symbolisme (p. 283 ss.). On ne saurait non plus lui refuser d'autres allégories d'importance et d'effet moindres : la chasse figurant la poursuite d'amour (v. 17104-11) et les plaisirs de la vie des amants représentant la nourriture matérielle (v. 16819-40). Cette dernière est, à vrai dire, fort indécise. A peine indiquée est celle des armes du serpent, s'offrant à l'esprit comme une troupe belliqueuse (v. 9020 ss.).

Le poète allemand a donc ajouté aux allégories du *Tristan* français. Il a ajouté aussi aux personnifications, si même il n'est pas l'auteur de toutes celles qu'on trouve dans son œuvre. Thomas a peut-être personnifié l'amour. Mais Gottfried a tiré de cette représentation de remarquables effets inconnus au poète français (v. 12295 ss., 17540 ss.). A côté de *Minne*, on voit chez lui la Fortune (v. 9430), le Désir (v. 10902), la Mesure (v. 10929 et 18017), l'Honneur (v. 11766 ss.), la Fidélité (*ibid.*), la Surveillance (v. 12200 s.), l'Insuccès (13496 ss.) et la Constance (19260).

Sentiment de la nature

Il est douloureux de ne pouvoir toujours rendre justice à Gottfried. La crainte de le louer de mérites étrangers contraint à laisser dans l'ombre des beautés dont on a tout lieu de croire qu'elles sont bien à lui. Plus qu'ailleurs, cette inquiétude est pénible quand il s'agit d'apprécier son sentiment de la nature. Les plus belles pages du *Tristan* allemand sont, sans aucun doute, celles que le poète a pénétrées d'un parfum agreste, où il a mis en scène le doux tilleul, les gentils oiselets, le ruisseau murmurant, qu'il a animées de l'éclat des fleurs riantes et du gazon verdoyant. Mais ces vers d'une si fraîche et si sincère poésie sont-ils jaillis de la fantaisie de Gottfried ? Le lecteur qui a considéré avec attention les œuvres de Thomas et de son imitateur n'hésitera guère à répondre affirmativement à cette question. Ce jugement ne repose cependant que sur une impression. Nous avons cru pouvoir prétendre que la description du printemps, qui éclaire le début du *Tristan*, et celle

(1) Hartmann avait aussi, dans son *1. Büchlein*, représenté quelques vertus sous forme allégorique (v. 1275 ss.).



de la vie des amants dans la forêt ont été développées par Gottfried (p. 66 s., 291). Nous remarquons aussi que l'auteur allemand fait, plus volontiers que son modèle, usage des comparaisons tirées de la nature (1). Nous croyons pouvoir conclure de ces observations que Gottfried était, plus que Thomas, sensible à la poésie du monde extérieur et qu'il l'a exprimée avec un charme dont le poème français était dépourvu. C'est, hélas ! tout ce qu'il nous est permis de dire.

(1) Voir les vers 4749 ss. et 4791 ss. du passage de critique littéraire et noter l'abondance de ces images dans les digressions.

IV

L'Art de l'Écrivain

Intérêt de l'action. — Science des effets. — Incohérences. — Transpositions. — Concision. — Transitions. — Vivacité de l'exposition. — Antithèses. — Allitérations. — Jeux de mots.

Intérêt de l'action

Gottfried, qui a respecté le plan de Thomas, ne peut répondre de l'ordonnance du récit. Ce qui est sa propriété, c'est la modification des détails, soit dans leur nature, soit dans leur disposition. Il a laissé intact le gros œuvre de l'édifice, mais il en a parfois changé l'aménagement. L'idée d'où procèdent plusieurs de ses variations est aisée à découvrir : il cherche à accroître l'intérêt de l'action.

On reconnaît cette tendance dans l'annonce voilée des conséquences d'un acte. Le poète, sans anticiper sur sa narration, ce que fait quelquefois Thomas (p. 75, 79), laisse entrevoir la destinée future de ses héros, rattachant ainsi le présent à l'avenir et donnant aux choses actuelles l'importance que leur assure leur répercussion sur les faits prochains (v. 1329 ss., 2163, 7139, 7198 s., 9373 ss., 15196 ss.).

L'art de Gottfried apparaît aussi dans les dispositions prises en vue d'une savante gradation de l'intérêt. Le poète enchaîne les choses de façon à mettre en dernier lieu les éléments les plus frappants, les arguments concluants, les faits décisifs. C'est dans cet esprit qu'il a remanié la description de la naissance de la passion dans le cœur de Blancheflor (p. 70 s.), des amours de Riwalin et de la sœur de Marc (p. 79 s.), de l'altercation de Tristan

et de Morgan (p. 134 s.) et de la scène du bain (p. 215). Il ne servirait de rien de répéter que le même souci se manifeste dans la disposition des discours du *Tristan* allemand.

Science des effets

On doit attendre d'un poète savant comme Gottfried qu'il multiplie les effets ou accroisse la valeur de ceux que fournit l'original.

De cette préoccupation de Gottfried est née sa plus audacieuse — et aussi sa plus heureuse — altération, c'est-à-dire la transformation des scènes qui précèdent la confusion du sénéchal (p. 203) et de cette scène elle-même (p. 223). Le poète allemand n'a pas, comme son modèle, atténué l'effet de la découverte de Mariadoc en laissant deviner dès l'abord le résultat des investigations du jeune chevalier (p. 246). Par une heureuse combinaison, il a su donner à la lutte de Tristan et des envieux la variété et l'imprévu d'une savoureuse intrigue (p. 185 s.). C'est peut-être afin de produire un effet de surprise qu'il n'a pas parlé de l'éducation musicale de Tristan au même endroit que Thomas (p. 113 s.) C'est enfin pour concentrer l'intérêt sur des personnages de premier plan qu'il a fait de la discussion qui précède le *holmgang* une sorte de lutte personnelle entre Tristan et Morholt (p. 147).

En vue de l'effet encore, Gottfried a exagéré certaines données du poème français. Le serpent d'Irlande est, chez lui, d'une taille monstrueuse (p. 191 s.); Tristan tombe évanoui dans l'eau de l'étang et non sur le bord (p. 192); la lutte entre Tristan et Urgan a pris un caractère dramatique (p. 272).

Par une ingénieuse préparation et un rigoureux enchaînement des faits, le poète a également réussi à accroître l'impression de vigueur donnée par la narration. Voici quelques exemples.

La confidence de Morholt, relative à la guérison que Tristan peut trouver en Irlande, est amenée par une tentative de conciliation que fait le géant irlandais avant le duel (p. 155 s.). Le charme qu'exercera Isolde sur divers personnages est à prévoir d'après le portrait qui est fait d'elle (p. 179). La tristesse des Cornouaillais au départ de Riwalin (v. 1570-5) est un trait presque attendu, le poète ayant dit auparavant que le jeune seigneur a gagné l'affection des gens de Marc (v. 507-17). Le triomphe d'Isolde,

lors du jugement de Dieu, est préparé par l'attitude repentante et pieuse de la belle pécheresse (v. 15548 ss.). Pour que Tristan ait le droit d'invoquer la parole de la reine, afin d'échapper à la mort dans la scène du bain, Gottfried met cette promesse dans la bouche d'Isolde dès que Tristan est découvert (p. 201). Dans les trois discours que fait Tristan pour sauver sa vie menacée par les deux Isolde l'intérêt est savamment ménagé (p. 215).

Ces observations montrent que Gottfried a étudié avec attention la disposition du poème français et l'a corrigé après un effort de réflexion. Ses remaniements ne sont pas l'effet d'une inspiration soudaine et limités à un seul moment du récit. On voit, au contraire, qu'une modification introduite à un point donné de l'action reparaît plus loin et se lie fortement à l'ensemble. Ainsi, le soin pris par Tristan de cacher sa blessure aux Irlandais (p. 160), l'intervention, dans le récit, des captifs cornouaillais en Irlande (p. 222 s. et 225), le motif de la lutte de Tristan et des envieux (p. 185 s.) et l'allégorie des trois auxiliaires de Tristan (p. 156 s.) sont des traits qui, par l'usage répété et efficace qui en est fait, accusent un dessein attentivement poursuivi.

Aussi le poète allemand a-t-il presque toujours gardé le souvenir de ses modifications, surtout de celles qui entrent vigoureusement dans l'organisme de l'œuvre. Rappelons seulement, afin de ne pas multiplier les exemples, que son Isolde, dans la scène de l'aveu, évoque divers incidents ignorés de Thomas (p. 232) ; qu'il n'a pas fait reconnaître en Tristan un étranger par l'aspect de l'écu du jeune chevalier, ayant dit auparavant que cet écu avait été brûlé (p. 198) ; que, changeant l'heure du jour à laquelle Tristan est abandonné sur la côte de Cornouailles, il a évité par la suite de revenir à la donnée du poète français (p. 97) et que, ayant imaginé un moyen convenable d'assurer à Tristan la conquête d'Isolde (p. 190 s.), il s'est abstenu de conter, d'après Thomas, que Tristan songe à attirer la fille du roi sur sa nef pour l'enlever ensuite (p. 187).

Incohérences

Soit défaillance de mémoire, soit excès de concision, soit pour toute autre raison, Gottfried n'a pas cependant échappé complètement à l'erreur. On a, avant nous, relevé quelques-unes de ses

fautes. Mais il convient de faire une distinction généralement négligée. Des reproches qu'on a adressés ou qu'on pourrait adresser à Gottfried, il en est qui doivent aller à Thomas, visant des incohérences dont celui-ci est responsable. Pour cette raison il n'y a pas lieu de s'arrêter aux critiques suivantes. 1° Le poète allemand a omis de dire que Tristan a été banni de la cour après le demi-succès de la ruse du nain, ce qui rend injustifiée sa présence à Carlion (v. 15554 ss., cf. *S* ch. LVIII). 2° Après l'épreuve du fer rouge, Tristan n'a pas à se réfugier en « Swâles », l'innocence d'Isolde — et en conséquence la sienne — ayant été reconnue (v. 15769 ss., cf. *S* ch. LXI). 3° Ce n'est pas à trois ruses, comme le dit étourdiment Thomas, et comme le répète Gottfried, que recourt Marc pour éprouver la fidélité d'Isolde (p. 251). 4° Il est inadmissible que le veneur de Marc, qui, selon toute apparence, a maintes fois vu Tristan et Isolde, ne les reconnaisse pas dans la grotte (v. 17444 ss., cf. *S* ch. LXV) (1).

Il ne sied pas non plus d'attacher trop d'importance à de légères imperfections de rédaction. 1° Un critique voit une contradiction entre les vers 71-100, où Gottfried déclare qu'il écrit son poème pour distraire les amants, et les vers 101-123, où l'auteur reconnaît que, s'occuper de choses d'amour, c'est, pour un cœur épris, nourrir son tourment (2). La contradiction que l'on voit ici existerait en effet si Gottfried avait affirmé, comme on le lui fait dire, que la lecture de récits d'amour « donne le repos aux cœurs blessés ». Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre la pensée du poète. Il recommande les nobles histoires d'amour, comme une bienfaisante occupation, aux hommes touchés par la passion. Puis il précise la nature de l'adoucissement que l'on peut attendre de ce remède : c'est une douce peine mêlée de grande joie. Il n'y a donc pas de contradiction. Tout au plus peut-on blâmer le poète de n'avoir pas été dans ces vers aussi clair que d'habitude. 2° Dans leur rapport fait à Rual, les pèlerins disent qu'ils ont vu Tristan à Tintagel, ce qui n'est pas rigoureusement exact, mais fort près de la vérité cependant (p. 103, n. 1). 3° Gottfried a omis, dans l'épisode où il rapporte la rencontre de Tristan et des pèlerins, de faire savoir que Tristan a surpris

(1) Cf. Heinzel, *Z. f. d. A*, 14, p. 285 s.
(2) Bahnsch : *Tristan-Studien*, p. 20.

les pieux voyageurs par ses talents de polyglotte, motif qu'il utilisera plus tard cependant. Ce n'est là qu'une ellipse un peu forte (p. 103, n. 3) et peut-être voulue (p. 114, n. 1). 4° Nous pensons avoir démontré que la visite du nain à Tristan, avant la scène du rendez-vous épié, n'est pas, comme on l'a déclaré, inutile (p. 257). 5° Tristan reproche à Morgan d'avoir tué Riwalin. Ce grief surprend, Gottfried n'ayant pas dit auparavant que le père de Tristan soit tombé sous les coups du duc breton (v. 5429). Ici encore, c'est un défaut de précision et non une incohérence qu'il y a lieu de relever. En contant la mort de Riwalin, le poète a simplement omis d'en désigner l'auteur (v. 1674 ss.). 6° Gottfried semble tomber dans une contradiction quand il déclare que le sénéchal irlandais trancha la tête du serpent, attendu qu'il a affirmé auparavant que le couard est incapable de cet acte. M. Bédier a déjà reconnu qu'on est ici en présence d'une ellipse très excusable (v. Bédier, p. 130 s.). 7° Enfin, comme l'a fait voir Bechstein, c'est à tort que certains critiques ont accusé Gottfried d'un oubli en lui reprochant de ne pas se rappeler que Tristan n'a plus de compagnons auprès de lui, en Cornouailles (1).

Pour ces cas, Gottfried est donc à l'abri du blâme. On serait, semble-t-il, en peine de le justifier d'autres fautes. 1° Il n'informe pas le lecteur que Blancheflor a donné son anneau à Rual, au moment de mourir (p. 120, n. 1). 2° Il a commis quelques inadvertances dans l'épisode du rendez-vous épié (p. 259) (2). 3° Rual cherche Tristan à Tintagel : mais le poète ne nous a pas appris que le Foitenant sait que Tintagel est la résidence de Marc (p. 117, n. 2). 4° L'union légale de Riwalin avec Blancheflor, que Rual dit avoir été célébrée dans sa propre maison, n'a jamais eu lieu (p. 87, n. 5). 5° Le conte fait par Tristan à la reine d'Irlande, après la mort du serpent, diffère, sans qu'on voie pourquoi, de celui qui a été débité au maréchal (p. 200). 6° Il est peu vraisemblable que la grotte merveilleuse, avec sa porte d'airain, les trois tilleuls qui en ornent l'entrée, etc., ait existé, ignorée, non loin du château de Marc (p. 285, n. 3). 7° L'une des trois divisions du

(1) V. Bechstein, *op. c.*, n. au vers 18410.
(2) V. cependant p. 259, n. 3.



l'armée de Bretagne est restée inutilisée par suite d'un oubli du poète (p. 308 s.). 8° Sous l'influence d'Eilhart, sans doute, les adversaires de Jowelîn sont dits tantôt les voisins, tantôt les vassaux du duc (p. 307). 9° Si Gottfried a corrigé Thomas en préparant le discours conciliateur que tient Morholt pendant le *holmgang*, il faut reconnaître que la façon dont cette préparation est amenée laisse à désirer. Les dispositions que montre Morholt dans sa première tentative cadrent mal, en effet, avec les sentiments que Gottfried a attribués auparavant à l'Irlandais (p. 155 s.). 10° Tristan déclare à ses compagnons que Kurvenal restera avec eux sur la nef (v. 8719). On remarque plus loin que Kurvenal se rend à terre avec Tristan (v. 8766) (1).

Il est assez singulier que plusieurs des dissonances du récit de Gottfried soient nées d'une altération qu'il a fait subir à son texte. Très clairvoyant à l'égard des fautes de Thomas, le poète allemand se surveillait peu attentivement quand il se laissait aller à ses pensées. Aussi, dans des cas douteux, avons-nous tiré argument de ses incohérences pour appuyer la conjecture d'un remaniement (cf. p. 64, 76, 155 s., 233, 254, 256, n. 2, 265, 285, n. 3, 299).

Transpositions

L'ordre du récit laisse parfois à désirer dans le poème français.

(1) Cependant on constate ici, à nouveau, un manque de précision plutôt qu'une faute véritable. Le poète a voulu dire que Kurvenal restera sur le vaisseau plus tard, pendant que Tristan ira combattre le serpent.

C'est aussi négligence vénielle si Brangain paraît dans le *Tristan* allemand sans avoir été introduite (v. 9321), si une cheville vient contrarier l'effet d'un motif de Gottfried (p. 239, n. 2), si une jeune fille assiste bien inutilement à la scène qui suit la saignée (Bédier, p. 203, n. 1), si Rual, donné d'abord comme étant dans la maturité de l'âge (v. 4038 ss.), est représenté plus loin comme ayant le désir des biens qui est le propre de la vieillesse (v. 4504 ss.), si, enfin, le poète a oublié que la nef où sont Tristan et Isolde est au mouillage, à l'abri des tempêtes (v. p. 318, n. 3).

Nous ne ferons pas non plus un grief à Gottfried d'avoir commis de grossières erreurs géographiques en se méprenant sur le sens des noms de *Lût* et *Tamise* (v. 3679, 8072, 15352), en distinguant *Iberne* de l'*Irlande* (cf. Bahnsch. *op. c.* p. 11) et *Swâles* de *Gâles*, et en donnant *Océne* pour une localité (cf. Heinzel, *op. c.*, p. 273, et Bechstein, *op. c.*, n. au vers 18736).

Thomas ne domine pas son sujet. Il a inventé, ou emprunté à d'autres conteurs, des traits qu'il incorpore à son récit. La fusion n'est pas toujours intime et bien des détails ne se plient pas docilement à la nécessité de l'ensemble. Gottfried a dû laisser subsister les heurts et disparates résultant de l'admission, dans le poème, d'épisodes entiers ou de données essentielles. Pour les faits secondaires, il s'est efforcé de les ordonner de façon à satisfaire aux exigences d'un art plus sévère. Aussi ses transpositions sont-elles fréquentes.

Pour se tenir plus près de la vérité ou pour donner une impression plus forte, il transpose : la description des agitations de Blancheflor (p. 70), la scène où s'évanouit l'amie de Riwalin (p. 80), l'énumération des marchandises étalées sur la nef des Norwégiens (p. 91), l'éloge de la tendresse paternelle de Rual pour Tristan (p. 92), l'indication de la connaissance que possède Tristan de la langue norwégienne (*ibid.*), la désolation du maréchal et de sa femme après l'enlèvement de leur fils adoptif (p. 94), la description des vêtements de Tristan (p. 98), le témoignage fourni par l'anneau de Blancheflor (p. 120), la scène où les nobles cornouaillais se désolent d'avoir à livrer leurs enfants à Morholt (p. 142), le départ du géant irlandais pour le *holmgang* (p. 154 s.), la reconnaissance de « Tantris » par Isolde (p. 199), la prière adressée par les amants à Brangain pour la décider à prendre la place d'Isolde aux côtés de Marc (p. 236), l'introduction du nain dans le poème (p. 253 ss.), l'exposition de la vie des amants dans la forêt (p. 281 s.), les efforts de Kaherdin pour amener Tristan à aimer Isolde (p. 310 s.), enfin la libéralité de Riwalin, qui est signalée, non pas au cours de la caractéristique de ce personnage, comme chez Thomas (*S* 5 : 16), mais plus loin, lorsque cette générosité se manifeste par des actes (v. 402-6).

Le même souci d'art a déterminé Gottfried à réunir en un seul récit les deux fragments où Thomas conte le voyage de Rual à la recherche de Tristan (p. 94), à scinder le monologue de Tristan abandonné (p. 95 s.), à décomposer le *holmgang* en deux phases (p. 158) et à mettre sous forme de conclusion au discours tenu par Tristan à Morholt, l'offre du combat faite par le premier (p. 147).

Quelques transpositions sont inutiles ou fâcheuses. Ainsi on n'aperçoit pas la raison du déplacement de la recherche de

Tristan par ses compagnons (p. 200), ni de la description des angoisses des Cornouaillais pendant le combat dans l'île (p. 148), et l'on ne saurait dire que le poète ait été heureusement inspiré en contant, longtemps après Thomas, que Tristan n'était pas à la cour lorsque Gandin enleva Isolde (p. 244).

Concision

On a appelé Gottfried un amplificateur. L'épithète est juste si on ne lui donne pas un sens péjoratif, et si on entend par là que le poète a fourni son récit d'additions qui, le plus souvent, en relèvent la beauté ou en accusent le relief. Mais Gottfried n'a pas seulement ajouté. Il lui est arrivé de retrancher quand il a rencontré chez Thomas une nuisible abondance.

Il supprime ou abrège : 1° les scènes de plaintes, que Thomas a développées avec une singulière prédilection (p. 83, 84, 88, 93 s., 142, 161) ; 2° les redites, qui tiennent une si large place dans le poème français (1) : chagrin de Tristan emmené par les marchands norwégiens (*S* 18 : 19 s. = 18 : 24-28), description du combat de Tristan contre le serpent (p. 200 s.), récit fait par la reine à Tristan des prétentions du sénéchal (p. 201), menace de ce dernier de recourir au combat singulier (*S* 50 : 35-38 = 52 : 3-5), hilarité des gens de Marc au sujet de la chute du prétendu pèlerin (*S* 73 : 14 s. = 73 : 18 s.), protestation que fait Isolde de son innocence (*S* 74 : 2-4 = 74 : 5 s.), description de la joute qui précède le tournoi donné à la cour de Marc (p. 67 s.), enfin l'un des portraits de Morholt (p. 148) ; 3° des traits du récit sans valeur ou fâcheux (2). Ainsi Gottfried ne dit pas que l'épée de Marc a appartenu au père du roi de Cornouailles (p. 151), qu'Isolde demande à Brangain d'aller lui chercher des simples qui lui servent pour des emplâtres (p. 240), que les copeaux lancés par Tristan ne tombent pas au fond de l'eau (*S* 68 : 29-31), que les marchands norwé-

(1) Comme Robert, lui aussi, a sacrifié un certain nombre des répétitions de Thomas (p. 34), on peut affirmer que Gottfried a abrégé plus vigoureusement que la comparaison de son poème avec le texte de la *Saga* ne permet de le démontrer.

(2) Je ne relève pas des omissions sans importance, telles que le pansement de la blessure de Riwalin par le plus savant médecin (*S* 13 : 21 s.), le baiser solennel donné par Tristan à Marc et à ses barons (p. 145), etc.

giens ont été jetés par la tempête à Kanoël (p. 91), que Tristan reçoit, avant le *holmgang*, des barons de Marc l'assurance qu'ils ne cesseront de le tenir en grand honneur (p. 145). Il a aussi rejeté la lutte des deux Isolde s'arrachant l'épée de Tristan afin de tuer le meurtrier de Morholt (p. 213), les incidents du retour de Tristan en Cornouailles (p. 181), l'énumération des pays visités par Rual en quête de Tristan (p. 116), les détails relatifs à l'arrivée des Irlandais dans leur pays après la défaite de Morholt (p. 160, n. 4). Enfin il a banni de ses descriptions de chasse des faits sans intérêt (p. 104 et 288).

Transitions

Tout désireux qu'il fût de ne pas allonger inutilement son poème, Gottfried était trop finement doué pour ne pas apprécier et utiliser un procédé qu'il trouvait chez Thomas, mais dont le poète français n'use pas fréquemment : la transition.

Il est rare qu'il passe brusquement d'un sujet à l'autre, comme le fait Thomas, en se contentant de rattacher le fil rompu à l'aide d'un nœud qui est une aspérité dans la trame. « Revenons à Tristan », voilà la formule ou le genre de formules dont se sert le plus souvent le poète français quand il attaque un développement nouveau. Plus habile (1), Gottfried s'applique à masquer la suture. Pour cela il recourt à divers moyens.

Tantôt il aborde un ordre d'idées inattendu en jetant dans le récit une interrogation qui fera le raccord (ex. v. 1015, 2480, 5225). Caractéristique est l'interrogation du vers 5871, chaînon sans doute peu solide, mais qui montre le désir du poète de rattacher deux épisodes.

Tantôt il se met en scène et conduit avec plus ou moins de bonheur à un nouveau sujet (ex. 4504 ss.) ou à l'incident qui fait suite à son exposition (ex. v. 5175-8) (2).

(1) Il est cependant certains cas où le poète allemand, lui aussi, rentre directement dans son sujet. Cf. « revenons à la *huot* » v. 18119.

(2) Très ingénieuse est la transition qui précède la digression littéraire. Gottfried se demande comment il pourra lutter de virtuosité avec les poètes qui ont donné de si belles descriptions d'armures. Cette question l'amène naturellement à l'appréciation des auteurs de son temps (v. 4587-618).



Tantôt enfin — et c'est le cas habituel — il énonce une pensée générale, laissant au lecteur le soin de découvrir la relation de cette réflexion avec les faits contés ou signalant lui-même l'application au cas particulier. L'exemple le plus visible de cette dernière tendance est la critique des faux amis qui précède l'épisode du fer rouge (p. 260).

Le plus souvent, Gottfried se sert, pour ses transitions, de la forme du quatrain, qui paraît empruntée à la poésie populaire (ex. 1749-52, 1789-92, 1863-6, 12187-90, 12435-8, 12507-10). Le soin qu'a pris l'auteur allemand de revêtir ses transitions de cette forme particulière paraît autoriser à croire que l'idée aussi est son bien propre. L'absence dans la *Saga* de *tous* les motifs que nous rencontrons dans les quatrains est, sinon une preuve décisive, du moins un argument de valeur.

Vivacité de l'exposition

C'est la forme qui constitue le principal mérite du poète adaptateur. S'il a exprimé avec force, grâce, finesse, élégance, précision et justesse la pensée empruntée à autrui, s'il a fait sienne la conception étrangère, s'il lui a donné le relief de l'originalité verbale et l'a marquée de son empreinte personnelle, il s'élève infiniment au-dessus du traducteur, soucieux seulement de faire passer dans sa langue un texte étranger. Il suffit de comparer la prose informe de l'auteur de la *Saga* avec les vers si pleins de poésie de Gottfried, dans les passages où tous deux reflètent le *Tristan* français, pour comprendre combien la magie du style ajoute de valeur à l'idée, et qu'un imitateur peut être un vrai poète.

Dans sa digression littéraire, Gottfried a énuméré les qualités de forme qui lui paraissent enviables entre toutes. Il réclame une langue claire, un choix de mots vifs, expressifs, nobles, harmonieux, mais simples cependant et s'ajustant naturellement à la pensée (v. 4690 ss.). Ce qu'il implore des Muses, c'est la diction mélodieuse à l'oreille et agréable à l'esprit, un style lucide à l'égal du diamant (v. 4897 ss.). Notre but n'est pas de montrer que le poète a atteint ce précieux idéal. Ce serait sortir de notre sujet, qui est limité à l'exposition des mérites dont a fait preuve Gott-

fried en s'écartant de son texte. Il est cependant certains procédés appréciables que nous devons examiner, parce qu'ils trahissent l'influence de Thomas, mais dévoilent toutefois un art plus achevé que celui qui paraît dans le *Tristan* français (1). C'est la vivacité de l'exposition, l'usage de l'antithèse, de l'allitération et du jeu de mots.

De deux façons s'accuse la préoccupation dont est dominé Gottfried de rendre plus vive la narration de Thomas.

1° Le poète allemand coupe un développement jugé par lui languissant. Ainsi le discours de Morholt à Tristan est interrompu par une répartie de ce dernier, qui accorde à son adversaire le loisir d'aller chercher une armée en Irlande (p. 147). De même la harangue de Tristan aux barons de Marc est divisée par une intervention des auditeurs (p. 142). Nous avons signalé plus haut (p. 363) l'application du même procédé à un monologue de Tristan et à la description du *holmgang*.

2° Comme Thomas, Gottfried a cherché à donner du mouvement à son exposition en faisant usage des exclamations et des interrogations. Mais sa manière diffère de celle du poète français.

Ce sont les discours de ses personnages que Thomas cherche à revêtir d'une forme pathétique. Ainsi, dans la dispute de Brangain et d'Isolde (v. 1269-1616), nous trouvons quinze exclamations et autant d'interrogations. Le monologue de Tristan contient une abondante quantité des unes et des autres (v. 53-234). Gottfried ne paraît pas enclin à hacher ainsi ses discours. Il préfère dans les dialogues et les monologues un ton plus calme et plus coulant. Il est aisé de se rendre compte de cette tendance en considérant les vers 139-47 de Thomas, qui présentent cinq questions suivies de leurs réponses dans le texte français, et qui ont un tour moins vif dans la version allemande (v. 19513 ss.).

Il n'en est pas de même dans la narration. Thomas fait alors un sobre emploi des formes pathétiques. On voit bien qu'il s'en sert pour rompre la monotonie d'un développement (v. 1009 s.) ou pour varier le ton d'une exposition (2143 ss.). Mais il est avant

(1) Pour arriver à quelques résultats assurés nous avons dû étudier les procédés de Thomas dans les fragments conservés, la *Saga* n'ayant rien laissé subsister de la forme de l'original.

tout un conteur objectif et dit les choses sans passion. Gottfried, au contraire, surtout lorsqu'il est vivement touché, recourt volontiers à l'interrogation et à l'exclamation. Une statistique comparative est impossible, étant donné l'état actuel des textes ; mais il est aisé à tout lecteur de vérifier cette opinion en mettant l'ardent passage littéraire de Gottfried en regard des calmes réflexions de Thomas sur les gens épris de « novelerie » (v. 285-356) (1).

Antithèses

Dire que Gottfried a aimé l'antithèse serait répéter une assertion devenue banale. Il n'est pas le créateur de cette forme de style, dont les poètes allemands qui l'ont précédé, et Thomas lui-même, ont fait usage. Cependant il ne semble pas que personne avant lui, ait tiré de ce procédé les effets qu'il s'en est promis et qu'il a obtenus.

Plus que chez Thomas, l'opposition est, dans le poème allemand, vive et saisissante. Comme M. Preuss l'a finement remarqué, le sujet de Gottfried s'est révélé à lui sous forme d'antithèse : *ein man, ein wîp, ein wîp, ein man* (v. 129). A quoi on peut ajouter que la donnée interne, le sens profond du poème est symbolisé aussi par une antithèse : la mort et la vie, la douleur et la joie, et que Gottfried a pris soin de la souligner (v. 11447 s.).

Rien n'autorise à croire que Thomas ait aperçu le contraste qui est offert par le thème du récit. On ne saurait penser davantage, après examen des fragments conservés, que les innombrables antithèses, soit de mots, soit de vers, soit d'idées, semées par Gottfried dans son *Tristan*, aient eu souvent leurs équivalents dans le poème français. D'ailleurs, il faut bien reconnaître que les passages se prêtant à la comparaison montrent

(1) V. aussi *G*, v. 12347 ss , 17757 s., 17768 s., où le poète allemand use de l'interrogation pour donner plus de vivacité à une digression psychologique. — Gottfried, si nous avons eu raison de lui attribuer ce passage, a aussi animé la description des sentiments de Marc devant la Grotte d'amour par un monologue du roi, où il aiguise la pensée par de vives interrogations (v. 17521-35).

chez Gottfried des antithèses plus nombreuses, plus neuves, plus colorées et plus vigoureuses que chez Thomas (1).

Si fort que soit le penchant de Gottfried pour l'opposition, son goût l'a cependant préservé d'un excès où son modèle est quelquefois tombé. Il n'accumule pas les effets de contraste comme Thomas, qui, par exemple, oppose quatre fois *je* à *vous* dans dix vers (v. 61-70) ; mais il se borne à appliquer deux fois le procédé (v. 19385-91) (2).

Apparenté à l'antithèse est l'oxymoron. On a fait le relevé des oxymora qui se trouvent chez Gottfried (3). Nous n'avons pas à tirer parti de ces constatations, ignorant si Thomas a servi de modèle au poète allemand. Il est certain d'ailleurs que Gottfried a trouvé des exemples de ce procédé chez ses devanciers, et notamment chez Eilhart, pour ne citer que ce poète (4).

Il est un autre effet de style dépendant de l'antithèse, qui a été recherché par Thomas, mais que Gottfried semble avoir perfectionné. Il consiste dans l'exposition d'une pensée contrastée suivie de l'explication plus ou moins détaillée de l'opposition. Exemple : la confiance et le doute s'emparent alternativement d'un personnage ; l'une lui dit : « Tu es aimé », l'autre : « Tu es détesté » (*G* v. 881-3) (5). Thomas n'a pas poussé le contraste aussi vigoureusement que Gottfried (6), qui est plutôt sous la dépendance des auteurs allemands antérieurs (7).

Allitérations

De l'allitération on peut dire, comme de l'antithèse, que

(1) Ainsi les oppositions des vers 19445 s., 19484. 19520 s., 19548 s. de Gottfried manquent dans le poème français. Le vers 19488 résume en une antithèse énergique les vers 59-64 de Thomas. Le poète allemand semble même avoir créé un mot (*widerpflegen*, v. 32) pour obtenir une antithèse. Enfin, nous avons cru reconnaître le désir d'un effet de contraste dans une addition de Gottfried (p. 227 ; cf. p. 216, 288).

(2) Cf. aussi *Tels* et *ki* se suivant quatre fois dans le *Tristan* français (v. 349-56).

(3) V. Preuss, *op. c.*, p. 18 s. et Heidingsfeld, *op. c.*, p. 58.

(4) V. *Eilh.* 2402.

(5) Cf. v. 1330 ss., 5079 ss. (qui font défaut chez Thomas), 7096 ss., 10261 ss. (peut-être ajoutés par Gottfried), etc.

(6) Cf. v. 288 ss., 369 ss., 405 ss., 525 ss., etc. du poème français.

(7) V. Roetteken, *op. c.* p. 35 s.



Gottfried en trouvait le modèle chez Thomas (1). Mais, dans le poème allemand, elle est plus abondante (2). Elle paraît surtout employée avec plus de conscience des effets qu'on en peut obtenir. Elle avive l'arête des oppositions (ex. *ern Wânde niht, er Weste*, 18226), augmente l'harmonie d'un vers descriptif (ex. *si triben die tobenden ünde*, 2428) (3), ou enfin relève une pensée, soulignant, soit sa force (ex. *ir Süeze Sûr, ir liebes leit*, 60), soit sa finesse (ex. *der ritter mit der rotten, — der herre mit der harnschar*, 13176 s.) (4).

Jeux de mots.

Les jeux de mots — par là nous entendons la reprise d'un même terme ou l'association de termes ayant une forme analogue en vue d'un effet quelconque — ont été cultivés par Thomas avant de l'être par Gottfried. On se rappelle le subtil artifice, le jeu sur *lamer*, auquel recourt Isolde pour laisser deviner à Tristan son amour (5). On constate aussi que Thomas use du même mot dans le même sens, mais en exprimant une idée nouvelle (v. 384 ss.) ; qu'il connaît la répétition en chiasme (v. 408 s.), les rapprochements de vocables issus de même racine, mais ayant des fonctions grammaticales diverses (v. 1581 ss.), ou de sens différent, mais de forme semblable ou de même racine (v. 2467-77 sur le mot *salut*) ; enfin qu'il cherche un effet dans la répétition d'un mot présentant des nuances de sens (v. 871-906 sur le mot *fresaie* pris au propre et au figuré). On trouvera dans une étude de M. Myska (6) de nom-

(1) V. Bédier v. 718, 1039, 1624, 2399, 2475, 2717, etc.

(2) M. Preuss a réuni un nombre important des allitérations de Gottfried (*op. c.*, p. 5-8).

(3) V. aussi les nombreuses allitérations dans la peinture des agitations de Riwalîn ballotté entre le doute et l'espoir (v. 875-900).

(4) V. p. 244, n. 3.

(5) Si Thomas n'est pas l'inventeur de l'idée (cf. Hertz, *op. c.*, p. 532 et Firmery : *Notes critiques sur quelques traductions allemandes de poèmes français au moyen âge*, p. 119 s.), il a su en tirer un habile parti (v. Bédier, p. 146, n. 1).

(6) G. Myska : *Die Wortspiele in Gottfrieds von Strassburg Tristan*. Prog. Tilsitt, 1898. M. Myska n'ayant pas signalé les répétitions de termes faites en vue de renforcer la pensée (ex. : il vivait, vivait et vivait, v. 302), j'en donne le relevé : 853, 1046, 1082, 1344, 1394 (et nombreuses répétitions de *owê*), 1851 (et nombreuses répétitions de *vil*), 1899, 1982 (= 9047), 3829 (= 11511

breux exemples de ces variantes du jeu de mots fournies par le *Tristan* allemand. Gottfried est donc un imitateur de Thomas; mais, ici encore, il développe le procédé et en tire un plus heureux profit. Qu'on se reporte aux passages ajoutés par le poète allemand, et on se convaincra que c'est ce goût pour l'opposition des termes, leur rapprochement inattendu, leur croisement ingénieux, qui donne en partie à son style sa grâce chatoyante (1). Il faut même reconnaître qu'il ne s'est pas gardé de l'excès, et que « l'auguste Mesure » (v. 18017), sa déesse, l'a parfois abandonné. De même que la recherche du joli l'a jeté dans le bel-esprit, de même le désir du charme et de l'imprévu dans l'élocution l'a fait verser dans le raffinement. Ses mots si variés (2), si richement et si délicatement nuancés, de sens si personnel et si fuyant, ne sont pas toujours l'expression claire de la pensée (3). Ses accumulations de termes presque identiques, placés à la rime ou dans le corps du vers sont un jeu, le jeu d'un homme d'esprit sans doute, mais dont l'effet n'est pas toujours supporté par la situation, et qui donne à sa langue un caractère de mièvrerie et d'afféterie. Gottfried est un classique chez qui se voient quelques signes de décadence.

— 13548), 3856, 4057, 5582, 7069, 8079, 8775, 9233, 10203, 10207, 10981, 12214, 12720 s., 13015 ss, 13707 (— 19350), 15215, 15232, 16737, 18309, 18872. Avant Gottfried on trouve des exemples de ce genre de répétition (*Iwein* 649, *II. Büchlein* 26, *MSF.* 133 : 31).

(1) Il arrive à Gottfried de forger des mots pour satisfaire son penchant à l'originalité. Avant que Molière ait dit : « Et l'on me des-Sosie enfin — Comme on vous des-Amphitryonne », il a formé le verbe *gisôtet* (v. 19010) sur le nom propre *Isôt* et le verbe *gêvet* (v. 17966) sur *Êve*.

(2) Gottfried est le créateur d'un nombre assez important de mots, surtout de composés.

(3) V. Bechstein, *op. c.*. p. LI. Tel est, par exemple, le mot *gouch*, qui dans deux vers successifs, présente deux sens différents (cf. v. 13415 ss. et note de Bechstein).

CONCLUSION

Nous sommes au terme de notre tâche.

Nous nous proposions de rechercher dans quelle mesure Gottfried a imité l'auteur du *Tristan* français et de déterminer l'importance et le caractère de ses modifications. Nous avons reconnu que son adaptation n'a rien d'un attachement étroit, d'une fidélité servile. L'appeler traducteur c'est lui faire le reproche le plus injuste. Certes, il a conservé les grandes lignes de son original. Il voulait ce respect de sa *mære* et s'en fait gloire. Mais il ne s'est pas soumis aveuglément à son texte, même à l'égard des faits, qu'il conte d'après Thomas. Il a si peu abdiqué tout contrôle qu'il lui arrive de corriger son original en donnant à sa rectification l'aspect d'une polémique. Le plus souvent, cependant, il né critique pas, il lui suffit de redresser sans bruit le poète français.

Redresser ! le mot est-il juste, et toutes les corrections de Gottfried sont-elles bien venues ? Oui, à quelques exceptions près. Nous avons presque toujours constaté que ses modifications sont le fruit d'une intelligente réflexion.

Esprit vigoureux et doué du sens de l'harmonie, il a dominé son récit et s'est appliqué à donner aux caractères et à l'action — au moins dans les détails qui ne compromettent pas le fond du sujet — un exact accord, et à éviter les dissonances qu'il trouvait dans son modèle.

Soucieux de vérité, il a atténué les invraisemblances de son original. Il s'est efforcé de motiver rigoureusement les faits, et, quand il n'a pu saisir le sens d'une donnée de Thomas, il n'a pas hésité à la transformer.

Plus abondant que le poète français, encore que plus concis

quand il convient, il a ajouté au récit quantité d'explications nouvelles, d'ornements inventés, et a relevé son œuvre d'un coloris brillant.

Narrateur habile, il a, d'un regard aigu, discerné les défauts de l'ordonnance de Thomas et les a corrigés, déplaçant ici une donnée, fractionnant là un discours, réunissant ailleurs des traits inutilement séparés par son devancier.

Curieux de psychologie, son effort a porté sur l'étude des sentiments, sur les peintures morales, sur les mouvements d'âme, et nul ne contestera qu'il n'ait donné à ses descriptions de vie intérieure à la fois l'exactitude et le relief.

Moraliste, il a abordé quelques-uns des sujets qui sollicitent le penseur et s'est montré sincère quoique passionné, incisif quoique bienveillant, avisé quoique enthousiaste.

Ame aimante et sensible, il a pénétré son poème d'émotion, décelant une ardente et délicate sympathie pour les hommes et les choses, s'intéressant aux personnages créés par la fiction poétique autant qu'à la belle et douce nature.

En lui encore nous aurions à louer la noblesse des sentiments, la bonté du cœur, la clarté de l'esprit, la sûreté du goût, la finesse du sens critique, l'éclat de la verve, la gaieté de l'humour, la justesse de l'observation. Mais ce serait répéter des choses sur lesquelles nous croyons avoir suffisamment insisté.

Précieuses sont ces qualités que nous avons découvertes, à travers le *Tristan* de Thomas, dans l'œuvre de Gottfried. Plus précieux encore sont les dons de styliste du poète allemand. C'est pour nous un amer regret — et c'est aussi une injustice vis-à-vis de l'auteur — de n'avoir pu nous arrêter à faire valoir cette forme d'une rare élégance, cette élocution aisée, cette langue si riche, si souple, si expressive. Le style de Gottfried a ses défauts, mais ses beautés élèvent l'auteur du *Tristan* allemand bien au-dessus de ses contemporains, qu'ils s'appellent Hartmann d'Aue, Wolfram d'Eschenbach ou Walther de la Vogelweide.

De l'épreuve à laquelle nous l'avons soumise, la gloire de Gottfried sort plus rayonnante. Nous laissons à Thomas les mérites qui lui reviennent et que nous tenons pour très grands (1).

(1) C'est avec raison qu'un critique a dit : « Si nous avions devant les yeux les deux poèmes (de Thomas et de Gottfried), nous accorderions le

A la renommée de Gottfried suffisent ceux qu'il peut légitimement revendiquer. Nous nous sommes efforcé de les mettre au jour et nous croyons, après la minutieuse comparaison des textes que nous avons entreprise, avoir démontré que l'auteur du *Tristan* allemand ne mérite pas le nom de traducteur. Les nombreuses preuves d'originalité qu'il a fournies dans son ouvrage exigent qu'on l'appelle un imitateur, ou un adaptateur, ou — plus simplement et plus exactement — un poète (1).

premier prix à Gottfried en nous laissant guider par des raisons purement esthétiques ; mais son travail était incomparablement plus aisé que celui de Thomas » (Golther : *Tristan und Isolde*, p. IX).

(1) Je ne prétends pas, en matière aussi délicate et étant donné le nombre considérable des faits à examiner, avoir toujours réussi à démêler la vérité, ni être parvenu à éviter constamment l'écueil de ce genre de travail, le cercle vicieux. Des critiques plus érudits, ou plus pénétrants, ou d'esprit plus ferme, arriveront peut-être à des résultats différents des miens au sujet de quelques points difficiles ou d'observations de détail. Il suffit, pour que mon œuvre soit utile, que mes attributions soient exactes dans les cas importants et mes conclusions justes dans leur généralité. Au lecteur de juger si ce but est atteint.

Je manquerais à un élémentaire devoir si je ne remerciais publiquement M. le bibliothécaire Mis, qui a bien voulu m'aider à corriger les épreuves de ce livre.

Additions et Corrections

P. 115. — Ajouter à la fin du chapitre : C'est un effet de la générosité de Gottfried si le poète évite de dire, comme Thomas, que Marc demande à Tristan de chanter et de harper quand le roi sera en proie à l'insomnie.

P. 124. — Ajouter, ligne 16, après (4587-818) : et qui correspond peut-être à une description de Thomas, que Robert aurait résumée (*S* 27 : 3-5).

P. 17, l. 12. —	Lire	95 : 25 s.	au lieu de	96 : 25 s.
P. 26, l. 19. —	»	2569-71	»	2569 : 11.
P. 32, l. 18. —	»	un « epitomatore »	»	une « epitomatore ».
P. 51, l. 17. —	»	eine	»	einc.
P. 82, l. 38. —	»	Amira	»	Amlra.
P. 117, l. 24. —	»	Veldeke	»	Veldecke.
P. 240, l. 23. —	»	*Tristrem*	»	*Tristan*.
P. 246, l. 18. —	»	8320 ss.	»	8310 ss.
Passim	»	Érec	»	Erec.

TABLE DES MATIÈRES

LILLE. — IMPRIMERIE LE BIGOT FRÈRES.




831.25 .G683p C.1
L'originalite de GottfrAFD5911
Stanford University Libraries
3 6105 044 974 157
DEC 1 7 1970
AUG 22 1976
OCT 30 1977
Stanford University Library
Stanford, California
In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.
G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York
Digitized by Google

